

LE CHATELET DE PARIS

VERS 1400.

(Suite¹.)

DEUXIÈME PARTIE.

LA PROCÉDURE CRIMINELLE.

Les juristes qui traitent de la procédure au moyen âge ont coutume de nous représenter les règles de cette procédure sous une forme assez absolue. Entraînés par les habitudes d'esprit rigoureuses que donne la pratique du droit, ils pensent qu'il en est au *xiv^e* siècle comme de nos jours, où les cas les plus minutieux se règlent d'après des textes, des lois, une jurisprudence méticuleuse. Ils supposent des principes juridiques supérieurs aux hommes et dont ceux-ci sont les esclaves. Ils diront : dans tel cas on *doit* faire ceci ou cela. Il semble que la procédure soit l'effet de quelque décret souverain dont nul ne peut s'écarter et qui présente tous les caractères d'une loi supérieure.

L'historien qui s'occupe du même sujet s'aperçoit en consultant les documents que la réalité est beaucoup moins affirmative et moins arrêtée. Il constate qu'il n'existe point, à la fin du *xiv^e* siècle, au moins dans la pratique, de science juridique criminelle dans le sens spéculatif du mot. Il se trouve en présence d'une série d'usages, la plupart élémentaires, que l'on garde parce que la tradition les a établis, mais qui ne sont pas toujours inspirés ni par des textes législatifs ni par un idéal de justice. Des hommes un jour ont eu à juger leurs semblables ; ils les ont fait comparaître devant eux, les ont interrogés ; ceux-ci ne voulant

1. Voir *Rev. hist.*, t. LXI, p. 225.

pas avouer leur crime, on les a torturés; l'aveu obtenu, on les condamne, et l'on s'en débarrasse toujours par la mort ou le bannissement.

Voilà quel spectacle le tribunal du Châtelet présente en son principe le plus simple au *xiv^e* siècle. Cela est humain et conforme à la vraisemblance de l'histoire, mais cela n'a aucune rigueur de science juridique.

C'est pourquoi nous dirons, dans le cours de la description qui va suivre : « On faisait ainsi d'ordinaire, » mais nous ne dirons pas : « La règle était que... »

Ce qui caractérise en effet la procédure du Châtelet à la date qui nous occupe, c'est l'absence la plus complète de règles; il y a quelques traditions, il n'y a aucune loi. Nulle régularité dans la poursuite des crimes. A la vérité, on ne les poursuit pas, on attend qu'une occasion propice livre un coupable à la justice; nulle fixité dans la composition du tribunal, qui présente la variété et l'instabilité les plus extraordinaires du monde. Il n'y a que deux choses que l'on voit se répéter toujours de la même manière : la torture appliquée indistinctement à qui avoue et à qui n'avoue pas, et la peine de mort prononcée contre presque tous les accusés.

Notre style inédit du Châtelet, voulant marquer ce qui distingue la procédure du Châtelet de celle du Parlement, s'exprime de la manière suivante :

« Il n'est pas bon de prendre exemple aux jugemens ne aux emplois de Parlement, car la court n'est liée ne obligée à aucune loy ne à aucun stille, tellement qu'elle ne puisse faire le contraire quant il lui plaist, car c'est la court capitale du royaume et le roy est empereur en son royaume et y peut faire lois et establissemens se il lui plaist, et puis les deffaire. Maiz les autres cours sont liées aux stilles¹. »

Ce que l'auteur dit du Parlement s'applique également au Châtelet; nous entendons en tout ceci ne parler, bien entendu, que de la procédure criminelle, n'en étant pas de même du droit et de la procédure civile. Le Châtelet suit quelques coutumes, en très petit nombre, rien autre. Il n'invoque jamais les styles, une ou deux fois à peine, et d'une manière tout accessoire, les ordonnances pour justifier une nature spéciale de supplice qu'il inflige.

1. *Style du Chât.*, fol. 23 v°. — *Le Grand coutumier*, p. 659.

Lorsqu'il se trouve en présence d'un cas exceptionnel, il s'en tire d'une façon empirique, non en recherchant quel doit être le droit, lequel n'existe pas, ou comment on a jugé autrefois le cas semblable, ce point ne le préoccupe pas, mais en demandant aux uns et aux autres, à des avocats, à des greffiers du Parlement, à des conseillers même de la Grand'chambre ce qu'on pourrait bien faire et ce qu'ils feraient à sa place.

Cette première idée d'absence de principes dans la juridiction criminelle du Châtelet était utile à dégager avant d'entrer dans le détail des faits.

1. Ressort et compétence du Châtelet.

Il faut en premier lieu établir quel est le territoire sur lequel s'exerce la juridiction du prévôt de Paris, la nature de cette juridiction et la qualité des personnes ou les sortes de crimes qu'il a à juger.

L'autorité judiciaire du prévôt est dite s'exercer sur la prévôté, banlieue et vicomté de Paris.

On devine que la prévôté indique ici la ville même de Paris.

« L'on appelle banlieue de Paris la circuitude contenant environ une lieue si comme la Chapelle-Saint-Denis, qui est de la banlieue, partie de la Villette, Saint-Ladre, Pantin, Baigneux, Saint-Ellant, Clichy, etc.¹. »

On nomme enfin vicomté un territoire faisant le tour de Paris et contenant différentes châtellenies, telles que Gonesse, Poissy, Corbeil, Montlhéry, Saint-Germain, Triel, Brie-Comte-Robert, Gournay... Chacune de ces châtellenies était administrée par un prévôt qui était juge immédiat de son domaine. Or, le prévôt de Paris jouait à l'égard de ces justices secondaires le rôle du bailli dans le reste de la France, c'est-à-dire qu'on appelait à lui des sentences rendues par ces prévôts. A ce titre, il était dit premier bailli de France².

Dans Paris et sa banlieue, le prévôt était juge immédiat. Donc

1. Ibid., fol. 149 r. *Le Grand coutumier*, p. 37.

2. Ibid., et Delamare, *Traité de la police*, I, p. 30, 99, 139. — *Ordonnances*, II, 3, note. — Loyseau, *Traité des seigneuries*, chap. vi, vii, viii. — Le temporel de l'évêque et du chapitre de Meaux qui avait un bailli ressortissant de la vicomté.

il avait deux ressorts : la vicomté où il jugeait par appel, la prévôté où il rendait directement la justice.

Il semble que voilà au moins un premier principe net, et, pour ainsi dire, une loi précise. Il n'en est pas absolument ainsi.

A la date du 23 mai 1369, le roi déclare bien par des lettres patentes qu'il entend que toute la juridiction ordinaire de la ville de Paris appartienne, sans partage, pour lui et en son nom, au prévôt de Paris, que c'est là un fait qui date de temps immémorial, qu'il le confirme pleinement, veut et entend que le prévôt ait seul, à l'exclusion de tous autres juges, la connaissance, correction et punition de tous les crimes et délits qui se commettent à Paris et par quelque personne que ce soit¹.

En réalité, les justices particulières commencent déjà à s'établir et à lutter contre le Châtelet, pour empiéter sur ses droits et obtenir leur indépendance.

Nous ne parlons pas du tribunal de l'official. Ici le privilège de l'évêque de Paris de juger tout clerc est absolu. Il y veille jalousement, et nous verrons à quel point il épie ce qui se passe au Châtelet pour empêcher que le moindre individu soupçonné d'être tonsuré ne continue à demeurer dans la juridiction séculière².

Mais il y a déjà les hôtels du roi où les maîtres des requêtes prétendent avoir seuls le droit de juger, ce que leur octroie un édit de 1355, confirmé par lettres patentes du 19 septembre 1406. Ajoutons cependant que provisoirement les maîtres des requêtes n'obtiennent que le règlement des actions civiles. Les affaires criminelles ressortissent encore du prévôt³.

Les chambellans du roi ont également la prétention de juger tout ce qui appartient à la maison royale. Nous ne savons pas trop comment ils accommodent cette prétention avec le droit des maîtres des requêtes de l'hôtel. Un valet de chambre de Charles VI, nommé Colin Noble, a injurié un homme appelé Jean de Saint-Simon. Jean de Saint-Simon porte plainte au prévôt, qui fait

1. Delamare, *Traité de la police*, I, 131.

2. L'Eglise dit également qu'à elle seule appartient de juger les cas de sorcellerie. Mais, sur ce point, le droit n'est pas très établi. Les juges royaux s'efforcent de réserver ces affaires à la justice du roi et ils y réussissent généralement. Voy. *Registre criminel*, II, 311-314.

3. *Ibid.*, I, 168.

arrêter Colin et le condamne à une amende et aux dépens. Colin en appelle aux chambellans comme étant seulement justiciable d'eux, et il faut des lettres patentes qui portent que les sentences rendues contre le valet de chambre seront exécutées malgré les réclamations des chambellans et leur idée d'avoir juridiction sur Colin¹. Il est probable que cette juridiction existait, comme pour les maîtres des requêtes, applicable aussi et seulement aux affaires civiles.

La royauté défend encore ici le droit du prévôt que nous lui avons vu proclamer et confirmer plus haut. Pour ce qui est de la juridiction dans l'enceinte du palais du Parlement, nous la voyons elle-même porter la première atteinte à ce droit absolu du Châtelet.

A l'origine, le prévôt de Paris jugeait tous les crimes et délits se produisant dans l'enceinte du Palais, au même titre que s'ils se fussent accomplis sur une place publique. En 1358, par lettres patentes, le régent Charles, duc de Normandie, nomma concierge du Palais son écuyer Philippe de Savoisy. Le concierge remplit à peu près l'office d'un gouverneur. Or, par les mêmes lettres de nomination, le régent, sous couleur d'énumérer les anciens droits attachés à la charge, lui attribua la justice et juridiction haute, moyenne et basse dans l'enclos du Palais. Il s'agissait, à proprement parler, d'augmenter les revenus de la conciergerie. On n'osa pas présenter ces lettres au Parlement; le Châtelet seul les enregistra. Mais, à quelque temps de là, le concierge ayant voulu appliquer son droit sur les marchands des galeries, ceux-ci protestèrent, présentèrent une requête à la cour; le procureur général leur donna raison, et le Parlement confirma leur réclamation par arrêt du 15 juillet 1396. Le concierge n'insista pas.

Lorsque Jean Jouvenel fut nommé concierge du Palais, en janvier 1414, les lettres patentes qui le nommèrent lui renouvelèrent les droits de haute, moyenne et basse justice. Ces lettres furent envoyées à l'enregistrement à la Chambre des comptes. Le prévôt de Paris fit opposition. La Chambre passa outre, enregistra, toutefois admit ce correctif que tous les agents dont le concierge aurait besoin pour sa justice seraient nommés par le prévôt. Le concierge surveillerait leur conduite et, s'il y avait

1. *Ordonnances*, VII, 696.

quelque mesure à prendre, en référerait au prévôt. Toutefois, ici encore, au moins à l'époque dont nous nous occupons, il semble bien que, les délinquants arrêtés, on examinait si leur cas était civil, et alors le jugement avait lieu par-devant le concierge; s'il était criminel, le prévenu était envoyé au prévôt¹.

Ainsi, par exemple, un individu nommé Jehannin Le Voirrier a été pris « copant le mordant de la sainture d'argent d'un homme en la chambre de Parlement; » il est pris et adressé au Châtelet².

Du reste, le Parlement s'applique à respecter et même à soutenir sur ce point les droits du Châtelet. Nous avons vu qu'il s'était prononcé contre le concierge en faveur du prévôt. Dans une autre circonstance, il passe au Châtelet des accusés pris pour vols, qu'il aurait sans doute pu juger, car nous verrons bientôt qu'il est presque impossible de savoir ce qui sépare les attributions du Châtelet de celles du Parlement³. Le 22 mars 1389, il rend un arrêt par lequel il renvoie des fins de sa plainte l'évêque de Paris, qui était venu réclamer pour sa juridiction deux prévenus, enfermés au Châtelet et sur le point d'être jugés, au sujet d'un crime commis dans le ressort de la justice épiscopale⁴.

Le roi fut moins ferme que le Parlement dans la défense des droits du prévôt à l'égard du chapitre et de l'évêque de Paris.

L'évêque et le chapitre, qui avaient déjà privilège de juridiction sur tous les clercs, voulaient également l'étendre à toute affaire qui viendrait à se produire sur leurs terres et domaines. Ils prétendaient que ce droit leur appartenait de toute ancienneté; mais ils n'avaient aucun titre formel. Ils demandaient à Charles VI les lettres patentes qui reconnaissaient leurs droits. Longtemps le roi résista, puis il finit par céder et, en juin 1390, à l'occasion de l'entrée solennelle de la reine Isabeau de Bavière, et même, dit le texte, sur la recommandation expresse de celle-ci, donna le document qui confirmait ou établissait l'extension de la juridiction de l'official.

Le Parlement, fidèle à son attitude, refusa l'enregistrement. L'évêque obtint du roi des lettres de jussion et finalement le Parlement dut s'incliner. Mais il maintint trois conditions : la première,

1. Delamare, *Traité de la police*, I, 181.

2. *Registre criminel*, I, 184.

3. *Ibid.*, II, 67.

4. Delamare, *Traité de la police*, I, 157.

que les officiers du roi auraient la connaissance des cas royaux, la seconde, qu'ils auraient par prévention la connaissance de tous les autres cas, et enfin, que tous les officiers royaux pourraient instrumenter sur le territoire ressortissant de l'évêque¹. Au fond, le Parlement retirait d'une main ce qu'il accordait de l'autre. Les conditions qu'il apportait à l'octroi du privilège annulaient le privilège même. Encore ici, il est vrai, nous ne sommes pas sûrs qu'il ne s'agisse pas exclusivement d'affaires civiles.

Nous venons de voir que, dans les limites de son ressort, l'absolue souveraineté de sa justice n'est donc pas assurée au prévôt, ou bien que des tentatives, des mesures restrictives viennent la diminuer. Cette incertitude se retrouve dans les limites extérieures, pour ainsi parler, de la puissance judiciaire du Châtelet. Nous avons dit que son ressort immédiat englobait Paris et sa banlieue, puis que son autorité, comme tribunal d'appel, s'étendait à la vicomté. Il semble qu'au delà, le prévôt de Paris, magistrat spécial à la capitale, ne soit rien et ne puisse rien. Il n'en est pas ainsi.

Prenons des exemples. La Touraine est un domaine du roi. C'est le frère de Charles VI, Louis, le futur duc d'Orléans, qui est actuellement duc de Touraine; un sénéchal administre au lieu et place de celui-ci, en son nom. Un individu est appréhendé à Tours sous l'accusation d'empoisonnement de puits et fontaines; en ce temps-là, cette accusation est très grave. On croit que l'accusé va être traduit devant le sénéchal; point : le prévôt de Paris appelle l'affaire à lui et la juge².

Le sénéchal d'Angoulême a arrêté dans sa ville un homme accusé de mettre de la fausse monnaie dans le commerce. Il est invité à envoyer le prévenu à Paris pour que le prévôt instruisse son procès; il refuse. Le roi lui envoie par deux fois des mandements impératifs afin qu'il s'exécute³. Il s'agit, dans ces deux cas, du domaine du roi.

Par lettres patentes du 30 mai et du 30 juin 1389, Charles VI a fait don à Jean Le Mercier, sire de Noviant, de la seigneurie de Fontenay-en-Brie. Jean Le Mercier doit posséder pleinement

1. Delamare, *Traité de la police*, I, 157-158.

2. *Registre criminel*, II, 2.

3. *Ordonnances*, VII, 492 (1^{er} sept. 1392).

cette terre avec tous les droits de justice y attachés. Or, un jour, un nommé Jehan Le Gastelier a été arrêté à Fontenay pour soupçon d'avoir volé « un petit coustel tranchepain; » le prévenu n'est que soupçonné et le délit est léger. Jehan Le Gastelier est amené à Paris, et c'est le prévôt qui le juge¹. Voilà pour la justice seigneuriale.

Si donc la royauté incline à diminuer dans Paris la juridiction du prévôt par la constitution de justices particulières indépendantes, au contraire, il semble qu'il y ait action inverse hors de Paris, et que le Châtelet s'efforce d'étendre son autorité sur tout le royaume. Il veut cesser d'être un tribunal exclusivement parisien pour être comme une petite cour souveraine du territoire entier.

Il y a à cela deux raisons.

La première est que les hommes du *xiv^e* siècle n'ont aucune idée de ce que peut être l'attribution exclusive d'une institution. Tout s'est constitué petit à petit, par tâtonnements; les ordonnances étant peu respectées et les rois, d'ailleurs, donnant l'exemple, chacun s'efforce de développer son importance. Les institutions obéissent à une loi d'excroissance perpétuelle. De réglementation impérieuse, il n'y en a pas.

La seconde est que la royauté avait à se plaindre de la manière dont les baillis et sénéchaux rendaient la justice. Les uns et les autres tenaient leurs charges à ferme et, comme les prévôts de Paris, à l'origine, s'abstenaient de faire leurs procès aux malfaiteurs pour ne pas diminuer les revenus de la ferme lorsque les procès entraînaient des frais trop considérables. Aussi les rois essayèrent-ils de généraliser l'action du prévôt de Paris. Était-ce que celui-ci remplissait son office avec plus d'empressement ou bien qu'ils avaient plus de confiance en lui? Il serait malaisé de répondre.

En tout cas, ils allèrent jusqu'à donner formelle commission au juge du Châtelet de faire le procès à tous les criminels du royaume en quelque juridiction qu'ils se trouvassent, de les faire arrêter, de les juger et condamner de quelque justice qu'ils se réclamassent, à condition, toutefois, qu'ils fussent hors d'Eglise².

En outre, toutes les fois que le roi crut devoir exempter quelque personne considérable ou quelque corps, quelque communauté, de

1. *Registre criminel*, II, 93.

2. *Ordonnances*, VIII, 443 (20 mai 1389).

la juridiction des tribunaux ordinaires des provinces, il leur donna comme juge direct le prévôt de Paris. C'est ce qu'on appelait le droit « de protection » ou de « garde gardienne¹. »

La politique des rois sous ce rapport est constante; bon nombre de faits la confirment. Nous n'en citerons qu'un.

Les Juifs avaient à Paris un hôtel où se rendait une justice qui leur était spéciale. Le roi avait donné commission à deux magistrats de juger là toute affaire ou intentée par les Juifs ou dans laquelle les Juifs auraient intérêt. Les deux commissaires avaient juridiction, non seulement sur tous les Juifs de la prévôté et vicomté de Paris, mais aussi sur ceux de toute la Langue d'oïl.

C'était un privilège, et les Juifs, paraît-il, en usaient fort mal. Tout aises d'avoir une justice spéciale, ils s'appliquaient à y traîner les chrétiens avec lesquels ils avaient une contestation quelconque. Le 16 février 1388, sur des plaintes réitérées qui lui furent adressées à ce sujet, le roi révoqua la commission donnée aux deux magistrats, qui se nommaient Béraut Bresson et Jean Truquan, et décida qu'à l'avenir les affaires de tous les Juifs de Paris et de la Langue d'oïl seraient jugées par le prévôt de Paris².

On peut dire en définitive que le ressort de la juridiction prévôtale n'a que des limites indécises, que le roi lui concède la faculté de s'étendre sur tout le royaume, que c'est au prévôt, dans la pratique, à donner à ce privilège toute l'extension qu'il peut. En réalité, il n'a pas assez de zèle méthodique pour user pleinement de la puissance que lui donne sur ce point la royauté; il gère son office, au jour le jour, d'une manière empirique; il est difficile de savoir si une idée générale quelconque, un plan, une politique, le guident et le déterminent.

Pour ce qui est de savoir quelles sont les qualités de personnes et les sortes de crimes que le prévôt peut juger et celles qu'il ne peut pas juger, ici encore, il est impossible d'arriver à une délimitation précise. Qu'il traduise ou, du moins, laisse amener devant son tribunal puis condamne de petites gens, cela se comprend; qu'il connaisse de n'importe quelle sorte de crime, depuis le plus petit vol jusqu'aux assassinats, y compris les incendies, les viols, les sorcelleries, les empoisonnements publics, la fausse monnaie, le tout perpétré par des hommes du commun, cela, à la

1. Delamare, *Traité de la police*, I, 119.

2. *Ordonnances*, VII, 226.

rigueur, s'accepte encore; mais qu'il juge des chevaliers, des écuyers et même de hauts barons, de grands officiers de la couronne, tels que le comte d'Eu, pair de France et connétable, voilà qui paraîtra surprenant.

Ainsi, par exemple, un des plus importants procès que contienne le *Registre criminel* est celui de Méricot Marchés, qui appartient à une bonne famille de « nobles hommes et de noble lignée. » Le crime qui lui est reproché est des plus graves, c'est celui de trahison, de lèse-majesté, accompli, non pas à Paris et dans la vicomté, mais au loin, en Périgord. Ne semblerait-il pas, avec nos idées courantes sur l'organisation de la justice au moyen âge, qu'un pareil prévenu dût comparaître devant le Parlement? Il n'en est rien, c'est le prévôt de Paris qui le condamne à mort¹.

De même pour le comte d'Eu que le roi Jean fit arrêter en 1350, juger au Châtelet, condamner et décapiter en trois jours. Il est vrai, l'affaire peut paraître une mesure extraordinaire, et l'acte du roi, d'une exécution sommaire presque extrajudiciaire, le jugement du prévôt n'intervenant que pour la forme et le roi craignant peut-être les lenteurs et les hésitations du Parlement².

Bien mieux, il semble que la juridiction du Châtelet soit à l'égard des juridictions particulières de Paris spéciale aux nobles, et que celles-ci doivent se dessaisir de tout noble qui tombe entre leurs mains pour le passer à la prévôté.

Le maire de la juridiction de Saint-Magloire est sur le point de juger un nommé Simon de Verrue, accusé d'avoir volé des Heures. Simon se dit noble. Alors ce maire, Denis de Bausmes, le transmet au Châtelet de Paris en demandant que l'accusé prouve devant le prévôt sa noblesse. S'il la prouve, le prévôt continuera le procès; s'il ne la prouve pas, on devra renvoyer Simon à Saint-Magloire. Le prévenu se borne à affirmer qu'il est noble. Le prévôt embarrassé demande au maire ce qu'il pense qu'il faut faire, puis, en fin de compte et dans le doute, il lui propose de garder au Châtelet Simon, de le juger, mais en donnant au maire des lettres mentionnant que le fait ne portera pas préjudice à la juridiction de Saint-Magloire. Denis de Bausmes en réfère aux conseillers de Saint-Magloire, puis, sur leur avis favorable, accepte³.

1. *Registre criminel*, II, 208. — Glasson, *op. cit.*, p. 56.

2. Desmazes, *le Châtelet de Paris*, 63.

3. *Registre criminel*, I, 2.

En somme, il est aussi malaisé de préciser rigoureusement le ressort et la compétence du Châtelet qu'il est difficile de dire sur quoi il n'a pas juridiction. Comment concilie-t-il ses droits universels avec ceux du Parlement? nous l'ignorons. Cependant, nous n'avons pas trouvé trace de conflit entre les deux juridictions, et même il y a entente complète. Nous avons vu que le Parlement défend les pouvoirs du prévôt; de son côté, le prévôt, plein de déférence envers le Parlement, fait souvent appel à ses lumières pour juger les cas graves ou difficiles : le Parlement lui accorde toujours son concours. Quand nous traiterons de l'appel, nous verrons que celui-ci affecte souvent la forme d'une réclamation portée au Parlement contre la manière dont le Châtelet conduit une affaire. Presque constamment, la cour souveraine donne raison au prévôt; tout au plus le prie-t-elle de recommencer le procès, ou envoie-t-elle des conseillers pour suivre l'audience, jamais elle n'évoque la cause à elle, elle laisse le Châtelet continuer et finir ce qu'il a commencé.

L. BATIFFOL.

(Sera continué.)

LE

RÉGIME FORAL EN ESPAGNE

AU XVIII^e SIÈCLE.

L'ESPAGNE FORALE.

Lorsque Philippe V recueillit l'héritage de Charles III, l'Espagne n'était en réalité qu'une confédération de neuf états autonomes : Castille, Aragon, Valence, Catalogne, Majorque, Navarre, Alava, Guipuzcoa et Biscaye. Chacun de ces pays avait sa constitution particulière, sa représentation propre, ses lois à lui.

Quoique les idées françaises fussent tout à fait contraires au fédéralisme, Philippe V ne songea nullement tout d'abord à renverser l'ordre de choses qu'il trouva établi en Espagne, mais la guerre terrible qu'il eut bientôt à soutenir l'obligea à agir de son autorité; il déclara qu'il voulait être obéi, alors même que sa volonté serait contraire aux *fueros*. Les pays de la couronne d'Aragon se soulevèrent et acclamèrent le prétendant autrichien qui promettait de respecter leurs franchises.

Le roi pensa que la révolte de ses sujets le dégageait des promesses qu'il leur avait faites. Une fois vainqueur, il les soumit aux lois de Castille et ne leur laissa que leur législation civile.

Restées fidèles à Philippe V, la Navarre et les Vascongades gardèrent au contraire leur autonomie, parce que le roi n'avait aucune raison pour la leur enlever et parce qu'il jugea prudent de ne pas entamer une si grosse querelle. La résistance acharnée qu'il rencontra dans ces pays en deux ou trois circonstances prouve qu'il agit sagement.

Que sont donc ces *fueros* qui ont failli diviser l'Espagne en deux moitiés, lui ont valu dans notre siècle quarante ans de guerre civile et n'ont pas encore totalement disparu?

Le mot *fuero* est un mot compréhensif et symbolique qui résume toutes les libertés, tous les droits, toutes les aspirations des peuples qui s'en réclament. Ce n'est pas seulement une charte écrite, car les *fueros* n'ont été rédigés qu'assez tard, et ils existaient bien avant que l'usage de l'écriture fût connu dans les pays *fuéristes*, dans ces pays « où tout se conte et tout se chante¹. » C'est la bonne coutume des ancêtres dans ce qu'elle a de plus précieux et de plus vénérable. C'est la tradition dix fois séculaire. C'est la jurisprudence constante des magistrats chargés d'appliquer la loi. Toute atteinte portée à l'intégrité du pays, à la dignité d'un seul de ses habitants constitue un *contrafuero*, quand bien même aucun texte précis ne serait violé. Le *fuero* a pris avec le temps le caractère d'un véritable dogme ; le respect dont on l'entoure ressemble à un culte, les guerres que l'on soutient pour lui ont le fanatisme des guerres de religion. Cet attachement extraordinaire s'explique par les avantages dont jouissent les pays de *fuero* en face des pays de droit commun. Ces privilèges, les *fuéristes* en veulent le maintien, les rois en désireraient la suppression, et cependant ils les ont toujours respectés, bien persuadés qu'une attaque trop directe aux *fueros* serait le signal d'une terrible guerre civile.

LÉGISLATION FORALE.

Les lois forales forment une collection considérable et comprennent trois sortes de monuments législatifs : 1^o les *fueros* primitifs, 2^o les lois votées par les assemblées populaires et sanctionnées par le roi, 3^o les édits promulgués par le roi et acceptés par les autorités forales.

Les provinces basques ont une législation beaucoup moins riche que la Navarre, et l'influence du droit castillan y est prépondérante.

L'Alava n'avait pas encore de lois écrites au moment de sa soumission volontaire à la Castille (1200-1332). Les souverains castillans lui donnèrent ses premières chartes en concédant à un certain nombre de villes les *fueros* de Logroño et de La Guardia. Alphonse X donna à Vitoria le *fuero-real*, promulgué par lui en 1254-55. Ce *fuero* devint la loi générale d'Alava lorsque

1. Carmelo de Echegaray, *Investigaciones historicas referentes a Guipuzcoa*, S. Sebastian, 1893, in-8°.

la petite république autonome, appelée la confrérie d'Arriaga, résigna ses pouvoirs entre les mains du roi de Castille (1332). Il fut stipulé à la même époque que les Alavais ne paieraient pas au roi d'autres redevances que celles qui étaient mentionnées dans le fuero de Soportilla, aujourd'hui perdu¹. En 1417, les députés des trois villes de Vitoria, Treviño et Salvatierra rédigèrent une sorte de code pénal (*Cuadernos de ordenanzas de hermandad*) exécutoire dans toute la province. Ce code fut refondu en 1458 et 1463, et le conseil de Castille lui reconnaissait encore pleine force de loi en 1804. Il constitue à lui seul le droit écrit alavais, mais les juges continuèrent à trancher les procès d'après l'usage et la coutume immémoriale, tout en s'aidant du fuero-real et des édits royaux acceptés par les jupes².

La Biscaye vécut jusqu'à une époque relativement moderne sans connaître d'autre loi que la coutume (*fuero de albedrio*). Au XIII^e siècle, les seigneurs de Biscaye et de la maison de Haro commencèrent à fonder des villes et leur donnèrent la charte de Logroño. Il y eut dès lors deux législations dans la seigneurie : les villes obéirent à leurs fueros municipaux ; le plat pays (*tierra llana*) resta fidèle à la coutume. En 1342, la junta de Guernica promulgua quelques ordonnances générales pour régler le régime économique et fixer les principes du droit criminel. En 1452, les coutumes de Biscaye furent rédigées pour la première fois. La dernière rédaction fut exécutée en 1526, confirmée par Charles-Quint en 1527 et imprimée en 1528. Mais comme cette nouvelle édition du fuero général avait été votée par la junta de Guernica et que les villes n'y étaient pas alors représentées, elle n'eut d'abord force de loi que dans le plat pays ; en 1630 seulement, une junta générale, où siégèrent cette fois les députés des vingt et une villes de la seigneurie, supprima toute distinction entre les villes et les campagnes. Confirmé de nouveau par le roi (3 janvier 1632), le fuero de 1527 devint la loi générale de Biscaye³. Très curieux, mais trop succinct, le fuero a été peu à peu complété et corrigé par les ordonnances royales.

1. Antequera, *Historia de la legislacion española*. Madrid, in-8°, 1884, p. 332.

2. Marichalar y Manrique, *Historia de la legislacion*. Madrid, in-8°, 1868, p. 502-522.

3. Marichalar y Manrique, p. 285-317. — L'édition de Medina del Campo (1575) l'intitule : *Fueros, privilegios, franquezas y libertades del muy noble y muy leal Señorío de Vizcaya*.

Le Guipuzcoa a poursuivi beaucoup plus longtemps que l'Alava et la Biscaye l'œuvre de rédaction de ses coutumes. Les plus anciennes tentatives remontent à 1375 et 1377. Il ne reste rien de ces premières ordonnances générales. Elles tombèrent si vite en oubli qu'il fut impossible de les retrouver lorsque le roi donna l'ordre de les publier de nouveau en 1397. Il fallut recommencer le travail : le 6 juillet 1397, la junta de Guetaria promulgua un premier code contenant soixante lois. En 1457 parut une nouvelle compilation de cent quarante-sept lois. En 1463, une nouvelle édition porta le nombre des lois à deux cent sept. Après deux essais infructueux en 1491 et 1526, les fueros furent encore publiés de 1581 à 1583; la dernière édition fut imprimée en 1696. Le fuero de Guipuzcoa forme l'un des meilleurs codes du droit foral; il est malheureusement peu original. Les fueros de Logroño et de San Sebastian ont inspiré la plupart de ses dispositions civiles, presque tout le reste est emprunté aux ordonnances royales¹.

Bien autrement importante est la législation navarraise.

Le plus ancien monument est le fuero général, rédigé sous Thibaud I^{er} en 1237² et réformé sous Louis le Hutin en 1309³. A ce fonds primitif sont venus s'ajouter les compléments (*amejoramientos*) de Philippe III d'Évreux (1330) et de Charles III le Noble (1418), les ordonnances royales, les lois votées en cortès. Dès le commencement du xvii^e siècle, on sentait le besoin de réunir tous ces éléments épars. Jean d'Albret et Catherine de Foix proposèrent une réforme du fuero (1511), ils n'eurent point le temps de l'exécuter⁴. Étouffé sous les lois nouvelles qui s'amoncelaient sans cesse, le fuero n'était plus qu'un code supplétoire⁵ lorsque les cortès de 1628 en ordonnèrent l'impression et lui reconnurent force de loi. Le fuero ne fut imprimé qu'en 1685⁶.

1. Marichalar y Manrique, p. 366-374.

2. Tomas Ximenez de Embun, *Ensayo historico acerca de los origenes de Aragon y Navarra*. Zaragoza, in-8°, 1878, p. 111.

3. Zuaznavar, *Ensayo historico critico sobre la legislacion de Navarra*. S. Sebastian, in-8°, 1828, 3 vol., t. III, p. 7.

4. Boissonnade, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*. Paris, in-8°, 1893, p. 167.

5. La Serna y Montalban, *Elementos del derecho civil y penal de España*. Madrid, 1886, 3 vol. in-8°, t. I, p. 148.

6. Yanguas y Miranda, *Diccionario de los fueros y leyes de Navarra*. San

A partir de 1512, la députation de Navarre reconnut le caractère légal à un grand nombre de lois émanées des rois de Castille. Les cortès continuèrent aussi à développer la législation, soit en signalant les atteintes portées au fuero par le gouvernement central (*contrafueros*), soit en présentant au roi de nouveaux projets de loi (*pedimentos de ley*), soit en enregistrant les projets qui avaient obtenu la sanction royale (*decretos*)¹. L'ensemble de toutes ces dispositions législatives forme la matière de dix volumes in-folio, comprenant plus de 4,000 pages², et, pour avoir une idée complète de la législation navarraise, il faudrait ajouter les innombrables fueros locaux accordés par les anciens rois de Navarre aux cités, villes et bourgs du pays, et les privilèges octroyés aux familles et aux individus.

A plusieurs reprises, le roi et les cortès demandèrent à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. En 1528, les cortès présentèrent au roi la compilation connue sous le nom de *fuero reducido*, mais elles ne purent obtenir la sanction royale. La première édition des Lois et Ordonnances de Navarre ne fut publiée qu'en 1557. Dix ans plus tard, D. Pedro Pasquier en imprima une nouvelle, mais, cette fois, ce furent les cortès qui refusèrent leur approbation. Elles firent paraître en 1614 une *Nueva Recopilacion*, qui fut commentée en 1617 par le jurisconsulte Armendariz. En 1628, elles présentèrent au roi une nouvelle collection législative réunie par les syndics du royaume. Comme en 1528, le roi refusa sa sanction. De nouveaux commentaires furent encore publiés en 1665 par le greffier Irurzun, et, en 1686, par le licencié Chavier. Enfin, en 1735 parut, sous la direction du licencié D. Joaquin de Elizondo, la *Novisima Recopilacion de las leyes de Navarra*, comprenant toutes les lois votées en cortès de 1512 à 1716³. Les cortès continuant toujours à édicter des lois nouvelles, le XVIII^e siècle n'était pas terminé que le travail était à recommencer.

Un si formidable appareil de lois était pour les Navarrais un inépuisable arsenal où il leur était toujours loisible de trouver

Sebastian, 1828, in-8°, v° *Fuero*. — Embun donne la date de 1686. *Op. cit.*, p. 118.

1. La formule de la sanction royale disait : « Hagase como el reino lo pide. » — Marichalar y Manrique, p. 155.

2. Yanguas, *Dic. de Fueros y Leyes*. — Prologo, p. 1.

3. Marichalar y Manrique, p. 155 et p. 235-236.

une arme contre le gouvernement castillan. Il était aussi difficile au roi de faire une ordonnance qui ne blessât point les fueros qu'il serait malaisé de traverser un membre avec une aiguille sans piquer une veine.

LE POUVOIR EXÉCUTIF DANS LES PAYS DE FUERO.

Le pouvoir exécutif était confié, dans les pays de fuero, à des agents directs du roi, très étroitement surveillés par les autorités provinciales.

Alava. — L'Alava avait fait pendant longtemps exception à la règle. C'était le type de ces pays libres appelés *behetrias de mar à mar*, qui pouvaient choisir leur seigneur comme ils l'entendaient : « De Séville s'il leur plaisait, de Bilbao s'ils le préféraient; — j'irai à qui bien me fera, » disait le dicton alavais¹. Seul de tous les pays de la monarchie, l'Alava avait gardé le droit d'élire son chef. Depuis 1476, un député général présidait au gouvernement de la petite république. En 1783, le roi lui adjoignit un alcalde-mayor, mais les pouvoirs du magistrat provincial restèrent toujours très étendus.

Le « député général, maître de camp et commissaire d'Alava, » était choisi pendant la session ordinaire de novembre par un comité de sept électeurs et proclamé par la junte². Il devait être Alavais de naissance, propriétaire foncier en Alava, laïque, de famille honorable, de bonne renommée et avoir une aisance suffisante pour vivre noblement. Un fonctionnaire royal ne pouvait être élu député général sans une dispense spéciale de la junte.

Le député général convoquait et présidait les juntas générales ou particulières, mais sans y pouvoir voter. Il représentait la province en face du roi et des particuliers, donnait le visa foral aux édits royaux³, rendait la justice criminelle dans les cas les plus graves (*casos de hermandad*), percevait les revenus du pays, nommait et révoquait les employés dont la junte ne s'était pas expressément réservé la nomination. Il était l'unique chef

1. Mañe y Flaquer, *El Oasis. Viaje al pais de los fueros*, 3 vol. in-fol. Barcelona, 1878, t. II, p. 491. — Sagarminaga, *Memorias historicas de Vizcaya*. Bilbao, 1880, in-8°, p. 87.

2. *Ejecutoria del Consejo* (10 oct. 1804).

3. *Escudo de la mas constante fee y lealtad* (éd. de Bilbao, 1866, in-8°), p. 220.

civil et politique de la province en temps de paix et commandait ses troupes en temps de guerre.

Ses pouvoirs duraient trois ans. Il recevait un traitement de la junte, et, à sa sortie de charge, obtenait comme récompense de ses services le titre envié et respecté de « père de la province. » Les pères de la province formaient une sorte de conseil consultatif dont les avis étaient souvent sollicités par le député général et par les juntas.

Le député général était assisté d'un lieutenant élu et de deux avocats consultants nommés à vie. La junte nommait en outre un secrétaire, un archiviste, un receveur, un trésorier, un architecte, un administrateur des tabacs et un chef des troupes de police (*miñones*). Le député choisissait son agent à Madrid (*agente en Corte*), et la junte avait également le sien (*comisionado*). Tous les deux devaient occuper une situation élevée et avoir des opinions fuéristes bien connues (*sean de reconocido fuerismo*)¹.

Biscaye. — La Biscaye avait un gouvernement tout particulièrement compliqué. Elle se subdivisait en trois districts presque autonomes : Infanzonado, Duranguesado et Encartaciones². De plus, elle avait été troublée du xiii^e au xv^e siècle par les deux factions rivales de Gamboa et d'Oñaz ; quoiqu'on ne sût même plus au xviii^e siècle quelle avait été l'origine de ces factions, les noms subsistaient toujours ; telle ville était *oñacina*, telle autre *gamboina*³, et il était d'usage de choisir les fonctionnaires et les mandataires de la seigneurie moitié dans un parti moitié dans l'autre. La Biscaye avait donc en réalité trois gouvernements : un pour la province entière et l'Infanzonado, un pour chacun des deux autres districts, et dans chacun des gouvernements étaient représentés les *gamboinos* et les *oñacinos*.

1. Bengoa, *El libro de Alava*. Vitoria, 1877, in-8°, p. 276-290. — Marichalar y Manrique, p. 523-536.

2. Les Encartaciones comprenaient les vallées de Somorostro, Gordejuela, Arcetales, Trucios, Villaverde et Carranza, les villages de Galdames, Guenes et Salla, les villes de Lanestosa, Balmaseda et Portugalete. Elles étaient unies depuis un temps immémorial à la seigneurie de Biscaye par un pacte (*carta-encartacion*) et, pendant le cours du xviii^e siècle, elles formèrent une petite province séparée de la Biscaye, au moins pour le régime économique (1740-1800). — *Oasis*, t. III, p. 384.

3. *Oasis*, t. III, p. 385 et 248. — Delmas, *El castillo de Arteaga*. Bilbao, 1890, p. 11. — Artiñano y Zuricalday, *El señorío de Vizcaya*. Barcelone, 1885, in-8°, p. 86.

Le gouvernement général siégeait à Bilbao. Il était présidé par un corrégidor, représentant direct du roi, seigneur de Biscaye¹. Six députés généraux, six régidors, quatre procureurs syndics généraux et quatre secrétaires, tous pris par moitié entre Gamboa et Oñaz, formaient le directoire provincial élu par la junte². Les députés généraux siégeaient souvent à part, sous la présidence du corrégidor. Un lieutenant général corrégidor résidait à Guernica. Un *prestamero-mayor*, assisté de deux lieutenants, complétait la liste des grands fonctionnaires provinciaux.

Le pays de Durango avait un lieutenant corrégidor particulier et tenait ses juntas à Guerediaga.

Les Encartaciones avaient aussi leur lieutenant corrégidor et nommaient en outre un syndic, assisté d'un conseiller gradué en droit. Le syndic avait la présidence de la *juntilla*, qu'il assemblait dans sa propre maison. Le lieutenant corrégidor présidait la junte générale du pays à Avellaneda³.

Le corrégidor était nommé et rétribué par le roi. Il devait être né au delà de l'Èbre, être noble, docteur ou licencié en droit. Il était choisi en général parmi les auditeurs de la chancellerie de Valladolid. Il prêtait serment aux trois juntas de Guernica, Guerediaga et Avellaneda⁴, jouait le rôle d'intermédiaire entre la province et le roi, rendait la justice trois jours par semaine aux habitants des villes de Biscaye⁵, surveillait les magistrats locaux et vérifiait leurs comptes⁶.

Le lieutenant général résidant à Guernica était le juge naturel des communes rurales (*anteiglesias*) et de leurs habitants⁷.

Les lieutenants de Durango et des Encartaciones n'avaient d'autorité que dans leur circonscription⁸. Il y avait appel de leurs décisions devant le lieutenant général et le corrégidor.

1. « El rey así como señor de Vizcaya. »

2. « Regimiento general del M. N. y M. L. Señorío de Vizcaya. » *Juntas generales de Vizcaya*, 1790, p. 145-147.

3. *Oasis*, III, p. 384. — *Archivo de Vizcaya. Autos y pleytos*, 10.

4. Il jurait « de garder, accomplir et observer inviolablement tous les fueros, franchises et libertés, exemptions, prérogatives, bons usages et coutumes de la seigneurie, sans leur préjudicier en rien ni aller contre eux ni permettre qu'il leur fût contrevenu. » — *Juntas gen. de Vizcaya*, 1790, p. 15.

5. *Fuero gen. de Vizcaya*, t. VII, p. 5.

6. *Ibid.*, t. II, p. 2. — Artiano, p. 282 et suiv.

7. *Oasis*, t. III, p. 112.

8. *Novísima Recopilacion de las leyes de España*. Madrid, 1805, 5 vol. in-4°, supplément, 1829. Lib. V, tit. xvi, ley 4.

Les députés généraux avaient la juridiction administrative, économique et politique de la seigneurie. Ils correspondaient avec le roi et ses ministres au nom de la seigneurie, qu'ils faisaient parler directement dans leurs lettres¹. Ils scellaient leurs dépêches du grand sceau de Biscaye, dont ils avaient la garde. Ils étaient archivistes de la province. Ils donnaient le visa foral aux actes royaux². Ils assistaient le corrégidor dans ses plaids, recevaient et jugeaient sans lui les plaintes formulées par les particuliers contre son administration³. Ils connaissaient des délits de fraude sur le tabac et des contraventions aux règlements du commerce de mer. Ils pouvaient arrêter l'action du corrégidor lorsqu'il commettait un contrafuero. Ils convoquaient les juntas et les présidaient avec le corrégidor⁴.

Le contrôle sévère exercé par les députés sur l'administration du corrégidor était la meilleure garantie de l'indépendance biscayenne. Il arrivait bien rarement qu'un député trahît la cause du pays. Cependant, au commencement du XIX^e siècle, le député Zamacola fut accusé de favoriser les projets du prince de la Paix, qui voulait lever des milices dans le pays. Une émeute éclata à Bilbao, et l'on disait tout haut que Zamacola n'eût pu s'y montrer impunément⁵.

Dans l'ordre économique, l'autorité supérieure appartenait au *prestamero-mayor*, chargé de percevoir dans toute la seigneurie les droits appartenant au seigneur et de juger les contestations qui pouvaient s'élever à l'occasion de ces taxes. Le prestamero était exposé à l'impopularité par la nature même de ses fonctions, aussi la junta ne lui ménageait-elle point les preuves de sa défiance. Il ne pouvait être Biscayen⁶. Il lui était interdit de faire partie du directoire provincial sous peine d'une amende

1. « Mon inaltérable loyauté, profondément et humblement confuse, se jette aux pieds royaux de V. M. avec l'espérance que la royale clémence et l'amour paternel de V. M. me prêteront gracieusement l'oreille... » — Supplique au roi (1718). — Yturiza y Zabala, *Historia general de Vizcaya*, ms. (Archivo de la Diputacion de Vizcaya).

2. *Escudo*, p. 219. — Cf. Ordre royal du 21 septembre 1742. — Le visa foral donné par la députation devait être confirmé à nouveau par le syndic pour être valable dans les Encartaciones. — *Arch. de Vizcaya. Autos y pleytos*, 10.

3. Artiñano, p. 301.

4. *Artiñano*, p. 209-211.

5. *Arch. des affaires étrangères de France. Espagne*, t. 666, fol. 458.

6. *Fuero de Vizcaya*, t. II, p. 6.

de 5,000 maravédis¹. La junte s'était réservé le droit de l'accepter ou de le refuser à son entrée en charge. Elle lui faisait verser un fort cautionnement, « à cause du grand nombre de plaintes qui pouvaient être faites contre lui. » Il avait le droit de se choisir deux lieutenants et de les faire accompagner dans leurs tournées de perception par des hommes de confiance, mais ces gens ne devaient pas porter la canne (*vara*), insigne du magistrat, ni procéder par voie d'exécution; on pouvait leur résister sans se rendre coupable de rébellion, et, dans les cas où ils agissaient sans droit, toutes les sommes indûment perçues par eux étaient confisquées au profit de la seigneurie².

Guipuzcoa. — Le Guipuzcoa était une province frontière, et, malgré les protestations de la junte, le roi avait mis garnison à Fontarabie, au château de Sainte-Isabelle-des-Passages et au château de la Motte à Saint-Sébastien³. Il y avait à Saint-Sébastien un capitaine-général, chef militaire de la province⁴; il y avait aux Passages un commissaire ordonnateur qui avait la police de la navigation⁵. Ces magistrats royaux étaient peu populaires, toujours en conflit avec les autorités locales et les junes; il leur fallait une patience inaltérable pour ne point s'irriter de l'incessante *guerrilla* qui leur était faite⁶. Le roi s'était cependant contenté d'assurer la garde de la frontière et avait respecté l'autonomie de la province.

Comme en Biscaye, le gouvernement civil de la province appartenait à un corrégidor et à une députation.

Plus unifié que la Biscaye, le Guipuzcoa ne formait qu'une seule communauté (*hermandad*) et eût été plus facile à administrer, si le gouvernement y avait eu une assiette fixe, mais les traditions locales voulaient qu'il se déplaçât et résidât tour à tour à Saint-Sébastien, à Tolosa, à Azpeytia et à Azcoytia. Tous les trois ans, le corrégidor et le secrétaire de la province déménageaient, emportant avec eux leurs dossiers et leurs archives. Le

1. *Fuero de Vizcaya*, t. V, p. 1.

2. Artiñano, p. 293.

3. Domingo Ignacio de Egana, *Guipuzcoano instruido*. Saint-Sébastien, 1780, in-fol, v^o *Guarniciones*.

4. *Ibid.*, v^o *Reglamento*.

5. R. P. Manuel de Larramendi, *Corografía o descripción general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa*. Barcelona, 1882, in-18, p. 81.

6. Archivo de Guipuzcoa, sección I, negociado 15, legajo 114 (1758), 111 (1754), 123 (1771), 143 (1796), 118 (1759), 139 (1791). — Sec. I, neg. 16, leg. 50 (1801).

roi ordonna à plusieurs reprises au corrégidor de s'établir en résidence fixe à Saint-Sébastien ; la province protesta toujours contre la prétention royale et finit par faire jurer à ses députés aux juntas générales de maintenir le *statu quo*¹. Comme le séjour de Saint-Sébastien était plus agréable que celui des autres villes, les corrégidors essayaient souvent d'y prolonger leur résidence ou d'y revenir avant le temps légal. La junta les rappelait impitoyablement au respect de la tradition².

Le corrégidor de Guipuzcoa devait être gradué en droit ; il était nommé par le roi et accepté par la junta, qui lui servait un traitement de 11,000 réaux³. Il était avant tout juge de première instance, mais il avait aussi des attributions politiques ; il présidait la députation et les juntas ; il avait le contrôle de l'administration municipale⁴ et la police des mines. En cas d'absence ou de maladie, il pouvait se choisir lui-même un lieutenant. En cas de mort ou de rappel, la députation lui nommait un successeur intérimaire qui devait être confirmé par le conseil de Castille⁵.

Le pouvoir administratif appartenait à la députation. Jusqu'en 1749, la junta ne nomma que quatre députés représentant les quatre capitales de la province : Saint-Sébastien, Tolosa, Azpeytia et Azcoytia. A partir de 1749, on leur adjoignit quatre nouveaux députés dits de district (*de partido*), représentant Fontarabie, Segura, Vergara et la Côte. En fait, le pouvoir était exercé par le député résidant dans la ville où résidait le corrégidor ; les sept autres lui servaient d'assesseurs⁶.

Le député général recevait directement les dépêches, lettres et mémoires adressés à la province⁷, donnait le visa foral aux actes royaux⁸, veillait au maintien des fueros, au bon emploi des finances, à la prompte expédition de la justice. Il résolvait seul

1. *Guip. instr.*, v^o *Reglamento*.

2. Arch. de Guipuzcoa, sec. I, neg. 15, leg. 17 (1738).

3. *Ibid.*, leg. 112 (1756).

4. Larramendi, p. 101.

5. Arch. de Guipuzcoa, sec. I, neg. 15, leg. 92 (1728).

6. Larramendi, p. 94. — *Guipuz. instr.*, v^o *diputado general*.

7. Larramendi, p. 94.

8. *Guip. instr.*, v^o *Uso*. — La jalousie de la junta allait si loin qu'elle refusait d'accepter les circulaires de la commission d'hygiène de Madrid (*Protomedicato*) si elles n'étaient point accompagnées d'une lettre royale. — *Ibid.*, v^o *Protomedicato*.

avec un secrétaire de la province, nommé par la junta, toutes les affaires courantes¹.

Lorsque les circonstances l'exigeaient, le député général en exercice, son adjoint, l'alcade et le procureur syndic de la ville où résidait le député et le secrétaire de la province se réunissaient en comité (*diputacion ordinaria*), sous la présidence du corrégidor. Dans les cas les plus graves, on convoquait les sept députés du dehors² (*de fuera*) à une réunion extraordinaire (*diputacion plenaria*). La députation plénière se réunissait de droit deux fois par an, en décembre et en juin, pour vérifier les mémoires des comptables de la province et arrêter l'ordre du jour de la junta générale³.

Le député général était en réalité le maître de la province lorsqu'il ne se laissait point annuler par le corrégidor. La loi le déclarait bien responsable de ses fautes sur ses propres deniers, mais c'était une de ces clauses de style que personne ne prend au sérieux. Les députés assesseurs étaient consultés par lui, mais il ne tenait aucun compte de leur opinion lorsqu'ils n'étaient point de son avis; ils lui servaient de « manteau du pêcheur⁴; » il se faisait amnistier par eux de toutes les irrégularités de sa gestion.

Navarre. — La Navarre, toujours considérée comme un royaume à part, était gouvernée par un vice-roi, le seul qui fût resté dans la péninsule depuis la suppression des vice-rois d'Aragon et de Valence. « Vice-roi, gouverneur et capitaine général de l'armée et royaume de Navarre, de ses frontières et confins⁵, juge subdélégué des courriers et des postes, juge de la rente des estafettes du royaume⁶, » le représentant du roi en Navarre était toujours un grand seigneur. D'illustres généraux, comme le comte de Gages, le comte de Colomera, le marquis de las Amarillas, remplirent cette charge au XVIII^e siècle.

1. *Guip. instr.*, v^o *Diputado general*.

2. Les trois députés généraux non en exercice et les quatre députés de district.

3. *Guip. instr.*, v^o *Diputaciones*, v^o *Reglamento de diputaciones*.

4. Larramendi, p. 95-96.

5. On entendait par confins (*comarcas*) les territoires des cités castillanes d'Alfaro, Logroño et Santo Domingo de la Calzada. Les cortès de 1765 et 1766 avaient étendu à ces territoires la juridiction du vice-roi. — Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^o *Virreyes*.

6. *Archivo de Navarra. Quadernos de leyes*. Cortès de 1795.

Le vice-roi avait pour résidence officielle le château royal de Pampelune. Il avait droit à des honneurs presque royaux. Lorsque les cortès s'assemblaient, une députation de la noblesse et des villes allait le chercher au palais, et c'est au milieu d'un pompeux cortège qu'il se rendait à l'assemblée. Les alguazils du conseil et de la cour de Navarre ouvraient la marche, montés sur de superbes chevaux, puis venaient en carrosse les membres du conseil et de la cour. Quatre soldats de cavalerie, le sabre au clair, précédaient le carrosse du vice-roi trainé par quatre mules et monté par deux cochers et deux laquais. Le vice-roi occupait seul le fond du carrosse, le vice-président (*regente*) du conseil royal prenait place sur le devant ; à la portière de droite chevauchait, l'épée nue à la main, revêtu de sa cotte et de ses insignes, le roi d'armes de Navarre. Derrière le carrosse suivait une voiture vide (*coche de respeto*) en cas d'accident. Une compagnie de grenadiers et un piquet de cavalerie fermaient la marche¹.

L'autorité réelle du vice-roi répondait assez peu à ces magnifiques dehors. Les Navarrais lui accordaient volontiers les marques extérieures de respect que l'on doit au représentant de la Majesté royale, mais ils n'oubliaient jamais leur grande affaire, qui était de maintenir leurs libertés ; ils voyaient dans le vice-roi un adversaire naturel dont il importait d'arrêter les empiétements. Aussi, tandis que le roi confère à son lieutenant les titres les plus sonores et les pouvoirs les plus étendus, les cortès de Navarre tendent-elles toujours à circonscrire l'initiative du vice-roi, à dresser avec une précision toujours plus grande la liste des actes qui lui sont interdits.

Dès le lendemain de son entrée en charge, le vice-roi doit prêter serment de fidélité aux lois du royaume. Il a le droit de faire des ordonnances, de concert avec le conseil royal, mais à la condition expresse qu'elles n'aient rien de contraire aux fueros de Navarre. Il peut exiger que le conseil royal lui remette tous les dossiers et tous les documents dont il a besoin, mais le conseil correspond directement avec le roi et l'avertit de toutes les infractions que peut commettre son lieutenant. Le vice-roi a un droit de contrôle sur les magistrats, mais les tribunaux seuls ont droit de juger. Il ne peut faire arrêter personne. Il ne peut mettre en liberté l'accusé incarcéré par ordre du magistrat. Il ne peut con-

1. *Quadernos de leyes*, 1795.

damner personne, fût-ce à la plus légère amende, ni enlever un accusé à ses juges naturels, ni ordonner une visite domiciliaire ou une saisie¹. La plupart des actes permis au vice-roi sont des actes de juridiction gracieuse. Sur l'avis du conseil, il accorde aux plaideurs des délais et des dispenses légales ; il fait respecter les privilèges octroyés par le roi ; il promulgue les ordonnances royales acceptées par le conseil ; il publie les lettres de noblesse, choisit ou confirme, d'accord avec le conseil, les alcaldes des cités, villes et vallées du royaume ; il concède des licences pour l'exportation des grains ; il délivre des passeports pour la péninsule et l'étranger². En résumé, c'est un vrai monarque constitutionnel, qui n'agit que sous le contrôle du conseil royal et de la députation.

Le conseil royal de Navarre avait le double caractère de corps judiciaire et d'assemblée politique. L'influence castillane y était représentée par quatre voix : celles du vice-roi président, du régent et de deux auditeurs castillans ; l'influence locale comptait sur les voix des trois auditeurs navarrais et du fiscal³. Le conseil était appelé à sanctionner toutes les mesures importantes prises par le vice-roi ; grâce à sa composition, le vice-roi pouvait faire passer plus d'un contrafuero, mais la députation et les cortès étaient là pour remédier au mal.

Établie au xv^e siècle et rendue permanente en 1569, la députation forale se composait, depuis 1678, de sept membres élus par les cortès et représentant la cité de Pampelune, le clergé, la noblesse et les communes⁴. L'abbé d'un des monastères de Navarre remplissait à tour de rôle les fonctions de délégué du clergé ; les villes, chef-lieu de *Mérindad*, se partageaient également à tour de rôle les deux sièges attribués aux communes. Pour assurer le fonctionnement régulier de la députation, les cortès nommaient six députés suppléants, tous choisis parmi les membres de l'*ayuntamiento* de Pampelune. La présidence de la députation appartenait de droit au député ecclésiastique, qui avait voix prépondérante en cas de partage des votes. La députation siégeait à Pampelune, dans la maison du baron d'Armendariz, et, comme

1. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^e Virreyes.

2. *Ibid.*, v^e Secretario.

3. *Guía de forasteros*, 1804.

4. Pampelune avait 2 députés et 1 suffrage, le clergé 1 député et 1 suffrage, la noblesse 2 députés et 2 suffrages, les communes 2 députés et 1 suffrage.

les fonctions de député avaient fini par devenir très absorbantes, on attribua à chaque député un salaire de 40 réaux par jour¹.

Tout homme qui croyait avoir à se plaindre d'un abus en appelait à la députation. Elle instruisait l'affaire, prévenait officieusement le magistrat incriminé, et, si elle n'en pouvait obtenir satisfaction, elle s'adressait au roi et mettait tout en œuvre pour que force restât au bon droit. « Il faut, disaient les cortès de 1796, demander énergiquement la réparation nécessaire au profit de la personne lésée et la répression convenable contre le ministre délinquant. Il faut toujours parler avec respect, mais avec précision et gravité. Il ne faut pas épargner la dépense pour obtenir plus vite une réponse favorable, car un seul exemple suffit à contenir les autres et évitera à l'avenir tout dommage aux gens du pays². » La députation avait un agent à Madrid, qui se chargeait de faire appuyer ses réclamations par des personnages influents. Dans une ville où beaucoup de choses s'achetaient, le succès était payé parfois un peu cher, mais la députation tenait son agent pour bien employé lorsqu'elle parvenait à faire réformer un abus.

LES ASSEMBLÉES REPRÉSENTATIVES.

Le système représentatif avait reçu dans les pays de fuero, et surtout dans les pays basques, un développement extraordinaire. Les cortès de Navarre étaient plus solennelles que les juntas des Vascongades, mais les cortès se tenaient à intervalles irréguliers et éloignés; les juntas se tenaient tous les ans, souvent même plusieurs fois par an. La Navarre n'avait qu'une sorte d'assemblée, celles des Vascongades présentaient une variété de types extraordinaire. Le Guipuzcoa avait ses juntas générales et ses juntas particulières. La Biscaye avait des juntas générales, des juntas de merindad, les juntas de Durango et des Encartaciones; l'Alava des juntas générales et particulières, des juntas de *cuadrilla* et de *hermandad*. Les moindres intérêts, et il faut ajouter les moindres vanités, trouvaient satisfaction dans ce système. Il avait bien l'inconvénient de multiplier les palabres et de ralentir l'expédition des affaires, mais il avait aussi l'avantage de

1. Marichalar y Manrique, p. 223.

2. Archivo de Navarra. Cortès de 1796.

mettre les gouvernants en rapport plus étroit et plus intime avec l'opinion publique. Agir conformément à cette opinion était l'idéal des députés fuéristes. Ils poussaient loin le scrupule à cet égard ; s'il arrivait par exemple que les juntas eussent à traiter de quelque réforme au fuero, les députés ne décidaient jamais la question dans la même session ; une fois revenus dans leur ville, ils faisaient une enquête, consultaient les gens influents, recueillaient les avis et se prononçaient à la session suivante en toute sécurité de conscience¹. C'était un peu long, mais le temps avait alors si peu de prix !

Les juntas particulières n'avaient qu'une compétence régionale ou spéciale à telle ou telle affaire. Seules les juntas générales constituaient un rouage régulier du gouvernement provincial.

Les juntas générales se réunissaient à intervalles fixes dans des lieux déterminés. La Biscaye célébrait les siennes tous les deux ans à Guernica². En Guipuzcoa, les juntas s'ouvraient d'ordinaire le 21 juillet de chaque année et se tenaient successivement dans dix-huit villes de la province³. En Alava, il y avait deux juntas par an : celle de novembre se tenait à Vitoria, celle de mai dans une localité choisie par la junta précédente (*en tier-ras esparsas*)⁴.

Il n'y avait point de distinctions d'*États* dans les assemblées basques, ce qui s'explique, au moins pour la Biscaye et le Guipuzcoa, par la noblesse native (*de solar*) de tous les habitants. Chose plus curieuse en pays espagnol, le clergé n'y était pas représenté.

Les juntas se composaient de membres de droit, tels que les corrégidors, les députés généraux, les secrétaires de la province, et de membres élus qui représentaient en Alava les *hermandades*, en Biscaye les villes et les *anteiglesias* et en Guipuzcoa les villes de la province.

Les conditions d'éligibilité des députés étaient presque partout les mêmes. La première et la plus importante était d'être originaire du pays ; cependant la Biscaye permettait l'élection des

1. Bengoa, p. 273. — Marichalar y Manrique, p. 395.

2. Marichalar y Manrique, p. 325.

3. Les juntas se tenaient alternativement à Saint-Sébastien, Hernani, Elgoy-bar, Deva, Renteria, Guetaria, Cestona, Segura, Azpeytia, Zarauz, Villafranca, Azcoytia, Zumaya, Fuenterrabia, Vergara, Motrico, Tolosa et Mondragon.

4. R. Olano.

fil de Biscayens nés hors de la seigneurie¹. Il fallait que le député fût enfant légitime, âgé de plus de vingt-cinq ans, laïque, propriétaire dans la province², bourgeois du lieu qu'il représentait, assez instruit pour voter avec intelligence (*habil y suficiente*)³, homme de bonnes vie et mœurs (*hombre bueno, y no mal-hechor*)⁴.

Les modes d'élection variaient suivant les villes; presque partout l'*ayuntamiento* élisait les députés, mais il avait aussi d'autres systèmes; on pratiquait même le suffrage universel⁵. L'élu était tenu d'accepter le mandat qui lui était confié, sous peine d'une amende fixée en Alava à 2,000 maravédís. En Guipuzcoa, la municipalité qui envoyait à la junte un inéligible était mise elle-même à l'amende⁶.

Les députés ne recevaient pas de mandat impératif, mais pouvaient, dans certains cas, être destitués par la junte, à la demande de leurs électeurs⁷. Ils touchaient une indemnité, mais il leur était défendu d'accepter des présents ou même des invitations à dîner⁸. Les députés n'étaient point légalement rééligibles, mais, dans la pratique, cette exigence de la loi était tombée en désuétude.

La réunion des juntas était marquée par des fêtes et des divertissements souvent très pittoresques. A Guernica, la junte de Biscaye tenait sa première séance sous le chêne traditionnel (*guernicaco arbola*), l'un des trois arbres foraux de la province⁹. Les députés arrivaient processionnellement, au son de la musique, au milieu des acclamations de la foule. Si le temps était beau, l'assemblée se tenait en plein air; s'il pleuvait, la junte s'assemblait dans la chapelle de Notre-Dame de la *Antigua*, dont la sacristie servait d'archives.

En Guipuzcoa, l'annonce de la tenue des juntas mettait les villes en émoi. Les querelles de préséance remplissaient deux ans

1. *Oasis*, III, p. 253.

2. La loi Alavaise exigeait un bien-fonds d'une valeur de 40,000 maravédís.

3. Marichalar y Manrique, p. 390.

4. Bengoa, p. 262.

5. *Ibid.* — Marichalar y Manrique, p. 325.

6. Larramendi, p. 92.

7. *Oasis*, t. III, p. 253.

8. Larramendi, p. 91.

9. Les deux autres étaient l'arbre Malato, sur le territoire de Luyando, et l'arbre Arechabalaga, près de Rigoitia, sur une montagne dominant Guernica. — *Oasis*, III, p. 237.

à l'avance les séances des *ayuntamientos*¹. En 1749, la *junte* avait décidé que des musiciens et des trompettes précéderaient le cortège officiel. En 1758, elle avait voté à chaque ville où elle se tiendrait désormais une indemnité de 200 ducats pour frais de représentation². Il y avait des fêtes religieuses, pendant lesquelles un prédicateur en renom prêchait devant les députés en l'honneur de saint Ignace et de l'Immaculée-Conception. Il y avait aussi des fêtes civiles; les courses de taureaux étaient interdites, mais on organisait des bals, des parties de *pelota*, des courses de bœufs entravés. L'après-midi, on donnait de belles collations aux députés³.

En Alava, le spectacle était encore plus beau. Au mois de mai, tous les députés des *hermandades* se réunissaient à Vitoria et se mettaient en marche dès le matin pour la ville où devait se tenir l'assemblée. Un piquet de *miñones* à pied, des tambours, des clairons précédaient les membres de la *junte*, tous à cheval. Le cortège sortait de Vitoria au son des cloches; on tirait des pétards et des bombes; toute la population en habits de fête se pressait autour des députés. Dans la traversée des villages, la *junte* était reçue sous des arcs de triomphe, les jeunes gens tiraient des coups de fusil, les jeunes filles jouaient du tambour de basque (*pandero*) et chantaient des refrains populaires. Le village où se tenait la *junte* était magnifiquement décoré. La session commençait par une messe solennelle et un sermon en l'honneur de saint Prudencio, patron de la province. La *junte* tenait deux séances par jour; mais, après les affaires, on ne songeait plus qu'à se divertir. Il y avait des banquets, des bals champêtres, des bals priés (*de gala*), des illuminations et des sérénades. Quand la *junte* rentrait à Vitoria, plus de la moitié de la population se portait au-devant d'elle. Arrivés sur la grand'place, les députés se rangeaient sur deux files, la musique jouait l'antique et fameux air alavais : *Ay, ay, ay mutillac!* Le député général se montrait au perron de la maison commune et saluait le peuple, qui l'acclamait frénétiquement⁴.

Cet enthousiasme prouve l'attachement des *fuéristes* pour leurs institutions, et la popularité de ces *juntas*, où toutes les affaires qui

1. *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1780, p. 18.

2. *Guip. instr.*, v^o *Juntas*.

3. Larramendi, p. 91.

4. Bengoa, p. 264.

intéressaient les habitants des Vascongades se traitaient entre gens du pays, animés du même esprit, façonnés par les mêmes coutumes et tous également passionnés pour les libertés forales.

Le nombre des députés était assez considérable pour que la représentation fût sincère. En Alava, chacune des 53 hermandades de la province avait le droit d'envoyer un délégué (*procurador*). Trente-sept hermandades profitaient ordinairement de ce droit, les seize autres étaient représentées par les députés de Vitoria¹. En Biscaye, 93 villes et communes rurales envoyaient chacune au moins un député à la junte, et quelques-unes en envoyaient jusqu'à trois. Les Encartaciones étaient représentées par leur syndic, son lieutenant et deux députés; la mérindad de Durango par cinq délégués, la vallée d'Orozco par un². En Guipuzcoa, 63 villes ou bourgs avaient le droit d'élire des députés aux junes³.

Dans l'intérieur des junes, les votes avaient lieu par hermandad en Alava, par ville ou par commune rurale en Biscaye; aucun député ne pouvait se dispenser de voter, et les votes de chaque hermandad ou de chaque communauté étaient égaux entre eux. En Guipuzcoa, au contraire, le suffrage de chaque ville était affecté d'un coefficient représentant le nombre de ses feux ou de ses chefs de famille. Les dix villes principales de la province, représentant à elles seules plus de la moitié des feux, constituaient la majorité, et leur vote l'emportait sur celui des cinquante-trois autres. Dans certains cas, tels que l'élection du député général, on recourait à un procédé très long et très compliqué, appelé *insaculacion*, dont il sera parlé à propos des municipalités.

Il est impossible de dresser une liste complète des affaires dont connaissaient les junes. On peut noter entre elles quelques différences importantes; celles de Guipuzcoa possédaient une juridiction étendue au civil et au criminel; celles d'Alava n'avaient que la juridiction criminelle, celles de Biscaye ne rendaient point la justice⁴. Mais combien nombreuses et combien diverses étaient

1. *Ibid.*, p. 259. — Marichalar y Manrique, p. 527. — On compte 40 députés à la junte du 27 mai 1808 et 37 à celle du 18 novembre 1814. — *Juntas generales de Alava*, 1808 et 1814.

2. *Juntas generales de Viscaya*, 1790.

3. Marichalar y Manrique, p. 399. — 50 villes sont représentées à la junte de 1759.

4. *Ibid.*, p. 264.

leurs attributions communes ! Nominations de députés généraux et d'employés de province, déclarations de noblesse, visa foral des actes royaux, approbation des comptes municipaux, jugement des contestations pendantes entre les villes et les districts des provinces, réforme des *contrafueros*, règlements de police et d'hygiène, ordonnances sur la chasse, la pêche et le reboisement, législation agricole, commerciale et industrielle, bienfaisance, aumônes, cérémonies religieuses, les juntas s'occupaient de tout. La minutie des détails ne rebutait personne et semble au contraire avoir plu aux députés, presque tous bourgeois de petite ville ; on s'attardait à déterminer la couleur et la coupe de l'habit que devaient porter les députés ; on épluchait les comptes de l'agent à Madrid¹ ; on autorisait un propriétaire à vendre son cidre ; on remboursait les bons de fournitures militaires dus depuis trop longtemps². Cependant les juntas savaient aussi s'intéresser à des questions plus générales ; elles repoussèrent les prétentions du roi, qui voulait imposer aux Vascongades le régime douanier de la Castille ; elles discutèrent un projet d'union douanière des pays basques et de la Navarre ; elles envoyèrent, en 1808, des délégués à la junta de Bayonne. Depuis le milieu du xvii^e siècle, les trois provinces sœurs (*provincias hermanas*) tenaient des assises fédérales (*conferencias*) autorisées par le roi³. L'assemblée comprenait neuf membres, trois de chaque province, « parce que toutes trois doivent être égales en toutes choses et vivre sous une même règle, sans différence aucune. » Chacune des trois provinces convoquait à tour de rôle l'assemblée générale ; mais, dans les circonstances graves, chaque province pouvait prendre l'initiative de la convocation et proposer un ordre du jour auquel les autres provinces pouvaient toujours

1. La marquise de Sainte-Sabine, veuve de D. Joaquin Ignacio de Barrancheda, député en cour pour la Biscaye, mentionnait dans ses comptes à la seigneurie (1764) : « 68 réaux 24 maravédís que paya feu son mari au muletier François Mardones pour le port, à 11 réaux l'arrobe, d'une caisse de confiseries de France, en conserve ou sèches, que la seigneurie envoya, le 26 mars de l'année précédente (1763), pour en faire présent à diverses personnes, plus 22 réaux payés à la douane de Balmaseda. » La marquise mettait encore en compte 300 réaux à un tailleur de Madrid pour un habit de livrée destiné au laquais du député général, 137 réaux pour « un redigot » pour le même laquais. — *Archivo de Vizcaya. Cuentas*, 1764, reg. 10.

2. Bengoa, p. 264. — *Juntas de Alava*, 1808. — *Juntas de Vizcaya*, 1790. — *Juntas de Guipuzcoa*, 1779.

3. Cédule royale du 2 février 1644. — Ordre royal du 16 juillet 1800.

ajouter. Le procès-verbal de l'assemblée générale était signé par les neuf représentants; chaque province à son tour signait la première; l'acte était scellé du grand sceau de l'*Irurac-Bat*, l'État vascongade, triple et un¹.

La Navarre n'avait pas de junte annuelle, et le roi ne l'autorisait même qu'assez rarement à réunir ses cortès; cependant les cortès conservaient le caractère d'une institution vivante et s'assemblèrent onze fois, de 1701 à 1801².

Les États de Navarre comprenaient des députés des trois ordres. Le clergé envoyait dix représentants, tous membres nés des cortès. La noblesse était représentée par les chefs des trente-cinq maisons qui avaient le droit de siéger en 1512 (*nomina antiqua*), par les vingt seigneurs qui avaient obtenu un titre dans le courant des trois derniers siècles (*nomina moderna*) et par quatre-vingts chevaliers, chefs de lignage (*señores de palacios cabos de armeria*). Trente-huit villes avaient le droit d'envoyer un ou plusieurs députés aux États.

Les députés des villes étaient seuls soumis à l'élection. Les magistrats municipaux mettaient dans une urne les noms de tous les bourgeois (*vecinos*) de la ville; on tirait au sort les noms de vingt électeurs, qui choisissaient le député. Une même ville pouvait élire plusieurs députés; mais, quel que fût leur nombre, ils ne disposaient que d'un suffrage³. Jamais l'assemblée n'était au complet. Les cortès de 1795 comptaient 10 membres du clergé, 45 de la noblesse et 44 procureurs des villes⁴. Celles de 1801, 7 députés du clergé, 27 de la noblesse et 36 des communes⁵.

Les cortès avaient d'abord été réunies tous les deux ans, puis tous les trois ans, puis tous les six ans⁶. Au XVIII^e siècle, on les convoquait à intervalles beaucoup plus éloignés⁷. Philippe V

1. *Oasis*, III, p. 253. — Bengoa, p. 288.

2. Pampelune, 1701-1702. — Sanguesa, 1707. — Olite, 1709. — Pampelune, 1716-1717. — Estella, 1724. — Estella, 1726. — Tudela, 1743-1744. — Pampelune, 1757. — Pampelune, 1765-1766. — Pampelune, 1780-1781. — Pampelune, 1794. — Pampelune, 1797. — Olite, 1801 (Antequera, p. 522).

3. Marichalar y Manrique, p. 217.

4. *Quadernos y leyes*, 1795.

5. *Archivo de Navarra*. Cortès de 1801, p. 1 et 2.

6. Nov. rec., lib. I, tit. II, ley 8. — *Cortès de Corella*, 1695, ley 35.

7. On compte 53 convocations d'États au XVI^e siècle, 32 au XVII^e et 11 au XVIII^e siècle.

laissa écouler dix-sept ans (1726-1743) et Charles III quatorze ans (1766-1780) entre deux tenues d'États.

Le droit de convocation appartenait exclusivement au roi, qui adressait à ce sujet au vice-roi une procuration spéciale, calquée sur le modèle des pouvoirs donnés par Charles-Quint au vice-roi, duc d'Albuquerque, le 5 octobre 1552. Les membres du clergé et de la noblesse étaient convoqués individuellement par des lettres des plus courtoises : « Par ainsi, Monsieur, disait le roi, je vous prie que, par singulière grâce, vous veniez au jour dit à cette cité pour assister auxdites cortès, y prendre part et y parachever ce qui sera de l'avis général¹. » Les villes étaient priées, dans des termes aussi polis, d'envoyer leurs messagers aux États.

Les cortès se réunissaient dans une des bonnes villes du royaume. On les assembla, pendant le XVIII^e siècle, à Pampelune, à Olite, à Sanguesa, à Estella et à Tudela. A Pampelune, elles se tenaient dans une salle du palais épiscopal, appelée *la preciosa*. A Olite, dans le magnifique *salon de cortès* du palais de Charles le Noble.

Les trois ordres siègeaient dans la même salle et délibéraient en commun, mais chaque ordre votait à part et aucune loi ne pouvait passer si les trois ordres ne l'adoptaient. Chaque ordre avait son président particulier; le président du clergé présidait toute l'assemblée. Tous les députés étaient inviolables. Ceux du clergé et de la noblesse, propriétaires de leurs titres, étaient entièrement maîtres de leur vote. Ceux des villes étaient tenus d'obéir aux instructions qu'ils avaient reçues de leurs commettants.

Le premier soin des cortès, après leur réunion, était de réclamer le redressement des griefs (*agravios*) et l'annulation des contrafueros commis depuis la dernière législature². Le don gratuit sollicité par le roi n'était voté qu'après.

1. Marichalar y Manrique, p. 217.

2. Voici quelques-uns des griefs dont les cortès de 1794 demandèrent et obtinrent le redressement : cédula royale du 20 février 1783, donnant entrée libre en Navarre à tous les poissons frais ou salés; cédula du 9 novembre 1785, défendant d'atteler plus de deux mules aux voitures et de tuer des taureaux dans les jeux; cédula du 2 mars 1785, défendant de brûler les restes des coupes de bois sur les montagnes; cédula du 10 juillet 1787, défendant aux voituriers de faire galoper leurs chevaux la nuit à travers les bourgs et villages; cédula du 3 avril 1787, ordonnant l'établissement de cimetières en rase

Les cortès avaient le droit de proposer les lois ; elles avaient même tenté, au xvii^e siècle, de l'enlever au roi, qui le partageait avec elles¹. Jusqu'en 1796, aucune pragmatique ou cédule royale n'avait force de loi en Navarre, si le conseil de Navarre ne lui délivrait une lettre de naturalité (*sobre-carta*)². Les lois proposées par les cortès et sanctionnées par le roi n'étaient pas elles-mêmes dispensées de cette formalité, tant on craignait qu'en les sanctionnant le roi n'y eût glissé quelque contrafuero.

Les cortès de 1801 montrent combien les rois d'Espagne redoutaient ces réunions d'États. Les cortès ne furent convoquées que pour vingt jours seulement et n'eurent qu'à voter le don gratuit de quinze millions et demi de réaux demandé par S. M.³. Le vice-roi les mena presque militairement ; il accorda à grand-peine que les dimanches et fêtes ne seraient point comptés dans le délai légal, et les congédia sitôt que les vingt jours furent écoulés et sans attendre la réponse royale aux demandes de redressement de griefs.

Malgré l'évident mauvais vouloir du vice-roi, les cortès trouvèrent le temps de s'occuper d'une foule de questions étrangères au don gratuit. Elles apurèrent les comptes de la députation provinciale, renommèrent des députés, prononcèrent des naturalisations, défendirent l'exportation des blés, ordonnèrent la réparation des routes et des ponts détruits pendant la guerre, votèrent à l'école de dessin de Pampelune un subside annuel de 500 pesos. Elles se montrèrent en un mot les gardiennes vigilantes des intérêts du royaume, et l'on voit s'annoncer dès cette époque, entre l'assemblée forale et le gouvernement de Madrid, cette lutte désespérée dont le dernier mot n'est pas encore dit.

campagne ; cédule du 8 septembre 1787, défendant de mettre aucun objet en loterie sans la permission du roi ; cédule du 30 août 1790, défendant de laisser courir de jeunes taureaux dans les rues soit le jour soit la nuit ; cédule du 27 mai 1790, défendant d'importer en Espagne des livres reliés à l'étranger depuis le commencement du siècle. — *Quadernos y leyes*, 1794, p. 6.

1. Marichalar y Manrique, p. 229.

2. L'ordonnance royale du 1^{er} septembre 1796 supprima la *sobre carta*.

3. « S. M. permet la célébration des cortès dans le seul but de réaliser les « subsides ou contributions demandées pour le service du trésor royal. Il est « bien entendu que lesdites cortès ne devront durer que le terme précis de « vingt jours comptés à partir de leur ouverture, et qu'on ne doit y traiter « aucune autre question que celle des subsides et contributions. » — *Archivo de Navarra*. Cortès de 1801.

RÉGIME MUNICIPAL.

Les libertés politiques ne sont rien là où n'existe pas une forte vie municipale; les fuéristes l'avaient compris et tenaient peut-être plus encore aux privilèges de leurs villes qu'à ceux de leurs provinces¹.

Le régime municipal présentait en Navarre et dans les Vascongades une telle diversité qu'il échappe à tout essai de classification. Cependant on retrouve partout certains traits généraux qui tranchent sur toutes les différences.

Une première distinction capitale doit être faite entre les villes et les communautés rurales. Les premières ont un conseil régulièrement constitué (*ayuntamiento*); les autres sont gouvernées en général par un ou deux magistrats, et, par l'assemblée des habitants, elles forment des *concejos*².

Une autre circonstance influe encore sur les libertés locales : la ville ou le village peuvent être de juridiction royale (*villas de realengo*), ou féodale (*de señorío*), ou ecclésiastique (*de abadengo*)³. Le seigneur ou le prélat propriétaire ont souvent conservé le droit de nomination des officiers municipaux. Le roi a souvent aliéné le sien; Tudela avait acquis pour 168,000 réaux le droit de nommer ses régidors, son alcalde et son greffier⁴.

Les villes *de señorío* étaient nombreuses en Alava et en Navarre. En Alava, les comtes d'Oñate et d'Orgaz, les ducs de Frias, de Hizar et de l'Infantado, le marquis de Mirabel, possédaient d'innombrables villages et hameaux. Il y avait des villages partagés entre deux ou trois seigneurs, entre un seigneur laïque et un seigneur ecclésiastique⁵. En Navarre, même spectacle. En plein XVIII^e siècle, en 1745, le roi conférait encore au duc d'Al-

1. A Vitoria, le procureur général prêtait serment devant tout le peuple sur le couteau victorien (*machete vitoriano*) et consentait à avoir la tête coupée s'il violait les libertés de la cité. — Cola, *la Ciudad de Vitoria*. Vitoria, in-8°, 1883, p. 41.

2. Il peut se faire cependant qu'une localité rurale ait un *ayuntamiento*. L'Alava ne comptait qu'une cité et 85 villes et avait 90 *ayuntamientos*. — Bengoa, p. 13.

3. La Navarre comptait en 1790 dix villages *de abadengo* et 108 *de señorío*. — Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Navarra*.

4. Marichalar y Manrique, p. 190.

5. *Ibid.*, p. 519. — Bengoa, p. 258.

burquerque le droit de nommer l'alcalde, le lieutenant et les régidors de Cadreita. Il y avait des bourgs où les fonctions municipales étaient réservées aux hidalgos, d'autres où elles se donnaient par moitié aux hidalgos et aux roturiers¹.

La Biscaye et le Guipuzcoa ne connaissaient pas ces distinctions, puisque tous les habitants étaient hidalgos, mais les villes se faisaient souvent une guerre acharnée. Bilbao était en lutte avec Portugaleta, que Zamacola aurait voulu agrandir démesurément, et changer en une ville immense le *Puerto de la Paz*, avec des rues tirées au cordeau et trois grandes places : place du roi, place de la reine ; entre les deux, place du prince de la Paix². Tolosa avait jadis étendu sa juridiction sur vingt-quatre localités ; avec le temps, la plupart de ces villages s'étaient détachés de la métropole ; les conflits entre Tolosa et ses anciennes sujettes duraient encore en 1803, et, pour empêcher tout nouvel empiètement, les magistrats tolosans inspectaient deux fois par an les bornes frontières de leur territoire³. Fontarabie soutint une lutte épique contre Irun, qu'elle considérait comme sa colonie et qui refusait de se laisser mettre en tutelle⁴. On peut trouver toutes ces querelles mesquines ; elles attestent du moins la vitalité de l'esprit municipal ; on ne se passionne, on ne lutte que pour ce qu'on aime.

Les concéjos ruraux étaient de véritables petites républiques démocratiques régies par un *fiel* ou alcalde et un ou plusieurs régidors tirés au sort ou bien choisis par leurs collègues sortants ou désignés par le seigneur ou par quelque gros propriétaire ou enfin élus directement par tous les chefs de famille⁵. Le *referendum* était appliqué à toutes les délibérations importantes. C'est avec le concours de l'assemblée générale que les régidors faisaient les ordonnances municipales, nommaient le magister et le

1. Bengoa, p. 190. — Les dernières traces de ces abus ne disparurent qu'avec la loi du 26 août 1837 ; mais, dès le 16 décembre 1794, une ordonnance royale permit à la province d'Alava de refuser l'investiture aux alcaldes nommés par les seigneurs, lorsqu'ils ne réunissaient pas les conditions d'éligibilité exigées par la loi.

2. D. Juan Delmas, *Gaztelugach*. Bilbao, 1888, in-8°, p. 95.

3. Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades de la villa de Tolosa*. Tolosa, 1853, in-8°, p. 25-49.

4. *Archivo de Guipuzcoa*, sec. I, neg. 11, leg. 69 (1754-55).

5. Bengoa, p. 258. — Marichalar y Manrique, p. 327.

médecin, arrêtaient leurs comptes de fin d'année¹. Plusieurs concéjos se syndiquaient pour former des sociétés de secours mutuels ou des assurances agricoles; ils avaient des caisses de charité (*arcas de misericordia*) pour fournir du blé de semence aux laboureurs pauvres. En Alava, plusieurs concéjos se réunissaient pour former un ayuntamiento.

Les villes d'ayuntamiento ne connaissaient pas en général l'assemblée populaire de tous les chefs de famille²; elles étaient régies par un conseil municipal, renouvelé chaque année, présidé par un ou plusieurs alcaldes ordinaires, assistés de lieutenants et de conseillers ou régidors, d'avocats consultants et d'un greffier ou secrétaire. Les ayuntamientos différaient des concéjos par le nombre de leurs membres et les attributions de leurs alcaldes. Les concéjos n'avaient pas de juridiction, les alcaldes ordinaires jugeaient en première instance les causes civiles, et la plupart jugeaient aussi au criminel.

Le mode d'élection le plus ordinaire pour les alcaldes et les régidors était l'*insaculacion*. Voici comment elle fonctionnait à Vitoria en 1793. Le 1^{er} janvier, le corps de ville se réunissait à l'église Saint-Michel et y entendait la messe. Après l'office, le greffier de l'ayuntamiento remettait à l'alcalde les pièces relatives à l'élection de l'année précédente et les brûlait séance tenante. Puis il écrivait sur six billets les noms de l'alcalde, du procureur syndic, des deux députés habilités et des deux régidors. Les bulletins étaient mis dans une urne d'argent; un jeune enfant en tirait quatre, et l'on avait quatre électeurs. Les électeurs montaient à l'autel, juraient sur l'Évangile de voter en conscience et déposaient chacun un bulletin dans l'urne. L'enfant tirait de nouveau; le premier nom sorti était celui de l'alcalde ordinaire. Les électeurs remettaient dans l'urne quatre nouveaux bulletins et l'enfant tirait le nom du second alcalde. Les noms des deux régidors étaient tirés au sort sur huit bulletins, le procureur syndic sur quatre, les deux alcaldes de hermandad sur huit, les dix députés de l'ayuntamiento sur vingt. L'élection terminée, tous les bulletins étaient cachetés et remis au greffier, et la nouvelle municipalité se rendait processionnellement à l'hôtel de ville. Les

1. Bengoa, p. 257.

2. Il y avait quelques exceptions à ce principe. A Vitoria, l'ayuntamiento s'adjoignait dans les cas graves tous ceux qui avaient fait partie du conseil de ville.

fuéristes attachaient une grande importance à l'observation des moindres formalités de l'*insaculacion*. Ils voyaient, dans ce mode d'élection, un sûr moyen de prévenir les intrigues des candidats, le nom de l'élu restant jusqu'à la dernière minute le jouet du hasard¹. Ajoutons que les conditions d'éligibilité étaient très sévères, qu'on exigeait partout la légitimité² et souvent la noblesse³, qu'il fallait être propriétaire aisé⁴, savoir lire et écrire⁵, n'avoir exercé aucun métier déshonorant, comme ceux de boucher, de tambourinaire ou de crieur public⁶. Les principes aristocratiques, très à la mode chez les fuéristes, étaient ainsi sauvegardés contre les surprises du sort.

La composition des ayuntamientos variait pour ainsi dire avec chaque localité. Saint-Sébastien avait deux alcaldes et six régidors⁷. Bilbao trois alcaldes et douze régidors, six de Gamboa et six d'Oñaz⁸. Vitoria un alcalde, un lieutenant d'alcalde, deux régidors, dix députés de la ville, deux députés de la noble et illustre junta des cavaliers hidalgos de Lorriaga et deux alcaldes de hermandad⁹. Cestona avait un alcalde et son lieutenant, un fiel syndic et procureur général des hidalgos, dix-sept bourgeois, avec voix délibérative, et deux députés pour Cestona et Aizarna¹⁰. Deux alcaldes, deux grands jurats, trois régidors formaient le « conseil, corps de justice et gouvernement des nobles cavaliers hidalgos de la noble et loyale ville de Renteria¹¹. »

La tâche la plus importante des corps de ville consistait à bien gérer les finances municipales. Chaque ayuntamiento élisait chaque année un trésorier, qui rendait compte de sa gestion à sa sortie de charge. Il ne pouvait faire aucun paiement sans l'ordre de l'alcalde; on ne lui passait en compte que les paiements justifiés par un reçu de la partie. Toutes les pièces de comptabi-

1. *Archivo municipal de Vitoria*, 1793.

2. *Archivo de Guipuzcoa*, sec. I, neg. 16, leg. 35 (1762). — Invalidation d'un *fiel*, fils de prêtre.

3. *Ibid.*, leg. 51 (1806). — Plainte d'un habitant des Passages contre un homme dont l'hidalguia n'était pas prouvée et qui avait obtenu une charge municipale.

4. A Tolosa, on exigeait 60,000 maravédis de biens-fonds. — Gorosabel, p. 17.

5. *Guipuzcoa no instruido*, v° *Alcaldes ordinarios*.

6. *Archivo de Guipuzcoa*, sec. I, neg. 16, leg. 33 (1760).

7. *Registro de actas de S. Sebastian*, 1814.

8. *Registro de actas de Bilbao*, 1797.

9. *Registro de actas de Vitoria*, 1793.

10. *Registro de actas de Cestona*, 1741-42.

11. *Registro de actas de Renteria*, 1790.

lité étaient soumises chaque année au conseil royal en Navarre, aux juntas générales dans les Vascongades. Les ayuntamientos de Navarre ne pouvaient engager aucune dépense importante sans l'agrément du conseil royal. Tout au plus leur était-il permis, une fois par an, de disposer de 40 ducats sans autorisation. Ils ne pouvaient pas davantage établir d'impôts; en cas d'insuffisance des revenus, si le déficit dépassait 40 ducats dans les bonnes villes et 16 ducats dans les autres localités, le conseil devait être consulté pour permettre la levée d'une taxe sur les habitants¹. Dans les Vascongades, les villes jouissaient d'une plus grande liberté; Tolosa pouvait lever de nouveaux impôts avec l'assentiment de l'ayuntamiento général².

Les ayuntamientos devaient administrer suivant la loi et la coutume. Le conseil royal, les députés généraux et les juntas recevaient les plaintes des particuliers contre les alcaldes, jurés et régidors, leur infligeaient des blâmes et des amendes, empêchaient leur réélection quand ils avaient agi illégalement.

Les ayuntamientos choisissaient ou proposaient les fonctionnaires municipaux, passaient des contrats avec les médecins, chirurgiens et apothicaires et avec les maîtres d'école rétribués par les villes.

Ils veillaient à l'approvisionnement, concluaient des marchés avec les fournisseurs, taxaient les denrées, prohibaient la vente des comestibles en dehors des boutiques autorisées par eux³. Ils avaient la surveillance du grenier public (*vinculo, posito*), mais ne pouvaient disposer ni des fonds appartenant à ces établissements ni du blé qui y était déposé⁴. Ils ne pouvaient augmenter les droits sur les marchandises de première nécessité. Il leur était défendu en Navarre de taxer trop haut le poisson frais et les sardines, et, d'autre part, la jalousie des vigneron navarrais empêchait l'importation des vins d'Aragon⁵.

Aucun procès ne pouvait être entamé au nom d'une ville sans l'ordre de l'ayuntamiento et sans l'avis d'un avocat⁶. Les villes étaient cependant toujours chargées de procès et entretenaient

1. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^o *Ayuntamientos*.

2. Gorosabel, p. 17.

3. Gorosabel, p. 75. — *Archivo de Guipuzcoa*, sec. I, neg. 17, leg. 42 (1791).

4. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^o *Vinculo*.

5. *Ibid.*, v^o *Vinos*.

6. *Ordenanzas de Orduña*, p. 21.

des agents auprès des tribunaux et même auprès du roi pour hâter la solution de leurs affaires.

Enfin les alcaldes remplissaient des fonctions judiciaires, et le roi leur avait confié le contrôle des opérations de reboisement.

Ces fonctions si multiples donnaient lieu à une effroyable consommation de papier. Il y avait un registre des délibérations du conseil de ville (*registro de actas*), un registre des ordonnances municipales, un registre des amendes prononcées par les alcaldes, un registre des revenus, dépenses et dettes de la ville, des registres pour le reboisement. La tenue de tous ces livres était confiée au greffier ou au secrétaire de l'ayuntamiento, qui était bien souvent, en face de régidors illettrés, le véritable chef de la municipalité.

Comme bien on pense, les questions de personnes et d'étiquette acquéraient dans les ayuntamientos une importance extraordinaire. Les cortès de Navarre décidèrent en 1795 que les alcaldes et régidors des villes représentées aux États paraîtraient toujours dans les cérémonies publiques avec la grande collerette à la Philippe IV (*golilla*)¹. Il y avait des querelles de préséance entre les alcaldes de Saint-Sébastien, de Vergara et d'Hernani et le clergé des mêmes villes². Les ordonnances municipales étaient des chefs-d'œuvre de minutie et de prolixité³. L'idéal des alcaldes comme du gouvernement était une école bien tenue, ou mieux encore un couvent de l'étroite observance.

A la fin du XVIII^e siècle, un mouvement très curieux se produisit dans les institutions municipales.

Frappé des abus qui se commettaient en Castille, où presque tous les ayuntamientos se composaient de régidors héréditaires, le roi adjoignit à chaque conseil de ville quelques membres électifs : un syndic représentant (*sindico personero*) et deux ou quatre députés du commun (*diputados del comun*)⁴. Cette création fut étendue à toute la monarchie, et, quoiqu'elle fût moins nécessaire en Navarre et dans les Vascongadas que dans les pays castillans, elle y eut encore sa raison d'être, parce que le

1. *Quadernos de leyes* (1794-95), p. 151.

2. *Archivo de Guipuzcoa*, sec. I, neg. 16, leg. 41 (1774), 40 (1771), 45 (1789).

3. *Ordenanzas que establece la M. N. y M. L. Ciudad de Pamplona, cabeza del reyno de Navarra, para la conservacion de la limpieza de sus calles, plazas, y parages publicos y privados*. Pamplona, 1772, in-18, 67 pages.

4. *Novísima Recopilacion*, lib. VII, tit. XVIII, ley 1. 5 mai 1766.

préjugé aristocratique écartait presque partout des affaires les petites gens ou les hommes soupçonnés de mauvais esprit. Les nouveaux magistrats furent souvent mal vus des anciens, dont ils dérangent les habitudes routinières¹, mais il n'est pas douteux que leur présence au sein des ayuntamientos fut un grand bien.

D'un autre côté, les concejos démocratiques perdirent beaucoup de leur ancienne liberté. Les cortès de 1795 en Navarre se prononcèrent nettement contre eux. L'assemblée populaire manquait souvent de respect aux régidors : « La gent populaire l'emportait et laissait sans effet les décisions des hommes les plus instruits, » beaucoup d'hommes distingués, dégoûtés par les avanies qui leur étaient faites, désertaient le conseil, et le pouvoir demeurait aux mains de ceux « de la dernière classe » ou même de quelques meneurs. Les cortès, se prévalant de ce qui s'était déjà fait dans plusieurs villes², remplacèrent l'assemblée populaire dans tous les villages de plus de 100 feux par une commission de vingt membres (*veintena*), à laquelle furent attribués tous les pouvoirs des anciens concejos. Le vice-roi donna son entière approbation à cette mesure réactionnaire, et seuls les plus petits villages de Navarre conservèrent jusqu'en 1817 leur ancien mode de gouvernement³. Ce fait caractéristique montre bien que, si les fuéristes sont des libéraux, ce ne sont pas, à coup sûr, des démocrates.

IMMUNITÉS DES PAYS FUÉRISTES.

L'autonomie administrative et municipale suffirait à expliquer l'attachement des fuéristes à leurs lois nationales, mais les Navarrais et les Basques jouissaient de privilèges plus précieux encore en matière de justice, de finances et de service militaire.

Immunités judiciaires. — L'ancienne Espagne ne connaissait pas la séparation des pouvoirs; le pouvoir judiciaire n'y était considéré que comme une branche du pouvoir exécutif. Tout magistrat de l'ordre administratif était en même temps un juge.

1. *Archivo municipal de Bilbao. Registro de actas*, 1797.

2. Valtierra et Cintruénigo (1724), Miranda et Arguedas (1743), Mendigorria, Caparros et Mañeru (1757), Urroz (1776), Villafranca, Milagro, Ujué, Lérin, Sada et Ablitas (1780-81).

3. *Quadernos de leyes*, 1795, p. 151.

Les pays de fuero obéissaient à la règle générale. Le plus humble des officiers municipaux, le *fiel* d'un concéjo rural, était gardien de l'ordre dans sa commune, arrêtaient les malfaiteurs, guidait et renseignait la justice¹.

L'alcalde ordinaire, chef d'ayuntamiento, était le juge normal de première instance. En Navarre et en Guipuzcoa, tous les alcaldes ont au moins la juridiction civile. Ils sont ordinairement assistés d'un lieutenant et d'un greffier (*escribano de juzgado*). Ils tiennent audience trois jours par semaine, ils entendent en personne les parties et les témoins, ils ont un délai de cinquante-cinq à soixante-cinq jours pour rendre leur sentence².

Les alcaldes jugent au criminel en Navarre. Ils ont le jugement en première instance de toutes les causes criminelles, ils arrêtent les malfaiteurs, prêtent main-forte aux alcaldes des bourgs voisins, bannissent les voleurs, les proxénètes, les gitano et les vagabonds³; mais leurs jugements ne sont jamais sans appel, ils sont tenus d'inscrire sur un registre la liste de tous les procès jugés par eux, ils ne peuvent imposer d'amende supérieure à six réaux sans la noter sur leurs livres; la torture est tombée en désuétude⁴, l'accusé obtient, dans la plupart des cas, sa mise en liberté provisoire sous caution et évite la saisie en offrant des garanties pour le paiement de ses dettes.

En Alava et en Guipuzcoa, les alcaldes ordinaires ne jugent que les délits moins graves; les crimes sont jugés par les *alcaldes de hermandad*. Il y a cinq cas de *hermandad* en Guipuzcoa⁵ et neuf en Alava⁶. En Biscaye, le corrégidor et ses lieutenants sont juges criminels.

L'autorité royale semble s'être défiée de la science ou de l'impartialité des alcaldes. En Navarre, on ne leur laisse la connais-

1. *Oasis*, III, p. 112.

2. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v° *Alcaldes*.

3. Les cortès de 1780 et 1781 adoucissent la législation en ce qui concerne les gitano et les vagabonds. Les alcaldes ne purent plus les condamner qu'à la prison, et sur avis du conseil royal. — Yanguas, *op. cit.*, v° *Gitano*.

4. *Ibid.*, v° *Tormento*.

5. Vol, viol, incendie avec effraction, coupe d'arbres fruitiers, meurtre. Il fallait pour qu'il y eût cas de *hermandad* que ces crimes fussent commis la nuit, hors des villes fermées et par d'autres que des habitants d'une ville ayant sa juridiction propre. — Marichalar y Manrique, p. 384.

6. Assassinat, homicide, vol, incendie, coupe de bois, démolition de maison, résistance aux autorités, recel de malfaiteurs, faux en écritures publiques. — Bengoa, p. 261.

sance exclusive des procès civils que s'ils sont d'un intérêt inférieur à 12 ducats¹. En Guipuzcoa, on les autorise à remettre eux-mêmes les affaires qui leur viennent aux mains du corrégidor². En Biscaye, le corrégidor ou son lieutenant général sont juges ordinaires de tout le plat pays³. D'autre part, le roi étend la compétence commerciale des alcaldes dans les ports de Guipuzcoa; il les laisse empiéter sur les attributions des alcaldes de hermandad, au grand détriment de l'ordre public⁴. En somme, on comprend vaguement que la justice confiée aux alcaldes est remise en d'assez mauvaises mains, mais on ne sait encore comment les remplacer.

La juridiction d'appel appartenait, en Alava, à la chancellerie de Valladolid pour le civil, et, pour le criminel, au député général, assisté de trois conseillers gradués, à la junta et au conseil du roi⁵.

En Guipuzcoa, le corrégidor était juge de première instance dans la ville où il résidait et juge d'appel au civil et au criminel pour toute la province⁶. Il était assisté de deux conseillers, il avait autour de lui des procureurs et des greffiers⁷; les avocats se servaient de son tribunal comme de bazoche; il jugeait jusqu'à 300 procès par an⁸; un *mérino-mayor* et douze lieutenants de mérino exécutaient ses ordres dans tout le pays. Cependant, malgré cet imposant appareil, le corrégidor ne jugeait pas en dernier ressort. La junta de Guipuzcoa contrôlait la façon dont il rendait la justice, elle voulait être informée des crimes les plus graves, elle avait gardé la juridiction administrative⁹, elle connaissait des fraudes sur le tabac¹⁰, elle tranchait même certaines questions civiles, comme les questions de noblesse et les procès entre villes et particuliers. En matière criminelle, l'appel des sentences du corrégidor était porté à la chancellerie de Vallado-

1. Yanguas, *op. cit.*, v^o Juicios.

2. *Guip. instr.*, v^o Corregidor.

3. Artiñano, p. 282.

4. Le Guipuzcoa finit par demander le rétablissement des juges de *hermandad* dans toute leur ancienne puissance. — *Archivo de Guip.*, sec. III, neg. 11, leg. 19 (1779), 23 (1799).

5. Bengoa, p. 254 et 264.

6. *Arch. de Guip.*, sec. I, neg. 15, leg. 118 (1759), 139 (1791).

7. *Guip. instr.*, v^o Procuradores.

8. Larramendi, p. 101.

9. *Guip. instr.*, v^o Justicias.

10. *Ibid.*, v^o Comparendos.

lid, toutes les fois qu'il s'agissait d'appliquer la peine de mort ou la mutilation¹.

En Biscaye, le corrégidor était à la fois juge de première instance et d'appel au civil et au criminel. Comme juge d'appel, il examinait les sentences rendues par les cinq *alcaldes cantonaux* (*alcaldes del fuero*), par ses lieutenants de Durango et des Encartaciones et par son lieutenant général de Guernica. Ses décisions pouvaient être encore frappées d'appel. Les sentences du corrégidor jugeant seul pouvaient être revisées par le corrégidor, assisté de deux députés généraux de la province. Lorsque la cause était supérieure à 15,000 maravédís, l'appel était porté au grand juge de Biscaye siégeant en la chancellerie de Valladolid. En matière criminelle, l'appel avait lieu devant le corrégidor et les députés généraux pour les crimes ordinaires et devant le grand juge pour tous les crimes emportant une peine corporelle². En aucun cas la peine des coups ne pouvait être appliquée à un Biscayen³. A côté du tribunal du corrégidor fonctionnait celui des députés généraux, qui connaissaient de tous les procès en déclaration de noblesse, de tous les litiges relatifs au commerce du tabac, de tous les contrafueros commis par le corrégidor ou ses agents. La junte générale n'avait pas en Biscaye d'attributions judiciaires, mais elle contrôlait le corrégidor et les députés, elle entretenait à Valladolid des agents pour hâter la marche des procès et un avocat des pauvres chargé de l'assistance judiciaire.

La Navarre possédait une véritable cour de justice organisée sur le modèle de nos parlements français. Elle se composait de deux tribunaux distincts : le conseil royal, corps à la fois politique et judiciaire, et le tribunal des juges de cour (*corte mayor*), qui jugeait certaines affaires civiles et tous les appels en matière criminelle. Le conseil royal était présidé par le vice-roi, et, en son absence, par un vice-président ou régent. Il se composait de deux auditeurs castillans, trois auditeurs navarrais, un procureur (*fiscal*) et un substitut. La cour comptait quatre juges⁴. Les charges de judicature n'étaient point vénales; les magistrats étaient nommés par le roi et recevaient un traitement fixe : le régent touchait 36,000 réaux, les auditeurs et juges de la cour

1. *Guip. instr.*, v^o *Reglamentos*.

2. *Escudo*, p. 209.

3. Cédula royale du 12 décembre 1754.

4. *Guia de forasteros*, 1804. — *Quadernos de leyes*, 1795, p. 243.

18,000¹. Il leur était interdit de recevoir des présents, sous peine de privation de gages pendant un an. Ils ne pouvaient se faire envoyer en commission aux frais des parties, si ce n'est en matière criminelle ou dans les procès qui exigeaient absolument une enquête personnelle².

Tout un peuple de gens de loi gravitait autour du Parlement de Navarre. Au plus haut degré de la hiérarchie se trouvaient les secrétaires du conseil et les greffiers de la cour. Chaque année les greffiers tiraient au sort une des mérindades du royaume, et chacun s'occupait des affaires provenant de la mérindad que le sort lui avait attribuée. Chaque semaine un greffier de service, auprès du conseil et de la cour, recevait le dossier de toutes les affaires qui se présentaient. A la fin de la semaine, il en remettait la liste au fiscal et à l'alcalde le plus ancien. « Bien cousus en manière de livre, » chaque feuille numérotée et paraphée, les dossiers étaient répartis entre les études des greffiers, où les plaideurs avaient le droit de les consulter. Les greffiers devaient tenir leurs bureaux ouverts de sept heures à midi et de deux à cinq ou six heures de relevée. Ils inscrivaient sur un registre spécial toutes les sentences rendues par le tribunal et touchaient pour leurs peines et soins différents droits réglés par le tarif et taxés par le *tasador* de la cour. Ils perdaient leurs droits s'ils restaient trois ans sans les réclamer³.

Toute la procédure se faisant par écrit, l'instruction d'un procès demandait la coopération d'un procureur, d'un avocat et d'un représentant du tribunal appelé receveur (*receptor*). Pampelune comptait douze procureurs, chargés de rédiger les actes de procédure⁴. Les avocats étaient en nombre illimité, mais seuls les avocats du collège de Pampelune étaient admis à occuper auprès du conseil et de la cour. Il fallait, pour être reçu dans l'ordre, faire preuve de huit années d'études, jurer de garder les statuts et de défendre le mystère de l'Immaculée-Conception. Les avocats donnaient à leurs clients des conseils pratiques, comme font nos avocats consultants; ils aidaient les procureurs à dresser les différents actes de l'instance⁵; ils composaient des mémoires justificatifs ou plai-

1. Canga Arguelles, *Dic. de hacienda*, v° *Tribunales*.

2. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v° *Jueces*.

3. *Ibid.*, v° *Escribanos de Corte*.

4. *Ibid.*, v° *Procuradores*.

5. *Ibid.*, v° *Abogados*.

doyers écrits, où ils devaient éviter toute personnalité et toute offense à la partie adverse, sous peine d'une amende de 200 à 800 livres. Les receveurs étaient des magistrats auxiliaires. Comme il importait de déranger les juges le moins possible, on commettait les receveurs à leur place pour diriger les enquêtes. Les receveurs résidaient à Pampelune et se tenaient toujours à la disposition de la justice. Un répartiteur leur distribuait les affaires. Ils instrumentaient dans toutes les causes civiles d'un intérêt supérieur à 200 ducats, dans certains procès criminels et dans certaines affaires d'une délicatesse particulière, comme les élections municipales et les redditions de comptes des magistrats municipaux. Ils rédigeaient les procès-verbaux des enquêtes, mais, sauf le cas d'urgence, toute mesure exécutoire leur était interdite¹.

Les actes des procureurs, les mémoires des avocats, les documents et pièces originales fournies par les parties, les interrogations des témoins, les rapports des receveurs formaient la matière des dossiers dont les greffiers avaient la garde.

Sur la demande du greffier, détenteur du dossier, le tribunal nommait un rapporteur (*relator*), qui lui rendait compte de l'affaire. Les rapporteurs formaient une cinquième classe d'officiers ministériels, exclusivement chargés de lire au tribunal un résumé écrit de la cause². C'était d'après ce résumé, et après avoir entendu le fiscal, que les juges prenaient une décision.

La sentence une fois rendue, les greffiers l'enregistraient et en délivraient copie aux intéressés. L'exécution était confiée à des huissiers (*porteros*) et aux gens de police (*alguaciles*).

On comptait en Navarre trente-deux huissiers titulaires, répartis entre les différentes mérindades; ils étaient reçus après deux ans de cléricature et déposaient à la chambre des comptes un cautionnement de 500 ducats. Ils opéraient les saisies, faisaient vendre les biens des débiteurs condamnés et versaient les fonds aux mains de leurs créanciers³.

Les alguazils étaient chargés de la police intérieure du palais, accompagnaient les magistrats en commission et marchaient en tête du conseil dans les cérémonies publiques.

1. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v° *Receptores*.

2. *Ibid.*, v° *Relatores*.

3. *Ibid.*, v° *Porteros*.

Le conseil et la cour de Navarre étaient des tribunaux souverains; le roi seul avait qualité pour réformer leurs jugements, et sa décision eût constitué un *contrafuero* si elle eût été contraire aux lois navarraises¹.

La compétence respective du conseil et de la cour n'était pas très nettement délimitée. En règle générale, la cour jugeait en première instance ou en premier appel (*apelacion*), le conseil royal en dernier appel (*suplicacion*). Mais certaines actions privilégiées venaient de prime saut devant le conseil. Il fallait, suivant l'importance de l'affaire, un, deux ou trois juges pour rendre la sentence. Dans les cas où il s'agissait de répondre à une lettre royale, le conseil tout entier devait être réuni².

Ce système judiciaire peut paraître compliqué, mais l'Espagne n'en connaissait pas d'autre, et la Navarre et les Vascongades avaient au moins l'avantage de ne connaître guère qu'une seule et même juridiction, tandis que les tribunaux d'exception pullulaient en Castille et entravaient à chaque instant l'action normale de la justice.

Immunités financières. — Dans la langue financière de l'Espagne, la Navarre et les Vascongades portaient le nom de provinces franches (*provincias exentas*). Mais, en réalité, cette franchise n'existait que pour les douanes.

La ligne douanière espagnole suivait à peu près les frontières de Castille. Les postes douaniers étaient établis à Orduña, à Balmaseda, à Vitoria et Tudela³. Là étaient enregistrées les marchandises qui devaient entrer en Castille, mais celles qui devaient être consommées dans les Vascongades ne payaient aucun droit. Certaines denrées introduites en franchise en Guipuzcoa payaient des droits à leur entrée en Navarre. Ces taxes étaient acquittées à Tolosa, Ataun et Segura, qu'on appelait les petites douanes (*aduanillas*) de Guipuzcoa⁴. Enfin, comme la sortie des espèces d'or et d'argent était interdite en principe, un juge des exportations résidait à Irun, veillait à la répression des fraudes et empêchait l'entrée en Espagne des marchandises prohibées. Ce juge (*alcalde de sacas*) était élu chaque année par la junte générale de Guipuzcoa et se faisait assister d'un inspecteur des gabares

1. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^o *Cedulas reales*.

2. *Ibid.*, v^o *Juicios*.

3. Guip. *instr.*, v^o *Reglamentos de tabacos*.

4. *Ibid.*, v^o *Aduanas*.

de la Bidassoa (*gavarrero*) et de douze gardes « d'une moralité reconnue. » La province avait pour elle la cinquième partie des sommes confisquées aux fraudeurs (*quinto de denuncios*)¹.

Ce serait une grosse erreur de croire que les habitants de provinces franches ne payaient point d'impôts. Ils acquittaient au contraire un certain nombre de taxes régulières, payaient leur administration et votaient au roi des aides ou dons gratuits souvent considérables.

La Biscaye payait au roi sept espèces de tributs : la taille (*pedido tasado*), une redevance de 12 deniers par quintal de fer travaillé dans les forges de la province; la rente des monastères, le cens sur les maisons (*casas censuarias*), les prévôtés des villes, des droits de consommation (*lezdas*) sur les combustibles et les denrées alimentaires importées en Biscaye, la dime de la mer établie par les anciens seigneurs de Biscaye sur les marchandises importées dans les ports². Il faut ajouter à ces impôts spéciaux la part contributive de la Biscaye dans les contributions générales de *cruzada* et de *lanzas* et les receveurs des postes.

Le roi tirait de tout cela 913,684 réaux par an et eût touché bien davantage s'il n'avait aliéné un grand nombre de ses droits. Rien que pour la Biscaye, les revenus aliénés montaient à 450,000 réaux³.

L'Alava payait au roi tous les ans 1,399,200 maravédís et 507 fanègues de blé pour alcabala et 31,482 maravédís pour le droit supplémentaire du demi pour cent⁴. Les paysans payaient aussi au roi deux anciennes contributions féodales, le *semojo*, redevance de trois *cuartas* de blé et trois *cuartas* d'orge, et le *buey de marzo*, taxe de 2 maravédís et demi à 10 maravédís par feu⁵. En comptant les revenus de *cruzada* et des postes, le roi tirait de l'Alava 588,102 réaux par an en sus de l'alcabala⁶.

Le Guipuzcoa donnait au roi 34,756 réaux pour alcabala et 254,000 réaux pour les postes. Il n'est pas possible de connaître le chiffre exact de la *cruzada*, parce que cet impôt se percevait

1. Guip. instr., v° *Alcalde de Sacas*.

2. Salcedo (D. Pedro Novia de), *Defensa historica del señorío de Vizcaya*. Bilbao, 1851, 4 vol. in-8°, t. IV, p. 229.

3. Salcedo, *ibid*.

4. Abonnement du 12 avril 1687.

5. Marichalar y Manrique, p. 542.

6. Salcedo (t. IV, p. 222) estime les alcabalas d'Alava à 138,102 réaux, Marichalar à 77,237 réaux seulement pour l'année 1820.

par évêché et que le Guipuzcoa faisait partie de l'évêché de Pamplune. Depuis 1666, le roi percevait, sous le nom de *donativo*, des taxes sur le vin et la morue entrant dans les ports autres que Saint-Sébastien. En 1729, le roi céda le tiers du *donativo* à la province pour ses dépenses particulières¹. Ce tiers était estimé, en 1774, à 251,195 réaux, ce qui porterait la part du roi à 502,291 réaux et le rendement total de la province à 791,047 réaux, sans compter la cruzada².

Le budget particulier des provinces était alimenté par des contributions directes (*repartimientos*) votées par les juntas générales³, par des taxes municipales (*sisas*), par des droits sur l'eau-de-vie, le vin, la morue, etc. Avec ces modestes ressources, les Vascongades payaient leurs fonctionnaires, assuraient leur police et nourrissaient les soldats du roi cantonnés sur leur territoire⁴.

Les budgets provinciaux n'étaient pas très considérables; celui d'Alava consistait uniquement en un léger impôt perçu sur chaque feu⁵. Le budget de Guipuzcoa se solde en 1778 par 259,376 réaux de recette et 216,047 réaux de dépenses; mais, dès l'année suivante, la province est réduite à donner des acomptes à ses créanciers⁶. La Biscaye ne paraît pas avoir été fort riche au début du XVIII^e siècle. Les trésoriers de la province accusent avoir reçu en deux ans (1726-28) 131,225 réaux et en avoir dépensé 128,498. Parmi les recettes figurent un impôt de deux réaux et demi par feu, une redevance annuelle de 3,000 réaux payée par « les nobles Encartaciones, » une taxe d'un réal par fanègue de châtaignes exportées de la seigneurie. Les dépenses consistent en intérêts payés aux créanciers de la province, traitements des employés, frais de réunion de la junta générale des mérindades (18,203 réaux), gratifications aux agents de Valladolid, subventions pour les fêtes publiques⁷. En 1761, les finances

1. Marichalar y Manrique, p. 416.

2. *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1774. — Le *donativo* monte à 248,942 réaux en 1775, à 245,260 réaux pour 1776, à 245,082 réaux pour 1777.

3. Taxe d'un réal par feu en Biscaye pour la poursuite des malfaiteurs et les frais de justice.

4. Salcedo, IV, p. 230.

5. Bengoa, p. 290.

6. *Junt. gen. de Guipuzcoa*, 1779. — En 1773, 258,016 réaux de recettes et 244,790 réaux de dépenses (*Juntas gen.*, 1774).

7. *Archivo de Vizcaya. Cuentas*, 1726-28.

de la seigneurie sont en meilleur état. D. Santiago Garcia, receveur du fouage, reconnaît avoir reçu pour dix-huit mois 409,183 réaux¹. Ce ne fut qu'en 1864 que la Biscaye eut un budget régulier. On avait jugé jusqu'alors « qu'il n'était point bon d'instruire le gouvernement des ressources de la province. » Les impôts perçus dans la seigneurie produisaient alors près de 9,000,000 de réaux².

Le roi demandait souvent aux provinces exemptes des secours extraordinaires. Pendant la guerre de succession, l'Alava donna 160,000 réaux, 1,000 fusils et des rations pour la cavalerie³. Pendant la guerre contre la France (1793-95), les dons gratuits de la Biscaye montèrent à 19,320,000 réaux⁴, sans compter les souscriptions particulières, qui produisirent 180,841 réaux pour 1793⁵. Le Guipuzcoa donna, en 1793, 4,000,000 de réaux⁶; en 1801, 3,621,481 réaux; en 1805, 3,000,000 de réaux⁷. Salcedo estime à 1,000,000 de réaux la moyenne annuelle du don gratuit des trois provinces dans les dernières années du XVIII^e siècle.

En résumé, les privilèges des provinces exemptes consistaient bien moins à ne rien payer qu'à ne payer que l'impôt librement consenti, et, si les Basques se trouvaient moins surchargés que les Castellans, c'était la juste récompense de leur union et du courage avec lequel ils avaient défendu leur liberté.

La Navarre n'avait pas su conserver intactes ses immunités financières. Elle était pour les rois d'Espagne une sorte de métairie où ils avaient part aux revenus, sans en emporter la totalité.

Au premier abord, la part du roi paraît considérable. Il a pour lui les revenus patrimoniaux, la vente de la poudre, le produit des douanes et des impôts ecclésiastiques. Les redevances patrimoniales rendent en moyenne 10,298 réaux et 398 *robos* 9 *almudes* de grain; les douanes rapportent bon an mal an 625,855 réaux; la *cruzada*, plus chère en Navarre qu'en Castille, produit 978,441 réaux, le neuvième des dîmes et l'*excusado*⁸ donnent 682,074 réaux. En dehors de ces impôts légaux,

1. *Archivo de Vizcaya. Cuentas*, 1761.

2. *Junt. gen. de Vizcaya*, 1764, p. 83.

3. Bengoa, p. 98.

4. Yturiza, p. 225.

5. *Ind. gen. de Vizcaya*, 1793. — *Subscription voluntaria*.

6. *Archivo gen. de Guipuzcoa*, sec. II, neg. 1, leg. 5 (1793).

7. *Ibid.*, sec. I, neg. 3, leg. 24 à 44.

8. Philippe II avait obtenu du pape la permission de lever à son profit la

le roi a réussi à percevoir tout un ensemble de taxes illégales montant à 406,201 réaux. Il a obtenu de la province la ferme du tabac, dont le produit monte à 682,284 réaux. De toutes ces contributions, il tire une somme totale de 3,315,153 réaux. Mais tout n'est pas profit. Le produit des redevances patrimoniales est entièrement consacré à l'entretien du palais de la Chambre des comptes. Les douanes et le tabac, qui rendent 1,308,139 réaux, coûtent à percevoir 954,535 réaux et sont grevés de 491,671 réaux de charges; au lieu de gagner sur ces deux articles, le roi y perd 138,067 réaux tous les ans. Les taxes qu'il a réussi à lever en Navarre, sans le consentement des cortès, ne l'enrichissent pas davantage. Les droits de douanes créés par cédula royale du 30 août 1800, et qui rapportent 84,396 réaux, sont appliqués à la caisse de consolidation des bons du Trésor (*vales reales*). Le droit du huitième sur les marchandises confisquées en douane rapporte 34,103 réaux; il alimente le fonds de bienfaisance créé, le 2 janvier 1801, au profit des employés de l'administration. Les surtaxes douanières et les droits sur les laines, établis le 27 novembre 1802, rendent 131,218 réaux par an, mais sont perçus au profit de l'hospice des enfants trouvés de Pampelune. Les nouveaux droits d'amirauté, organisés par décret du 27 février 1807, rapportent 156,484 réaux, mais appartiennent au grand amiral D. Manuel Godoy, prince de la Paix. En somme, le roi n'a guère pour lui que le produit des contributions ecclésiastiques, *noveno y excusado*, et le revenu de la *cruzada*¹.

A côté du budget du roi se place le budget de la province. Elle touche 46,500 réaux sur les tabacs²; elle a pour elle les amendes prononcées par ses alcaldes et ses tribunaux³; elle a le monopole des cartes à jouer⁴; elle perçoit sur l'eau-de-vie une taxe qui lui donne 60,000 réaux⁵; elle lève des droits sur le chocolat⁶ et sur les copies de documents exécutées pour le compte des particuliers

dime de la meilleure maison de la paroisse. Cette maison s'appelait *casa excusada*, et l'ensemble de cette contribution était connu sous le nom d'*excusado*.

1. Canga Arguelles, *Dic. de hacienda*, v° Navarra.

2. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v° Tabaco. — En 1841, le bail de la ferme du Tabac rapportait à la province 87,537 réaux (*Ley paccionada* du 16 août 1841, art. 17).

3. Yanguas, *op. cit.*, v° Multas.

4. *Ibid.*, v° Naypes.

5. *Ibid.*, v° Aguardiente.

6. *Ibid.*, v° Chocolate.

aux archives du conseil¹. Mais tous ces fonds ne sont pas libres, les amendes servent à payer les frais de justice, le monopole des cartes à jouer profite à l'hôpital de Pampelune.

Le budget provincial comprend deux grands chapitres : *vinculo* et *caminos*. On entend par *vinculo* le budget ordinaire, le fonds de réserve normal de la province. C'est le *vinculo* qui paie la députation et les frais généraux d'administration². Le fonds des chemins est d'origine récente. Pendant longtemps, l'entretien des chemins était resté à la charge des villes et des bourgs; les dépenses se payaient sur les fonds municipaux ou, en cas d'insuffisance, sur les produits d'un péage temporairement établi. En 1757, les cortès votèrent une série d'impôts nouveaux pour la construction et l'entretien des nouvelles routes royales se dirigeant vers la Castille, l'Aragon et le Guipuzcoa. D'autres taxes furent encore créées en 1794; on plaça des chaînes en différents points des routes; on bâtit des auberges (*ventas, mesones*) dans les endroits déserts et la province les afferma³. Le fonds des chemins se trouva ainsi convenablement doté et la Navarre eut les meilleures routes de l'Espagne.

La juridiction financière présentait la même complication que l'assiette et la répartition de l'impôt⁴. La députation disposait, sans partage ni contrôle, du fonds des chemins. Les contestations relatives à la taxe du chocolat étaient jugées par un « juge du chocolat » choisi par le vice-roi parmi les *alcaldes de cour*. Les tabacs étaient soumis à la juridiction d'un autre *alcalde de cour* qui portait le titre de « juge conservateur de la rente du tabac⁵. » Les douanes étaient placées sous le double contrôle d'un tribunal de la contrebande et d'une subdélégation des douanes⁶. L'antique chambre des comptes, établie à Pampelune en 1365 par Charles le Mauvais, avait la garde du patrimoine royal, prononçait sur les demandes d'exonération d'impôt et sur les déclarations de noblesse⁷.

1. Yanguas, *op. cit.*, v° *Archivo*.

2. *Ibid.*, v° *Vinculo*.

3. *Ibid.*, v° *Caminos*.

4. *Archivo de Navarra. Quadernos de leyes*, 1795.

5. Yanguas, *op. cit.*, v° *Tabacos*.

6. *Ibid.*, v° *Contrabando*.

7. *Ibid.*, v° *Comptos*. — La Chambre des comptes se composait en 1804 d'un conseiller de robe (*de garnacha*), de trois conseillers non gradués en droit (*de capa y espada*), d'un procureur (*patrimonial*), d'un substitut et d'un trésorier. — *Guía de forasteros*, 1804.

Les décisions de tous ces juges et de tous ces tribunaux étaient susceptibles d'appel au conseil royal de Navarre. Elles devenaient exécutoires si le conseil les confirmait; s'il les infirmait, elles ne pouvaient être mises à exécution qu'après un nouvel examen (*revista*) du même conseil.

Tel était l'aspect ordinaire et normal de l'administration financière en Navarre; mais le roi demandait assez souvent à la province un don gratuit (*servicio*). Comme les clercs, les nobles et les gros bourgeois s'étaient fait exempter de ces contributions, les cortès se montraient volontiers généreuses aux dépens du menu peuple. De 1701 à 1801, la Navarre paya au roi une somme totale de 27,271,691 réaux, soit 272,716 réaux par an; mais les demandes du roi allèrent toujours en augmentant : de 661,666 réaux en 1701 et de 2,400,000 réaux en 1780, le don gratuit monta en 1801 à 14,500,000 réaux, si bien que la Navarre paya en une fois plus qu'elle n'avait donné dans tout le siècle précédent¹. Si l'on rapproche de ces faits l'établissement des taxes arbitraires de 1800, 1801, 1802 et 1807, on en conclura que l'immunité financière de la Navarre était fort compromise au début du XIX^e siècle.

Immunités militaires. — La Navarre et les Vascongades n'étaient soumises ni au tirage au sort des recrues (*quintas*) ni au service des milices. Les Basques et les Navarrais ne s'en considéraient pas moins comme les soldats d'avant-garde de l'Espagne et se battaient héroïquement en temps de guerre, mais ils détestaient le service, avaient horreur de la caserne, de l'exercice et de la parade. En 1746, plusieurs milliers de Navarrais s'expatrièrent parce que le roi avait décrété une levée de 1,000 hommes dans la province². En 1794, au contraire, les volontaires affluèrent et, dans les villages envahis, on vit les hommes abandonner leurs maisons pour rejoindre les troupes du roi³.

Le service militaire, tel que l'entendaient les Basques et les Navarrais, c'est le service de l'*host*, tel que le définit une loi du roi Wamba⁴ et tel qu'on le retrouve dans le fuero général de Navarre et dans les fueros de Biscaye et de Guipuzcoa⁵.

1. Yanguas, *op. cit.*, v^e *Servicios*.

2. Oloriz, *Fundamento y defensa de los fueros*. Pamplona, 1876, p. 75, in-8°.

3. *Archivo de Navarra. Quadernos*, 1795.

4. *Forum judicum*, lib. IX, tit. II, l. 9.

5. *Fuero general de Navarra*, lib. V, cap. 4 et 5.

En temps de paix, chacun reste chez soi; le roi ne peut forcer personne à s'enrôler; s'il profite en Navarre de l'absence des cortès pour lever des troupes, c'est un contrafuero¹. Il a des garnisons en Navarre et en Biscaye, mais c'est à lui d'entretenir ses troupes. Les Vascongades ne doivent même pas être traversées par les troupes royales sans l'assentiment des députés généraux²; le roi doit rembourser aux provinces tous les frais dont elles lui font l'avance pour le transport des bagages et les fournitures faites au soldat par l'habitant³. En Guipuzcoa, des commissaires de la junte (*comisarios de transitos*) accompagnent les troupes pendant tout leur parcours à travers la province, préparent les cantonnements, de concert avec les alcaldes et les chefs militaires⁴.

Le roi entretient ses places fortes. Le Guipuzcoa et la Biscaye arment seulement leurs batteries de côtes. Pampelune donne 60,000 réaux par an pour l'entretien de ses remparts⁵.

Cependant l'immunité militaire des Vascongades n'est pas absolue, même en temps de paix. La Biscaye et le Guipuzcoa doivent le service de mer, l'inscription maritime y est établie en 1751, à peu près dans les mêmes conditions qu'en Castille⁶. Les trois provinces subventionnent de petits corps de volontaires, les miquelets et les *miñones*. A partir de 1762, le Guipuzcoa organise une véritable garde nationale; la junte décrète qu'il y aura dans chaque localité autant de fusils qu'il y a de chefs de famille; les hommes seront exercés au maniement des armes et, chaque année, les alcaldes adresseront à la junte un rapport sur la situation militaire de leur ville⁷.

En temps de guerre, à l'appel du seigneur et roi, les députés des junte ordonnent d'urgence la mobilisation partielle ou totale des milices provinciales. L'effort que firent la Navarre et les Vascongades à la fin du XVIII^e siècle, lors de la guerre avec la France, fut réellement héroïque. La Navarre leva plus de 20,000 hommes et dépensa 150,000 pesos pour les armer et les vêtir; lorsque l'ennemi menaça directement Pampelune, la dépu-

1. Oloriz, *op. cit.*, p. 76.

2. Bengoa, p. 276.

3. *Guip. instr.*, v^o *Bagages*. — Il est vrai que le remboursement est très irrégulier. Les provinces sont souvent obligées de payer pour le roi.

4. *Juntas gen. de Guip.*, 1779, p. 101.

5. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*, v^o *Tabernas reales*.

6. Ordre royal du 12 août 1802.

7. Marichalar y Manrique, p. 437.

tation demanda au général en chef de placer les bataillons navarrais au poste le plus menacé¹. Le Guipuzcoa arma 4,600 hommes dès la première année de la guerre². La Biscaye leva 16,000 hommes et, avec l'aide des troupes alavaïses, défendit pied à pied le territoire de la seigneurie contre les soldats de Moncey. Du mois de mars au mois de juillet 1795, les milices biscayennes, conduites par le brave Crespo, livrèrent aux Français huit batailles³. Cette admirable défense permit au prince de Castel Franco, commandant l'armée de Navarre, de la remettre dans le plus brillant état; Jomini ne craint pas de dire que la campagne, si bien commencée par Moncey, était encore douteuse lorsque la paix de Bâle vint la terminer⁴.

Les fuéristes pouvaient dire avec un légitime orgueil qu'aucune province de la monarchie n'avait plus fait pour la défense du sol espagnol que la Navarre et les Vascongades.

Cependant les privilèges foraux étaient, dès le xviii^e siècle, très sérieusement menacés par le gouvernement de Madrid.

Les ministres tendaient à renforcer l'influence des agents directs du roi aux dépens des députés généraux représentants des juntas. L'Alava reçut un alcalde mayor en 1786, la Biscaye eut un commandant militaire à partir de 1803.

Les juntas régulières des Vascongades se défendaient vigoureusement, mais les cortès de Navarre n'étaient plus convoquées qu'à de rares intervalles. Le visa foral des actes royaux fut supprimé en Navarre en 1786.

Les libertés municipales furent restreintes par la nomination des syndics représentants et des députés du commun. Les concéjos perdirent en maint endroit leur constitution démocratique.

Les immunités judiciaires ne subirent pas d'atteinte sérieuse, parce qu'elles ne paraissaient pas dangereuses dans un pays comme l'Espagne où les lois n'étaient point codifiées, mais il n'en fut pas de même des immunités financières et militaires. De l'argent, des soldats! le gouvernement en avait toujours besoin; il

1. *Archivo de Navarra. Quadernos*, 1795, p. 323.

2. Gorosabel, p. 231.

3. Marquis de Marcellac, *Histoire de la guerre entre la France et l'Espagne* (1793-1795). Paris, 1808, p. 96-104, in-8°.

4. Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*. Paris, 1842, 4 vol. in-8°, t. II, p. 251.

eût bien voulu n'avoir à subir aucun contrôle en pareille matière. De leur côté, les provinces exemptes tenaient énormément à ne payer que les impôts librement consentis et à ne s'armer que lorsqu'elles le voulaient bien. A la violence de l'attaque répondait la ténacité de la défense. En 1717, Albéroni fit un véritable coup d'État et décréta d'un trait de plume le transfert des douanes de l'Èbre à la mer et aux Pyrénées. Ni les Vascongades ni la Navarre ne se soulevèrent, mais ce ne fut qu'un cri dans les quatre provinces, et, tandis que les députés généraux adressaient au roi les remontrances les plus respectueuses, frauder les droits du fisc et rosser ses agents devint un devoir patriotique pour tout Basque et tout Navarrais. Au bout de cinq ans, la contrebande avait pris de telles proportions que le produit des douanes avait baissé d'un tiers au lieu d'augmenter, et que la seule ville de Saint-Sébastien renfermait pour 600,000 réaux de tabac de fraude. De guerre lasse, la royauté se décida à rétablir les choses sur l'ancien pied.

Quant aux immunités militaires, le roi essaya à plusieurs reprises d'introduire le tirage au sort dans les provinces exemptes ; il échoua dans les Vascongades, mais il réussit en Navarre, où des cortès intermittentes ne pouvaient garder le fuero avec le même succès que des juntas régulières.

Après un siècle de lutte, les deux partis étaient moins près de s'entendre qu'au début. Les privilèges des Vascongades apparaissaient à des hommes, tels que Campomanes et Jovellanos¹, comme des restes de la barbarie du moyen âge. Urquijo et le prince de la Paix ne cachaient pas leur désir d'en finir avec toute cette archéologie. On disait hautement à la cour que le Guipuzcoa et la Biscaye avaient perdu leurs privilèges par la conquête française (1795), que le roi les possédait non plus à titre héréditaire, mais en vertu du traité de Bâle, et qu'il était maître de leur imposer une nouvelle administration². La Navarre s'était bien laissé imposer les quintas et des taxes illégales. La soumission de l'Alava ne faisait même pas question.

Il est certain que la croisade antiféodale aurait éclaté dès les premières années du XIX^e siècle, si la guerre de l'indépendance

1. Jovellanos, *Informe de la Sociedad Economica de esta Corte*. Madrid, 1795, in-4°, n° 314.

2. Canga Arguelles, *Dic. de hacienda*, v° *Provincias exentas*.

n'avait absorbé toutes les forces vives et toute l'attention du pays.

On ne peut savoir quel eût été le résultat de la lutte, mais il est bon de remarquer qu'avant 1808 tous les hommes de progrès en Espagne étaient imbus des idées françaises, que les violences de Napoléon n'avaient pas encore discréditées ; même parmi les fuéristes, beaucoup parlaient des libertés provinciales comme d'antiquailles légèrement surannées. Les Vascongades et la Navarre furent représentées aux cortès unitaires de Cadix et sacrifièrent généreusement leurs libertés locales à la liberté espagnole.

L'absolutisme furieux de Ferdinand VII réveilla l'attention des fuéristes. Puisque l'Espagne retombait dans l'esclavage, les Vasco-Navarrais se retournèrent naturellement vers leurs anciennes lois, et, ne pouvant être libres comme Espagnols, ils le furent comme Basques et comme Navarrais.

Ils ont ainsi donné à l'Espagne une grande leçon et un grand exemple. Au lieu de leur imposer par la force ses lois médiocres et sa détestable administration, que la Castille se réforme elle-même, se fasse plus libre et plus prospère que les pays de fuero, et ceux-ci demanderont alors à se ranger sous ses lois.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LA

CONCESSION DE L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE

OU PARDON D'ASSISE.

Les historiens orthodoxes racontent longuement de quelle façon saint François obtint du saint-siège une faveur inouïe alors, celle d'une Indulgence plénière et absolue pour tous les péchés passés, accordée à ceux qui, confessés, communisés et absous, visiteraient, le 2 août de chaque année, la chapelle Sainte-Marie de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame-des-Anges.

Il y a trois ans, j'ai rejeté en bloc tout ce qui avait trait à ce fameux pardon, mais de nouvelles études entreprises à Florence, à Rome et surtout à Assise m'ont amené à la conviction que j'avais eu tort.

D'une part, ces recherches m'ont fait découvrir un certain nombre de documents nouveaux; d'autre part, elles m'ont montré que les documents traditionnels, qui, en passant par les mains de copistes ignorants, souvent indiscrets ou même sans scrupules, ont perdu une partie de leurs caractères originaux, sont cependant authentiques¹.

Ces conclusions négatives étaient du reste basées encore sur d'autres raisons, dont voici les principales² :

1. Tous ces documents, dont plusieurs, faute d'espace, ne peuvent trouver place ici, seront publiés prochainement dans les appendices d'une édition complètement remaniée de la vie de saint François.

2. Seules, les raisons de nier provenant de préoccupations historiques peuvent trouver place ici. La plupart des adversaires de la tradition franciscaine en appellent à des considérations théologiques que je n'ai pas même à indiquer. Ceux qui désireraient être au courant des attaques dirigées par les Réformateurs et par les Jansénistes contre l'Indulgence en trouveront un résumé dans les apologies de Grouwels, *Historia critica sacrae indulgentiae*, et de Chalippe, *Vie de saint François*, t. III, p. 190-327.

1° Le silence absolu gardé par tous les biographes primitifs de saint François sur cette indulgence ;

2° L'in vraisemblance qu'il y avait à représenter François, adversaire déclaré des privilèges, et chef d'un ordre tout récent, implorant du saint-siège une faveur exorbitante.

3° L'impression éminemment défavorable que l'on ressent à la lecture des élucubrations publiées vers la fin du xiv^e siècle sur le pardon d'Assise. « Il n'est pas aisé de savoir où il faut s'arrêter dans cette progression croissante d'embellissements, » a fort bien dit un auteur peu suspect d'hétérodoxie, M. l'abbé Le Monnier (*Histoire de saint François*, t. I, p. 349, note, édit. in-8°. Paris, 1889).

Reprenant ces considérations l'une après l'autre, il est facile de voir que, si la dernière explique et excuse en partie des conclusions négatives, elle n'est pas une raison proprement dite : plus il est difficile de ne pas laisser échapper quelque humeur contre les excoissances continuelles d'une légende qui, durant des siècles, n'a cessé de se développer, plus le véritable historien doit faire effort pour réagir.

De ce qu'une maison a été si bien agrandie et agrémentée de dépendances inattendues qui masquent d'abord complètement l'ancienne construction, il ne faut pas conclure que celle-ci n'a jamais existé ; il ne faut même pas désespérer trop vite de retrouver les lignes primitives. C'est à ces reconstitutions que tend toute la critique historique.

Or, pour la question qui nous occupe, on arrive, je crois, à un édifice solidement historique. Mais, pour en voir l'unité, l'ensemble et l'harmonie, il faut absolument faire abstraction de toutes les fioritures postérieures.

La deuxième raison n'existe plus aujourd'hui. Comme je le montrerai ailleurs, le succès prodigieux du mouvement franciscain, au moment de l'élection d'Honorius III, nous est attesté par des documents tout nouveaux d'une valeur et d'une authenticité incontestables.

Quant à l'horreur de saint François pour les privilèges, elle fut très réelle, mais cette indulgence n'est pas un privilège, c'est un acte d'amour du souverain pontife à l'égard des membres de l'Église. Ni la chapelle de la Portioncule ni les frères Mineurs ne devaient en tirer le plus mince profit.

A tous, saint François distribuait gratuitement les trésors de son cœur et ceux de l'Évangile ; comment, lui simple et fervent catholique, n'aurait-il pas cherché à faire ouvrir gratuitement les trésors de l'Église ? Pour apprécier et comprendre tout cela, il ne suffit pas de se mettre au point de vue des catholiques actuels dont la foi est

comme corrodée par le rationalisme ambiant, il faut revivre la foi entière et sereine de ces âges, où, en chantant le *Credo unam sanctam et apostolicam ecclesiam*, on avait la sensation de l'unité de l'Église et de la solidarité qui, à travers l'espace comme à travers le temps, unit à la terre l'Église triomphante du ciel et l'Église souffrante du purgatoire¹.

Le savant d'aujourd'hui, qui voue sa vie à la recherche désintéressée des secrets de la nature, entend aux heures d'exaltation la voix confuse de milliers d'êtres qu'il ne connaît pas, qui peut-être ne balbutieront jamais son nom, mais dont il soulagera les souffrances et il se sent tout à la fois grandi et réconforté par cette pensée d'amour et de communion; de même alors le saint, le moine contemplatif, la recluse s'imposaient des pénitences et faisaient assaut de prières pour des pécheurs qu'ils ne connaissaient pas, pour des fautes dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Il reste la première, et de beaucoup la plus importante des raisons, le silence des biographes.

Au premier abord, cette conspiration du silence de toute la première génération des historiens franciscains a quelque chose d'écrasant, et l'on est tenté de sourire à la vue des efforts maladroits que font pour l'expliquer des critiques qui se croient pieux et ne sont que crédules.

Je ne veux pas insister sur la faiblesse théorique de l'*argumentum a silentio*, je désire surtout proposer quelques vues qui s'appliquent tout spécialement à l'histoire de saint François.

Tout d'abord, il faut bien constater que les biographies de saint François sont loin de constituer autant de témoignages différents. Si vous faites un récit à cent personnes qui le répéteront, cela ne fait pas cent un témoignages, cela n'en fait qu'un.

Les écrivains franciscains se sont tous copiés les uns les autres, et il n'y a pas lieu de leur en vouloir, puisque le procédé était courant, admis, et a été pratiqué par les plus fameux annalistes de cette époque; mais, s'il n'y a pas lieu de les blâmer, il faut pourtant tenir compte de ces mœurs.

Peut-on parler par exemple ici du témoignage de saint Bonaventure? Je ne le crois pas, puisqu'il s'est borné à prendre chez ses prédécesseurs ce qui lui convenait. Son silence n'ajoute rien au leur, pas plus que le silence de tous ceux qui viendront après lui et le copieront n'augmente la valeur du sien.

1. On ne s'attend pas à trouver ici un exposé de la doctrine catholique des indulgences. Le P. Chalippe a fort bien résumé l'essentiel à ce sujet. Voy. ses éclaircissements dans la *Vie de saint François d'Assise*, t. III, p. 190-327.

En somme, nous n'avons que deux biographies proprement dites de saint François, celle de Thomas de Celano et celle des Trois Compagnons.

Peut-on trouver dans leur silence des motifs suffisants pour nier en toute sécurité la concession de l'Indulgence? Je ne le crois plus. Il faut encore mettre hors de cause les Trois Compagnons traditionnels, puisqu'il a été démontré ailleurs que nous ne possédons plus leur œuvre dans sa forme primitive.

Quant à Thomas de Celano, son silence peut s'expliquer par plusieurs bonnes raisons.

Tout d'abord, c'est s'exposer à ne rien comprendre à ces vies de saints que les juger du point de vue historique actuel. Les préoccupations des biographes sont aujourd'hui absolument différentes de ce qu'elles étaient alors; ce que nous désirons le plus savoir est précisément ce qu'on disait le moins. Voyez par exemple les *Gesta* d'Innocent III. Quoi de plus pauvre et de plus extérieur? Les plus grands actes du glorieux pontificat échappent à cet historiographe, mais il vous détaillera toutes les toitures d'églises réparées par les deniers du saint-père, tous les cadeaux dont il combla ses familiers.

Quoique les historiens franciscains se soient montrés plus dignes de leur tâche, ils n'en ont pas moins laissé dans l'ombre bien des traits qui, pour nous, seraient du plus grand intérêt.

Ils ne nous disent rien du voyage de François en Palestine, rien de sa mission en Espagne et en France, rien des martyrs du Maroc (16 janvier 1220), et cependant la fin de ces derniers était tout aussi glorieuse pour l'ordre des frères Mineurs, tout aussi consolante pour François que l'Indulgence de la Portioncule.

Saint Bonaventure, venant après Thomas de Celano et les Trois Compagnons pour faire une biographie qui devait se substituer à toutes les autres, non seulement n'ajoute rien d'important à ce qu'ont dit ses prédécesseurs, mais il se borne à s'approprier leurs récits, sans autre norme que la prudence; le but poursuivi n'est pas de faire revivre la physionomie de saint François, c'est d'éviter tout ce qui pourrait éveiller les préoccupations des frères, si bien qu'il arrive à écrire la vie de son héros, sans plus parler de la règle de 1221 que de toutes les épîtres de saint François, et qu'il supprime soigneusement toute indication relative au testament, malgré les exhortations si pressantes du maître. Faire l'histoire de saint François sans parler de son testament, c'est comme si on voulait faire une vie de Jésus où l'on se tairait sur l'Eucharistie¹. Peut-on raisonnablement sou-

1. Ce silence a été remarqué et relevé par Grouwels, p. 259.

tenir que les biographies de Celano ou de saint Bonaventure nous fassent sentir l'importance du tiers ordre? Voilà un des leviers du moyen âge, un des facteurs de sa civilisation, et c'est à peine si ces biographes nous en disent quelques notes en passant!

De tout cela, il faut bien conclure que ce silence des premiers historiens est loin d'avoir la portée qu'on serait tenté de lui donner à première vue.

Une influence à laquelle on n'a pas pensé jusqu'ici et qui a dû se faire sentir tout particulièrement sur l'histoire de l'Indulgence est celle des divisions qui se manifestèrent au sein de l'ordre, dès avant la mort de saint François.

En 1228, l'opposition était déjà complète entre les deux tendances : celle de la large observance, sous la direction de frère Élie, se groupait autour de la future basilique dont Grégoire IX venait de poser la première pierre; celle de l'étroite observance, avec Jean PARENTI, se groupait autour de la chapelle de la Portioncule.

La large observance resta victorieuse, et on sait les procédés qu'elle employa pour s'assurer la prépondérance sur ses adversaires¹. Il est évident que ce parti, qui, malgré les recommandations de saint François touchant la Portioncule, fit déclarer la basilique d'Assise *caput et mater ordinis*², dut mettre tout en jeu aussi pour amoindrir l'importance du petit sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, à la fois refuge et pépinière des zéloteurs ou spirituels.

Enfin, il y a lieu de tenir compte de la vive opposition des cardinaux lorsque Honorius III accorda l'Indulgence. Si on se rappelle combien grande était la discrétion de saint François, on arrive à l'idée qu'il a bien pu user d'une certaine réserve et éviter scrupuleusement tout ce qui aurait pu paraître nuire à l'indulgence de la croisade ou à celle des saints apôtres.

Mais le silence des premiers biographes n'est-il pas plus apparent que réel? Je le crois fermement.

Sans l'Indulgence, les chapitres qu'ils consacrent tous à chanter les gloires du petit sanctuaire de la Portioncule me paraissent inexplicables.

Le culte dont on le voit entouré d'abord par François, puis par la génération qui le suivit immédiatement, suppose quelque chose de plus qu'une dévotion fort naturelle pour le berceau historique de l'ordre. En effet, les souvenirs qui se rattachent à Saint-Damien

1. Voy. *Archiv*, t. II, p. 259, et la bulle du 7 février 1246 (Potthast, 120007; Glassberger, ann. 1244, *apud An. fr.*, t. II, p. 69).

2. Bulle, *Is qui ecclesiam*, 6 mars 1245; Potthast, 11576.

sont d'une suavité sans égale; à l'Alverne se déroula un drame inouï et mystérieux, et cependant on chercherait en vain chez les premiers historiens franciscains, à propos de Saint-Damien ou de l'Alverne, des pages d'un lyrisme qui puisse être comparé, même de loin, à celles qu'ils consacrent à la Portioncule¹.

Ces fragments sont décidément trop longs pour être cités, et je me borne à en donner la liste ci-dessous; mais il en est un qu'il convient de résumer, celui où nous est racontée la vision d'un frère qui croyait voir toute l'humanité aveugle venir s'agenouiller autour de la Portioncule, et tous, les mains tendues vers le ciel, criaient à Dieu en pleurant et implorant sa lumière et sa miséricorde: « Et voici une grande clarté resplendit des cieux qui se répandit sur eux tous, donna la lumière à chacun d'eux et leur apporta le salut désiré². »

Le mot d'indulgence ne se trouve pas là, mais est-il téméraire d'y voir la chose elle-même?

Série chronologique des attestations.

Quelque chose qui a beaucoup nui à l'Indulgence de la Portioncule devant la critique, c'est le contraste qu'il y a entre le silence des premiers biographes et la longue série d'attestations que l'on voit brusquement surgir durant le dernier quart du ^{xiii}^e siècle.

Il est évident que, si un homme tel que Benoit d'Arezzo avait parlé incidemment de l'Indulgence en 1277, et sans vouloir la prouver, nul ne songerait à contester son témoignage, pas plus qu'on ne songe à contester celui de Thomas d'Eccleston ou de Jourdain de Giano pour des faits qui s'étaient passés à l'origine de l'ordre; mais tous les soupçons se sont éveillés lorsqu'on a vu ce frère sentir le besoin d'étayer son récit par une attestation juridique. Cette signature de notaire, en pareille circonstance, a quelque chose qui blesse nos instincts et nous rend méfiants.

La suspicion serait parfaitement légitime ailleurs; ici, elle tombe dès qu'on étudie les circonstances où ces attestations se sont produites.

1. Voy. 1 Cel., 106: *Hic [dicebat B. Franciscus proinde fratribus saepe] qui oraverit corde devoto, quod petierit obtinebit.* Spec. perf., 82; Conform., 144 a 2; Speculum, 70 a b; 3 Soc., 56. — 2 Cel., I, 12. Ce long chapitre est intitulé: *De sancta Maria de Portiuncula. Conversatio fratrum ibidem morantium. Amor B. Virginis ibidem.* Cf. 2 Cel., 3, 96; Conform., 218 a 1; Speculum, 32 b ss., 69 b s. Vat. 4354, fol. 53 a; Spec. perf., 51.

2. 2 Cel., I, 13; 3 Soc., 56; Bon., 24. Cf. A. SS., oct., t. II, p. 899 ss.; Grouwels, p. 61 ss.

On sait la rivalité qui s'était promptement établie entre les Franciscains et les Dominicains. Dans ces sortes de luttes, tous les arguments sont bons ; les Dominicains, avec l'intelligence que donne la malice, portèrent leurs attaques en particulier sur trois points : les stigmates, la canonisation de sainte Claire, l'Indulgence de la Portioncule¹.

Il s'en trouva parmi eux qui, dans les villes voisines d'Assise et surtout dans les ports, guettaient l'arrivée des convois de pèlerins se dirigeant vers Notre-Dame-des-Anges pour les dissuader de continuer leur route².

Que pouvaient faire les Franciscains pour déjouer ces machinations, sinon s'adresser à ceux des disciples de saint François, qui survivaient encore, ou aux fidèles qui avaient assisté à la proclamation de l'Indulgence ?

Dès lors s'imposait l'idée de demander à ces témoins des attestations et d'en faire dresser des actes authentiques ; ces instruments notariés avaient l'avantage de pouvoir être copiés en un nombre indéfini d'exemplaires jouissant de la même autorité que l'original et pouvant être envoyés de tous côtés pour être affichés à la porte des églises.

Pendant de longues années, il y eut au Sacro Convento un véritable atelier pour copier et orner de miniatures les documents de ce genre. Les épaves en sont encore conservées ; je dis les épaves, car il ne resta naturellement à l'atelier que des brouillons, des exemplaires non terminés ou ayant eu quelque accident qui les mettait hors d'usage³. Cette constatation de fait ne doit pas être perdue de

1. Dans Bartholi (mss. 344, 24 a ; BB 12 b), les attestations du démon et celles des Dominicains se combinent de la façon la plus pittoresque : *Modo sequitur testificatio facta per demonem... et quomodo fratres predicatorum dixere se nunquam de cetero retrahere volentes accedere sed inducere iuxta posse*. Cf. Conform., 154 a 2 in.

2. Voy. ms. 344 d'Assise, 16 a ; Conform., 153 b 1 in. Ms. 344, 16 b ; BB 13 b ; Speculum, 2 b ; Conform., 153 a. *Ille autem frater predicator qui detraxit illi indulgentie qualiter punitus fuerit... propter reverentiam ordinis taceo*. Spec., 3 b. Cf. 77 a. Ms. 344, 18 a ; BB 16 b ; Conform., 153 b.

3. Un double exemple de ceci nous est fourni par les documents VII et VIII du recueil des *Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum*. Ce sont deux grandes feuilles de parchemin, 80/72, sûrement destinées à être placardées sur les portes de quelque sanctuaire pour annoncer l'Indulgence. Treize espaces y ont été réservés pour des miniatures, dont les trois premières seules ont été dessinées. Ces esquisses font penser à l'artiste qui orna de si délicieuses enluminures le fameux manuscrit de la Franceschina, qui est un des plus beaux ornements du musée de Pérouse. Le texte est une reproduction textuelle de celui de Bartholi. Le copiste Fra Francesco Valente de Neapoli termina son travail le 5 novembre 1450.

vue quand on fouille les archives d'Assise. Devant ces parchemins incomplets et qui manquent de tous les signes de validation, on pourrait être tenté d'aller chercher fort loin l'explication de ce qui est fort naturel.

Les documents que nous allons étudier se groupent par séries. La première, de beaucoup la plus importante par le nombre des témoignages et leur autorité, date de 1277¹.

A cette brusque éclosion de certificats succède un silence complet. Durant une trentaine d'années, personne ne songe à s'élever pour attester les traditions franciscaines sur le pardon, puis tout à coup surgit une nouvelle collection de documents.

Ce fait méritait d'être signalé, car il fait comprendre à la fois le caractère des pièces qui vont être produites et leur groupement autour de certaines dates.

La réponse faite en 1277, aux adversaires de l'Indulgence, avait été si péremptoire que, pendant une génération, elle enleva aux envieux toute velléité de reprendre l'offensive; mais, au commencement du XIV^e siècle, l'ordre avait essuyé une crise si terrible, l'affaire des *fraticelli* avait tellement ému la papauté que les ennemis des Franciscains reprirent courage et allèrent jusqu'à répandre le bruit de sa prochaine suppression. Les attestations de 1277, qui avaient pénétré un peu partout, étaient détruites ou oubliées; on se mit hardiment à contester l'Indulgence.

La réponse ne se fit pas attendre; elle fut faite par l'évêque d'Assise et par un certain nombre de Franciscains qui avaient connu les témoins de 1277.

La troisième série de documents date des environs de 1335. Nous ne ferons guère que les indiquer. Ceux qui les ont rédigés obéissaient à des préoccupations très différentes de celles qui avaient inspiré leurs prédécesseurs. Il ne s'agissait plus en effet de défendre le patrimoine spirituel de l'ordre contre des attaques intéressées, on voulait composer le dossier de l'Indulgence, faire l'inventaire de ses titres, fixer la légende. L'écart entre les premiers témoignages et la tradition orale allait en effet s'accroissant tous les jours et devait fatalement aboutir à des tentatives de conciliation entre les récits les plus hétéroclites.

Les Franciscains, chargés d'accueillir à la Portioncule des pèlerins altérés de merveilleux, tâchaient naturellement de les satisfaire. Ils

1. *Item anno domini M CC LXXVII super certitudine dictarum indulgentiarum plures depositiones et attestaciones fuerunt facte et de manu notariorum publicate. Spec.*, 77 a.

ont préféré passer aux yeux de la postérité pour des esprits peu critiques, plutôt que renoncer à émouvoir et exalter la piété de leurs auditeurs par des récits de visions et d'apparitions acceptés sans examen rigoureux.

Il faut cependant noter à leur éloge que leur désir d'harmoniser et de combiner ne va pas jusqu'à leur faire frelater les textes ou dénaturer les documents. Non, ils prennent les vénérables témoignages de leurs prédécesseurs et les introduisent tels quels à côté de la tradition orale.

La disparate éclate, mais ils interviennent alors pour boucher les fentes, unir le bois à la pierre par un mortier ou plutôt par des rubriques d'une longueur démesurée et qui, à première vue, dénotent leurs laborieux efforts.

Ce sont ces tentatives maladroites qui ont surtout discrédité l'histoire de l'Indulgence devant la critique; on ne s'est pas aperçu que même ici une partie des matériaux mis en œuvre sont bons et que, pour en apprécier la valeur, il faut les étudier indépendamment des parties voisines.

Nous nous arrêterons à 1335. A partir du milieu du ^{xiv}^e siècle, le cycle des documents originaux sur la Portioncule est bien et dûment fermé, celui des pastiches commence, et l'on voit des fragments des vieilles légendes mêlés à des récits éclos au jour le jour se combiner, se rejoindre, se désarticuler, s'éparpiller en lambeaux et former sous les yeux fatigués et ahuris du lecteur les combinaisons les plus invraisemblables comme les plus inattendues¹.

PREMIÈRE SÉRIE (1277).

I. Attestation de Benoît d'Arezzo.

Ista² est quedam carta sive strumentum publicum de concessione indulgentie s. m. de angelis facta et concessa per dominum honorium papam apud perusium.

1. *Historiam de impetrata indulgentia Portiunculæ, quia Speculum vitæ S. Francisci indigesto plane ac mutilo ordine continebat, iisdem ad nauseam usque sæpius repetitis...* Spec., éd. Spœlberch, 1620, I pars, p. 125.

2. Le document ci-après est la copie scrupuleusement exacte de la pièce 1 du tome XII des *Instrumenta diversa pertinentia ad S. C.* (Archives d'Assise). C'est un morceau de papier de 132/143 millim. qui a été collé sur une plaque de bois un peu plus grande. Cette copie, destinée sans doute à être suspendue ou accrochée, paraît contemporaine de l'original; l'écriture a tous les caractères des instruments rédigés en Ombrie avant la fin du ^{xiii}^e siècle. Ce texte se

In nomine domini amen. Ego fr. Benedictus de Aretio qui olim fui cum beato francisco cum adhuc viveret et divina gratia operante ipse pater sanctissimus ad suum ordinem me recepit qui sotiorum suorum sotius fui et cum ipsis frequenter et in vita sancti patris nostri et post ipsius recessum de hoc mundo ad patrem cum eisdem de secretis ordinis¹ frequenter collationem habui Confiteor me frequenter audivisse a quodam supradictorum sotiorum beati Francisci qui vocabatur fr. Masseus de Marignano, qui fuit homo veritatis et probatissime vite quod ipse fuit cum b. Francisco apud perusium ante presentiam domini pape honorii cum petivit indulgentiam omnium peccatorum pro illis qui contriti et confessi convenirent ad locum sancte Marie de angelis, qui alio nomine Portiuncula nuncupatur. Prima die Kalendarum Augusti vespere dicte diei usque ad vespas sequentis diei. Que indulgentia cum fuisset tam humiliter quam constanter a beato Francisco postulata fuit tandem a summo Pontifice liberalissime concessa. Quamvis diceret ipse Pontifex non esse consuetudinis apostolice sedis talem indulgentiam facere : Hec eadem supradicto modo confiteor ego fr. Raynerius de Mariano de aretio² sotius venerabilis fr. Benedicti me audivisse frequenter a supradicto fratre Masseo soto beati Francisci, cui fratri Masseo ego frater Raynerius amicus spetialissimus fui. Lecte et publicate fuerunt supradicte collationes, apud cellam fratris Benedicti de aretio, coram fratre Compagno de burgo, coram fratre Raynaldo de castellione, fratre Caro de aretio, fratre homodeo de aretio, fratre Aldebran-

trouve aussi dans le ms. 330 d'Assise, fol. 31 b 1 (voy. *Inventario dei Manoscritti* dal Prof. L. Alessandri). Cf. *A. SS.*, oct., II, p. 888, dans le ms. Vat. 4354, fol. 157 a; ms. 344 d'Assise, Bartholi, 12 b s.; BB, 11 a s. Il a été publié entre autres par Wadding, *Ann.*, 1277, t. V, p. 24 s.; Baluze, *Miscellanea*, IV, p. 490, éd. Mansi, II, 123; *A. SS.*, oct., II, p. 887 s.; Papini, *Storia del perdono*, p. 37; Grouwels, p. 85 ss.; Spader, *Dimostrazione*, p. 45 ss.; trad. fr. dans Chalippe, t. III, p. 196; trad. all., Panfilo-Müller, p. 234.

1. Que pouvaient bien être ces *Secreta ordinis*? Probablement un certain nombre de croyances pieuses qui formaient une sorte de tradition ésotérique et destinées surtout à redonner courage aux frères Mineurs dont la vocation chancelait. Au premier rang de ces secrets de l'ordre étaient les paroles dites par Jésus à François au moment de la stigmatisation. *Fior.*, ve consid. sur les stigmates; éd. Amoni, p. 256 s.; éd. Cesari, p. 134; Conform., 233 b 1. Cf. Bon., 194; *A. SS.*, oct., II, p. 860 f.

2. Avait pris, paraît-il, l'habit vers 1258 et mourut à Borgo San Sepolcro le 1^{er} nov. 1304. Jacobilli a sur lui plusieurs pages, *Vite de' Santi*, t. III, p. 3-6, qui présentent toute sécurité, puisqu'il s'appuie en grande partie sur les pièces du procès de béatification trouvées aux archives de Borgo San Sepolcro. — Cf. Conform., 62 a 1; Ridolfi, *Hist. Ser.*, fol. 128 a et b; Arturus, *Martyrologium*, p. 535. Il jouit du culte public. On l'honore le 5 novembre. Voy. le bréviaire *romano seraphicum*; il semble au contraire que le titre de Bienheureux pour Benoît d'Arezzo n'ait pas été homologué par Rome. Wadding, *Ann.*, 1304, t. VI, p. 38; Marc de Lisbonne, *Cronique*, II^a partie, libro sesto, cap. xxvi (t. II, p. 362 s.).

dino de florentia¹, fratre Thebaldo de aretio, fratre Bonaventura de aretio et Massario de aretio ad hec vocatis et rogatis. In anno domini M° CC° LXXVII° nemine imperante². Papa in ecclesia romana vacante. Indictione quinta die dominico ultimo Octubris³ ego Johannes notarius filius olim Canclesiates predictis omnibus interfui, et de mandato venerabilis fratris Benedicti et fratris Raynerii scripsi et publicavi.

Il n'est rien qui puisse faire suspecter ce document. Quand on se décide à fabriquer une pièce, on dépasse toujours le but et on veut trop prouver. Il n'est pas douteux qu'un faussaire aurait fait parler ici quelque disciple plus illustre de saint François et n'aurait pas voulu prendre la plume pour rédiger un témoignage aussi simple.

Benoît d'Arezzo, sans être aussi populaire que beaucoup d'autres Franciscains du XIII^e siècle, est cependant un de ceux dont la silhouette ne se perd pas entièrement dans la foule anonyme des frères morts en odeur de sainteté⁴.

Il avait été ministre de la Marche d'Ancône, puis de la Romanie, c'est-à-dire de la Grèce, encore du vivant de François.

Fr. Reynier d'Arezzo, qui voulut joindre son témoignage au sien, ne mourut qu'en 1304, c'est-à-dire à une époque où l'attestation avait déjà circulé de tous côtés.

1. Celui-ci fut martyrisé en 1284. Wadding, *Ann.*, 1284, t. V, p. 128; Arturus, *Martyrol.*, p. 607.

2. Rodolphe de Habsbourg, élu en 1273 (voy. Pertz, *Leges*, t. II, p. 382 ss.), n'étant pas couronné, n'était encore pour le protocole que roi des Romains, et la bulle que lui adressèrent les cardinaux en 1277, pendant la vacance du Saint-Siège, porte pour adresse : *Excellenti et magnifico Principi Domino Rodulpho Regi Romanorum*, etc. Sbaralea, *Bull. fr.*, t. III, p. 275; Potthast, 21250.

3. En 1277, le 31 octobre tomba en effet sur un dimanche. Toutes les autres indications sont aussi exactes. Le Saint-Siège fut vacant du 20 mai au 25 novembre 1277.

4. *Recepit enim eum [Johannem regem] et induit minister Græciæ, scilicet frater Benedictus de Aretio qui fuit sanctus homo.* Salimbene, éd. 1857, p. 17. Les Conformités lui consacrent une curieuse notice, éd. 1510, 64 a 2, et 25 a 1; éd. 1590, fol. 77 b. De même Ridolfi, qui termine en disant : *Obiit 2 Kal. Sept. feria vi, anno vero 1224 (1), Hist. Ser.*, fol. 84 a. Arturus fixe sa mort au 31 août 1280, *Martyrol. franciscanum*, p. 417 s., où on trouvera l'indication de nombreuses références. Cf. Huber, *Menologium*, col. 1671 s.; Wadding, *Ann.*, 1280, t. V, p. 92; 1277, *ibid.*, p. 24; 1259, t. IV, p. 114. Voy. aussi *A. SS. Augusti*, t. VI, p. 808 ss.; Marcellino da Civezza, *Saggio di bibliografia*, n° 77. Pour la chronologie de sa vie, il faut surtout consulter Sbaralea, *Bullarium*, t. I, p. 7, notes; t. II, p. 445. — La source la plus développée, sinon la plus sûre, est Giovanni di Callaorra, *Hist. cronol. di Syria*, p. 52-69. — Un curieux chapitre d'histoire littéraire pourrait être écrit sur Benoît d'Arezzo, considéré comme précurseur de Dante. On trouvera dans les autorité citées le récit de son voyage au Paradis.

II. Récit de frère Léon.

Le document qui suit ne nous est malheureusement parvenu que dans des copies assez défectueuses exécutées au ^{xiv}^e siècle. Son authenticité ne paraît cependant guère pouvoir être attaquée, car, plus il contraste par sa simplicité avec les légendes au milieu desquelles il se trouve, plus on doit penser qu'il leur est très antérieur.

Le présent texte est emprunté au ms. 417 des archives d'Assise, fol. 107 b-180 a (voy. prof. L. Alessandri, *Inventario dei Manoscritti di Assisi*, p. 72). Il a été choisi comme pouvant fournir quelques variantes à ceux qui ont été déjà publiés¹.

Cette pièce, telle du moins que nous l'avons aujourd'hui, ne porte que la date du jour où elle a été faite (19 août), mais cette lacune fut extrêmement fréquente au moyen âge. Au reste, l'année est déterminée sans grand écart possible par le nom même de frère Ange.

Papini dit que celui-ci fut ministre de la province de saint François, c'est-à-dire de l'Ombrie, de 1274 à 1280, mais il oublie de dire où il a puisé ce renseignement. Vérification faite, il le fut beaucoup plus longtemps, et, si on est obligé de renoncer pour le moment à déterminer les grandes lignes de sa vie, on peut du moins trouver quelques points de repère assurés qui permettent de jalonner la période à laquelle se rattache notre document.

En 1276 ou au commencement de 1277, il avait été envoyé, de concert avec le général de l'ordre, Jérôme d'Ascoli, le futur Nicolas IV, comme légat du saint-siège à l'empereur Michel Paléologue². D'autres

1. A. SS., oct., t. II, p. 892; Spader, *Dimostrazione*, p. 47-49; Papini, *Storia del perdono*, p. 34 s. — On le trouve aussi dans le ms. d'Assise, Bartholi, 344. Voy. ci-après, p. 296, précédé de la rubrique suivante, fol. 13 a (16 a de la foliotation moderne): *Modo sequitur aliud testimonium cuiusdam militis de perusio quod testimonium ego frater franciscus Bartholi de assisio inveni in sacristia perusii in loco nostro scriptum manu propria reverendi patris fratris angeli de perusio olim ministri provincie sancti francisci in quadam carta pecudina in qua erant etiam aliqua miracula predictae indulgentie scripta et erat illa carta satis antiqua* [19 b] *Dominus iacobus — fratris egidii* [14 a]. — De ce codex de Bartholi, il faut rapprocher le codex IV du recueil XII des *Instrumenta diversa pertinentia ad S. C.* Notre document s'y trouve fol. 12 b-13 a et dans les placards VII et VIII du même recueil. Voyez ci-après. — Il serait difficile de trouver une bonne raison de suspecter l'affirmation de Bartholi, quand il dit avoir eu entre les mains la pièce originale.

2. Potthast, 21136-21144; Sbaralea, *Bull. fr.*, t. III, p. 247-274.

bulles nous le montrent encore à la tête de la province d'Ombrie en 1290¹.

Enfin, en fouillant les *instrumenta* du Sacro Convento d'Assise, j'ai trouvé dans le recueil II et sous le numéro 41 un parchemin daté du 10 avril 1279 et par lequel frère Ange, ministre provincial, avertit la commune d'Assise d'avoir à tenir la promesse qu'elle avait faite, le 19 septembre 1278, à frère Illuminé, alors évêque de cette cité².

Il faut renoncer à poursuivre cette étude biographique. Le nombre des Franciscains du nom d'Ange a été si considérable à cette époque qu'on risquerait de se fourvoyer³. Les indications sûres qui précèdent suffisent amplement pour montrer que ce ministre provincial, d'un nom si commun, fut bien un personnage historique.

Wadding⁴ donne ce témoignage à l'année 1277, mais néglige d'indiquer ses sources. Nous ne pouvons donc pas savoir s'il aurait eu sous les yeux un document différent de ceux que nous connaissons et établissant cette date. On a du reste vu par ce qui précède combien elle est vraisemblable.

Testimonium nobilis militis sicut audivit ab ore confessoris beati Francisci. Quod testimonium frater angelus minister manu propria scripsit ad memoriam seculorum.

Dompnus Jacobus Coppoli⁵ de perusio dixit mihi Fratri Angelo

1. *Necessitates miserabilis terræ*, du 5 janvier 1290, et *Dudum prout in communem*, du 27 nov. 1290. Sbaralea, t. IV, p. 192 et 287; Potthast, 23151 et 23479. Peut-être s'agit-il de deux provincialats, comme le dit Spader, *Dimostrazione*, p. 52.

2. La commune s'était engagée à ne tolérer la construction d'aucune chapelle ou église dans un certain périmètre autour de la basilique de saint François. L'instrument de cet engagement se trouve dans le même recueil, n° 38.

3. Par exemple, dans le très curieux testament d'*Andreolus quondam domine Savie*, en date du 13 sept. 1284, on trouve parmi le grand nombre de frères du Sacro Convento, auxquels sont faits des legs, le nom de frère *Angelus de perusio tector* pour XL sous. *Instrumenta diversa pertinentia ad S. C.*, n° 18 du recueil V.

4. *Annales*, 1277, t. V, p. 25.

5. Ce nom était celui d'une des plus illustres familles de Pérouse au XIII^e siècle. Voy. les historiens de cette ville, ainsi que les pièces publiées dans le *Bolletino della Società Umbra di Storia patria*, t. II, p. 131, où, dans une pièce datée du 31 déc. 1217, on voit que cette commune avait alors pour *camerarius et sindacus* Bonifazio Coppoli. Un certain Ugolino Coppoli est mentionné parmi les témoins de l'acte. Cf. p. 140, 145; t. I, p. 141, et note 3, p. 152. Voy. aussi Spader, *Dimostrazione*, p. 51. Un document récemment publié fournit les renseignements les plus circonstanciés sur les relations de Jacques Coppoli avec les Franciscains. C'est l'acte par lequel il leur donne, en

ministro coram fra deodato custode perusii et fratre Angelo socio meo quod semel coram uxore et iacobutio et alia domina interrogavit fratrem leonem socium sancti Francisci utrum indulgentia que est in Portiuncula esset vera. Qui respondit sic et dixit quod b. Franciscus [108 a] retulit sibi in hec verba quod peccii a papa quod faceret indulgentiam in loco supradicto in anniversario consecrationis. Et papa respondit Quantum vellet. Et dixit papa de uno anno, et de tribus. Et venerunt usque ad vii. Et sanctus Franciscus non erat contentus. Tunc dixit ei papa quantum vellet. Qui respondit. Volo pater sancte si placet sanctitati vestre ut propter beneficia que fecit deus in loco illo et adhuc faciet ut omnes qui ibi venerint bene contriti et confessi habeant indulgentiam omnium peccatorum suorum ut non habeant ulterius brigam. Et papa respondit. Concedo quod ita sit. Et cum scivissent Cardinales dixerunt pape quod revocaret quia erat in preiudicium terre sancte. Et papa dixit. Nullo modo revocabo postquam promisi. Et illi dixerunt. Artate quantum potestis. Et tunc papa dixit quod valeret tantum per diem naturalem. Et cum exiret b. Franciscus a papa post concessionem audivit vocem dicentem sibi. Francisce scias quod sicut hec indulgentia data est in terra ita confirmata est in celo. Et dixit s. Franciscus ad fr. Leonem teneas tibi secretum hoc et non dicas usque circa mortem tuam quia non haberet locum adhuc quia hec indulgentia occultabitur ad tempus sed dominus trahet eam extra et manifestabitur. Et post tempus iterum dompnus Jacobus interrogavit dictum fr. Leonem volens certificari magis de hoc. Et fr. Leo respondit quod ita erat sicut dixerat sibi. Et predicta domina maytana confirmavit coram predictis dictum domini Jacobi. Et dompnus Jacobus sacerdos sancte Lucie de Colle qui supradictus est Jacobus confirmavit totaliter coram predictis dictum domini Jacobi. Et hec omnia acta sunt xiiii kal. septembris infra octavam assumptionis b^e Marie in loco olim fratris Egidii⁴.

III. *Témoignage de Fr. Oddo d'Aquasparta.*

Il nous est fourni par Bartholi², qui le fait précéder d'une rubrique explicative.

s'en réservant la jouissance viagère, le *locus montis ruiti*, c'est-à-dire toute la colline au sommet de laquelle se trouvait l'ermitage de frère Egide et où il était mort. Ce très pittoresque couvent, qui est encore habité par des frères Mineurs de l'Observance, se trouve à cinq minutes de Pérouse, en sortant par la porte Saint-Ange. L'acte de donation, en date du 14 février 1276, a été publié par M. A. Rossi dans le *Giornale Scientifico-Agrario* de Pérouse (1865) et reproduit dans la *Miscellanea*, t. IV, p. 157. Il y est appelé : *Dominus iacobus domini boncontis coppoli*.

1. Sur ce document, voy., outre les éditions et manuscrits indiqués plus haut, Conform., 153 b.

2. Sur Bartholi, voy. ci-après, p. 310. L'attestation est donnée ici d'après le

Modo sequitur aliud testimonium trium fratrum sollempnium in sanctitate et veritate quod testimonium dedit mihi fratri Francisco Bartholi scriptum in carta bene antiqua et de pulcherrima lictera frater angelus Gregorii de Gualdo qui est multum antiquus in ordine et vidit ut plurimum quasi omnes socios beati Francisci.

Ego frater Oddo Aquaspartanensis¹ et frater Raynerius de Aretio² et frater Marinus Assisinas³ audivimus ab ore fratris Massei de Marignano quod sanctus Franciscus impetravit a domino papa hanc indulgentiam ut omnes qui venerint ad ecclesiam beate Marie in Portiuncula bene confessi et contriti, habeant indulgentiam omnium peccatorum suorum. Dixit enim nobis quod ipse erat cum beato francisco quando ipse venit ad dominum papam et petiit ab eo ut ipse faceret in ecclesia beate Marie superius prelibate magnam indulgentiam. Et dominus papa respondit sibi. Vis indulgentiam trium annorum. Et sanctus Franciscus dixit. Quid est hoc? Et item dominus papa. Vis ut faciam sex annorum? Et sanctus Franciscus. O domine quid est hoc? Et item dominus papa. Quod vis ut faciam tibi. Et sanctus Volo ut omnes qui venerint contriti et confessi habeant indulgentiam omnium peccatorum suorum. Et dominus papa respondit. Fiat in nomine domini, amen⁴.

IV. Témoignage de Pierre Zalfani⁵.

Dans la pièce déjà décrite plus haut (voy. p. 290), l'attestation de Benoit d'Arezzo est immédiatement suivie de celle de Pierre Zalfani.

Coram fratre Angelo ministro⁶, fratre Guidone⁷, fratre Bartholo de

ms. 344, fol. 14 b-15 a (17 b-18 a de la nouvelle foliotation); on la trouve aussi dans le manuscrit IV du recueil XII des *Instrumenta diversa*, fol. 131 b s.

1. Papini dit qu'il était oncle du cardinal Matthieu d'Acquasparta et fut provincial d'Ombrie en 1254. *Storio del Perdono*, p. 33. Cf. Spader, p. 61 s. Un instrument notarié nous le montre ministre de cette province le 10 juin 1253. *Miscellanea*, t. IV, p. 145. Cf. ms. 344, 42 a 2.

2. Sur Reynier d'Arezzo, voy. plus haut, p. 291, note 2.

3. Neveu de frère Masseo. Fior., éd. Amoni, p. 382 et 386. L'évêque d'Assise Théobaldo, dans sa notification de l'Indulgence, indique la date de sa mort, 1307 ou 1308, selon les manuscrits. Spec., 82 b. Voy. ci-après, p. 307.

4. Ce document a été publié par Spader, *Dimostrazione*, p. 59 s.; Papini, *Perdono*, p. 33.

5. Donné aussi par Bartholi. Ms. 344 d'Assise, fol. 12 a-12 b (15 a-15 b, foliotation moderne). Ms. Vat. 4354, 157 a. Publié par Papini, *Storia del perdono*, p. 38; A. SS., oct., II, p. 89 a; Grouwels, p. 88; Spader, *Dimostrazione*, p. 42. Cf. Spec., 82 b et 75 b, où on en trouve deux mauvaises leçons. Voy. aussi *ibid.*, fol. 77 a.

6. Sur ce frère, voy. ci-dessus, p. 293.

7. Probablement *Guido da Siena*, mort le 6 déc. 1290 et enseveli à Assise.

perusio et aliis fratribus in loco Portiuncule Petrus Zalfanus¹ dixit quod interfuit consecrationi supradicte ecclesie sancte Marie de Portiuncula et audivit beatum Franciscum predicantem populo coram septem episcopis et habebat quandam cedulam in manu et dixit. Ego volo vos omnes mittere ad paradisum et annuntio vobis indulgentiam quam habeo ab ore summi pontificis. Et omnes vos qui venistis hodie et omnes qui venerint annuatim tali die bono corde et contrito habeant indulgentiam omnium peccatorum suorum. Ego volui pro octo diebus sed non potui.

V. Opusculé d'Olivi.

C'est aux Franciscains du collège Saint-Bonaventure de Quaracchi que nous devons la publication d'un document inconnu jusqu'ici et de la plus haute importance pour la présente discussion². Né en 1248, à Sérignan (Hérault), Pierre-Jean Olivi entra dans l'ordre en 1260. Des travaux récents ont achevé de faire complètement la lumière sur la vie de cet homme, qui, par son ardeur et sa sainteté, se trouva à la tête des zéloteurs de la province de Narbonne et mourut le 44 mars 1298³, bruyamment condamné par les uns, porté aux nues par les autres.

Or, à une époque très voisine de 1279, il écrivit une *disputatio*

Voy. Jacobilli, *Vite de Santi*, t. III, p. 151; Wadding, *Ann.*, 1290, n° 16, t. V, p. 239, et surtout Arturus, *Martyrol. fr.*, p. 595.

1. Voy. Grouwels, p. 88.

2. *Fr. Petri Joannis Olivi quæstio hucusque inedita de indulgentia Portiunculæ*, plaquette in-12 de 24 p. Quaracchi, 1895. Publié d'abord dans les *Acta ordinis Minorum vel ad ord. quoquo modo pertinentia in lucem edita jussu et auctoritate Rmi P. Aloysis a Parma Totius ordinis fr. Minorum ministri generalis*. Ann., XIV (juilii 1895), fasc. VII.

3. Ehrle, *Archiv*, t. III, p. 408-540, *Olivi's Leben und Schriften*. Voy. *ibid.*, t. II, p. 289-300. Cf. p. 129, 142, 149, 360-416. Dans le *Firmamentum trium ordinum*, Paris, 1512, on trouve le *Tractatus sive expositio super regulam b. p. Francisci secundum divinum doctorem fr. Petrum Johannis [Incipit] Quamvis ex his*; éd. Venise, 1513, IIIa pars, 106 a, 1-124 b 1. Cf. Marc de Lisbonne, *Cronique*, II, p. 301 ss. Voy. aussi *Archiv*, t. I, p. 544; Conform., 81 b 1, 126 b 1; Glassberger, p. 100; Tocco, *Eresia*, p. 485; Helyot-Migne, *Dict. des ordres religieux*. Voy. Narbonne, t. II, col. IIII ss.; *Zeitschrift Brieger*, t. VI, p. 133; P. Ign. Jeiler, *Histor. Jahrbuch des Görres Gesellsch.*, III, p. 648-659. Pour les manuscrits, voy. Alessandri, *Inventario dei Manoscritti di Assisi*, n° 52 et 361, les codex 198 et 199 de Pistoja et 336 de la bibl. Anton. à Padoue. — Ces indications ne sont naturellement données qu'à titre de complément et la bibliographie proprement dite devra être cherchée dans le répertoire de M. Chevalier, col. 1675. De longs extraits de sa *Postilla* sur l'Apocalypse ont été publiés dans Döllinger, *Beiträge zur Seckengeschichte des Mittelalters*, t. II, p. 527-585 (travail très défectueux).

fort intéressante sur l'Indulgence de la Portioncule. Dans la première partie, il étale en quelque sorte toute la série des arguments par lesquels on l'attaquait, et il le fait avec une précision et une netteté à laquelle les polémistes du xvi^e siècle n'atteindront pas; puis, après avoir ainsi fourni les arguments de ses contradicteurs, il leur répond et en fait éclater la faiblesse.

Les arguments historiques ne paraissent que par surcroît. Vers 1279, on ne pouvait pas invoquer contre l'Indulgence le silence de saint Bonaventure, car on aurait pu trouver encore des fidèles qui avaient assisté à la publication solennelle du pardon. Les adversaires se servaient donc d'arguments, soit ecclésiastiques, soit théologiques : 1^o l'Indulgence de la Portioncule porterait préjudice à celle de la terre sainte; 2^o trop facile à gagner, elle serait une incitation au péché; 3^o concédée à une chapelle inconnue, elle est invraisemblable et n'a pas été publiée avec les garanties nécessaires; 4^o on ne saurait assigner de raison suffisante à une faveur si inouïe; 5^o elle énerve le sacrement de pénitence, etc., etc.

Je ne connais rien de plus serré ni de plus vivant que l'argumentation par laquelle Olivi répond à ses contradicteurs. Il faut lire et relire cela pour comprendre ce qu'était pour les Franciscains spirituels l'Indulgence de la Portioncule et retrouver chez un disciple bien authentique du Poverello l'émotion que celui-ci dut ressentir à Pérouse lorsque le souverain pontife la lui octroya. Je dois ici me borner à transcrire le passage qui contient les indications historiques les plus précises.

Ex parte etiam fide digni testimonii hoc patet. Nam huiusmodi indulgentia testificata est per Patris nostri et sociorum ejus divinissimorum et famosissimorum viva eloquia, per visionem cœlestium non contemnenda oracula et per multitudinis stupendo more commota corda tam ad concurrendum quam ad pœnitendum, et hoc nullo eam a principio prædicante, sed potius contradicentibus non solum æmulis, sed etiam fratribus ipsis, qui usque hodie publice asserunt, nullum super hoc chartæ privilegium se habere, quæ autem fuerint verba a prædictis patribus nostris relata, quæ etiam visionum oracula a personis fide dignis visa et enarrata, quia apud plures satis est de hoc scriptum ideo hic omitto, quamvis et ego ipse ab iis, qui immediate aliquid de his viderant fide digna relatione perceperim. Unde et a fide digno viro audiui, sæpe se audivisse a beato Aegidio, quod frequenter tam sibi quam primordialis sociis beatus Pater dixit : « Auditis quæ ego audio ? » quibus se non audire respondentibus fatebatur se audire voces et strepitus diversarum gentium et linguarum confluentium ad sacrum locum præfatum. Et ipse frater Aegidius solitus erat dicere, quod si mundus sciret gratias in loco illo paratas non solum de propinquis,

sed etiam de terræ finibus non solum fideles, sed etiam infideles venire deberent (*loc. cit.*, p. 13-14).

Dans cette page, comme dans plusieurs autres, les grandes lignes de la tradition sont supposées implicitement et cette confirmation indirecte fait, à mon avis, définitivement passer la concession de l'Indulgence parmi les faits historiques qui ne peuvent plus être sérieusement contestés.

DEUXIÈME SÉRIE (1340, *circa*).

I. Témoinage de Jean de l'Alverne.

Ce frère, né en 1259, est un des plus connus parmi ces Franciscaïns de la Marche d'Ancône, dont les *Fioretti* nous ont conservé le souvenir lumineux et ému. Esquisser son histoire conduirait trop loin, et il suffira d'en indiquer ici les sources, en particulier celles qui ne sont pas fournies par les recueils spéciaux¹. Il mourut le 9 août 1322.

La longue liste de garants qu'il donne ne contient guère que des frères que nous savions par ailleurs avoir été ses maîtres ou ses amis.

Nous en empruntons le texte à Bartholi, qui, suivant son habitude, le fait précéder d'une rubrique².

Modo sequitur aliut testimonium dignissimum sancti fratris Iohannis de Alverna, quem ego frater Franciscus Bartholi de Assisio vidi et cognovi et sibi locutus frequenter fui.

Frater benedictus de Aretio sotius beati Francisci et indutus ab eo et minister quondam romanie et marchie tempore beati Francisci³, frater

1. *Acta SS. Augusti*, t. II, p. 453-474 (éd. d'Anvers, 735); *Fioretti*, 49-53, et V^e considération sur les stigmates; Marc de Lisbonne, *Croniche*, t. II, p. 439-446; *Chronique des XXIV généraux*, ms. 329 d'Assise, fol. 133 a; *Conform.*, 64 b-65 b (éd. 1510); fol. 74 a, éd. 1590; Arturus, *Martyrologium*, p. 359, article documenté où se trouvent indiquées beaucoup de sources autres que celles-ci; Ridolfi, *Hist. Ser.*, 110 a; Felice da Corchiano, *Vita del B. Giovanni da Fermo detto della Verna*, col testo (latino) a fronte. Assisi, 1881, in-12, 102 p. Ce volume renferme le texte du codex (Sa Croce, n° 546), XXVII, II dext. de la Laurentienne. Cf. Wadding, *Ann.*, 1322, 49 (t. VI, p. 385-396, et alibi).

2. Ms. 344 d'Assise, 14 a-14 b (17 a-17 b, fol. mod.). Voyez ci-après. Ce témoignage de Jean de l'Alverne n'a été connu des Bollandistes que sous la forme abrégée par Wadding. *Voy. A. SS.*, oct., II, p. 892. Il a été publié intégralement par Spader, *Dimostrazione*, p. 57 ss.; Papini, *Perdono*, p. 31 s., et en abrégé par *Conform.*, 153 b 1.

3. Sur Benoît d'Arezzo, voy. plus haut, p. 292.

Angelus de burgo sotius beati Francisci¹, frater Corradus de offida provincie marchie² frater gratianus sotius sancti fratris Egidij³ tertii in ordine post beatum Franciscum qui frater egidius fuit altissime contemplationis, frater Raynerius sotius venerabilis dicti fratris benedicti⁴, frater Andreas de Burgundia⁵, frater Matteus milex⁶, frater Egidius de

1. Sur la vocation de ce frère Ange, voy. Fior., 26; Conform., 119 b 2; Spec., 58 b; Vat. 4354, 62 a (cf. Spec., 46 b; Vat. 4354, 10 b). Que S. Fr. l'envoya nu à Borgo S. Sepolcro, Spec., 31 a; Arturus, *Martyrol.*, p. 293 (7 juillet); Jacobilli, *Vite de Santi*, t. II, p. 9. Voy. dans ces deux derniers ouvrages l'indication des autres autorités.

2. Conrad d'Offida fut un des chefs de l'étroite Observance à la fin du XIII^e siècle. En 1294, il fut un de ceux qui députèrent Angelo Clareno et Liberatus à Célestin V pour lui demander l'autorisation de pratiquer la règle à la lettre. *Tribul. Archiv*, t. II, p. 308. En relations avec Hubert de Casal, dont il fut à certains égards l'inspirateur (voy. Spec., 181 b), il fut appelé à comparaître devant Jean de Mouron (*Archiv*, II, p. 312 ss.). Il avait beaucoup fréquenté frère Léon. — Après avoir habité les ermitages de la Marche, Forano, Sirolo et l'Alverne (*A. SS.*, oct., II, p. 860; Salvator Vitale, *Monte Serafico della Verna*. Florence, 1628, p. 258 ss.), il fut de famille à la Portioncule (Conform., 163 a, 1) et mourut à Bastia (près Assise) le 12 déc. 1306. Conform., 119 b. Aussi zélé qu'Hubert de Casal, mais sans en avoir les impatiences, les révoltes et les manies scolastiques, il est une des plus belles figures de la troisième génération franciscaine. Il est de tous les disciples de saint François celui qui a le mieux senti et compris la nature, et les légendes trop peu connues qui se rattachent à son nom sont parmi les plus délicieuses du moyen âge (voy. en particulier l'histoire de son oiseau, de son loup de Forano, etc.). Conform., 60 a; Fior., 42; *Speculum*, 142 b; Vat., 4354, 73 b; Fior., 43; Spec., 141 b; Vat. 4354, 72 b; Fior., 44; Conform., 69 a 2. Sur les divers traits de sa vie, voy. Conform., 153 a 1; Spec., 77 b; Conform., 51 b 1, et 182 a 2; Arturus, *Martyrologium*, p. 605; Jacobilli, *Vite dei Santi*, t. III, p. 168-172, et les autorités qu'ils indiquent.

3. *In dicto loco [Sancti Marini] iacet sanctus frater Gratianus quem puto socium fuisse sancti fratris Egidii*. Suivent de nombreux et pittoresques détails sur ce disciple formé par frère Egide. Conform., 59 b 2. Ce frère Gratien assista son maître mourant. *Acta SS. aprilis*, t. III, p. 244; cf. *ibid.*, 239 et 243; *Chron. XXIV gén.* Ms. d'Assise, 329, 33 a 2 ss.; Arturus, *Martyrol.*, p. 139 (30 mars).

4. Sur ce frère Reynier, voy. plus haut, p. 291, note 2.

5. Fr. André de Bourgogne fut longtemps compagnon de frère Egide. Wadding, *Ann.*, 1262, 20 et 42 (t. IV, p. 191 et 198); *Chron. XXIV gén.* Ms. 329 d'Assise, 26 a 2 ss.; *An. fr.*, t. III, p. 99 ss.; Arturus, *Martyrol.*, p. 626 s. (24 décembre).

6. Il est bien difficile de savoir au juste qui est désigné sous le nom de frère Matteus Milex. Serait-ce frère Matteo de Castiglione Aretino dont il est question dans la V^e considération sur les stigmates? Fior., *Amoni*, p. 250-253, ou frère *Matheus tunc (circa 1260) provincie Marchie minister... vir mirabilis mansuetudinis sanctitatis et simplicitatis*. *Chron. tribul. Arch.*, II, p. 279; Fior., 48; Spec., 222 a; *Chron. XXIV gén.* Ms. 329 d'Assise, fol. 84 b 1.

Capocio de Assisio¹, frater Marinus de Assisio², frater Iohannes de assisio³, frater Thomas de Assisio, frater Angelus de Perusio⁴, frater Iacobus de Falleron⁵, frater Iacobus de massa de marchia⁶, frater Thomas de Trevio⁷, frater Augustinus de Roma⁸. Hii omnes fuerunt excellen-

1. Egide Capoccio d'Assise est qualifié de *Vir magne sanctitatis* par Conform., 52 b 2; Arturus, *Martyrol.*, p. 385 (22 août); Jacobilli, *Vite dei Santi*, II, p. 151 (21 août). Aurait habité Rivo Torto. Papini, *Storia*, t. I, p. 178. Sa tombe : Papini, *Storia*, II, p. 207. C'est très probablement lui qui est nommé *alter Egidius* dans la Chronique des tribulations (*Archiv*, III, p. 263).

2. Pour ce frère, voy. p. 307.

3. Le socius de frère Egide? Voy. 3 Soc. prol.

4. Impossible de trouver rien de satisfaisant sur frère Thomas d'Assise; quant à frère Ange de Pérouse, c'est probablement le ministre provincial dont il a été question plus haut, p. 293.

5. Jacques de Fallerone apparaît dans les Fioretti comme ami de Jean de l'Alverne et de Masseo. Fior., 32; Conform., 51 a 2; Spec., 106 b; Vat. 4354, 90 b. — Fior., 51; Conform., 70 a 2; Spec., 148 a; Vat. 4354, 72 a; Arturus, *Martyrol.*, p. 326 s. (25 juillet), et les sources qu'il indique.

6. Jacques de Massa, *Claruit istius generatis* [*Johannis de Parma*] *temporibus perfectissimus vir frater Iacobus de Massa laycus de provincia Tuscie de quo dicebant sanctus fr. Egidius de Assise, Matheus de Montino, fr. Juniperus et fr. Lucidus, omnes viri sanctissimi quod sibi Deus in tantum aperuerat ostium suorum secretorum quod nullum in mundo sciebant eo in revelationibus altiore.* Chron. XXIV gén. Ms. 329 d'Assise, 84 a 2-84 b 1. Ces lignes de la Chronique des xxiv généraux sont destinées à introduire le récit de la fameuse et admirable vision qu'eut Jacques de Massa sur les destinées de l'ordre et où l'on voit saint Bonaventure armé de griffes de fer aiguës comme des rasoirs. Ce récit se trouve dans les Tribulations, *Arch.*, t. II, p. 280 ss.; *Speculum*, 222 a ss.; Fior., 48 (Amoni, p. 169; Cesari, p. 90). Dans la plupart des éditions, le nom de Bonaventure est remplacé par « un frère, » mais les manuscrits donnent son nom. Voy. par ex. Ms. 651 d'Assise, fol. 85 b. Jacques Fallerone lui apparaît (Fior., 51). Cet épisode ne se trouve pas dans le récit parallèle du Spec., 148 a, ni dans celui du ms. Vat. 4354, 72 b. — En relations avec frère Simon d'Assise, Fior., 41 (Amoni, p. 140; Cesari, p. 74; Conform., 62 a 2). — Qu'il fut l'anneau intermédiaire de la tradition entre frère Léon et frère Ugolinus de Monte Sanctæ Mariæ. Conform., 121 b 2; Spec., 96 a; Vat. 4354, 56 b. — Le ms. Vat. 4354, 135 a-138 a, renferme cinq chapitres de Verba sancti fr. Jacobi de Massa : De triplici statu anime, — De sensibus corporalibus, — De studio anime, — De conflictu rationis et conscientie, — De scutis patientie. Que frère Masseo lui avait raconté l'épisode du sermon aux oiseaux de Bevagna. Fior., 16; Amoni, p. 56; Cesari, p. 30; Spec., 63 b; Vat. 4354, 101 a. Voy. en outre : Spec., 109 b; Vat. 4354, 149 a; *Archiv*, t. II, p. 277; Arturus, *Martyrol.*, p. 593 (5 décembre).

7. Thomas de Trevi, encore un des chefs du parti de l'étroite Observance (voy. Chron. Tribul. *Archiv*, t. II, p. 308), appelé sans doute, par suite d'un lapsus de copiste, *Thomas de Tericio* par Marc de Lisbonne, II, p. 308. Voy. Arturus, *Martyrol.*, p. 602 (10 décembre). Trevi est un village sur la route qui conduit de Foligno à Spolète.

8. Inconnu.

tissimi viri in sanctitate et veritate et antiquissimi homines in ordine, et omnes fuerunt cum sotiis beati Francisci et ab hiis omnibus et multis aliis fide dignis audierunt a fratre Masseo precipuo sotio beati francisci, viro sanctissimo et probato in omni sanctitate et veritate, quod ipse fuit cum beato Francisco ad pedes summi pontificis, quando indulgentiam sancte Marie de Portioncula impetravit et eam summus pontifex liberalissime concessit.

Le dépouillement effectué dans les notes ci-dessous paraîtra peut-être laborieux, mais ce labeur ne saurait surprendre ceux qui connaissent par expérience la joie qu'il y a à voir s'animer peu à peu un document qui, au premier abord, a pu sembler sans valeur. Celui-ci met en présence les membres d'un cénacle de spirituels qui ont influé non seulement sur l'histoire de l'ordre, mais sur celles de toute l'Église. C'est un résumé anticipé d'une partie des *Fioretti*, et, si l'autorité de cette liste est démontrée par ce fameux recueil, on peut dire qu'à son tour cette liste étaye tout le groupe des *Fioretti* qui concerne les Franciscains de la Marche.

II. Paroles d'Hubertin de Casal.

(1305.)

Les courtes paroles consacrées par Hubertin de Casal¹ à l'Indulgence de la Portioncule ont été beaucoup trop négligées par les historiens. Écrites sans aucune préoccupation testimoniale, elles acquièrent de ce chef une importance particulière. Pour bien donner le mouvement de pensée qui amène ce passage, il est reproduit ci-après avec une partie du chapitre dont il forme la fin.

Il est évident que celui qui a écrit ces lignes considérait l'Indulgence comme une chose avérée et connaissait toute une série de récits merveilleux sur la façon dont elle avait été obtenue.

Si l'on tient compte du fait qu'il était né en 1259 et qu'il fut l'homme de sa génération le plus au courant des souvenirs historiques de l'ordre, on voit l'importance d'un pareil témoignage.

On ne s'étonnera pas de ne pas trouver ici une notice complète

1. Né en 1259, il entra dans l'ordre à quatorze ans, fut pendant neuf ans *lector theologiae* à Paris, puis retourna en Italie, où durant quatre années il continua à enseigner. Devenu prédicateur, il finit par se faire imposer silence et fut envoyé à l'Alverne, où, en 1305, il composa son *Arbor*. Voy. Wadding, *Ann.*, 1299, t. V, p. 417 s.; Marc de Lisbonne, *Croniche*, t. II, p. 410, et t. I, p. 315-326; Ridolfi, *Hist. Ser.*, fol. 334 b; *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte*, t. II, p. 129-151; t. III, p. 119-124; *Miscellanea franciscana*, t. I, p. 171; t. II, p. 164. Voy. aussi *Conform.* (éd. 1510), 104 a 1; *Speculum*

sur la vie de cet homme étrange qui attend encore, après tant de siècles, un biographe indépendant.

Plus prudent ou plus habile, il serait devenu un des plus grands saints du XIII^e siècle; il avait l'indignation trop prompte et mettait une sorte de frénésie à dévoiler les misères de sa famille. Il y a des gens qui ne lui ont jamais pardonné la malédiction qu'il a proférée contre les transgresseurs de la règle et les bâtards de l'ordre. Le P. Papini le traite encore de loup déguisé, *lupo mascherato*¹. Du reste Papini² vit fort bien que ce témoignage d'Hubertin implique l'existence, au moment où il écrivait, d'une légende très développée sur l'obtention de l'Indulgence : *Qui fra Ubertino coll' intronettere in quest' affare la SS. Virgine mi fa accorto, che letto aveva la ridicola relazione di Michele Bernarduzzi (se persona vera o finta nol so bene). Ma non se ne giovo, sol due ingredienti gustando del gran pasticcio, cioè la concessione in cielo per riguardo a Maria, in Terra poi per riguardo al supplice Francesco.*

Papini aurait pu tirer de cela un argument en faveur de l'Indulgence, car si l'imagination populaire avait déjà, en 1303, tant enjolivé le fait primitif, il s'ensuit que le pardon d'Assise était connu depuis longtemps et avait excité la dévotion de plusieurs générations.

Et in corona XII stellarum singulariter attribuitur virgini tota corona XII apostolorum, quia eius meritis fuerunt electi et post ruinam in christi morte in fide reformati et per eius instructionem edocti, et per eius orationes et suspiria spiritu sancto repleti : unde et virgini singulariter attribuitur tota per ipsos facta victoria mundi : quia ipsa virgo est singulariter illa civitas Apoc. electos omnes continens : in qua in typo XII apostolorum ponuntur XII preciosorum lapidum fundamenta : et similiter XII margarite ex quibus fiunt XII porte in typo XII evangelicorum virorum per quos XII tribus israel convertentur et denuo totus mundus ut infra dicitur. Quibus omnibus tanquam stellis XII virgo preclarissima coronatur quia tota illorum perfectio post filium sacratissime virgini attribuitur et ab ea efficacissime generatur. In cuius

(éd. 1509), 181 b; Papini, *Storia di S. Fr.*, I, p. 119; II, p. 240 ss.; *Notizie sicure*, p. 205-207, 272-273; *Annales franciscaines*, t. XVII (1890-92), p. 538, 591, 728, 831, 917, 1115. On trouvera l'indication d'un grand nombre d'autres sources dans le *Répertoire bibliographique* de M. Chevalier, col. 1079 et 2653; il est donc inutile que j'en grossisse cette notice. — Les renseignements sur sa vie proviennent soit de la *Chronique des tribulations* (*Archiv.*, loc. cit.) soit de l'*Arbor*, en particulier 210 b 1-211 a, et du prologue. — Un manuscrit peu connu de l'*Arbor* se trouve à la bibliothèque de l'abbaye de Subiaco, Codex n° 43. Le manuscrit N 52, de la Communale de Pérouse, ne renferme que le quatrième livre traduit en italien (fin du XIV^e siècle).

1. *Storia di S. Francesco*, I, p. 119, note.

2. *Ibid.*, t. II, p. 242.

signum iniciatio vi et vii status qui in Francisco et eius prole finaliter complebuntur, ut infra dicitur in sancte matris virginis fundamentum ecclesie accepit dum in loco sancte Marie de Portiuncula statum evangelicum in utroque sexu per franciscum et claram perfectissime inchoavit. Cui etiam ecclesie secunda die Augusti virgo beatissima a filio suo obtinuit in celis et Franciscus a papa in terris indulgentiam remissionis plenarie omnium peccatorum : vides ergo quod iocunde christus matrem glorificavit et quod potentissime et triumphaliter coronavit¹.

Ce n'est pas la seule allusion qu'Hubertin fasse à l'Indulgence; dans le prologue de son livre, il raconte comment, en 1284, il visita les sanctuaires de Rome, alla voir Jean de Parme à Greccio et fit le pèlerinage de la Portioncule.

Tunc romana sanctuaria visitans et ad angelum faciei iesu vere sanctissimum Ioannem de parma et ad rupem deveniens letus et ab ipso confortatus, absolutus, et instructus in die indulgentie secunde diei Augusti intravi ecclesiam beate Marie de Portiuncula de Assisio et iuxta eam pernoctavi. In qua gloriosa virgo Maria que primo christi personam in bethlehem pepererat in francisco et clara et eorum ordinibus peperit eius vitam : ubi tantam immutationem accepi et nomen vite, spiritum christi et sancte regule intellectum quod tunc frustra credidi me unquam communibus relaxationibus inquinari².

III. Témoignage du B. François de Fabriano.

Les quelques renseignements qui suivent nous viennent d'un tout autre point de l'horizon franciscain. Jusqu'ici, nous n'avons eu affaire qu'au témoignage de membres du parti des spirituels; avec le B. François de Fabriano, nous abordons un frère Mineur du parti que l'on a si bien appelé l'observance commune³.

Les Bollandistes, qui auraient voulu donner ses *Acta* (A. SS. Aprilis, t. III, p. 89 et suiv.), ont dû se résigner à rééditer ce qu'en dit Wadding, non sans se plaindre amèrement du mauvais vouloir qu'ils avaient rencontré auprès des Conventuels de Fabriano. On eut beau les solliciter par lettres et de vive voix, ils firent la sourde oreille et laissèrent les nombreux documents de leur couvent continuer à moisir dans des armoires ou à y être la *præda blattarum et tinearum*.

Les Bollandistes étaient allés jusqu'à solliciter l'intervention des supérieurs de l'ordre. Ce fut en pure perte. On leur répondit, il est

1. *Arbor vite crucifixe*, lib. IV, cap. XI (fol. 202 a 2 f.).

2. *Arbor vite crucifixe* : *Primus prologus libri primi*, fol. 1 b 1 f.

3. Cela ressort du fait qu'il n'est jamais nommé parmi les spirituels et aussi de certains traits de sa vie. Il fut en particulier un grand *aggregator librorum*, chose abominable aux yeux des spirituels.

vrai, fort poliment, et ils reçurent même un envoi du gardien du couvent de Fabriano; mais on devine leur ébahissement en y trouvant une toute récente *Vita del Santo* écrite dans un but purement édifiant¹.

Les érudits qui partent en voyage d'études devraient lire et relire cette page des célèbres hagiographes, ou plutôt l'emporter comme une sorte de relique qu'ils presseraient sur leur sein quand ils veraient se fermer, tantôt brusquement, comme s'ils étaient des diables ou des voleurs, tantôt avec mille protestations, les portes auxquelles ils vont frapper.

Une coutume fort naturelle et bien douce permet d'adresser à la fin des préfaces des remerciements à ceux qui ont obligeamment aidé les auteurs, et un érudit parisien célèbre a même tiré de ses lectures de préfaces un répertoire des bonnes adresses. Il ne serait que juste de lui donner la possibilité d'en fournir un des mauvaises adresses.

On y verrait bien des figures intéressantes depuis celle de ce saint évêque, qui devine en tout chercheur « un Allemand, » quelle que soit du reste sa patrie ou sa langue, et croit accomplir une mission de salubrité publique en jetant dehors l'intrus, jusqu'à ces douces nonnes que le pas du laïque sur les dalles du cloître suffit à effrayer et qui, avant même de savoir au juste quel manuscrit on désire voir, répondent bien vite : *Non c'è! Non l'abbiamo!*

Les difficultés rencontrées par les Bollandistes sont ici d'autant plus regrettables que le témoignage de François de Fabriano sur l'Indulgence est celui d'un témoin oculaire, puisqu'il serait allé la gagner à Notre-Dame-des-Anges le 2 août 1268.

La légende de ce saint, telle que nous l'avons, n'a que l'autorité très limitée qui s'attache aux documents, souvent de valeur très diverse, mis en usage par Wadding et acceptés par lui sur pied d'égalité. Ils sont souvent écourtés ou combinés au point qu'il est impossible de se rendre compte du texte primitif.

Né le 2 septembre 1254, François de Fabriano entra dans l'ordre en 1267, gagna le pardon l'année suivante et eut à cette occasion un entretien avec frère Léon.

Plus tard, il composa un petit traité sur l'Indulgence. Comme dans ce traité il déclare avoir vu la notification de Théobald, évêque d'Assise, on en conclut que celle-ci, qui n'est pas datée, est antérieure au 22 avril 1322, date de la mort de ce bienheureux².

1. A. SS., *loc. cit.*, p. 89.

2. A. SS., *loc. cit.*, p. 92 d; *ibid.*, Appendice, p. 991-999; Wadding, *Ann.*, 1251, n. 30 (t. III, p. 244 s.); 1267, n. 4 ss. (t. IV, p. 276 ss.); 1322, 1-26

Voici ce témoignage, encadré par quelques phrases de Wadding :

Sub tirocinii anno missus est [Franciscus de Fabriano] Assisium ad lucrandam Indulgentiam celebrem Portiunculæ, ubi familiare habuit colloquium cum beato Leone, sancti Francisci socio, confessario, et secretario, circa eiusdem sancti Viri stigmata, et modum obtentæ hujus Indulgentiæ quorum ipse testimonium perhibet in libello a se conscripto de veritate et excellentia hujus sacræ Indulgentiæ, cujus istud initium. *Ad memoriam in futurum. Ego Frater Franciscus de Fabriano inutilis et indignus Frater Minor quod legi et vidi sub sigillo authentico Domini Episcopi Assisiatis de Indulgentia sanctæ Mariæ de Portiuncula dictæ civitatis Assisi ecce nunc redigo in huiusmodi scriptum.* Et narrata universa historia eo modo, quo nos ex ejusdem Episcopi litteris, coëvisque auctoribus retulimus subjungit : *Et hoc testificatus est Frater Leo unus de sociis beati Francisci, vir probæ vitæ, quem ego Frater Franciscus vidi in anno quo veni ad Fratres quando ivi ad dictam Indulgentiam. Dixit enim¹ dictus Frater Leo se audivisse ab ore beati Francisci de dicta Indulgentia, ab eo, ut prædicitur, impetrata.*

Enfin, dans un opuscule intitulé *Chronica Fabrianensis*, et qui est pour auteur le B. François, on lisait, paraît-il :

Anno Domini MCC XVI, IIII Nonas augusti fuit consecrata ecclesia S. Marie de Angelis a VII episcopis. Et Dominus Honorius Papa III posuit ibi Indulgentiam a pena et a culpa. Et beatus Franciscus die illa sic Indulgentiam populo adnumpiavit, etc.²

On voit combien ce renseignement serait précieux et couperait court à une infinité de questions. Quel dommage que tous ces extraits soient fournis sans les garanties nécessaires, quant à leur origine !

IV. Notification de Fr. Théobald, évêque d'Assise.

Le présent document, qui se rattache par la date au groupe que nous venons d'étudier, inaugure pourtant un cycle tout nouveau, celui des pièces où est racontée toute l'histoire de la concession de

(VI, p. 377-384). Voy. aussi *A. SS.*, oct., t. II, p. 881, 891 et 892; *Conform.*, 69 b 1; Marc de Lisbonne, *Croniche*, lib. VII, cap. 1 (t. II, p. 384); Ridolfi, *Hist. Ser.*, 100 a et b; Grouwels, p. 82 ss.

1. Ici le texte des Boll. (*A. SS.*, oct., II, p. 891) ajoute *mihi*, ce qui change singulièrement la portée de ces lignes. Mais comment savoir laquelle des deux leçons est la vraie ?

2. *A. SS.*, oct., II, p. 892. Il semble, à lire le P. Melchiorri (*Leggenda di S. Francesco scritta dalli suoi Compagni*, p. 196-199), qui écrivait en 1856, qu'il ait eu sous les yeux le manuscrit même de François Fabriano.

l'Indulgence. C'est une véritable compilation que nous avons devant nous; mais ce qui donne à celle-ci un caractère tout spécial, c'est qu'elle ne met en œuvre que les attestations qu'on a déjà vues. Fr. Théobald, en l'écrivant, ne fait guère qu'apposer son visa épiscopal à ces témoignages et leur donner l'approbation de l'*Ordinaire*.

Les copies qui nous sont parvenues de cette lettre sont malheureusement dépourvues de date ou portent des dates qui paraissent erronées. Celle qui a servi aux Bollandistes portait la date 1327¹, qui est manifestement trop tardive, puisque le B. François de Fabriano, mort en 1322, connut ce document; mais tout s'explique fort aisément si on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur le grand nombre de copies qui furent exécutées de ces documents et si l'on admet que 1327 est la date, non de l'original, mais de la copie.

Aux archives du Sacro Convento d'Assise est conservé l'original d'une lettre analogue, qui sera caractérisée tout à l'heure, au revers de laquelle on lit : *Carta pro indulgentia. Fiant duplicata que debent sigillari cum sigillo episcopi*. Or, si pour l'érudition historique les chartes les plus anciennes sont toujours préférées, il en est autrement pour les fideles, qui préfèrent toujours une attestation récente à une ancienne.

La mort du B. François de Fabriano nous fournit donc le terme avant lequel ont été données ces lettres (1322), et le contenu va nous fournir le terme après lequel elles ont été écrites.

Aux lignes 22 et 23 du diplôme d'Assise, on lit : *Et hoc refert frater Marinus nepos dicti fratris Massei qui ab ore dicti avunculi sui frequenter audivit. Predictus autem frater Marinus noviter circa annum Domini Millesimo CCC^o VII^o plenus dierum ac sanctitate quievit in Domino*.

A première vue, ce *noviter* semble indiquer une année tout à fait voisine, mais il est difficile de s'expliquer comment, si Théobald avait écrit en 1340, par exemple, il aurait hésité sur la date de la mort de Fr. Marinus, au point de dire *circa* 1307.

Quoi qu'il en soit, il ressort de ce qui précède que ces lettres ont été écrites entre 1307 et 1322. Peut-être en 1317, comme l'indique le prieur Locatelli².

1. A. SS., oct., II, p. 881.

2. Note manuscrite dans ses papiers (voy. ci-après, p. 309) : *L'originale di questa bolla è in Bologna e ricercato si trovo portare la data 1317*. Au fol. 51 du ms. de Bartholi (Codex 344 d'Assise), on lit dans la marge inférieure la note suivante, de la main de Papini : *Integrum exemplar hujus testificationis cum appenso sigillo et anno et mense et die et loco videlicet : Datum Assisi die S. Laurentii (10 août). Anno M^o CCC^o decimo, asservatur membranaceum*

Il est sans doute inutile de nous étendre longuement ici sur le personnage dont elles émanent. La question ne va pas sans soulever des difficultés de tout genre, qui ne pourront être aplanies que par un dépouillement consciencieux des archives du Sacro Convento provenant de cette époque. Les listes épiscopales d'Assise pour le commencement du xiv^e siècle sont dans le désordre le plus complet¹.

Parmi ces listes, les unes comptent deux évêques, entre 1295 et 1329, d'autres trois, d'autres quatre, et il est bien difficile de voir qui a tort ou qui a raison, puisque la plupart des auteurs gardent le silence sur leurs autorités.

Je suis assez tenté d'ajouter une nouvelle opinion et de supposer qu'il n'y eut qu'un seul évêque à Assise qui occupa le siège de 1295 jusqu'aux environs de 1329, et que ce fut précisément notre Théobald.

Ce qui est sûr, c'est que, le 13 février 1295, frère Théobald de l'ordre des frères Mineurs, jadis évêque de Stabie et de Castellamare, et qui à ce moment occupait le siège de Terracine, fut transféré par Boniface VIII à celui d'Assise².

Ce qui est sûr aussi, c'est que, par la bulle *Cura pastoralis* du 14 octobre 1329, Jean XXII confirme l'élection faite par le chapitre de Conrad d'Andrea comme évêque d'Assise, successeur *bone memorie Theobaldi*³.

La bulle de Jean XXII indique suffisamment que le siège d'Assise était vacant depuis assez longtemps et que la nomination de son successeur ne se fit pas sans difficultés; mais devrait-on attribuer à un seul et même frère Théobald un épiscopat de près de trente-quatre ans? cela n'a rien d'in vraisemblable, et on est tenté de soupçonner que les érudits sont tous allés un peu vite lorsqu'ils ont parlé d'un Théobald I^{er} et d'un Théobald II, sans compter ceux qui ont introduit, entre 1295 et 1329, Benedetto Castelli et Fra Thebano, *alias Theobaldus*, c'est-à-dire un troisième Théobald⁴.

in archivio Conventus nostri Perusii. Cf. Benoffi, *Compendio*, p. 26. Les efforts que j'ai faits en octobre 1894 pour retrouver ce précieux diplôme ont été inutiles. Le couvent des Conventuels de Pérouse a été supprimé et personne ne sait ce que sont devenues les archives. Cf. Papini, *Storia*, II, p. 245. Enfin Spader indique la date de 1319 que portait, paraît-il, une copie faite pour lui sur l'exemplaire de Bruges. *Dimostrazione*, p. 6, 31, et surtout 63 et 120.

1. Voy. *Serie quadruplici dei Vescovi della Città Serafica*. Assisi, 1872, broch. in-4^e de 26 p.

2. Ughelli, *Italia Sacra*, t. I, col. 542; *Disamina di S. Rufino*, p. 272; Cristofani, *Storia d'Assise*, 2^e éd., t. I, p. 252, 218 et ss.

3. Voy. la bulle dans la *Disamina di S. Rufino*, p. 405 s.

4. Voy. la *Serie quadruplici*, p. 13.

Ce qui me porte surtout à croire que Théobald II n'a rien à faire ici, c'est que certaines indications permettraient de rejeter son épiscopat cent ans plus tard, aux environs de 1425¹. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la notification que nous étudions s'appelait Theobaldo da Ponte ou Pontani² et fut enseveli dans la chapelle Sainte-Marie-Madeleine de la basilique inférieure d'Assise, chapelle fondée par lui.

Les magnifiques fresques dont elle est ornée, et qui ont donné lieu à bien des discussions, quant à leur auteur, sont en tout cas du commencement du xiv^e siècle³.

Le donateur y est représenté à deux reprises, une fois avec ses vêtements pontificaux, agenouillé aux pieds d'un saint évêque (S. Rufin?), une autre fois en simple *cappa* et saisissant avec une ardente dévotion la main de la Madeleine devant laquelle il s'agenouille aussi. Dans les deux fresques, il a les traits d'un vieillard très âgé⁴.

L'examen des indications fournies par la *Disamina di S. Rufino* sur les deux Théobald nous conduirait trop loin. Rien d'ailleurs ne pourra être conclu sans une nouvelle étude des diplômes de cette époque conservés au municipe d'Assise⁵.

1. Wadding, *Ann.*, 1425, n° VII (t. X, p. 89). Cette indication de Wadding, répétée par le P. Angelo (*Collis Paradiso*, I, p. 65), ne nous est pourtant garantie que par des catalogues manuscrits transmis d'Assise au célèbre historien et dont nous ignorons la valeur. Cf. *Serie quadruplici*, p. 25.

2. Le ms. de Bartholi 344 d'Assise, fol. 49b, fait précéder la lettre de la rubrique « Testificatio domini theobaldi de Ponte episcopi Assisii. »

3. Papini, *Notizie sicure*, p. 310, et Bruschelli, *Assisi*, p. 69, les disent de Buffamaleo; Fratini, *Storia della basilica*, p. 156, les veut de Taddeo Gaddi et Thode, *Franz v. Assisi*, p. 267 ss., les attribuerait volontiers à Giotto. Cf. Cristofani, *Storia d'Assisi*, 2^e éd., t. I, p. 253.

4. Il avait fait donation à la basilique d'un grand nombre d'ornements énumérés dans l'inventaire de 1370, avec la mention : *De dono D. fr. Theobaldi de Ponte episcopi Assisii sepulti hic*. Voy. Fratini, *loc. cit.*, p. 179, 183. — Il était originaire de Todi et y faisait de longs séjours. Un instrument des archives municipales d'Assise, en date de mai 1323 et publié par le P. Ehrle (*Archiv*, t. I, p. 253), porte l'indication *Actum in civitate Tuderti apud locum fratrum Minorum s. Fortunati in camera venerabilis patris domini fratris Theobaldi miseratione divina [episcopi assisinnatis]*, et le savant éditeur ajoute en note que, le 31 oct. 1319, le trésorier de la curie paya un messager *qui ierat ad episcopum Assisii in territorio Tudertino*, et ceci sur une indication trouvée par lui dans les Archives pontificales.

5. Outre les autorités déjà indiquées, voy. Angelo, *Collis paradisi*, I, p. 64-66. Cf. les corrections aux listes épiscopales qui se trouvent dans un cahier de Papini, intitulé : *Memorie storiche raccolte da Fra Niccola Papini*. Archives d'Assise, n° 84 du fonds moderne, et surtout un cahier analogue du prieur Paolucci Locatelli conservé dans ses papiers à la Canonica di S. Rufino, et où il a utilisé les documents recueillis par le chevalier Frondini. Theobaldo est

Le texte¹ de cette notification a été donné par les Bollandistes (A. SS., oct., t. II, p. 879 et suiv.), et leur leçon ne présente que des variantes insignifiantes avec celle de la pièce II du recueil XII des *Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum*².

TROISIÈME SÉRIE.

L'ouvrage de Bartholi³ et la notification de Conrad, évêque d'Assise.

Pour caractériser le travail de Bartholi, le plus simple est d'en citer le titre tout au long.

aussi nommé dans un bref du 4 sept. 1322 (*Archiv*, t. I, p. 27. Cf. p. 273). Tout ce qui a rapport à l'histoire d'Assise, durant cette période, est à refaire d'après les documents insérés dans les Archives. Cf. Papini, *Notizie*, p. 195 s.; *Cristofani*, 1^{re} éd., p. 123 ss.; 2^e éd., t. I, p. 209 ss. Ceci était déjà écrit lorsque j'ai trouvé dans l'instrument, n° 32, des *Inst. div. pert. ad. S. C.*, recueil III, la notification, en date de 1319 (les dates du jour et du mois sont laissées en blanc), faite par frère Théobald, évêque d'Assise, de la bulle *Sancta Romana* de Jean XXII (Datum Avenioni, III Kal. Jan. pont. nostri anno II^o). Il est aussi nommé dans l'instrument, n° 34, du même recueil, en date du 7 avril 1318.

1. Grouwels en indique un ms. conservé de son temps à Bruges au convent des Récollets, et qui aurait été apporté d'Italie par Ubertain de Casal. Voy. *loc. cit.*, p. 425. Cf. Spader, *Dimostrazione*, p. 63. Bartholi en donne le texte complet. Ms. 344 d'Assise, fol. 49 b-51 b. Éditions : A. SS., oct., II, p. 879. Cf. Wadding, *Ann.*, 1223, t. II, p. 57; *Speculum*, 1504, 81 b-83 a, éd. Spelberch. Anvers, 1620, I, p. 132-136. Grouwels, p. 96-101; Papini, *Perdono*, p. 39-42. Dans le *Speculum*, éd. 1504, 1509 et 1620, la fin de cette lettre a été agrémentée de détails fantaisistes.

2. Dans les additions faites aux Fioretti par le codex Angélique (voy. éd. Amoni, p. 383 ss.) on trouve un récit, qui est la traduction italienne de la notification de Théobald.

3. M. Faloci Pulignani (*Miscellanea*, II, p. 130) fait erreur en disant qu'il n'en existe plus qu'un manuscrit. Rien qu'aux archives d'Assise, il y en a deux et demi : 1^o le plus connu, inscrit sous le n° 344, décrit dans l'*Inventario* de MM. Alessandri et Mazzatinti, p. 60-61, et auparavant par Ehrle, *Archiv*, t. I, p. 470-507; voy. p. 486. Cf. *Miscellanea*, t. II, p. 8 ss.; A. SS., oct., II, p. 885. C'est toujours ce manuscrit 344 qui sera cité, sauf indication contraire. Jusqu'ici attribué au XIV^e siècle, il me paraît plus récent, peut-être du milieu du XV^e siècle. Pour abrégé, je le désignerai dans la discussion ci-après par B. 2^o Dans le recueil XII des « *Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum*, » on trouve sous le n° IV trois documents réunis là à cause de l'analogie de leur format, 15/22 cent., et réunis sous une reliure de parchemin : a) six feuillets de notes sur les généalogies de saint François et sainte Claire; b) l'ouvrage de Bartholi, qui occupe trente folios. L'ordre des matières y est d'abord le même que dans le ms. 344; mais, à partir du fol. 18 a (19 a du codex 344), il cesse de correspondre (je l'indiquerai par BB); c) enfin, entre

A la gloire du Dieu tout puissant et de la B. Vierge Marie et de notre B. Père S. François commence le livre de la sacrée Indulgence de Se-Marie-des-Anges ou de la Portioncule, dans lequel livre, moi

les folios 10 et 11 de BB a été introduit un fragment de la même main, mais qui là n'est pas à sa place. C'est une série de miracles sur l'Indulgence que je désignerai ci-après par BBB. Les vingt folios de ce fragment ont été numérotés en chiffres romains de I-XX et donnent des miracles, visions, etc., que l'on trouve aussi dans B, fol. 30 b, 19 a, 22 a, 33 b, 35 a, 23 a, 35 a, 37 a, 39 b, 19 b, 21 a, 24 a, 20 a, 37 b et 41 a. — Il sera utile de comparer ces trois codex. En les rapprochant, on constate que BB, jusqu'au fol. 18 a, correspond littéralement au contenu de B 1-19 a. Le dernier récit qu'ils ont en commun est celui qui a pour rubrique : *Modo sequitur miraculum quomodo a quodam fratre de ordine minorum in nocte ipsius indulgentie sacre visa est beata virgo Maria ibidem tenens filium manibus propriis et benedicientem populum qui astabat*. A partir de là (B 19 circa finem et BB 18 a initium), ils cessent de correspondre. BB ne contient plus qu'une partie des récits de B. La table de B ayant été donnée par la *Miscellanea*, t. II, p. 130 ss., je vais donner ici la table de BB, puisque ce codex semble n'avoir guère été étudié que par Papini.

BB 18 a. « *Modo sequitur aliud miraculum in quo expresse ostenditur quod illa indulgentia valet pro mortuis existentibus in purgatorio si pro eis oretur.* » Cf. B 29 b.

BB 18 b. « *Modo sequitur aliud miraculum in quo clare patet quod dubitantes de hac indulgentia excitantur et confortantur ut non dubitent sed credant.* » Cf. B 21 b.

BB 19 a. « *Modo sequitur quomodo increpatur incredulitas aliquorum circa istam sacram indulgentiam per sensibiles et irrationabiles creaturas et per consequens indulgentia confirmatur.* » Cf. B 39 a.

BB 19 b. « *Iterum quomodo declaratur hec sacra indulgentia valere pro mortuis.* » Cf. B 36 a.

BB 20 b. « *Item aliud miraculum istius sacre indulgentie quomodo valet pro fidelibus existentibus in purgatorio si quis pro eis fideliter exequitur.* » Cf. B 30 a.

BB 21 b. « *Modo sequitur quomodo papa Martinus confirmavit et de novo concessit istam sacram indulgentiam et voluit concedere privilegium de huiusmodi indulgentia fratri mattheo de aquasparta tunc lectori curie sed quia b. Franciscus noluerat privilegium in vita sua non fuit ausus idem frater Mattheus in hoc sequi voluntatem domini pape.* » Cf. B 45 a.

BB 22 a. « *Modo sequitur quomodo prelati parvi et magni timere debent contra istam sacram indulgentiam aliquid sententialiter promulgare quod si aliquis hoc attemptare presumeret displicentiam Christi incurreret nec effugeret disciplinam.* » Cf. B 46 a.

BB 23 a. « *Hoc dictum christi reperi in legenda s^e Margarete de Cortona cix^a de secretorum revelatione. — Sequitur actio gratiarum et cordialis unio ad b. Franciscum qui peccatoribus in cenulenta voragine huius seculi involutis ne in profundum mergentur abissi tam largam misericordiam et gratiam a christo et eius vicario honorio instanter et humiliter procuravit. Dicat ergo quilibet frater minor zelator fervidus animarum dicat et quilibet christum colens ex medullis intimis cordis.* » Cf. B 42 b.

BB 24 a. « *Modo sequitur quomodo et partes ultra marine veniunt et visitant*

frère François Bartholi d'Assise, j'ai placé tout ce que j'ai pu, à force de soins, trouver dans les légendes, tant anciennes que nouvelles, du B. François et dans les autres dictes de ses compagnons sur ce même lieu et pour recommander ce lieu et tout ce que j'ai pu trouver de véritable et de certain sur l'Indulgence dudit lieu, à savoir de quelle manière elle fut obtenue par François et lui fut donnée, et tout ce que j'ai pu trouver en fait de miracles de cette Indulgence, qui la déclarent certaine et vraie, et tout d'abord de quelle manière le B. François, dans une vision, vit le lieu de St-Marie-des-Anges fiancé à la très glorieuse Vierge Marie par le Seigneur Jésus-Christ son fils.

Frère Ugo de Castello... Suit une histoire en marge de laquelle le P. Papini, avec son sans-gêne habituel, a écrit : *Questa e ridicolezza e insolenza*. Le mot est violent, mais, comme on peut s'y attendre après un titre pareil, Bartholi a réuni tout ce qu'il a trouvé, le bon, le médiocre et le mauvais, et a formé de tout cela une œuvre essentiellement disparate, mais où du moins chaque document conserve en général ce qui fait sa valeur. C'est ainsi par exemple que l'histoire, encore qualifiée de fiction par Papini dans une autre note

istam indulgentiam supra dictam et fide et spe suorum peccaminum venie consequende. » Cf. B 43 a.

BB 25 a. « Modo sequuntur nomina fratrum... qui retulerunt de ista sacra indulgentia. » B 41 b.

BB 26 a. « Hoc est exemplum littere transmissae fratri Francisco Bartholi. » B 55 a.

BB 26. « In nomine Dei et SS. V. M. et B. Francisci. Incipiunt rubricae super ystoria s. indulgentie s. Marie de Angelis iuxta assisium. »

On voit par cet index combien le manuscrit BB est plus court que B. Ce dernier contient 51 chapitres, l'autre 31 seulement. Or, comme ces vingt chapitres nouveaux sont répartis un peu partout dans B, on ne peut songer à expliquer leur absence de BB, par exemple par la disparition d'un certain nombre de feuillets ou quelque accident analogue. — Si maintenant l'on étudie BBB, fragment dont le commencement et la fin ont disparu, et qui est du même format, de la même écriture que BB, on s'aperçoit qu'il contient précisément la plupart (15) des chapitres non trouvés dans BB et intercalés dans B. — Me permettra-t-on une conjecture? BB est peut-être le manuscrit original de Bartholi, le résultat primitif de son enquête faite pour fournir à l'évêque Conrad les documents qui lui étaient nécessaires. — BBB serait en ce cas le recueil où, après ce premier travail, il aurait continué à inscrire au fur et à mesure de ses trouvailles tout ce qu'il apprenait sur l'Indulgence. — Au fond, la question de savoir si c'est là l'original de Bartholi importe peu; ce qui est hors de doute, c'est que B est postérieur à BB; BB est l'original, tandis que B est l'œuvre d'un scribe de métier. — J'ai cru devoir, malgré cela, faire tous les renvois en me servant de B, comme étant seul connu. J'ai pris des copies figurées de tous les documents de l'Indulgence cités dans cette étude, et serai heureux de les mettre à l'occasion au service des érudits qui désireraient étudier d'un peu près cette question.

marginale, est immédiatement suivie d'un chapitre de la première vie de Thomas de Celano (*Cel. cap.*, XVI, 42-44), littéralement reproduit.

Cet exemple et plusieurs autres nous autorisent à croire que les citations de Bartholi sont exactes et que, s'il a eu tort d'être un peu trop indulgent aux récits de la tradition orale qui s'élaboraient autour de lui, ses textes de documents anciens peuvent nous être d'un précieux secours pour la critique des monuments de la célèbre Indulgence.

Frère Francesco Bartholi della Rossa, natif d'Assise¹, put encore voir frère Marino, neveu de frère Masseo². En 1312, il étudiait à Pérouse³ et, en 1316, à Cologne, d'où il revint tout chargé de reliques, parmi lesquelles les chefs de cinq vierges, compagnes de sainte Ursule, et le chef de saint Géréon, le tout authentiqué, par l'archevêque de Cologne, le 16 septembre 1317. De plus, diverses reliques de saint Louis, qui lui furent données par la princesse Blanche, fille du saint roi, qui s'était faite clarisse⁴.

En 1320 et 1325⁵, il est établi à la Portioncule comme *lector theologiae*. En 1332, un document l'indique comme gardien du

1. Voy. Wadding, *Scriptores*, p. 114; Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores Ord. Min.*, p. 245.

2. Ms. 344 d'Assise, 42 a, 2, et BB 25 a. *Frater Marinus de assisio vir sanctus et homo multarum lacrimarum quem ego fr. franciscus bartholi rubee vidi*. Frère Marinus mourut en 1307.

3. Ms. 344, 37 b; BBB XVIII b. *Quidam frater... retulit michi fr. Franciscus Bartholi rubee de Assisio tunc commoranti perusii in studio theologie*.

4. Les certificats authentiquant ces diverses reliques sont conservés encore aujourd'hui aux archives du Custode du Sacro Convento d'Assise. Je me bornerai ici à donner le texte du dernier, qui a un intérêt spécial pour la France : *Universis fidelibus presentes licteras inspecturis Blancha sancti Ludovici quondam regis francorum filia, salutem in omnium salvatorem. Noverint universi quod ego Blancha predicta ad instantiam et devotas preces religiosi viri fratris Francisci Bartholi de Assisio sibi optuli ac dedi de sacris reliquiis predicti patris mei quas habebam cum thesauro altarium mearum reliquiarum scilicet de capillis et unum frustum de tunica sancti Ludovici prefati. Et predictas reliquias presentibus adfirmo esse veraces et sacras in cuius rei testimonium et fidem certiorum sigillum proprium duxi presentibus apponendum. Datum Parisius anno domini M CCC XVIII dominica decima post pentecostes. Miscellanea, I, p. 148; A. SS., oct., II, p. 886; Grouwels, p. 196.*

5. Ms. B, fol. 46 a, t s. : *Tempore domini Iohannis pape vicesimi secundi scilicet anno d. M° CCC° XX°... duo fratres venerunt ad indulgentiam... unus quorum dixit mihi fratri Francisco Bartholi rubee de Assisio (cf. BB, 22 a), etc.* — Ms. B, 21 a : *Anno domini M° CCC° XXV° fr. Franciscus Bartholi rubee de Assisio existens tunc lector in sacro loco sancte Marie de angelis (cf. ms. BBB, XI b; BB, 18 b).*

monastère Saint-Damien¹. Enfin, en 1334, il est derechef au Sacro Convento².

La compilation de Bartholi est encore inédite, du moins dans son intégrité; mais le R. P. Léon Patrem, des frères Mineurs-Observants, en prépare la publication. Le nom de ce savant religieux donne toutes les garanties désirables pour l'exécution de ce difficile travail³.

La question de la date de cette composition est résolue de la façon la plus contradictoire par les divers historiens: Papini, par exemple, la place résolument à 1335⁴, tandis que Jacobilli opine pour 1370⁵, non sans raison, comme on va le voir.

A première vue, le raisonnement de Papini est concluant. Cette compilation, dit-il, est postérieure à 1334, puisqu'elle raconte et fixe à cette date une conversation entre l'auteur et un certain frère Donatus⁶.

D'autre part, fait-il remarquer, elle est antérieure à 1335, année où parut la lettre de l'évêque Conrad d'Assise, puisqu'elle n'en parle pas. Or, on ne conçoit pas comment Bartholi, qui reproduit des

1. Renseignement fourni par Papini, *Notizie sicure*, p. 245 s.

2. Voy. ci-après, note 6.

3. En 1470, il en parut à Trévi en Ombrie une version italienne devenue presque introuvable et qui a été décrite avec grand soin par M. Faloci Pulignani dans la *Miscellanea fr.*, t. I, p. 48-52; cf. Grouwels, p. 462. Une version italienne, copiée en 1390 par un certain Pieraccino di Piero di Piero Pieri di Firenze sur un manuscrit de la sacristie de saint François à Assise, a été publiée par M. Luigi Lenzotti sous le titre de *Istoria della Indulgenza di Porziuncula*. Modena, 1872, broch. in-12 de xxiv et 40 p. (V, p. 2). N'ayant pu avoir sous les yeux l'édition de 1470, j'ignore si la copie de 1390 lui est identique. — Le P. Léon Patrem est mort prématurément au moment où j'écrivais ces lignes (février 1896); il est fort à désirer que les Franciscains de Quaracchi, auxquels il avait, si je suis bien renseigné, adressé son manuscrit, ne renoncent pas à le publier. Les versions italiennes de l'œuvre de Bartholi sont presque innombrables, et en faire une liste même sommaire serait trop long; j'en citerai deux particulièrement intéressantes, celles des mss. 2697 de l'Université de Bologne et 1407 de la Riccardiana.

4. *Hanc historiam composuit F. Franciscus Bartholi ante annum 1335 cum Diploma Conradi eo anno publicatum non proferat. Diploma potius videtur ex hac historia constatum*, note de la main de Papini en tête du ms. 344 d'Assise.

5. *Hist. S. Indulgentiæ scripta A. D. 1370 a Bartholo assisiensi minorita*, note de la main de Jacobilli en tête du même manuscrit. Cf. *Vite dei Santi*, t. II, p. 72, en marge.

6. Codex 344 d'Assise, fol. 41 b (ancienne foliotation), *Hec omnia* (une affreuse histoire où on voit un curé frappé de mort instantanée pour avoir nié l'Indulgence) *reclavit mihi fratri Francisco Bartholi rubee de assisio prefatus frater donatus de aretio in refectorio assisii, sub anno domini M^o CCC^o tricesimo quarto*. Cf. BB, 24 b.

douzaines de parchemins, se tairait précisément sur le dernier et le plus important, celui qui a tant d'analogie avec son propre travail.

Il n'y aurait rien à répliquer si, dans la *Distinctio XIII*¹, Bartholi ne parlait pas de la mort du cardinal Abornoz, survenue en 1367. Il est étrange que Papini, qui a annoté ce texte, n'ait pas cru devoir s'expliquer sur un passage en si formelle contradiction avec sa thèse².

Tout cela paraît pouvoir se concilier assez facilement. Si l'on compare l'œuvre de Bartholi et la lettre de l'évêque Conrad de 1335, il est évident que cette dernière dépend de l'autre. Il est aisé de penser qu'un des premiers soucis de ce prélat, — né à la Torre d'Andrea, château voisin de la Portioncule³, — en arrivant sur le siège d'Assise, fut d'augmenter encore la gloire de l'Indulgence et d'en publier en quelque sorte l'histoire canonique. Avec un pareil projet, l'idée de s'adresser au couvent de Notre-Dame-des-Anges, et surtout au *lector theologiæ* de ce couvent, s'imposait de prime abord. Je pense donc que le travail de Bartholi fut dans sa forme première le résultat de la mission dont il avait été chargé par l'ordinaire de rassembler tout ce qu'il pourrait trouver sur l'Indulgence.

En 1335, Conrad publia sa bulle, qui n'est guère qu'un nouvel état de l'œuvre de Bartholi. Celui-ci, de son côté, continua jusqu'à sa mort à collectionner tous les traits qu'il trouvait encore sur une dévotion qui lui tenait à cœur, mais il ne pouvait pas songer à faire entrer dans son recueil une bulle qui aurait fait double emploi avec ce qu'il avait déjà raconté.

Le manuscrit BB, qui pourrait bien être l'original même de Bartholi, ne contient pas les anecdotes tardives dont il a été question plus haut et sous la forme qu'elle a dans ce manuscrit, l'œuvre de Bartholi date sûrement de 1335.

Le troisième manuscrit BB contient les traits que Bartholi trouva sur l'Indulgence, sans doute jusqu'à sa mort, et tout me porte à croire que sa vie se prolongea presque jusqu'à la fin du siècle. S'il eût été mort en 1385, Barthélemy de Pise, dans ces conformités, ne manquerait pas de nous indiquer le lieu où il repose⁴.

1. Ms. B 344, fol. 48 a (fol. ancienne).

2. Cette date paraît avoir échappé aussi à M. Faloci Pulignani dans son article de la *Miscellanea fr.*, t. I, p. 51.

3. Voy. la bulle *Cura pastoralis* du 11 oct. 1329. *Disamina di S. Rufino*, p. 406 et 277. Cf. *Quadruplicate Serie*, p. 12.

4. Le récit que fait Barthélemy de Pise de la concession de l'Indulgence a identiquement le même plan que celui de Bartholi. Je veux dire qu'il contient : 1° une longue apparition destinée à remplacer le *Fuit sibi de nocte revelatum* du diplôme de Théobald ; 2° la concession même de l'Indulgence à Pérouse

Entre l'histoire de la concession de l'Indulgence, telle que nous la trouvons dans la lettre de Théobald et telle qu'elle est dans celle de Conrad, il y a un abîme. Autant la première narration est simple, autant la seconde est non seulement développée et allongée, mais compliquée d'épisodes aussi merveilleux qu'invraisemblables.

Que la phrase de Théobald : *Fuit sibi* (Francisco) *de nocte revelatum à Domino*, soit remplacée par le long récit d'une apparition de Jésus, de la Vierge et d'un chœur d'anges à saint François, cela n'a rien d'étonnant; mais qu'après avoir raconté l'entrevue d'Honorius III et de François à Pérouse, on ajoute : *In omnibus hiis beatus Franciscus adhuc diem determinatum non habebat nec a Deo nec a Papa*, puis que l'on racroche à cette phrase toute une série d'anecdotes nouvelles, et qui n'ont pas plus de vraisemblance psychologique que de garantie documentaire, voilà qui est fait pour éveiller bien des soupçons.

Tous les premiers documents, y compris la lettre de Théobald, impliquent que le pardon fut fixé en même temps que concédé. La phrase citée est évidemment la trouvaille trop habile de quelqu'un qui a cru souder à la tradition écrite la tradition orale¹.

par Honorius III, d'après Théobald; 3° une nouvelle apparition de Jésus à François, le miracle des roses et le voyage à Rome pour la fixation du jour de l'Indulgence; 4° la proclamation miraculeuse de l'Indulgence par les sept évêques. — Malgré cette identité de plan, il est clair pour qui examine les deux textes que Barthélemy de Pise n'avait sous les yeux ni l'œuvre de Bartholi ni celle de l'évêque de Conrad, mais qu'il a copié directement, en se permettant parfois des gloses ou des coupures, — la relation de Michel Bernardi, — et qu'il en a distribué les fragments suivant les besoins de son plan. On peut en conclure que cette partie de l'œuvre de Barthélemy de Pise constitue une tentative parallèle à celle de Bartholi. Il est même fort possible que Bartholi lui en ait donné le plan de vive voix. L'attestation de Michel Bernardi, trop longue pour trouver place ici, sera publiée dans la prochaine édition de la *Vie de saint François*.

1. Dans le *Speculum*, 71 a, le miracle des roses est raconté par un certain Michel Bernardi comme ayant eu lieu avant la première démarche de François auprès d'Honorius III. Dans Bartholi (ms. 344, 8 b; ms. BB, fol. 76 ss.), au contraire, ce récit est modifié de façon à servir de préface à la seconde démarche, celle qui aurait eu pour but de faire fixer le jour de l'Indulgence. — La narration de Michel Bernardi représente donc la tradition populaire telle qu'elle existait à côté du récit officiel de l'évêque Théobald. L'ouvrage de Bartholi nous la montre placée à la suite de celui-ci et se ressoudant à lui. Si Bartholi n'est pas lui-même l'auteur de la trouvaille, il a vécu du moins très près de lui et à un moment où toute cette tradition était singulièrement indécise et malléable, puisque, après avoir dit, fol. 6 b-7 a, ms. 344, que saint François à Pérouse dit au pape : *Sancte pater, nuper ad honorem virginis matris christi reparavi vobis unam ecclesiam supplico sanctitati vestre quod ponas (?) ibi indulgentiam absque oblationibus in anniversario consecrationis*

Ceux qui voudront étudier cette tradition orale, savoir comment saint François, après avoir obtenu très facilement l'Indulgence elle-même, ne songea pas à en faire fixer la date, comment il se jeta, en pleine nuit du mois de janvier, au milieu d'épines qui se chargèrent aussitôt de roses merveilleuses, comment il fut appelé à l'église qu'il trouva envahie par toute l'armée céleste conduite par le Christ, qui lui reprocha doucement de ne pas donner à sa mère les âmes qu'elle attendait de lui et l'avertit de faire fixer le jour de l'Indulgence, comment il partit le lendemain pour Rome, portant six des roses miraculeuses et accompagné de plusieurs frères qui avaient tout entendu, comment, le 2 août suivant, sept évêques, qui avaient reçu du pape l'ordre de proclamer l'Indulgence, montèrent en chaire, décidés à ne proclamer qu'une indulgence de dix ans, et comment une force invisible les força à répéter exactement ce qu'avait dit François : les personnes qui désireront savoir tout cela n'auront qu'à recourir au livre de Bartholi ou à la lettre de Conrad¹.

Les Bollandistes, sans se montrer aussi sévères pour cette surabondance de merveilleux que pour les récits des Fioretti, ont cependant fait ressortir combien toutes ces adjonctions de frère Bartholi et de l'évêque Conrad auraient dû être appuyées sur de solides autorités². Il est du reste à remarquer que le bréviaire romano-séraphique ne parle pas du miracle des roses, pas plus qu'il ne distingue deux démarches de saint François pour l'obtention de l'indulgence, l'une à Pérouse, l'autre à Rome³.

ecclesie, ce qui était en déterminer le jour, il ajoute au fol. 8 a une rubrique : *Notandum quod dicetur inferius quod diem determinatum non habebat nec a domino nec a papa*. Ces efforts d'harmonistique se manifestent naïvement dans ms. 344, 55 a; BB, 26 a : *Exemplum tictere... a fr. Iohanne de camollia de Senis super materia concordantie historie indulgentie...*

1. Il existe un original de celle-ci à Assise, pièce III du recueil XII des *Inst. div.* C'est un parchemin de 56 centimètres sur 78, qui se termine par *Datum Assisi anno Domini M^o CCC^o XXX^o V^o III indictionis*. Quoique le sceau en cire rouge, appendu par des lacs de chanvre violet, soit enfermé dans une bolte en fer-blanc, il est aujourd'hui fort endommagé; il a été jadis décrit par Octavius Spader. *Voy. A. SS.*, oct., t. III, p. 881. Le texte de ce document a été donné par *A. SS.*, *loc. cit.*, p. 781 ss. Cf. Grouwels, 103-106; Spader, *Dimostrazione*, p. 62-121.

2. *A. SS.*, oct., II, p. 910-914.

3. *Breviarum romano seraphicum*, in-18. Romæ, 1858, p. 933; *Die II Augusti, In consecrat. S. M. Anglorum*, lectio IV-VI. Ces leçons sont très anciennes. *Voy. Grouwels*, p. 63-75; Cf. *A. SS.*, *loc. cit.*, p. 903 s. Il est sans doute inutile de rappeler ici que l'approbation des missels et des bréviaires par le saint-siège, tout en conférant aux yeux des catholiques orthodoxes une autorité

Quoi qu'il en soit, ce sont ces épisodes étranges qui ont longtemps compromis l'histoire de l'Indulgence devant la critique¹ et qui expliquent jusqu'à un certain point les attaques dont elle a été jadis l'objet. Aujourd'hui, ces controverses ne sont pas seulement oubliées, elles paraissent inexplicables, et je pense inutile d'en donner même un court résumé.

Nous avons vu qu'il suffit de s'adresser aux vrais témoins et de replacer la concession de l'Indulgence à sa véritable date pour que tout s'éclaire et s'explique. Le dialogue d'Honorius III et de saint François marque un moment unique dans les annales de l'Église, celui où le plus généreux des souverains pontifes, encore tout ému de l'onction suprême, se sentant puissant comme Dieu et humble comme un pauvre prêtre, voulut, dans un élan d'enthousiasme et d'amour, mettre la plénitude de sa puissance au service de l'apostolat franciscain. Moment bien court sans doute, car la voix des cardinaux allait rappeler le pontife à la réalité et lui faire sentir que, si saint Pierre en personne revenait s'asseoir sur le siège du Latran, il sentirait s'interposer entre Dieu et lui une force mystérieuse et inéluctable, celle des traditions de la curie romaine.

Paul SABATIER.

morale toute particulière aux histoires que renferment ces recueils, n'a jamais été présentée comme constituant une *définition cathédrale*.

1. Voy. par exemple Hase, *Franz von Assisi*, p. 6 ss.; éd. fr. Berthoud, p. 6 ss.

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

DOCUMENTS. — *La vie véritable du citoyen Rossignol, vainqueur de la Bastille et général en chef des armées de la République dans la guerre de Vendée*, publiée par M. Victor BARRUCAND (Plon, in-12), se compose de divers fragments autobiographiques où l'auteur nous raconte son enfance, son apprentissage, les huit années qu'il passa au régiment de Royal-Roussillon-Infanterie, où il s'était engagé à l'âge de seize ans, la part qu'il prit à la prise de la Bastille et aux journées des 5 et 6 octobre, enfin son rôle dans la guerre de Vendée. Ces fragments sont suivis de quelques documents sur les rapports de Rossignol avec Babeuf, de correspondances officielles relatives à sa mise en route pour l'expédition d'Égypte et à son retour à Paris en congé de convalescence, d'un récit sur la déportation de Rossignol aux Seychelles et à Anjouan, où l'ex-général trouva la mort en 1802. Cet ensemble un peu disparate n'apporte pas beaucoup de lumières nouvelles sur l'histoire de la Révolution ; ce que Rossignol nous conte sur la guerre de Vendée en 1793 est en réalité fort insignifiant, et l'on n'y trouvera rien, ou presque rien, qui permette de juger équitablement le rôle qu'il y a joué. On remarquera néanmoins que sa nomination comme général, bientôt comme général de division commandant à trois armées, si elle surprit bien des gens et sembla ridicule à plusieurs des représentants de la Convention envoyés en Vendée, n'étonne pas moins Rossignol lui-même ; il se sentait inférieur au rôle difficile qu'on lui assignait et, chaque fois qu'il se trouvait en contradiction violente avec les autres généraux, il offrait, sincèrement je crois, d'abdiquer son pouvoir et de se battre sous les ordres de plus habiles que lui ; mais on l'y maintint parce qu'il était un des « vainqueurs de la Bastille » les plus authentiques, un combattant du Dix août, un furieux démocrate ; c'est un mauvais service qu'on lui rendit, car son ignorance lui valut bientôt d'être rappelé et même mis en prison. Les chapitres où il raconte ses années de régi-

ment (1776-1786) sont parmi les plus intéressants du volume, parce qu'ils nous donnent une idée vivante des mœurs soldatesques à cette époque. L'ex-apprenti orfèvre n'y apprit rien, sinon l'exercice et l'escrime; d'ailleurs indiscipliné, chatouilleux sur le point d'honneur, toujours prêt à tirer le fer, ce qu'on appelle une mauvaise tête. Tel il fut dans la Révolution, où il se jeta dès le premier jour sans savoir pourquoi. Homme médiocre en somme, mais pour lequel l'histoire n'a peut-être pas été tout à fait juste; ce n'était qu'un comparse, et on l'a flétri comme s'il avait joué un premier rôle.

Le tome IV du *Journal du maréchal de Castellane* (Plon) est très particulièrement intéressant : il s'étend de la fin de 1847 aux premiers mois de 1853, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période remplie par la chute de Louis-Philippe, la Révolution de février, le rétablissement de l'empire et le mariage de l'empereur; période de coups d'État frappés par le haut ou par le bas, d'anarchie et de césarisme. Castellane a subi tous les contre-coups de ces troubles : mis en non-activité puis à la retraite par le gouvernement provisoire, rappelé à l'armée par les ministres du prince président, nommé maréchal par l'empereur, il exhale dans son Journal son indignation ou son mépris pour les républicains, il se complait à énumérer les mesures militaires qu'il prit à Lyon pour assurer l'ordre et préparer au prince président un chaleureux accueil. Pendant ces cinq années, quand tout changeait autour de lui, il resta ce qu'il avait toujours été, l'incarnation même de la discipline militaire. D'idées politiques, il n'en avait guère; il est tout simplement l'ennemi de la république et des républicains. Il y avait plus d'une manière d'être bon républicain même en 1848; Castellane ne connaît que « les rouges. » Pas plus de nuances que dans un éclair de sabre. C'est d'ailleurs ce qui faisait sa force, et c'est pourquoi, bien qu'on ne l'aimât guère, il fut si bien choyé par les hôtes de l'Élysée.

Les *Notes et souvenirs* recueillis et publiés par M. DENORMANDIE¹ sont de valeur inégale. Le chapitre sur les journées de juin 1848 apprendront bien peu de choses nouvelles à l'historien. Au contraire, à propos du siège de Paris en 1870-71, on trouvera dans ce volume une grande quantité de faits précis sur les prodigieux efforts accom-

1. Une première édition avait paru en 1892, mais à très petit nombre, et n'avait pas été mise dans le commerce. Pour la présente édition (Chailley), l'auteur a écrit un nouveau chapitre (les Journées de juin 1848), remanié plus ou moins les autres et ajouté sous forme de conclusion quelques réflexions sur l'état actuel de notre société politique.

plis par la municipalité parisienne pour assurer l'alimentation de la population civile. M. Denormandie, alors maire du VIII^e arrondissement, a été des mieux placés pour savoir, et les difficultés sans cesse aggravées auxquelles il fallut faire face, et le courage avec lequel ces épreuves furent endurées. Il nous donne encore d'intéressants détails sur l'occupation de sa mairie par les fédérés après la révolution du 48 mars, et sur le rétablissement du gouvernement régulier au moment de la rentrée des troupes de Versailles dans la capitale. Les simples anecdotes recueillies par cet homme d'affaires expert et dévoué ravivent les angoisses morales que n'oublieront jamais ceux qui sont restés enfermés dans Paris pendant ces dures semaines et cette lamentable fin de l'insurrection dans le sang et l'incendie. Quelques détails sur les lois d'indemnités votées par l'Assemblée nationale pour réparer les maux de la guerre, des anecdotes sur Berryer, Dufaure, Thiers, Gambetta, etc., terminent ce volume, qu'il eût peut-être mieux valu laisser discrètement entre les mains des amis intimes et de la famille, mais que le grand public ne lira pas cependant sans plaisir ni profit.

OUVRAGES DIVERS. — M. Pierre de VAISSIÈRE a consacré sa thèse française de doctorat à *Charles de Marillac*¹, qui fut ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie pendant vingt ans, de 1539 à 1559. Les matériaux qu'il a eus à sa disposition sont abondants et de premier choix, car il a retrouvé plusieurs séries complètes des dépêches envoyées par Marillac au roi, il les a résumées avec clarté en les complétant par de nombreux documents déjà publiés tant en Allemagne qu'en France et en les éclairant à l'aide des plus récents travaux sur les rapports de la France avec l'Angleterre et avec l'Empire, à un moment particulièrement important et embrouillé de notre histoire diplomatique. Il arrivait en effet en Angleterre au lendemain de la trêve de Nice, alors que François I^{er}, converti aux idées de pacification universelle, essayait assez maladroitement d'amener Henri VIII à la restauration du catholicisme et à l'alliance avec Charles-Quint (1539), puis, quand la chute de Thomas Cromwell, à laquelle n'avait pas peu contribué notre ambassadeur, semblait favoriser les projets de François I^{er}, celui-ci changeait brusquement de politique, rompait avec l'empereur et chargeait Marillac de détruire l'entente précédemment ménagée entre le roi d'Angleterre et Charles-Quint. L'ambassadeur échoua dans cette

1. Paris, Welter, xx-440 p. Nous avons parlé plus haut, p. 87, de la thèse latine de M. de Vaissière sur Robert Gaguin.

entreprise plus qu'aventureuse et fut même retenu en otage par Henri VIII après que le traité d'alliance avec l'empereur eut été conclu (1543). Quatre ans plus tard, il était envoyé en Allemagne pour suivre les délibérations de la diète d'Augsbourg et, suivant les instructions trop souvent contradictoires qu'il recevait de sa cour, essayer de négocier tantôt une entente avec l'empereur, tantôt un accord avec les princes contre l'empereur. Il suivit donc de très près les affaires allemandes au temps de l'*interim* d'Augsbourg, du soulèvement de Maurice de Saxe et de la paix de Passau. La paix signée, et comme Charles-Quint travaillait à en réparer les conséquences désastreuses pour sa politique, c'est encore Marillac qui dut négocier avec les princes, soit avec Maurice de Saxe, pour le retenir dans l'alliance française, soit avec Albert de Brandebourg-Kulmbach pour l'y attirer (1553-1554). Il échoua dans cette double tentative, dans le même temps où le mariage de Philippe d'Espagne avec Marie Tudor mettait la France dans la plus critique des situations. Mais Marie Tudor avait besoin de la paix pour rétablir le catholicisme dans son royaume, et elle offrit sa médiation à l'Allemagne et à la France; les instructions données à Marillac et ses dépêches nous renseignent pleinement sur les conférences qui eurent lieu alors à Marck, près de Calais, et qui, on le sait d'ailleurs, demeurèrent sans résultat (1555). Messenger de paix à Marck, Marillac dut l'année suivante jouer un rôle tout différent : Henri II avait cru bon de dénoncer la trêve de Vaucelles et de recommencer les hostilités contre Charles-Quint. Après avoir essayé de justifier de son mieux cette imprudente résolution, Marillac fut envoyé à Rome pour négocier avec le pape Paul IV une alliance dirigée contre la domination espagnole en Italie. Bien qu'appuyé par François de Guise et l'armée que celui-ci venait d'amener en Italie, il ne put que constater la mauvaise foi du pape et de son neveu le cardinal Caraffa, et lorsque, tout espoir d'entente avec le pape étant perdu, il s'embarqua à Civita-Vecchia, il emporta avec lui de sinistres pressentiments sur le sort de l'armée française si imprudemment engagée dans le guépier italien (1557). Avocat de toutes les causes compromises, nous retrouvons Marillac à Augsbourg en 1559, avec la mission d'agir auprès de la diète pour empêcher l'Allemagne de profiter des négociations engagées à Cateau-Cambrésis pour réclamer les Trois-Évêchés; et en effet, la question ne fut pas officiellement engagée, malgré le désir qu'en avait l'empereur Ferdinand. Marillac était pour peu de chose dans cet heureux résultat; mais il en explique très nettement les causes dans le « Sommaire de son ambassade » qu'il rédigea à

son retour. — Ce fut sa dernière mission à l'extérieur. Il avait fait preuve dans ses fonctions d'une certaine clairvoyance, d'une connaissance étendue de l'échiquier européen; il avait été un agent zélé, rompu au détail des affaires. Il en avait été largement récompensé, car il avait été nommé successivement évêque de Vannes, archevêque de Vienne, membre du conseil privé. Mais ces faveurs, il ne les avait pas obtenues sans appui : il s'était tout d'abord dévoué au connétable de Montmorency et à sa politique; après Saint-Quentin, il fit volte-face et se tourna vers le soleil levant, vers François de Guise. Il racheta, il est vrai, cette faiblesse par sa conduite dans les troubles qui suivirent l'avènement du triste François II. A l'assemblée des Notables, il se rangea aux côtés de son compatriote, le chancelier de L'Hospital, et prononça contre les princes lorrains, leurs partisans, leur politique envahissante et dangereuse pour l'autorité royale, des paroles véhémentes qui le firent tomber en disgrâce. Il mourut exilé dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun, le 2 décembre 1560. S'il semble impossible de dire avec M. Pierre de Vaisnière qu'il fut un « diplomate de premier ordre » (p. 437), on lui accordera du moins qu'il a rempli de la façon la plus honorable des missions difficiles; ses mémoires, sa correspondance ajoutent beaucoup à ce que nous savions déjà sur la diplomatie européenne au milieu du xvi^e siècle, et l'on n'étudiera plus, sans les consulter, l'histoire des luttes de Charles-Quint contre les protestants, surtout au moment de la fameuse diète d'Augsbourg¹.

Le titre que M. E. Fournol a donné à sa substantielle étude : *Bodin, précurseur de Montesquieu* (A. Rousseau), donne une idée inexacte de ce qu'elle contient, car elle est en réalité une analyse, fort bien faite d'ailleurs, des idées politiques exposées par Bodin tant dans sa « *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* » (1566) que dans sa « *République* » (1576), des origines de ces idées et de l'influence

1. Le style de M. P. de Vaisnière est généralement clair et correct. Il faut cependant signaler une incorrection choquante qu'un ancien élève de l'École des chartes ne devrait pas commettre; il écrit : « les *de* Marillac », « les *de* Lastic », « le jeune *de* Marillac », comme si, à cette époque-là, il existait une particule nobiliaire. M. P. de V. écrit aussi plusieurs fois Wirtemberg, ailleurs Württemberg. Quant au nom de Marillac, il a eu raison de lui conserver son orthographe traditionnelle, bien que ce nom provienne de Marlzac, ou Chastel-Marlzac, cant. de Saignes, arr. de Mauriac (Cantal). Charles de Marillac avait dix frères et sœurs. Un de ses frères, Guillaume, eut sept enfants de deux lits différents; de son premier mariage il eut Michel, qui fut garde des sceaux de France, et du second Louis, qui fut maréchal de France et décapité sous Richelieu.

qu'elles ont exercée sur les écrivains politiques du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle, Montesquieu et Rousseau en particulier. M. Fournol montre même que Rousseau paraît devoir plus à Bodin que Montesquieu. Si ce dernier a puisé dans la *République* cette théorie de l'influence des climats à laquelle il a fait une si grande place, il faut dire que cette théorie, dont Bodin est bien certainement l'initiateur, n'a pour ainsi dire pas d'application dans son système politique; ses idées sur la souveraineté, considérée dans son essence et dans ses manifestations, se retrouvent dans Rousseau, qui connaissait Bodin, surtout à travers Althusius. M. Fournol expose d'ailleurs finement non seulement les obligations que Montesquieu et Rousseau doivent à Bodin, mais aussi les divergences qui les séparent de lui, divergences qui s'expliquent peut-être plus encore par la différence des temps que par celle des esprits. La vie de Montesquieu par exemple offre un curieux parallélisme avec celle de Bodin; au lieu de construire, comme Rousseau, une machine politique d'après des raisonnements abstraits, ils cherchent dans les constitutions des divers peuples l'esprit des lois qui les régissent. Mais Bodin vivait au temps de la Ligue, et le spectacle de l'anarchie au sein de laquelle s'agitait la nation française¹ l'amenait à considérer les bienfaits qu'on devait attendre d'une monarchie absolue, gouvernant sans contrôle conformément aux lois de la nature, tandis que Montesquieu, en face d'une monarchie qui ne se maintenait que par des procédés tyranniques, cherchait et indiquait les limites qu'il fallait opposer au despotisme.

Le traité d'Utrecht attribua, comme on sait, la Sicile, avec le titre de roi, à Victor-Amédée, duc de Savoie. Cette acquisition était plus brillante en apparence qu'en réalité; quand il alla prendre possession de l'île, Victor-Amédée constata bientôt que ses revenus étaient loin de suffire à ses dépenses, et que cet agrandissement territorial était pour le Piémont bien plus onéreux qu'utile. En outre, l'empereur, à qui les traités d'Utrecht réservaient Naples, refusait d'accéder au traité et prétendait ne rien abandonner du royaume des Deux-Siciles; et c'était pour Victor-Amédée une perpétuelle menace de guerre. Comment sortir de cette impasse? Quel avantage retirer de cette cou-

1. Bodin publia sa *République* en français peu de semaines avant l'ouverture des États généraux à Blois en 1576. Il en donna lui-même une traduction latine qui parut en 1584. M. Fournol a eu l'heureuse idée de comparer les deux textes. Le latin est parfois plus précis. Cette comparaison permet en outre de préciser le sens de certains termes techniques de la langue latine employée, soit par les humanistes de la Renaissance, soit même par les scolastiques.

teuse acquisition? Ne valait-il pas mieux encore l'échanger, mais contre quoi? Le Milanais eût été à sa convenance, mais l'empereur prétendait garder ce beau duché et, d'autre part, voici que la France, l'Angleterre et les Pays-Bas concluent la triple-alliance sur la base du respect des traités, de ces mêmes traités que Victor-Amédée voulait modifier à son profit. Enfin les projets d'Albéroni en Italie décidaient l'empereur à se rapprocher de la triple-alliance. Du même coup, l'Espagne était arrêtée et le Piémont sacrifié; il devait échanger la Sicile contre la Sardaigne, plus pauvre encore. Ces neuf années (1713-1722) avaient été pour le malheureux Victor-Amédée une série de déboires; il avait déployé en pure perte toutes les ressources d'un génie fertile en intrigues. C'est l'histoire de cette période, de ces intrigues, de ces déboires, qu'a racontée M. Alfred BARAUDON dans un volume bien documenté, bien composé, très attachant : *la Maison de Savoie et la triple-alliance* (Plon). L'étude des documents conservés aux affaires étrangères lui a permis d'éclaircir quelques points obscurs, en particulier l'entreprise souterraine et compliquée poussée en 1717 vers un échange entre la Sicile et le Milanais. Naturellement, M. Baraudon a été amené à refaire l'histoire de la triple-alliance, des rapports du régent avec Georges I^{er}, des projets aventureux d'Albéroni, et plus d'une fois l'histoire du petit royaume italien disparaît dans l'ensemble des affaires européennes; mais c'est moins la faute de l'historien que du sujet lui-même; et, d'ailleurs, il ne se passe rien en Europe où Victor-Amédée n'ait l'œil ou la main, et si, en fin de compte, on le traite en quantité négligeable, c'est que ses ressources n'étaient pas assez grandes pour son génie. M. Baraudon a bien mis en relief la singulière figure de ce principule allié aux premières maisons royales de l'Europe et qui a si fortement tracé la politique qu'avait à suivre et que suivit la maison de Savoie.

La biographie du conventionnel Vadier, président du comité de sûreté générale, par M. Albert TOURNIER¹, se lit avec intérêt. L'auteur a réuni sur ce personnage beaucoup de faits et de documents, dont plusieurs sont nouveaux; la trame de son livre est lâche, les traits dont se compose la physionomie du personnage sont distribués sans art; son caractère² et son œuvre sont appréciés avec une indul-

1. *Vadier, président du comité de Sûreté générale sous la Terreur*. Flammarion (Nouvelle collection historique).

2. C'est Philartète Chasles qui paraît avoir le mieux jugé Vadier. Voy. le passage de ses Mémoires cité par M. Tournier, p. 305.

gence qui paraît avoir sa source dans les opinions personnelles de l'auteur plutôt que dans l'observation critique des faits ; mais l'ouvrage est très consciencieux et l'auteur d'une entière bonne foi. S'il n'a pas réussi à rendre l'individu bien intéressant, la faute en est surtout à Vadier lui-même, à cet ancien juge au présidial de Pamiers, qui devint un inquisiteur sèchement impitoyable, à ce méridional, exalté à froid, perfidement ironique, qui se vantait d'avoir été toujours le strict observateur de la foi, et qui s'associa aux plus cruelles mesures ordonnées par le gouvernement révolutionnaire. Aucune noblesse de sentiment chez ce parfait policier, qui, maintenant encore, demeure pour nous une énigme¹.

Il y a peu de sujets plus dignes de solliciter l'attention anxieuse des historiens que la formation de l'unité allemande. M. E. DENIS l'a abordé de front et magistralement traité dans son volume sur l'*Allemagne de 1789 à 1810*². Ce n'est pas une œuvre d'érudition ; l'auteur, qui s'adresse au grand public, n'a mis aucune référence au bas de ses pages et n'a donné en tête de chaque chapitre qu'une bibliographie sommaire ; mais on sent à chaque page que ce livre est le fruit de lectures étendues ; les faits sont abondants, sûrs et bien choisis ; mais, ce qui vaut mieux encore, l'auteur sait les dominer ; il en marque avec force les causes et l'enchaînement ; il a fort bien exposé comment se forma l'idée de l'unité allemande dans le courant du XVIII^e siècle, quels obstacles elle rencontra dans la constitution même de l'Allemagne, quels services lui rendit la Révolution française, pourquoi l'Allemagne put être si longtemps dominée par la France sans d'abord en souffrir, comment elle fut secouée de son apparente résignation et sous l'empire de quelles influences s'opéra le réveil du sentiment national. L'auteur s'arrête en 1810, mais, bien qu'on ne nous en prévienne point, il ne s'en tiendra pas là, car son volume manque de conclusion. Cette conclusion, évidemment, on la trouvera dans le récit de la guerre de l'Indépendance et dans l'histoire des traités de 1815. Tel qu'il est, le présent volume, fortement

1. La préface mise par M. Jules Claretie en tête du volume est ce qu'on devait attendre du facile et bienveillant écrivain qui a sauvé de l'oubli tant de faits curieux sur les hommes et les choses de la Révolution. Peut-être le biographe de Camille Desmoulins aurait-il pu préciser le rôle de Vadier lors du procès des Girondins ; peut-être l'historien des derniers Montagnards, qui sait les haines féroces qui animèrent les Conventionnels de factions rivales les uns contre les autres, aurait-il pu parler d'eux avec des expressions moins édulcorées et sentimentales. Il fait d'ailleurs un juste éloge du livre de M. Tournier.

2. May et Motteroz (Bibliothèque d'histoire illustrée).

pensé, écrit avec précision, est d'une lecture aussi émouvante qu'illustrative.

On nous permettra de signaler seulement, sans nous y arrêter, le recueil de courtes biographies sur les *Maréchaux de Napoléon*, publié par M. Désiré LACROIX (Garnier frères); il plaira aux enfants des écoles: le grand public même y trouvera une médiocre récréation. Il n'en sera pas ainsi pour le nouveau volume de M. Geoffroy DE GRANDMAISON: *Napoléon et ses récents historiens* (Perrin, in-42). C'est un recueil d'articles sur des ouvrages récents, comme ceux de MM. Masson, Vandal, Houssaye, etc., ou sur des mémoires écrits par les contemporains: Macdonald, le général Bigarré, etc. L'auteur juge ces livres et l'homme qui en est l'objet en historien bien informé, en royaliste déclaré, en catholique militant. Cette note très personnelle n'est pas désagréable, et, comme M. de Grandmaison a étudié de fort près l'histoire religieuse sous le premier Empire, ce sont les chapitres sur les rapports de Napoléon avec l'Eglise de France et le pape qui sont les plus intéressants; ça et là on y pourra glaner quelques citations nouvelles ou heureusement rajeunies.

L'*Histoire de la troisième république*, que M. E. ZEVORT commence chez Alcan (Bibliothèque d'histoire contemporaine), est un résumé clair et saisissant des événements qui se sont accomplis chez nous depuis le Quatre Septembre; elle est écrite avec autant d'impartialité qu'on peut le demander à un historien qui a vu lui-même de près les événements, à un contemporain qui a dû faire son choix entre les opinions et les partis en présence depuis un quart de siècle. C'est un républicain et un libéral, admirateur de l'œuvre si considérable accomplie par Gambetta pendant la guerre et par Thiers durant sa présidence. Son premier volume s'arrête au 24 mai 1873, époque pour laquelle nous sommes très richement documentés et qu'on peut traiter en pleine connaissance de cause. En appendice, M. Zevort a publié divers documents, déjà connus par ailleurs, mais qui jettent une vive lumière sur certains épisodes de la guerre ou des débats parlementaires à l'Assemblée nationale.

M. Pierre DE COUBERTIN a étudié le même sujet que M. Zevort, à peu près dans le même esprit et avec les mêmes nuances d'opinion; mais il a développé l'histoire entière de ces vingt-cinq années en un seul volume, moins compact de beaucoup que le t. I de M. Zevort¹. C'est assez dire que le détail des faits est beaucoup moins abondant;

1. *L'Évolution française sous la troisième république*. Plon et Nourrit, 432 p. in-8°.

c'est surtout leur enchaînement que l'auteur nous présente. Cette exposition est l'œuvre d'un esprit distingué, qui voit clair, qui juge avec modération et équité; les cinq derniers chapitres, la République et l'Église, l'Éducation, la Nation armée, les Idées et les Mœurs, la Question sociale, méritent d'être lus avec attention et médités, car ils renferment beaucoup d'idées que l'on convertirait aisément en d'utiles conseils; mais M. de Coubertin n'est pas un avocat consultant en matière politique; c'est un historien qui possède à un degré éminent cette qualité que Thiers, on le sait, prisait au-dessus de toute autre, l'intelligence.

Le livre de M. Weill sur Saint-Simon a été suivi à bref délai de l'*Histoire du saint-simonisme* (1825-1864), par M. Sébastien CHARLÉTY (Hachette, in-42). L'apparition presque simultanée de ces deux ouvrages n'est pas due au hasard. Ce qu'on appelle assez improprement la question sociale a pris depuis quelques années une si grande place dans notre vie, nos préoccupations politiques, qu'il était tout naturel qu'on désirât être bien renseigné sur les principes et l'évolution du saint-simonisme; d'autre part, le socialisme actuel se rattache par tant de liens au mouvement saint-simonien qu'il était nécessaire d'étudier celui-ci pour mieux connaître celui-là. M. Charléty continue M. Weill. Il prend l'histoire du saint-simonisme à la mort du fondateur, non sans avoir, d'ailleurs, dans un premier chapitre, résumé la vie et l'œuvre du fondateur de la secte, car autrement son livre eût été inintelligible. Il va donc de 1825, année où mourut Henri Saint-Simon, à 1864, année où mourut Prosper Enfantin. Au vrai, il eût aussi bien pu intituler son volume : « Le Père Enfantin, » car c'est bien cet homme extraordinaire qui est le centre du volume, comme il est resté, jusqu'à son dernier soupir, le chef d'une école qui avait encore, vers la fin, quelques disciples, le grand prêtre d'une religion qui n'avait plus de cultes, plus de temples, à peine quelques adeptes. Pour écrire l'histoire de cette secte presque éphémère et pourtant si féconde en idées hardies, généreuses, grosses d'avenir, M. Charléty a utilisé, non seulement les ouvrages écrits par les saints-simoniens ou quelquefois par leurs adversaires, mais encore l'immense collection des archives saint-simoniennes conservées à la bibliothèque de l'Arsenal et qui sont accessibles au public depuis deux années seulement, trente ans après la mort d'Enfantin. De cette masse de documents, publiés ou inédits, il a tiré un excellent parti. Il n'est point un adhérent attardé de la secte, qu'il juge avec indépendance, mais il en parle avec une sympathie communicative. Il a senti profondément et il fait comprendre ce qu'eut de noble cet effort

tenté par des gens très cultivés, tout dévoués au bien, au devoir, à l'humanité, pour reconstituer sur des bases moins arbitraires la société, bouleversée par la Révolution. Les disciples de Saint-Simon avaient eu la vue très nette, prophétique, des maux dont souffrait la société, et ils avaient cru trouver le remède; le *Globe*, en 1834, proposait une série de mesures qui, un demi-siècle plus tard, devaient passer dans la législation, mais après combien de luttes! On se demande parfois ce qui fût arrivé si, après Louis XV, un roi énergique et audacieux eût entrepris les réformes nécessaires. Que serait-il arrivé si, après l'aventure qui donna le trône de France à Louis-Philippe, des ministres, voyant l'avenir avec l'œil divinateur des saint-simoniens, s'étaient mis à la tête des réformes? Mais à cet égard il y eut faillite dans les deux cas, et c'est la Révolution qui a seule agi.

Le *Précis d'histoire du commerce*, par M. Henri Coxs (Berger-Levrault, 2 vol.), est l'œuvre d'un professeur consciencieux, clair, bien informé, qui a condensé, en moins de 700 pages, le résultat de lectures étendues. Il contient beaucoup de faits exacts et quelques idées générales; et n'est-ce pas là ce qu'on exige tout d'abord d'un bon précis? Il est une autre qualité qui se rencontre beaucoup plus rarement dans les travaux de ce genre et qui manque ici, c'est l'art de résumer les notions vraiment essentielles en termes saisissants et qui se gravent dans la mémoire. L'exposition est fluide et trop impersonnelle. Les théories sur la nature et les lois du commerce devaient ici trouver leur place; l'auteur l'a mesurée avec trop de parcimonie. Il ne dit, pour ainsi dire, rien du système de Colbert et du mercantilisme; le chapitre sur les « nouvelles doctrines économiques au XVIII^e siècle ne contient guère que des noms d'écrivains. C'est trop peu. La bibliographie par laquelle se termine le tome II rendra des services; elle eût gagné à être divisée avec plus de méthode et un moindre éclectisme; les gens auxquels l'auteur s'adresse n'ont pas tant besoin de connaître les titres de beaucoup de livres, que de savoir quels sont les plus importants à consulter aujourd'hui. Des ouvrages de troisième ou de quatrième main sont placés à côté d'œuvres très importantes sans qu'on y voie d'autre raison que le simple hasard. Une bonne part de l'enseignement ne consiste-t-elle à bien diriger les lectures des étudiants?

Parmi les débouchés que cherche à s'ouvrir le commerce de chaque grande nation, les colonies sont au premier rang. On sait ce qu'elles ont apporté de richesses et de puissance aux Phéniciens dans l'antiquité, aux Espagnols et aux Portugais, aux Anglais et aux Hollandais à l'époque moderne. Pour ce qui est de la France, nul n'ignore

comment s'est constitué et comment a été perdu son premier empire colonial. Depuis un demi-siècle, depuis la guerre franco-allemande surtout, nous avons assisté aux efforts glorieux, aux succès chèrement achetés qui nous ont permis d'en créer un second; mais l'histoire contemporaine est souvent celle qu'on sait le moins bien; aussi saura-t-on gré à M. Maurice WAHL d'avoir raconté, avec une chaleureuse brièveté, l'histoire de la *France aux colonies depuis 1815*¹. C'est un tableau réconfortant qu'il nous y trace à grands traits, car ce n'est pas sans fruit pour une nation guerrière, qui plus que jamais voit dans l'armée un de ses plus fermes appuis, de savoir que l'audace, le dévouement au drapeau, la discipline surmontent les obstacles les plus inattendus et fixent la victoire. Quant aux conséquences que le pays pourra retirer de si lourds sacrifices en argent et en hommes, on ne saurait le prévoir encore. La génération qui vient saura-t-elle mettre en valeur ces continents jusqu'ici fermés, ces grands fleuves qui ne menaient nulle part? Aura-t-elle l'esprit d'initiative et l'esprit de suite qui ont fait si complètement défaut au xvii^e et au xviii^e siècle? M. Wahl ne peut évidemment qu'exprimer de vagues espérances; un avenir, prochain sans doute, dira s'il s'est trompé.

Ch. BÉMONT.

1. May et Motteroz (Bibliothèque d'histoire illustrée).

ALLEMAGNE.

ÉPOQUE MODERNE.

La seconde partie de l'année 1895 nous a apporté un nouveau volume de l'intéressante Histoire d'Allemagne par le professeur LAMPRECHT, de Leipzig¹. Cet ouvrage se distingue par l'importance qu'il accorde aux considérations d'ordre économique, dans lesquelles il voit les vraies causes déterminant le développement historique tout entier. Cette manière de comprendre la marche des choses est fort originale et répond souvent à la vérité, quoique, avec l'ardeur naturelle aux initiateurs, M. Lamprecht exagère parfois l'influence des causes matérielles et néglige trop l'action des idées politiques et religieuses. L'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme, traitée dans ce volume, est si évidemment dominée par la lutte religieuse qu'elle ne lui permet pas de trop insister sur son thème favori; aussi, la place qu'il y donne aux différents aspects de la vie nationale me paraît-elle plus juste que dans les parties précédentes de son œuvre. Il est vrai que, de cette sorte, le volume est devenu moins original que les précédents. L'auteur le sent bien, et, pour ne pas répéter ce qui a été dit avant lui, il cherche quelquefois trop loin et devient ainsi artificiel et obscur. Mais il n'est jamais banal, et son récit est partout plein de vie et de pensées frappantes. La partie la plus importante du volume est celle où l'auteur parle du système des paiements en nature qui se substitua au système des paiements en espèces, par suite de la décadence de l'industrie et du commerce allemands, par suite aussi de la décadence des villes, qui s'appauvrirent au profit des éléments ruraux, c'est-à-dire de la noblesse et des princes (p. 465 et suiv.). Cette exposition est magistrale. Seulement, l'auteur exagère, à ce qu'il semble, le pouvoir des princes durant le xvi^e siècle et estime trop bas celui des États (*Stände*), qui n'a été brisé qu'après la catastrophe de la guerre de Trente ans. Quant aux détails du livre, il y aurait beaucoup d'objections à formuler. Mais ce n'en est pas la place ici; je voulais seulement faire ressortir l'importance et l'originalité du nouveau volume publié par M. Lamprecht.

Un ancien historien, devenu tout à fait professeur d'économie politique, M. Éberhard GORNEIN, de Bonn, vient de rentrer passagère-

1. *Deutsche Geschichte*. T. V, vol. II. Berlin, Gaertner, 1895.

ment dans son domaine d'autrefois, en publiant un volume sur saint Ignace de Loyola et sur la Contre-Réforme religieuse¹. C'est la seconde partie de son sujet qui paraît la plus importante à M. Gothein : il voudrait nous donner une *Kulturgeschichte* de la Contre-Réforme, en la groupant autour du personnage si caractéristique de Loyola et des origines de la Compagnie de Jésus. C'est le grand nombre de nouvelles publications de documents relatifs à saint Ignace, parues dans ces dernières années, qui a attiré l'attention de l'auteur sur son sujet. Il les a complétées par des études fort étendues dans les archives de France, d'Italie et d'Allemagne; il est regrettable que les circonstances l'aient empêché de visiter également les dépôts de Rome et de l'Espagne. Malgré toutes ses recherches, M. Gothein n'ouvre guère de nouveaux horizons et ne nous fait connaître que rarement des faits importants ignorés jusqu'alors; mais il complète soigneusement les notions déjà connues, leur donne leur véritable relief et en compose un tableau fort artistique. Une seule objection : l'auteur craint de tracer des contours bien nets et incisifs, de mettre sur sa toile des lumières claires et crues; il préfère laisser aux lecteurs la tâche de tirer les conclusions des événements qu'il place sous leurs yeux; — or, les lecteurs ne sont pas toujours à même de la remplir. Le style est parfois un peu fatigant, à force de longueurs et de répétitions. Mais on est largement dédommagé de ces défauts par tant de détails où abondent les aperçus originaux et justes et par un ensemble plein de science et de pénétration. Une entière impartialité inspire l'auteur dans ses recherches et dans ses jugements. C'est surtout l'histoire des Jésuites en France et en Allemagne, ainsi que l'activité de saint François-Xavier comme missionnaire, qui sont décrites sur la foi de matériaux nouveaux.

Le troisième et avant-dernier volume de l'Histoire de la Contre-Réforme en Westphalie et sur le Rhin inférieur, par M. Louis KELLER², ne contient que les années de 1609 à 1623 et les événements de Juliers-Clèves, des évêchés de Munster et de Paderborn et de quelques territoires de moindre importance. Les archives de Berlin, de Munich, de Darmstadt et de la Haye, ainsi que la bibliothèque du Vatican, ont fourni les matériaux. Il s'agit surtout de la lutte contre les *réformés*, qui ont montré une force de résistance extraordinaire, au milieu des circonstances les plus difficiles. Ils avaient fondé leurs communautés

1. *Ignatius von Loyola und die Gegenreformation*. Halle, Niemeyer, 1895.

2. *Publikationen aus den königl. Preussischen Staatsarchiven*. Bd. LXII : L. Keller, *Die Gegenreformation in Westfalen und am Niederrhein*, Bd. III (Leipzig, Hirzel, 1895).

contre le gré des princes et avec les propres deniers des croyants. Dans la partie de la succession de Clève, qui échet à la maison de Brandebourg, celle-ci montrait une entière tolérance religieuse; mais les princes catholiques et les magistrats des villes libres luthériennes persécutaient obstinément les calvinistes. Les victoires de l'empereur et des Espagnols au commencement de la guerre de Trente ans ont décidé du succès presque complet de la Contre-Réforme sur le Rhin inférieur. Ce furent également les armées espagnoles et impériales qui, en 1622 et 1623, brisèrent la résistance de la noblesse et des villes protestantes dans l'évêché westphalien de Munster, où l'évêque, un duc de Bavière, était un champion fanatique de l'Église. Élu également évêque de Paderborn, il y anéantit les derniers restes du protestantisme, supprimant en outre toute liberté politique et personnelle.

Un autre recueil officiel, celui des dépêches des ambassadeurs de Venise à la cour de l'empereur, publié, sous la direction de M. Max BÜDINGER, par la Commission historique de l'Académie de Vienne, vient d'être terminé avec son troisième volume¹. Dû surtout au labeur de M. Gustave TURBA, il va de 1554 jusqu'à la mort de l'empereur Maximilien II, en 1576. Comme ses prédécesseurs, ce volume est de toute première importance pour l'histoire des Habsbourg d'Allemagne pendant le xvi^e siècle. Les textes sont publiés d'une façon correcte; les analyses, les notes et l'index alphabétique sont rédigés avec beaucoup de soin. La carrière diplomatique des ambassadeurs, auteurs des dépêches, est racontée, dans l'Introduction, sur la foi de recherches minutieuses, qui permettent de compléter et de rectifier les indications d'Albéri. Seulement, les notes trahissent parfois une connaissance insuffisante de la littérature historique moderne. Pourquoi les notes relatives à la biographie du malheureux Don Carlos parlent-elles exclusivement du livre de M. Buedinger, qui, pour les faits, contient peu de neuf, et négligent-elles les travaux autrement importants de Gachard et de Mouy?

Le premier empereur sous le règne duquel la Contre-Réforme ait fait d'importants progrès en Allemagne fut Rodolphe II. M. H. MORITZ² traite de son élection et de sa première diète impériale, à Ratisbonne, dans une monographie qui se distingue par la profondeur et l'importance des recherches, par la quantité de ses matériaux jusqu'à pré-

1. *Venezianische Depeschen vom Kaiserhofe*. Herausgegeben von der Historischen Kommission der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. Band III. Vienne, Tempsky, 1895.

2. *Die Wahl Rudolfs II, der Reichstag zu Regensburg (1576) und die Freistellungsbewegung*. Marbourg, Elwert, 1895.

sent inconnus et par la solidité et l'impartialité de la composition. Le résultat de cette étude, définitive quant aux sujets qui y sont exposés, est écrasant pour la politique saxonne de cette époque. Les défaites réitérées du parti protestant dans l'Allemagne d'alors, malgré sa supériorité considérable sur ses adversaires catholiques, s'expliquent presque exclusivement par la trahison constante de son chef, l'Électeur Auguste de Saxe, chez lequel l'égoïsme le plus mesquin prévalait tellement sur des considérations plus générales et plus généreuses qu'il finit par redouter tout succès de ses coreligionnaires comme une diminution de sa propre situation politique. Ceci ne l'empêchait point de feindre le plus grand zèle religieux.

Le livre de M. Richard EHRENBURG : *Hambourg et l'Angleterre à l'époque de la reine Élisabeth*¹, nous transporte de nouveau sur le terrain économique. L'auteur, secrétaire de la chambre de commerce d'Altona, nous donne bien plus que ne promet le titre de son volume. C'est l'histoire du transfert de la prépondérance commerciale, dans l'Europe septentrionale, de l'Allemagne à l'Angleterre qu'il développe, tout en plaçant au premier plan la ville de Hambourg et ses relations avec la Grande-Bretagne. Cet excellent ouvrage, partout fondé sur des recherches très étendues et enrichi de nombreux documents, témoigne des connaissances approfondies de l'auteur en matière d'économie politique. M. Ehrenberg a réellement créé tout un côté de l'histoire économique de l'Europe durant la seconde moitié du xvi^e siècle. Son livre est bien écrit, lisible non seulement pour une demi-douzaine de spécialistes, mais encore pour tous les amis sérieux de l'histoire et pour le monde industriel et commercial. A côté des tristes impressions que le volume laisse à tout Allemand, il en ressort la preuve que précisément le plus profond abaissement de la Hanse et la prépondérance du négociant anglais à Hambourg devinrent le point de départ pour un nouvel essor, plus brillant et plus durable, de cette dernière ville et de l'Allemagne du Nord en général.

Depuis longtemps, l'histoire économique a dirigé ses recherches vers la statistique des prix pendant la grande révolution économique des xvi^e et xvii^e siècles. Le moment était donc venu de composer l'historique de cet important mouvement. M. George WIEBE a fondé son travail² non seulement sur les ouvrages déjà publiés, mais encore sur un grand nombre de comptes officiels conservés aux archives de

1. *Hamburg und England im Zeitalter der Königin Elisabeth*. Jéna, Fischer, 1896.

2. *Die Geschichte der Preisrevolution des XVI. und XVII. Jahrhunderts (Staats- und sozialwissenschaftliche Beiträge*, publiés par A. von Miaskowski, II, 11). Leipzig, Duncker, 1895.

l'État à Munster en Westphalie. L'exposition de l'auteur embrasse l'Europe centrale et occidentale. Le résultat le plus considérable de ce travail fort laborieux est que l'abaissement de la valeur de l'argent pendant les deux siècles fut bien moindre qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent. Il n'était que de 400 % en Alsace et en France, de 465 % en Angleterre et en Espagne. L'augmentation rapide de la population dans la plupart des pays d'Europe fit monter le prix des produits agricoles, indispensables pour la vie, mais empêcha le prix de la main d'œuvre et des produits industriels de participer à ce mouvement ascendant. Ce n'est donc pas tant la cherté des denrées qui a fait monter les prix que la masse rapidement croissante des métaux précieux venant d'Amérique depuis 1520, et qui n'était limitée d'une manière efficace que par la grande exportation d'argent qui se faisait régulièrement d'Europe en Asie. De 1493 à 1660, le stock de métaux précieux en Europe avait augmenté de 187 % pour l'or, de 347 % pour l'argent. L'influence de ce fait fut diminuée, il est vrai, par l'immense besoin d'argent monnayé, conséquence du remplacement des paiements en nature par les paiements en espèces. Voilà les résultats principaux du livre de M. Wiebe, qui, dans l'appendice, donne de très curieux tableaux statistiques relatifs au changement des prix pour différentes denrées durant l'époque de 1500 à 1700.

Depuis l'année 1894, M. Onno KLOPP, très connu comme historio-graphe ultra-catholique et particulariste, publie une nouvelle édition, considérablement changée et augmentée, de sa biographie de Tilly, sous le nom d'*Histoire de la guerre de Trente ans jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe*. La troisième et dernière partie de cet ouvrage vient de paraître¹. C'est un travail fait avec une grande application dans la recherche des détails, mais il manque de critique et de sens historique et ne s'inspire que de l'esprit de parti le plus absolu. De même que dans les livres des Janssen, des Pastor, des Kervyn de Lettenhove, toute la littérature historique moderne et tous les résultats des travaux contemporains sont entièrement négligés en tant qu'ils ne correspondent pas aux vues et aux intentions de l'auteur. Ainsi, l'immense fatras de notes de toutes sortes réuni par M. Klopp ne sert généralement pas à éclaircir, mais à obscurcir la vérité historique. C'est là le défaut de toute historiographie qui part d'un autre point de vue que de celui de la stricte recherche de la vérité.

Dans l'histoire de la guerre de Trente ans, il y a peu de figures plus attrayantes que celle de Bernard de Weimar. Après la biographie

1. *Der dreissigjährige Krieg bis zum Tode Gustav Adolfs*, 3^e vol., t. I et II. Paderborn, Schöningh, 1895-96.

que M. G. Droysen a consacrée à ce héros sympathique, M. W. STRUCK, auteur d'un livre sur la bataille de Nördlingen, s'est proposé de raconter de nouveau la vie du général protestant. Il vient de publier un travail préparatoire concernant la ligue conclue en 1631 par Guillaume de Weimar, frère aîné de Bernard, avec Gustave-Adolphe de Suède, d'après des manuscrits de Weimar, de Marbourg et de Dresde¹. L'auteur combat partout les indications de M. Droysen, qu'il trouve en contradiction avec les sources authentiques. L'histoire de la ligue entre Weimar et la Suède a une certaine importance pour le jugement à porter sur la conduite entière de Gustave-Adolphe dans son entreprise d'Allemagne. M. Struck considère l'intervention de la Suède dans la guerre de Trente ans comme motivée exclusivement par des raisons politiques. Quant au duc Guillaume, il était, ainsi que son frère Bernard, un des chefs les plus enthousiastes de la politique protestante active, en opposition avec l'électeur Jean-George de Saxe, toujours porté vers la conciliation avec l'empereur. Le travail de M. Struck contient beaucoup plus que son titre n'indique et donne des renseignements nouveaux sur la politique saxonne pendant les années décisives de 1630 et de 1631.

La seconde moitié de la guerre de Trente ans fut plutôt une lutte politique entre la maison de Habsbourg et ses adversaires qu'une guerre de religion. Il n'y a peut-être pas de meilleure preuve de cette vérité que le fait qu'un calviniste zélé, Melander de Holzapfel, entra au service de l'empereur pour le défendre contre les étrangers, — les Français et les Suédois, — qui menaçaient l'indépendance et l'intégrité de la patrie allemande. Sur la foi des archives de l'État et de la guerre à Vienne, M. Rodolphe SCHMIDT² décrit à la fois la carrière de Melander comme général de l'empereur et, à un point de vue plus large, les dernières années de la grande lutte. Le caractère de Melander paraît relativement pur, désintéressé et patriotique; il était, d'ailleurs, meilleur diplomate que capitaine.

On connaît le grand recueil de documents relatifs à l'histoire du Grand-Électeur de Brandebourg, commencé en 1864 et qui se poursuit toujours. Il embrasse exclusivement la politique extérieure et les rapports de l'Électeur avec les États de ses différentes provinces. Maintenant, MM. HOLTZE, SCHMOLLER et KOSER viennent d'inaugurer une publication nouvelle qui embrassera les documents relatifs à l'administration *intérieure* de Frédéric-Guillaume de Bran-

1. *Das Buendniss Wilhelms von Weimar mit Gustav Adolph*. Stralsund, Regierungsdruckerei, 1895.

2. *Ein Calvinist als kaiserlicher Feldmarschall*. Berlin, Fassung, 1895.

débourg. Le premier volume, contenant la première partie d'une histoire des finances brandebourgeoises pendant la période de 1640 à 1697, a paru. Il est dû à M. Kurt BREYSIG¹, avantageusement connu par d'autres travaux sur le règne du Grand-Électeur. La disposition de l'ouvrage n'est pas chronologique, mais systématique, ordonnée d'après l'organisation de l'administration brandebourgeoise d'alors. M. Breysig expose d'abord les faits, puis il publie les documents importants. Son travail va jusqu'à la chute du ministre Danckelmann, sous l'Électeur Frédéric III, parce que rien, dans l'organisation des finances, n'avait été terminé par le Grand-Électeur. Absorbé par la politique extérieure et par le désir de fonder son pouvoir absolu aux dépens des États provinciaux, Frédéric-Guillaume n'avait pas trouvé le temps de débrouiller entièrement l'administration intérieure, fort compliquée alors. L'exposé historique de M. Breysig est fort impartial, parfois très sévère pour les hommes d'État du Brandebourg. Il ne cherche point à embellir et montre sans ambages l'incertitude et le manque absolu d'un plan net et bien arrêté dans cette administration. Seulement, et ceci est un reproche qui ne s'adresse pas seulement à M. Breysig, il y a dans l'exposé historique trop de détails, dont beaucoup sont peu importants et qui nuisent à l'intérêt de ce livre d'ailleurs extrêmement consciencieux et utile.

Les archives de Prusse publient une histoire documentée du Hanovre et du Brunswick, de 1648 à 1744, rédigée par M. A. KÖCHER². Le deuxième volume de cet ouvrage ne comprend que les années de 1668 à 1674, époque où se forma la grande coalition européenne destinée à briser la prépondérance de la France de Louis XIV. Cet excellent ouvrage est basé sur les matériaux fournis par les archives du Hanovre, de Berlin, de Munster, des Affaires étrangères de Paris et d'autres. L'importance des documents nouvellement découverts a conduit M. Köcher à en publier un peu plus qu'il ne fallait pour servir de pièces justificatives au texte même, qui n'occupe qu'un peu plus de la moitié du volume. Les historiens français trouveront des renseignements intéressants sur les relations des différents duchés régis par les Guelphes avec la France et avec les adversaires de cette

1. *Urkunden u. Aktenstücke zur Geschichte der innern Politik des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg*. Vol. I : *Geschichte der brandenburgischen Finanzen in der Zeit von 1640 bis 1697*; t. I : *Die Centralstellen der Kammerverwaltung. Die Amtskammer, das Kassenwesen u. die Domänen der Kurmark*.

2. *Geschichte von Hannover und Brannschweig, 1648-1714*. Vol. II (1668-1674) : *Publikationen der königl. Preussischen Staatsarchive*. Leipzig, Hirzel, 1895.

puissance, surtout avec le Brandebourg. En 1674 commencent aussi les négociations destinées à élever le Hanovre au rang d'électorat.

Vauban appartient au grand nombre d'écrivains célèbres que l'on nomme souvent et que, hélas, on lit rarement. On représente d'ordinaire l'auteur de la *Dîme royale* comme un adversaire du mercantilisme, comme un précurseur des physiocrates, comme un réformateur libéral en matière politique et économique. Mais les auteurs français les plus récents et les plus méritoires qui ont traité de Vauban économiste, MM. MICHEL et LIESSE, ont dû reconnaître qu'au fond le maréchal avait été mercantiliste, tout aussi bien que son grand contemporain Colbert. M. Frédéric LOHMANN¹ confirme ce fait par des recherches nouvelles, qui s'étendent particulièrement sur les nombreux essais de Vauban, qu'il étudie d'une manière plus approfondie que ne l'ont fait ses prédécesseurs. Il prouve également que, loin d'avoir été un *libéral*, d'après les idées des XVIII^e et XIX^e siècles, Vauban n'a cherché, dans ses projets d'impôts et de finances, qu'à affermir la puissance de l'État et du roi par le développement numérique et économique du *menu peuple*, dans lequel il voyait la force principale du royaume. Tandis qu'il dédommageait la noblesse de la perte de ses privilèges en matière d'impôt par l'augmentation de son pouvoir administratif et judiciaire, Vauban combattait à outrance les hommes de finance, la noblesse de robe et la propriété temporelle du clergé comme néfastes pour l'État et pour la nation. Le livre de M. Lohmann est basé sur un travail des plus consciencieux et sur un raisonnement clair et serré; nous croyons, cependant, que la thèse de l'auteur, telle que nous venons de l'exposer brièvement, ne manquera pas d'exciter la contradiction.

L'époque de Frédéric II fait toujours le sujet de nombreux travaux historiques. L'état-major général de Prusse continue ses publications officielles concernant les guerres de ce grand capitaine. La deuxième partie, qui vient de paraître, traite, en trois volumes, de la seconde guerre de Silésie, en 1744 et 1745². L'historien ne trouve pas grand-chose à glaner dans cet ouvrage, qui ne vise guère que la technique militaire proprement dite. Les détails, souvent minimes, des opérations militaires y sont traités sur le même ton que les grands événements décisifs. Dans les deux premiers volumes, la critique militaire

1. *Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan* (Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen, herausgegeben von G. Schmoller, vol. XIII, part. IV). Leipzig, Duncker et Humblot, 1895.

2. *Die Kriege Friedrichs des Grossen. Herausgegeben vom Grossen Generalstabe. 2^e partie : Der Zweite Schlesische Krieg.* 3 vol. Berlin, Mittler, 1895.

fait presque entièrement défaut. Le troisième volume est beaucoup mieux fait, quant au ton général de la narration et quant à la critique technique. Il va sans dire que l'ouvrage est composé avec toute la correction scrupuleuse qui distingue les travaux de l'état-major; celui-ci a recherché dans toutes les archives et y a encore fait des découvertes, malgré l'énorme amas des publications antérieures. Ce qui résulte surtout, pour l'historien, de ces gros volumes, c'est l'immensité du labeur et l'habileté organisatrice du grand Frédéric et le succès avec lequel il a complété l'éducation militaire de son armée et de son peuple. L'infanterie de la seconde guerre de Silésie a été la meilleure que Frédéric ait jamais possédée, par son courage, ainsi que par la précision et la rapidité de ses mouvements. Comme général, le roi a achevé sa propre éducation par cette guerre même et s'est émancipé des préjugés tactiques de son époque.

La section historique des archives de la guerre, à Vienne, a conçu l'immense projet de publier une histoire documentée de tous les combats qui ont été livrés sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse. Elle commence, tout naturellement, par la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1748, — ouvrage qui, en partie, servira de complément à l'histoire des guerres de Silésie, par l'état-major prussien. Le premier volume de cette collection, qui vient de paraître¹, ne contient, dans ses 4,125 pages du plus grand in-octavo, qu'une introduction politique, administrative et militaire. C'est infiniment trop; mais, une fois le principe de cette introduction admis, on reconnaîtra avec plaisir et avec gratitude que la plupart des chapitres dont l'énorme volume se compose sont très bien faits et extrêmement instructifs. Tandis que, généralement, cette sorte de publications est anonyme, ici chaque chapitre est rédigé et signé par un savant ou un officier. Nous nous permettons de signaler surtout les parties concernant l'état de la Hongrie en 1740, par le professeur MARCZALI, et l'administration financière de l'Autriche-Hongrie sous l'empereur Charles VI, par le célèbre historien Adolphe BEER, — ce sont deux travaux d'un très grand mérite. De même, l'exposition de l'état militaire des pays autrichiens vers l'an 1740, par M. A. KIENAST, qui ne comprend pas moins de 219 pages, est une étude des plus approfondies et des plus intéressantes, qui détruira beaucoup d'erreurs sur le nombre et sur la composition des troupes autrichiennes à cette époque. Elle réfute pour toujours la légende des immenses efforts que, en 1741 et en 1744, la Hongrie aurait faits *pro rege nostro*

1. *Österreichischer Erbfolgekrieg, 1740-48. Von der Kriegsgeschichtlichen Abtheilung des k. und k. Kriegsarchivs*, vol. I. Vienne, Seidel, 1896.

Maria Theresia et prouve que le chiffre de la fameuse *insurrection* de la noblesse magyare fut toujours des plus modestes. D'autres parties du volume, il est vrai, pèchent par une prolixité qui fatigue inutilement le lecteur, même spécialiste. Mais, ce qu'il faut hautement reconnaître, c'est l'entière impartialité qui a partout dirigé les auteurs de l'ouvrage. Nous sommes loin ici de la peinture à l'eau de rose, que nous trouvons tant de fois dans les travaux officiels et officieux, loin aussi de l'hostilité haineuse contre l'adversaire, qui n'a que trop souvent conduit la plume des historiens de ces luttes austro-prussiennes. Les auteurs de cette publication autrichienne rendent surtout une justice entière au grand rival de Marie-Thérèse, à Frédéric II de Prusse; plus modérés que les panégyristes passionnés de ce monarque, ils sont encore plus éloignés de l'aversion non moins passionnée de ses ennemis modernes, tant autrichiens et particularistes que français. Bref, ce premier volume de l'histoire militaire de la guerre de la succession d'Autriche enrichit considérablement la science historique.

Un officier de Frédéric II, Chasot, était sorti du service du roi très chrétien, qu'il avait quitté à cause d'un duel. Reçu dans l'armée prussienne, ce Français devint un des compagnons préférés du prince royal Frédéric, qui, revêtu de la dignité royale, lui garda sa faveur encore pendant de longues années. Il laissa, sur les deux premières guerres de Silésie, des mémoires, aujourd'hui perdus, mais qui avaient été mis à profit, en 1797¹, dans des conférences publiques, par le procureur Kroeger, de Lubeck, ville où Chasot était mort cette même année. M. GAEDERTZ, bibliothécaire à Berlin, avait publié ces conférences en 1893. Mais il restait à prouver la véracité des mémoires et surtout des extraits que Kroeger en avait donnés. Cette étude critique a été entreprise par un collègue de M. Gaedertz, M. E. JEEP¹. S'il faut en juger d'après la lettre absolument fantaisiste que Chasot avait écrite lui-même sur la part qu'il avait eue à la bataille de Hohenfriedberg, et que Kroeger avait citée textuellement, ces mémoires, écrits en 1789 ou peu après, c'est-à-dire presque un demi-siècle après les événements dont ils parlent, n'ont qu'une valeur très contestable. Il me semble que MM. Gaedertz et Jeep accordent trop de confiance à ces mémoires ou, du moins, à l'extrait que le procureur de Lubeck en avait fait.

Après un personnage français, une série de faits qui intéressent également la France. M. WEBER raconte l'occupation de Prague par l'armée des Français et des Bavares pendant les années de 1744 à

1. *Chasot*. Berlin, Liebel, 1895.

1743¹. Ce travail est d'autant plus précieux que la littérature concernant la guerre de la succession d'Autriche est relativement pauvre. M. Weber base son récit sur les documents des archives de l'État, de couvents et de plusieurs grandes familles de la Bohême. Il ne parle pas seulement des événements militaires, mais encore de l'état économique, administratif et social de Prague pendant les années critiques qui font l'objet de son travail.

La polémique qui s'est engagée sur les véritables intentions de Frédéric II de Prusse, lors du commencement de la guerre de Sept ans, continue avec rage². L'opinion absolument nouvelle exprimée à cet égard par M. Max Lehmann a trouvé un nouveau disciple en la personne de M. Ferdinand WAGNER³. Pour prouver les prétendus projets de conquête du roi de Prusse, cet auteur allègue surtout que Frédéric s'était montré belliqueux en 1752, et que, en 1753 et en 1755, il avait cherché à entraîner la France à des mesures offensives contre l'Angleterre. Seulement, il oublie qu'en 1752 le roi avait un différend très violent avec la Saxe à cause des *certificats de contribution* et qu'il avait alors à craindre l'immixtion armée de la Russie et de l'Autriche. Pendant les dissensions de la France, son alliée, avec l'Angleterre, il était constamment hanté par la peur d'une alliance austro-russe-anglaise, qui, nourrie par l'or britannique, fût dirigée contre lui ; si, au contraire, la France attaquait résolument l'Angleterre, cet État se trouvait empêché de soudoyer contre lui les deux impératrices, ses adversaires. M. Wagner se contredit lui-même (p. 28 et 36) en montrant que, dans cette guerre franco-anglaise, Frédéric désirait rester dans l'expectative et cherchait à conserver la neutralité à la Prusse. Quant au reste, les développements généraux de l'auteur relatifs aux projets de Frédéric sont absolument subjectifs et arbitraires, confondant à plaisir les faits et la chronologie. Il prétend, entre autres, qu'en 1755 et 1756 M^{me} de Pompadour avait perdu toute influence politique. Il suffit de lire l'excellent ouvrage de M. Richard WADDINGTON sur le *Renversement des alliances* pour se convaincre du contraire.

Pris violemment à partie par M. Lehmann, M. Albert NAUDÉ⁴ s'est mis à étudier à fond les mêmes papiers des archives de Vienne et de

1. *Die Okkupation Prags durch die Franzosen und Bayern, 1741-43*. Prague, Calve, 1896.

2. *Voy. Revue historique*, janvier 1896, p. 126 et suiv.

3. *Friedrichs des Grossen Beziehungen zu Frankreich und der Beginn des Siebenjährigen Krieges*. Hambourg, Besthorn, 1896.

4. *Beiträge zur Entstehungsgeschichte des Siebenjährigen Krieges*, t. I. Leipzig, Duncker et Humblot, 1895.

Berlin dont son adversaire avait étayé sa thèse sur l'origine de la guerre de Sept ans. Grand a été l'étonnement de M. Naudé lorsqu'il s'est aperçu que M. Lehmann avait mutilé ces documents, omis les phrases les plus significatives, supprimé tous les témoignages qui pouvaient et devaient réfuter ses allégations. Le testament du roi de l'an 1752, dont M. Lehmann avait publié, pour la première fois, une partie et où il avait trouvé les prétendus projets de conquête sur la Saxe et sur la Prusse polonaise, prouve, au contraire, par les propres paroles de Frédéric, qu'il était décidé à ne plus « recommencer de guerre et à prolonger la paix autant que cela se pourrait sans porter atteinte à la dignité de l'État. » Et ainsi de suite. Rarement, dans les temps modernes, un historien de renom a osé travestir la vérité par la mutilation intentionnelle des documents, comme l'a fait le professeur de Göttingue dans son livre sur l'origine de la guerre de Sept ans.

Aussi, un historien autrichien bien connu, M. Adolphe BEER, a-t-il combattu les assertions de M. Lehmann dans un essai nourri de faits et de documents diplomatiques¹. D'accord avec MM. de Broglie et Waddington, il nie que la France, jusqu'à l'attaque de Frédéric II contre la Saxe, ait voulu maintenir la paix. Il prouve, au contraire (p. 420 et suiv.), que la cour de France désirait la guerre contre la Prusse et que, dans tous les cas, elle aurait voulu contre celle-ci une alliance *offensive* avec l'Autriche. Il explique l'assentiment donné par Frédéric à la convention de Westminster de la même manière que M. Waddington, et ceci sur la foi des ministres français eux-mêmes (p. 425 et suiv.) ; le roi savait par expérience que la France, occupée dans les Pays-Bas, en Italie, sur l'Océan et dans ses colonies, ne saurait le défendre contre l'attaque combinée de l'Autriche, de la Russie, de la Saxe et de l'Angleterre. Croyant ses adversaires continentaux incapables de rien entreprendre sans les subsides anglais, il désirait avant tout les en priver en se réconciliant avec la Grande-Bretagne. Par les rapports erronés de ses diplomates et de Schaberndorf, son ministre-gouverneur de la Silésie, il fut trompé dans des questions de détail, surtout quant à la véritable position politique de la Saxe ; mais la chose principale, son attaque contre l'Autriche, était justifiée au point de vue moral aussi bien que politique et militaire.

M. LEHMANN a essayé de réfuter M. Naudé dans un article publié dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen*². Mais son argumentation, très

1. *Zur Geschichte des Jahres 1756*, dans les *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. XVII (1896), vol. I.

2. Février 1896. — Il a publié également plusieurs documents, jusqu'alors peu connus, dans l'*Institut für österreichische Geschichtsforschung*, t. XVI (1895), p. 480-491. Ils ne prouvent rien pour sa thèse.

acerbe comme à l'ordinaire, porte entièrement à faux. Il ne connaît pas ou ne veut pas connaître le livre de M. de Broglie sur l'Alliance autrichienne ni les travaux de M. R. Waddington, qui auraient réduit à néant la plupart de ses assertions. De même, il néglige entièrement le fait que M. IMMICH, dans les *Jahrbuecher für Armee und Marine*¹, avait prouvé, par les tableaux authentiques des archives de la guerre, que les chiffres indiqués par M. Lehmann pour la force de l'armée prussienne en 1756 étaient considérablement exagérés.

Dans mon *bulletin* précédent (*Revue historique*, t. LX, p. 127), j'avais émis l'opinion que le seul fait prouvé par M. Lehmann fût la priorité des armements de la Prusse sur ceux de l'Autriche en 1756. Il me faut reconnaître maintenant que, par sa récente publication, M. Naudé a démontré que les Autrichiens ont armé antérieurement à la Prusse. Il va sans dire que, ne voulant commencer leur attaque qu'en 1757, ils ne se sont pas hâtés, comme Frédéric II a dû le faire en juillet et août 1756.

M. HANS DELBRUECK est de nouveau descendu dans l'arène². Comme dans son premier article sur la même question, il se forge un Frédéric II de sa façon et déclare faux tout ce qui est en contradiction avec ce personnage imaginaire. Il voudrait glorifier Frédéric; mais il lui impute les mensonges les plus grossiers à l'adresse de la postérité, il le fait se diminuer lui-même à plaisir, parce que le grand roi ne parle jamais comme M. Delbrueck le voudrait. Ce publiciste non plus n'a pas la moindre connaissance des travaux français récents.

Il a trouvé un adversaire bien supérieur par la connaissance des faits et par la sûreté de la méthode dans M. KOSER, le nouveau directeur général des archives³. L'article de M. Koser, rédigé dans un style digne et tranquille et sur la foi des documents, est écrasant pour les découvertes étonnantes de M. Lehmann et pour les fantaisies de M. Delbrueck.

MM. E. MARCKS, le professeur bien connu de Leipzig⁴, et K.-Th. HEIGEL, de Munich⁵, n'ont pas moins approuvé la manière de voir de M. Naudé et ont tout particulièrement condamné avec sévérité la méthode suivie par M. Lehmann.

Un élève de M. Naudé, M. G.-B. VOLZ, traite des deux premières

1. Livraison de décembre 1895.

2. *Preussische Jahrbuecher*, avril 1896.

3. *Historische Zeitschrift*, t. 77, p. 1-40.

4. *Allgemeine Zeitung*, de Munich, 1896, n° 92, 93, 94.

5. *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, N. F.; t. I : *Monatsblätter*, avril et mai 1896.

années de la guerre de Sept ans¹. Le mérite de ce petit volume est de montrer la connexité qui, pendant cette époque de la guerre, existait entre les conditions de la grande politique européenne et les mesures militaires de Frédéric II. M. Volz nous ouvre, sous ce rapport, des horizons absolument nouveaux et intéressants, et ceci en s'appuyant sur les documents les plus authentiques. Il va sans dire que, quant à la question de l'origine de la guerre, M. Volz se range du côté de son maître. L'auteur prouve que, au mois d'août 1757, Frédéric, abandonné par l'Angleterre dans la plus cruelle situation, projeta sérieusement de se tourner de nouveau vers la France, sans se soucier de son alliée infidèle; mais il vit ses offres repoussées par le gouvernement français. L'entrée de Pitt dans le ministère anglais, la retraite inespérée des Russes, ses propres victoires de Rossbach et de Leuthen changèrent de nouveau la situation dans un sens tellement favorable pour le roi de Prusse qu'alors, au début de la campagne de 1758, il espéra pouvoir retirer de la lutte des avantages territoriaux. Ce fut pour lui le point culminant de la guerre.

Un livre sérieux aussi, basé, non pas sur des théories, mais sur les faits et sur les documents, est celui du lieutenant-colonel DE BERNHARDI sur la bataille de Prague, en 1757². Dans une narration claire et convaincante, l'auteur détermine la part que Frédéric II et son conseiller militaire principal, Winterfeld, ont eue dans le plan de la campagne de 1757. Voulant porter aux Autrichiens un coup décisif, qui lui permit de se tourner contre ses autres adversaires, le roi ne réussit qu'à les entamer à la bataille de Prague. Ceci rendit nécessaire une nouvelle bataille, celle de Collin, qu'il perdit, comme tout le monde le sait.

La source principale pour l'histoire des relations extérieures de Frédéric II, la grande collection de sa correspondance politique, a été continuée par MM. K. TREUSCH VON BUTTLAR et OTTO HERRMANN, qui en ont publié le 22^e volume³. Cette partie embrasse les derniers mois de la guerre de Sept ans, de juillet 1762 à mars 1763, ainsi qu'un supplément relatif à l'époque entière de cette lutte. Nous voyons Frédéric, d'abord cruellement surpris par la mort violente de son ami, le tzar Pierre III, qu'il avait adulé de toute façon, chercher et réussir à gagner les grâces de Catherine II. Ceci lui était d'autant plus nécessaire que l'Angleterre, son ancienne alliée, lui devint ouvertement

1. *Kriegführung und Politik König Friedrichs des Grossen in den ersten Jahren des Siebenjährigen Krieges*. Berlin, Cronbach, 1896.

2. *Die Schlacht bei Prag (Beiheft zum Militär-Wochenblatt, 1895, livr. 8)*.

3. *Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen*, vol. XXII. Berlin, Alex. Duncker, 1895.

hostile sous la direction de lord Bute, qui essaya même à différentes reprises, par une véritable trahison, d'entraîner la Russie dans une nouvelle guerre contre la Prusse. Tandis que Frédéric rejette les offres de médiation que le roi de la Grande-Bretagne lui fait pour terminer sa guerre avec l'Autriche, il s'empresse d'accepter celles de la tsarine. D'autre part, il repousse, de la manière la plus polie, il est vrai, les demandes de la Russie concernant une évacuation immédiate de la Saxe. Non pas qu'il songeât à garder ce pays après la paix; il ne désirait que replacer toutes les choses à l'état où elles s'étaient trouvées avant la guerre : mais il voyait dans l'électorat son unique gage pour rentrer dans la possession de ses pays de Clèves et de Glatz, encore occupés par ses adversaires. Il n'aspirait qu'à la paix, mais à une paix honorable. Tout ceci et bien d'autres résultats fort intéressants sortent de ce volume, où le roi parle à cœur ouvert avec ses ministres, avec ses diplomates, ses généraux et sa famille.

Le comte de Bute a trouvé un défenseur zélé dans M. A. von RUVILLE¹ qui, en même temps, cherche à justifier l'ainé des Pitt du reproche d'inconséquence dans la direction des affaires publiques qu'on lui a souvent adressé. En effet, le favori écossais du roi George III paraît sous un jour beaucoup plus favorable, au point de vue moral, après les recherches de M. von Ruville. L'animosité personnelle que l'on avait supposée à Bute contre le *grand commoner* n'a pas existé en réalité. Au contraire, l'entrée de Pitt au ministère, en 1756, doit être attribuée en grande partie à l'influence de Bute sur l'héritier du trône et à celle de son propre parti; même après l'avènement de George III, en 1760, le favori a commencé par être l'allié du grand ministre. Mais, d'autre part, l'auteur accorde trop de confiance à la correspondance des hommes d'État anglais d'alors, sa source principale. Il est évident que les lettres des politiciens ne contiendront pas toujours la vérité et jamais toute la vérité. La conduite de Bute dans les affaires du continent, contraire à la plus simple morale politique et aux véritables intérêts de la Grande-Bretagne, donne une autre idée de son action politique que les lettres qui roulent presque exclusivement sur des considérations personnelles. La retraite de Bute, en avril 1763, ne fut pas aussi volontaire que M. von Ruville le croit (p. 64 et suiv.) : la haine populaire qui menaçait même sa vie était devenue trop profonde et trop générale pour qu'il pût rester au pouvoir.

En arrivant à l'époque de la Révolution et des guerres napoléoniennes, nous avons à parler d'un personnage étonnant, Charles-

1. *William Pitt (Chatham) und Graf Bute*. Berlin, Guttentag, 1895.

Frédéric Reinhard, fils d'un pasteur wurtembergeois, qui, dans l'entrain de la jeunesse, s'enthousiasma pour la Révolution française, entra dans son service, devint diplomate français, ministre des Affaires étrangères, membre de l'Institut et termina ses jours comme comte et pair de France. Et le plus étonnant, c'est qu'au fond c'était un homme médiocre, « un honnête homme d'une capacité ordinaire, » comme l'a caractérisé Napoléon I^{er}. M. Guillaume LANG a écrit la biographie de ce personnage à moitié allemand, à moitié français¹. Dans sa carrière, à l'apparence si heureuse, il y avait pourtant un point noir qui grandissait avec l'âge. Quoique fidèle à sa patrie d'adoption, Reinhard restait toujours allemand et souabe au fond du cœur, dans ses goûts, dans sa manière d'être, même dans son parler. De là, une tristesse secrète et une méfiance qui touchait parfois à la manie de la persécution. Au fond, excellent travailleur, fonctionnaire sûr et modeste, sans aucune initiative personnelle, mais bon pour toutes les positions secondaires; d'un certain idéalisme très opportuniste qui lui permettait de remplacer toujours les illusions perdues par de nouvelles illusions et de s'adapter ainsi à tous les gouvernements. La partie la plus intéressante de sa vie est formée par les cinq années de 1808 à 1813, où il fut ministre de France à la cour de Westphalie, à la fois surveillant, directeur et espion attitré auprès du roi Jérôme. Il remplit ces fonctions délicates avec beaucoup de prudence et de bienveillance, et ses rapports confidentiels à l'empereur sont la source la plus importante pour l'histoire de ce royaume éphémère. Reinhard a trouvé dans M. Lang un biographe consciencieux et fort impartial. Après avoir réuni, avec infiniment de peine, tous ses matériaux, l'auteur expose, avec simplicité, avec bonne foi et une parfaite connaissance des faits, la vie de son héros, défigurée jusqu'alors par une foule de légendes romanesques. Mais le volume a encore une importance plus générale : il répand une lumière curieuse sur l'état des esprits en Allemagne à la fin du siècle dernier, ainsi que sur les étranges évolutions de la vie française pendant l'époque relativement si courte qui va de la Révolution jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe.

L'assassinat des plénipotentiaires français de Rastadt a occupé de nouveau la plume d'un historien, un de ceux qui connaissent le mieux l'époque révolutionnaire et fort considéré comme tel, en France comme en Allemagne, M. Hermann HUEFFER². Déjà imprimé dans la *Deutsche*

1. *Graf Reinhard; ein deutsch-französisches Lebensbild, 1761-1837*. Bamberg, Koch, 1896.

2. *Der Rastatter Gesandtenmord*. Bonn, Roehrscheid et Ebbecke, 1896.

Rundschau, au mois d'août 1895, son travail a été publié sous forme de livre, enrichi de plusieurs documents importants. Ces matériaux, extrêmement intéressants et qui jettent un jour tout nouveau sur les tragiques événements de Rastadt, proviennent surtout des archives de feu l'archiduc Albert. On peut résumer dans les termes suivants les résultats principaux de l'excellent livre de M. Hueffer : le gouvernement autrichien comme tel fut complètement étranger à cette triste affaire. Les généraux autrichiens désiraient s'emparer des papiers des malheureux plénipotentiaires français, dans lesquels ils voyaient des espions et des révolutionnaires, et auxquels ils déniaient tout caractère diplomatique, depuis que l'empereur avait prononcé la dissolution du congrès. L'archiduc Charles lui-même avait donné un ordre, que les subalternes pouvaient comprendre comme leur prescrivant de dépouiller les Français de leurs papiers, et c'est ainsi qu'ils agirent. Des hommes passionnés, peut-être des émigrés sous uniforme autrichien, ont abusé de ces ordres pour égorger les plénipotentiaires à la faveur de la nuit. Ce sont là des faits importants dont M. Hueffer a définitivement démontré la réalité. — Dans un appendice, il a fait à M. Bœhtlingk l'honneur de s'occuper, d'une manière très digne, d'ailleurs, des pamphlets que cet historien ne cesse de lancer¹ contre tous ceux qui refusent de croire à sa fantaisie, — comme M. Albert Sorel l'a nommée, — que l'assassinat de Rastadt avait été l'œuvre de Bonaparte ou, du moins, de son parti. Entièrement isolé dans cette bizarre idée, M. Bœhtlingk se venge du monde entier en le comblant d'injures dans les transports d'une excitation vraiment malade.

Deux généraux allemands des guerres de l'Indépendance ont été pour la première fois les objets de biographies vraiment scientifiques. Le général Hermann de Boyen est un des personnages les plus importants de l'histoire militaire des temps modernes. Si Scharnhorst a, le premier, trouvé et réalisé le principe du service militaire général et obligatoire, Boyen a le mérite d'avoir créé, en 1814, l'organisation de l'armée prussienne, telle qu'elle est devenue le modèle de la plupart des grandes armées européennes. C'est donc un travail des plus intéressants qu'une biographie de Boyen, comme M. Frédéric MEINCKE, archiviste de l'État à Berlin, vient de la commencer². Le premier volume, seul publié jusqu'à présent, nous mène précisément jusqu'à l'achèvement de la loi organisatrice. La plus grande partie

1. *Zum Rastatter Gesandtenmord*. Heidelberg, 1895. M. Hueffer a résumé lui-même son ouvrage dans un Mémoire qu'a publié la *Revue historique*, t. LXI, p. 307-320.

2. *Das Leben des Generalfeldmarschalls Hermann v. Boyen*, t. I. Stuttgart, Cotta, 1896.

de ce volume apporte peu de renseignements nouveaux, parce qu'elle coïncide avec les Mémoires de Boyen, publiés depuis longtemps par Nippold, et qui embrassent la vie du général jusqu'à la bataille de Leipzig. M. Meinecke, à mon avis, juge trop favorablement l'état de la Prusse avant 1806, très sévèrement critiqué par Boyen même dans ses Mémoires. La partie vraiment neuve et intéressante du volume commence avec la campagne de Hollande, en automne 1813. Elle fut conduite par le général von Buelow, dont Boyen était le chef d'état-major. M. Meinecke nous fait voir que Buelow, étant général en chef, montra la même prudence, la même lenteur qu'il avait autrefois tant blâmée dans le prince royal de Suède, lorsqu'il était sous les ordres de Bernadotte. Plus important encore est le récit de la genèse de la nouvelle organisation militaire, œuvre de Boyen devenu ministre de la guerre. Pour la faire accepter à l'esprit borné et timide du roi Frédéric-Guillaume III, Boyen se vit forcé de la présenter comme répondant aux idées du monarque lui-même : artifice dont ses conseillers ont dû se servir chaque fois qu'ils voulaient l'amener à ratifier une réforme quelconque. Ajoutons que Boyen était déjà convaincu que tous les États de l'Allemagne du Nord devaient s'unir à la Prusse par le moyen, employé un demi-siècle plus tard, de conventions militaires.

Non moins remarquable fut le général von Grolman, dont le général E. von CONRADY a écrit la vie¹. Le biographe a étudié avec soin toutes les archives où il pouvait espérer trouver des matériaux, même celles de Vienne. Ainsi a-t-il pu mettre en relief la figure héroïque, enthousiaste et passionnément patriotique de Grolman, trop négligé jusqu'à présent par les historiens. Documents en main, il prouve que ce fut Grolman qui, le 29 août 1813, donna à Kleist l'idée de chercher à sortir de sa position dangereuse en marchant sur Kulm, et qui, de cette sorte, a amené la catastrophe de Vandamme (p. 437 et suiv.). Ce fut encore Grolman qui, après les défaites de Bluecher, en Champagne (février 1814), lui inspira le projet de s'unir au corps de Buelow et de Wintzingerode, et d'entraîner l'armée de Schwarzenberg en marchant hardiment sur Paris (p. 494 et suiv.). Grolman est le créateur de l'état-major général de Prusse, qui a rendu de si grands services et dont l'institution a été imitée par toutes les puissances militaires (p. 257 et suiv.). Dans la campagne de 1815, Grolman fut le véritable inspirateur de Bluecher, beaucoup plus que Gneisenau, qui, d'ailleurs, fut bientôt séparé du vieux maréchal (p. 278 et suiv.). Grolman amena à temps les Prussiens à

1. *Leben und Wirken des Generals C. v. Grolman*, t. II, Berlin, Mittler, 1895.

Waterloo, malgré leur défaite de Ligny. La gloire de Grolman, hautement appréciée des connaisseurs contemporains, a été amoindrie, pour le grand public et pour la postérité, par le fait qu'il n'a jamais exercé de commandement suprême. — Le troisième volume racontera la vie du général en temps de paix jusqu'à sa mort.

L'époque de la Révolution et des guerres napoléoniennes est également traitée dans le neuvième et dernier volume de l'histoire d'Angleterre, commencée jadis par LAPPENBERG, continuée par PAULI et terminée par M. Maurice Brosch¹. Le récit porte sur les événements compris entre les années de 1783 à 1815. L'auteur me semble beaucoup trop sévère dans ses jugements sur George III, qu'il accuse de trahison, d'infamie, de graves abus dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, dans un autre contraste entre l'opinion généralement adoptée et celle de M. Brosch, celui-ci me semble plus près de la vérité. Il ne croit pas que l'essai de George III de rétablir le pouvoir décisif de la couronne ait définitivement échoué par le résultat malheureux de la guerre d'Amérique; il voit plutôt dans l'avènement de Pitt le jeune au ministère, en 1783, une grande victoire de la couronne, dont l'influence aurait encore prévalu pendant une quarantaine d'années. La guerre de vingt-trois ans, contre la France, à laquelle, comme l'auteur cherche à le prouver, l'Angleterre fut forcée par la Convention, eut pour résultat une réaction complète à l'intérieur du pays et l'amoindrissement de toutes les libertés. Pitt fut obligé lui-même, soit par la résistance du roi, soit par les circonstances politiques, soit par son ardent désir de rester ministre, de renoncer à toutes les réformes qu'il avait projetées pour son pays. M. Brosch décrit, en paroles éloquentes, la misère de la grande masse du peuple anglais pendant les années de la guerre, avec leurs impôts écrasants, leurs droits sur l'importation des blés, leurs salaires insuffisants. Exclusivement occupé à gagner les classes dirigeantes par des faveurs injustes aux dépens des pauvres, Pitt et ses successeurs immédiats n'ont rien fait pour diminuer les souffrances de l'immense majorité de la nation. M. Brosch n'hésite pas à reprocher au gouvernement anglais d'avoir rompu la paix d'Amiens en maintenant sa domination dans l'île de Malte. — Le livre est bien écrit, le sujet étant évidemment plus conforme aux idées personnelles de l'auteur que dans les volumes précédents. Quant à des matériaux nouveaux, il ne s'en est pas servi, sauf quelques extraits, peu importants, de dépêches vénitiennes.

1. *Geschichte von England*, t. IX (Collection Heeren et Ukert). Gotha, Perthes, 1895.

De cette époque, déjà lointaine, nous arrivons, sans intermédiaire, au temps présent. M. Horst KOHL a publié le second volume de sa *Chronique bismarckienne*¹. La plus grande partie du livre est remplie par la narration des fêtes du 80^e anniversaire de l'ancien chancelier. La partie intitulée *discours et essais* ne contient rien d'important. Les *documents et lettres* contiennent, à côté de quelques additions aux rapports diplomatiques de M. de Bismarck et à ses lettres adressées au général de Gerlach, pendant les années de 1853 à 1858, quand il était envoyé de Prusse à la diète de Francfort, la seule partie réellement intéressante du volume : les lettres de Léopold de Gerlach à Bismarck, de 1855 à 1858, qui manquaient à la correspondance des deux hommes d'État prussiens, publiée en 1893. Nous y trouvons particulièrement des renseignements sur la marche des négociations qui ont mis fin à la guerre de Crimée. Bientôt les tendances politiques des deux amis, réunis jadis par leurs idées réactionnaires, se séparèrent : le général, chef de la *camarilla* prussienne, tenait ferme pour l'alliance avec l'Autriche et avec la Russie contre le bonapartisme, dans lequel il voyait la révolution incarnée, tandis que le diplomate de génie était prêt à se liguier avec le diable en personne afin de détruire l'influence de l'Autriche en Allemagne et d'y assurer ainsi l'hégémonie prussienne. Entre-temps, M. de Gerlach intrigue constamment contre le président du conseil des ministres, M. de Manteuffel, auquel il donne le sobriquet de *Fra Diavolo*, et qui, pour lui, n'était pas suffisamment réactionnaire et hobereau mystique pour sacrifier partout à cette faction les véritables intérêts de la Prusse. Le général ne s'unit à Manteuffel que lorsqu'il s'agit, en 1857 et 1858, d'empêcher le prince Guillaume, alors adversaire du parti de la *Gazette de la Croix*, d'être revêtu de la régence, à la place du roi Frédéric-Guillaume IV, tombé dans une imbécillité irrémédiable.

M. H. VON POSCHINGER termine sa collection relative aux rapports de M. de Bismarck avec les hommes du Parlement². Le premier volume, paru en seconde édition en 1894, ne contenait qu'une introduction et les discours tenus par le chancelier dans ses soirées parlementaires. Le second volume parle des relations non officielles de Bismarck avec les membres des parlements prussien et allemand, de 1847 à 1879. Il aimait à causer avec eux très franchement, mais il ne disait rien sans intention, sans viser à un but quelconque.

1. *Bismarck-Jahrbuch*, t. II. Berlin, Haering, 1895.

2. *Fuerst Bismarck und die Parlamentarier*, t. II et III. Breslau, Trewendt, 1895-1896.

Presque tout était déjà publié auparavant, mais M. von Poschinger a réuni, avec une grande application, tous ces matériaux dispersés dans une foule de livres et de journaux. Le troisième volume, qui va jusqu'à 1890, est le plus important. Beaucoup d'hommes politiques y ont contribué par des communications inédites, dont la majeure partie, il est vrai, se rapporte à l'époque contenue dans le volume précédent, de manière que le tout est très mal ordonné. Il va sans dire que l'éditeur arrange son livre de façon à glorifier le prince de Bismarck et à rendre ses adversaires odieux ou ridicules. Son hostilité est surtout grande contre Lasker, auquel cependant les ennemis comme les partisans se plaisent généralement à rendre justice, et contre tout ce qui touche au libre-échange. M. von Poschinger nous fait savoir que le prince de Bismarck préparait soigneusement ses discours au Parlement, qui pourtant font ordinairement l'impression d'être improvisés avec une verve prime-sautière. M. de Schulte donne des renseignements intéressants sur les rapports du chancelier avec les vieux catholiques (t. III, p. 257 et suiv.). La fille de M. de Varnbueler, ancien ministre dirigeant du Wurtemberg, publie des documents relatifs au premier développement du protectionisme douanier en Allemagne, en 1878 (p. 272 et suiv.). Une causerie de Bismarck avec M. de Bethusy-Huc, de la fin de mars 1867 (p. 283 et suiv.), confirme, ce que nous savons d'autre part, que le chancelier cherchait alors à éviter une guerre avec la France, quoiqu'il fût convaincu que jamais la Prusse n'aurait de chances plus favorables de victoire qu'à cette époque où l'armée française était désorganisée par la campagne du Mexique et ne possédait pas encore le fusil Chassepot.

Un nouveau volume du Journal de M. Théodore VON BERNHARDI, — le cinquième, — comprend la lutte pour le Schleswig-Holstein, pendant les années 1863 et 1864¹. Le célèbre historien de la Russie, quoique très modéré dans son libéralisme, appartenait alors à cette catégorie nombreuse de personnes qui, bien que très au courant de la politique journalière, n'avaient pourtant pas la moindre idée de la grandeur et des véritables projets de M. de Bismarck. On ne comprenait nullement sa politique rusée, ses calculs aussi compliqués que justes et originaux et qui faisaient servir à ses desseins la famille royale, les chambres, les gouvernements étrangers. Tous les ambassadeurs résidant à Berlin et les agents diplomatiques de la Prusse même, — tels que le comte Bernstorff à Londres, — blâmaient hau-

1. *Der Streit um die Elbherzogthümer. Tagebuchblätter aus den Jahren 1863-64.* Leipzig, Hirzel, 1895. — Cf. *Revue historique*, janvier 1896, p. 139.

tement la conduite de Bismarck et prédisaient sa chute immédiate. La reine Augusta, le prince royal et sa femme s'opposaient constamment à la lutte soutenue par le roi et par son premier ministre contre la représentation nationale; un des collègues de Bismarck, M. von der Heydt, avoua que tout le ministère, sans en excepter le ministre de la guerre, M. von Roon, avait été unanime à chercher la réconciliation avec la chambre sur le terrain du service militaire de deux ans, et que le roi seul avait fait échouer cette combinaison pour ne pas avoir l'air de céder devant son peuple. Peut-on blâmer le parti libéral en Prusse et dans toute l'Allemagne de ne pas avoir compris la grandeur de M. de Bismarck et de n'avoir vu en lui que le *junker* réactionnaire et despotique? M. de Bernhardi lui-même s'attacha au parti du duc d'Augustenbourg, prétendant populaire au trône de Schleswig-Holstein. Mais ce prince ne pouvait réussir: il manquait de courage et d'énergie, et son allié principal, le fameux duc Ernest de Cobourg-Gotha, était vaniteux, égoïste, aventurier, sans fermeté ni consistance dans les idées. De tels hommes n'étaient pas de taille à lutter contre un Bismarck, soutenu par toute la force de la monarchie prussienne. Peut-être auraient-ils pu réussir si l'étranger avait résolument pris leur parti; mais Napoléon III ne songeait qu'à gagner pour lui le gouvernement de Berlin, et les Anglais étaient hostiles à l'Allemagne entière, disant hautement qu'elle ne devait songer à délivrer les autres, — le Schleswig-Holstein, — qu'après s'être délivrée elle-même de l'absolutisme royal.

Le choix de M. de Bismarck pour le poste de premier ministre, en 1862, est surtout dû à M. de Roon. Ce fait est prouvé de nouveau par la correspondance entre ce militaire et le professeur Clément Perthes, de Bonn, que M. O. PERTHES vient de réunir en volume¹, après en avoir déjà publié la partie la plus importante dans la *Historische Zeitschrift*. Perthes appartenait à la secte de Frédéric-Guillaume IV; il était piétiste, romantique, ennemi passionné de tout ce qui sent la démocratie et la révolution. Il est édifiant de voir son ami le ministre, après avoir commencé par abonder dans son sens, se plier de plus en plus à la politique révolutionnaire que Bismarck pratiquait contre le Danemark, contre l'Autriche et les petits princes d'Allemagne et dans l'établissement du suffrage universel. Par des phrases aussi vagues que pieuses, Roon cherchait à se tromper lui-même sur sa rupture avec toutes ses convictions politiques. Il est enfin curieux d'apprendre que le roi Guillaume et, avec lui, M. de

1. *Briefwechsel zwischen dem Kriegsminister Grafen von Roon und Clemens Theod. Perthes*. Breslau, Trewendt, 1895.

Roon, avaient d'abord été partisans du duc d'Augustenbourg, et qu'ils ne l'ont laissé tomber que sous l'influence de Bismarck.

Le prince d'Augustenbourg, père de l'impératrice actuelle d'Allemagne, joue aussi un rôle dans la biographie très intéressante du général von Gœben, écrite par le capitaine Gerhard ZERNIN, et dont le premier volume vient de paraître¹. Le général von Gœben est un des personnages les plus marquants de l'armée de Guillaume I^{er}. Long, maigre, fort myope et toujours muni de lunettes, il était à la fois le chef le plus intelligent et le soldat le plus téméraire que l'on pût imaginer. Fatigué de servir en temps de paix dans l'armée prussienne, il était jadis entré dans les rangs des Carlistes et y avait combattu pendant quatre ans, au milieu des péripéties et des dangers les plus terribles, recevant blessures sur blessures. Le récit de ses aventures dans le service d'une cause réactionnaire avait vivement intéressé le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, qui le fit rentrer dans son armée et rapidement monter en grade. Dans les guerres de 1864, 1866 et 1870, Gœben a cueilli les plus abondants lauriers. C'est la vie de ce héros que raconte le capitaine Zernin, d'après les meilleures sources : très simplement, sans aucun art d'historien, même d'écrivain. La partie la plus intéressante du premier volume consiste dans les lettres adressées par le général de brigade Gœben à sa femme pendant la guerre de Danemark, en 1864. On y voit de nouveau (p. 313-323) combien les capacités militaires du prince Frédéric-Charles ont été surfaîtes par l'esprit de parti, qui voyait en lui le rival du prince royal Frédéric-Guillaume, trop libéral d'après l'esprit régnant à la cour et dans l'armée. C'est précisément pour les hautes qualités militaires du prince royal que Gœben, juge certainement compétent, se montre plein de surprise et d'admiration (p. 304). Nous apprenons, d'autre part, que le duc d'Augustenbourg n'était nullement anti-prussien, comme M. de Bismarck l'a fait croire, mais qu'il était prêt à tous les sacrifices, aux points de vue politique, militaire et maritime, pour satisfaire aux exigences de l'hégémonie prussienne et de l'unité allemande.

Un écrivain militaire aussi fécond que digne de confiance, le major Hermann KUNZ, a raconté les combats décisifs livrés par le général de Werder à l'armée de Bourbaki, en janvier 1871². L'auteur s'est servi, pour écrire ces volumes très intéressants, non seulement des

1. *Das Leben des Generals August von Gœben*, t. I. Berlin, Mittler, 1895.

2. *Die Entscheidungskämpfe des Generals von Werder im Januar 1871*. T. I : *Die Schlacht von Villersexel*; t. II : *Die Schlacht an der Lisaine*. Berlin, Mittler, 1895.

archives de la guerre, à Berlin, mais encore des renseignements que le général de Leszczynski, jadis chef de l'état-major de Werder, lui a fournis. C'est un peu pour cette raison qu'au fond M. de Leszczynski joue, dans le livre du major Kunz, un rôle plus glorieux que son ancien supérieur lui-même. L'auteur, d'ailleurs, montre le désir d'une impartialité complète. Tandis qu'il blâme les cruautés commises par les francs-tireurs, il reconnaît que Garibaldi et ses gens, tant français qu'italiens, et les troupes françaises régulières ont traité les blessés et les prisonniers allemands avec une parfaite humanité. Le manque de connaissances militaires et les tendances dictatoriales de M. de Freycinet et de son entourage sont très sévèrement jugés; mais M. Kunz rend justice à leur patriotisme et à leur énergie. Il constate, d'autre part, que, contrairement à l'idée généralement répandue, le grand quartier général de Versailles était très mal renseigné sur ce qui se passait dans l'armée française: nouveau coup porté à la légende du terrible espionnage prussien! La question, tant débattue en Allemagne, de la qualité de la *landwehr*, est tranchée, d'après les faits, dans ce sens qu'elle se montre incomparable dans la défensive, mais qu'elle est peu faite pour les combats qui exigent des mouvements complexes et difficiles. M. Kunz prouve par les tableaux les plus exacts que, le 4^{er} janvier 1871, la force numérique de l'armée de Bourbaki était au moins de 170,000 hommes; Werder n'en comptait que 75,000, et encore en ajoutant les troupes nécessaires au maintien du siège de Belfort. L'auteur, quoique patriote enthousiaste, critique sévèrement la conduite des chefs allemands secondaires dans la bataille de Villersexel, qui a empêché la réussite du projet génial de Werder de tomber sur le flanc gauche des longues colonnes de marche de Bourbaki. Il ne cache pas le fait que, au second jour de la bataille sur la Lisaine, la situation des Allemands était devenue très défavorable par suite de la perte du village de Chenebier, sur leur aile droite. Un général en chef moins indécis que Bourbaki, — Chanzy par exemple ou Faidherbe, — aurait probablement amené la défaite complète de l'armée allemande, dont le faible effectif, — un peu plus que le tiers du nombre des Français, — était dispersé sur une ligne immense de trente-cinq kilomètres. L'auteur loue, au contraire, grandement plusieurs autres généraux français de l'armée de l'Est, tels que Cremer et surtout Billot. Si l'insuffisance du général Bourbaki donne au major Kunz le prétexte de blâmer la république, en glorifiant la monarchie, il oublie que Bourbaki, aussi bien que Lebœuf, Mac-Mahon et Bazaine, était un chef sorti de l'armée impériale, et que, dans d'autres circonstances, de 1792 à 1804 par exemple, les armées de la république ont

constamment battu les soldats des empereurs et des rois. Il est faux de vouloir rattacher le sort des États à une forme constitutionnelle plutôt qu'à une autre.

M. QUIDDE, décidé à se jeter exclusivement dans la politique militante, a abandonné la direction de la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, qui, dans les six années de son existence, avait rendu tant de services aux recherches historiques en Allemagne et qui s'était toujours distinguée par une haute impartialité et par l'absence de toute coterie scientifique, politique ou personnelle. Heureusement, ce périodique important a été repris par des professeurs d'histoire de Leipzig, et les noms de MM. BUCHHOLZ, LAMPRECHT, MARCKS et SELIGER sont faits pour nous inspirer une entière confiance dans son avenir. « Nous n'exigerons qu'une chose des travaux que l'on nous présentera, » dit leur programme, « c'est l'esprit scientifique uni à la discipline méthodique. » Voilà une condition que tout historien sérieux ne pourra qu'approuver. A côté de l'histoire d'Allemagne, celle des pays étrangers sera également prise en considération. La *Zeitschrift* sera désormais composée de deux éléments : des livraisons trimestrielles qui contiendront des travaux de longue haleine, ainsi qu'une bibliographie, et des feuilles mensuelles qui apporteront la partie critique et une chronique personnelle et littéraire. Les premières livraisons de l'année 1896 à 1897 ont déjà paru et font bien augurer de la *Zeitschrift* modifiée et réformée.

M. PHILIPPSON.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Adolf SCHULTEN. *Die römischen Grundherrschaften. Eine agrarhistorische Untersuchung.* Weimar, E. Felber, 1896. In-8°, xi-148 pages.

M. Schulten s'est voué à l'étude des organismes parasites, qui se sont peu à peu introduits dans le corps de la société romaine, engendrés par la même sève, modelés d'après les mêmes principes que les organes réguliers et constituant à côté de ceux-ci comme des parcelles d'un second État. Après avoir étudié les *conventus* de citoyens romains domiciliés à l'étranger, communautés qui tiennent le milieu entre le municipe et le collège, les quasi-municipalités d'ordre inférieur, celles des *pagi*, *vici*, *castella*, les camps ou « territoires de légion¹ », il soumet cette fois à une analyse minutieuse les propriétés seigneuriales, dont le type le plus complet est fourni par les domaines impériaux de l'Afrique romaine. Le présent Mémoire est un premier essai de généralisation, dont le début est de fonder une théorie juridique sur les inscriptions relatives aux *latifundia* africains. Parmi ces documents figurent au premier rang le décret de Commode, concernant le *saltus Burunitanus* (texte découvert en 1880 à Souk-el-Khmis), et les fragments de la *lex Hadriana*, retrouvés en 1892 à Aïn-Wassel.

M. S. commence par définir les termes. Il n'a pas à s'occuper des grandes propriétés ou sommes de *fundi* disséminés, qui restent soumises au droit commun, et il ne vise qu'en passant les *fundi excepti*, englobés dans le terroir d'un municipe, mais soustraits, par la qualité des propriétaires, à son ingérence administrative et à sa juridiction. C'est là une espèce intermédiaire qui l'amène à l'objet spécial qu'il s'agit d'examiner, le grand domaine d'un seul tenant, doté de l'autonomie territoriale et dont le propriétaire — ou, pour parler plus exactement, le possesseur — est en même temps le seigneur. Le nom propre de ce domaine, qui ne se rencontre guère que sur sol provincial, est *saltus*. Les autres synonymes, *praedium*, *possessio*, sont trop vagues; *latifundium* et *massa* ne conviennent qu'aux propriétés formées par aggrégation de *fundi* distincts et n'impliquent pas nécessairement le

1. Ad. Schulten, *De conventibus civium Romanorum, sive de rebus publicis civium Romanorum mediis inter municipium et collegium.* Berlin, 1892. Étude sur les *pagi*, *vici*, *castella*, dans le *Philologus* de 1894, t. LVI, sur les *territorium legionis*, dans l'*Hermes* (XXIX, [1894], p. 429 et suiv.), sur la *lex Hadriana* (ibid., p. 204 et suiv.).

sens spécifique de domaine seigneurial, indépendant des communes limitrophes.

D'où vient que ce sens spécifique s'est attaché au mot *saltus*, qui, dans la langue courante, désigne les terrains incultes, broussailles, landes et bruyères? C'est que, lors de la fondation des municipes provinciaux, ces terres infertiles n'ont pas été assignées; elles sont restées *ager publicus* et ont été occupées ensuite par des possesseurs, aux mains desquels la possession est devenue propriété. Les *saltus* n'ont pas été distraits après coup du terroir municipal; ils n'en ont jamais fait partie. Leur autonomie est primordiale. Cette genèse du *saltus* explique qu'il soit indépendant des communes, même possédé par un simple particulier, — du moins, M. S. penche pour l'affirmative (p. 8), — à plus forte raison, quand le possesseur est exempt de la juridiction municipale de par sa qualité de sénateur ou quand il s'appelle César. En somme, le *saltus* impérial est le type parfait du domaine seigneurial, le seul qui soit autonome à tous points de vue et ne paye tribut qu'à son seigneur; car, si les domaines des sénateurs ne participent pas aux charges des curiales, ils doivent l'impôt au fisc.

M. S. étudie de très près l'aménagement et l'administration des domaines impériaux, groupés parfois en *regiones* et en *tractus*, rattachés soit au fisc, soit au *patrimonium*, soit à la *res privata*, régis par des procurateurs et cultivés en partie par des esclaves, en partie par des colons. Il soutient, contre Mommsen, que les domaines étaient affermés en entier à des fermiers généraux (*conductores*), et non pas seulement la partie exploitée par la domesticité du maître. Il en conclut que les « colons » n'étaient jamais que des sous-fermiers. La démonstration n'est pas probante, parce que des raisonnements par analogie (analogie avec les municipes) ne produisent jamais la certitude; mais l'opinion de M. S. est plausible, et, en plaçant d'un degré plus bas la condition du colon libre, elle fait mieux comprendre comment le colon est si vite tombé presque au niveau de l'esclave.

La question du colonat, sur laquelle on a tant écrit, peut passer maintenant pour résolue. M. S. reconnaît, sans ambages ni réticences (p. 94), que c'est Fustel de Coulanges qui, dès 1884, a indiqué la vraie solution. Le colonat est issu de la tenure en sous-ordre des terres seigneuriales, figée, immobilisée pour assurer la rente du sol, et il est né sur les domaines impériaux. Le colon s'est trouvé dès l'origine, comme la terre qu'il cultivait, en dehors du droit commun, dépourvu de toute protection contre l'autorité souveraine du propriétaire, à la merci de procurateurs sortis de la classe servile et peu disposés à respecter sa liberté. C'est ainsi qu'il finit par être attaché à la glèbe seigneuriale et que se créa cette condition particulière, dont la despotique prévoyance du fisc fit ensuite le statut personnel de tous les petits fermiers de l'empire.

On ne saurait, dans un compte-rendu, passer en revue tout le contenu d'une étude qui vaut surtout par l'accumulation des détails. Ce petit livre est de ceux que l'on consultera avec fruit, mais qu'on ne lira

pas aisément d'une haleine. L'auteur, préoccupé d'être complet, n'a pas toujours pris le temps d'être clair. Il faut dire que l'habitude juridique de faire passer les idées et les définitions avant les faits, lesquels sont invoqués à l'appui, mais détachés des conditions de lieu et de temps qui les expliquent, est le contre-pied de la méthode historique. Le mélange des deux procédés produit une combinaison un peu trouble, sans compter que l'abondance de synonymes nuancés, fournis par deux vocabulaires, le latin et l'allemand, contribue parfois à donner à la pensée une forme indécise. Enfin, l'absence presque complète de chronologie suggérera à plus d'un lecteur de M. S. l'idée d'aller demander les renseignements qu'on lui refuse au travail publié, en 1887, par M. Ch. Lécrivain (*De agris publicis imperatorisque ab Augusti tempore usque ad finem imperii Romani*), qui, lui, tant pour l'origine des propriétés impériales que pour leur administration, distingue soigneusement les époques.

Il n'en reste pas moins que M. S. a fait œuvre sérieuse et utile, et que son livre, tenu au courant des plus récentes trouvailles épigraphiques par un appendice (p. 133-139), est de ceux qu'il faut garder à portée de la main. Au delà du Rhin, ou plutôt au delà de l'Elbe et ailleurs encore, la première et la dernière page ne risquent pas de passer inaperçues. C'est en songeant aux grands propriétaires de la Sicile et aux hobereaux prussiens que l'auteur répète, comme conclusion, le mot de Pline : *latifundia perdidere Italiam*.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

Augustin BERNARD. **De Adamo Bremensi Geographo.** Thesim Facultati Litterarum Parisiensi proponebat. Paris, Hachette, 1895. In-8°, 404 pages.

Adam de Brême était un Saxon d'origine, amené à Brême par l'archevêque Adalbert en 1069, devenu chanoine et maître d'école dans cette ville, où il composa, vers 1075, un ouvrage intitulé : *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*. C'est surtout un livre d'histoire. Mais, Brême étant à la fois un centre ecclésiastique et commercial pour les pays du Nord, et son archevêché ayant dans son ressort tous les états scandinaves, Adam se trouve amené, à propos des événements historiques, à décrire les contrées qui en sont le théâtre, c'est-à-dire la Saxe, la Slavonie, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Angleterre. Son quatrième et dernier livre est même une sorte de traité géographique intitulé, selon les manuscrits : *De Situ Daniz, De Insulis Aquilonis, Descriptio Aquilonis* ou *Descriptio Insularum Aquilonis*.

Adam avait peu voyagé : en dehors de l'Allemagne, il semble n'avoir visité que l'île de Seeland. Mais à Brême il avait pu recueillir de nombreux renseignements, soit des marchands normands qui visitaient ce port, soit de l'archevêque Adalbert, soit du roi Suein (Svend). Il s'est servi aussi de sources écrites, qu'il mentionne : la vie de saint Willibrod,

Eginhard, parmi les chroniqueurs du moyen âge; parmi les auteurs classiques, Virgile, Flaccus, Lucain, Salluste, Orose, Paul Diacre, Grégoire de Tours, Macrobe, surtout Bède, Martianus Capella et Solin. Son ouvrage est en grande partie une compilation, surtout en ce qui concerne les théories générales de cosmographie, la rotondité de la terre, la continuité de l'océan, les marées, les glaces et ténèbres éternelles de la mer septentrionale. On y trouve beaucoup de détails fabuleux et légendaires. Mais il y en a d'originaux et d'intéressants. Ainsi la mention du feu grégeois, qu'il désigne sous le nom de *Olla Vulcani* (on avait vu jusqu'ici dans cette expression une allusion aux volcans de l'Islande). Adam connaît et décrit assez bien les pays du Nord, ou plutôt il mêle aux descriptions vagues et inexactes des auteurs anciens des détails vrais, empruntés aux portulans des navigateurs normands. Sa description demeure incertaine; il serait difficile de la fixer sur une carte, mais elle est pourtant plus précise que celle de Ptolémée. Il se fait de la Baltique une idée curieuse. Il se la représente comme étendue de l'ouest à l'est entre la Scandinavie et la Slavonie et communiquant avec le Palus-Méotide par un détroit, qui suivait les dépressions marécageuses du Niémen et du Dniéper (allusion évidente aux relations qui ont dû toujours exister par navigation fluviale entre ces deux mers); dans cette région qui lui est inconnue il place les montagnes fantastiques et les peuples fabuleux des anciens, les monts Riphées, les Hyperboréens, les Scythes, les Anthropophages, les Cyclopes, etc. La Courlande et l'Esthonie (Charland, Aestland) sont pour lui des îles; la Livonie n'est pas mentionnée. Il ignore encore le golfe de Bothnie et la Finlande. Il ne dit pas expressément si la Scandinavie est une presqu'île ou une île. Par contre il donne sur la Suède, sur la Norvège, sur le Danemark des détails nouveaux et exacts. Du côté de l'ouest, la Baltique communique avec l'océan Britannique qui est borné à l'est par le Danemark, au sud par la Saxe et la Frise, à l'ouest par la Bretagne, au nord par les Orcades. Ensuite, au delà des Orcades, l'océan septentrional s'étend dans des espaces infinis ayant à gauche l'Hibernia (qu'il confond évidemment avec l'Écosse), à droite la Normania, et contenant les îles Island, Thule, Gronland, Halagland et Vinland, allusion intéressante aux navigations des Normands sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Seulement, Adam range ces îles du sud au nord, au lieu de les placer de l'est à l'ouest. Par delà le Vinland s'étendent les glaces et les ténèbres éternelles.

En somme, quoiqu'il y ait peut-être quelque exagération à nommer Adam de Brème l'*Hérodote de son temps*, son ouvrage est intéressant pour l'histoire des connaissances géographiques, à cause du mélange curieux qu'il offre de vieux et de neuf. M. Bernard l'a analysé avec sa précision et sa méthode habituelles, et sa dissertation constitue une utile contribution à l'histoire de la géographie au moyen âge.

L. MALAVIALLE.

Im Kerker vor und nach Christus; Schatten und Licht aus dem profanen und kirchlichen Cultur- und Rechtsleben vergangener Zeiten, in drei Büchern, von F.-A. Karl Krausz, Anstaltsgeistlichem am Groszh. Landesgefängnis in Freiburg-i.-B. Freiburg-i.-B. und Leipzig, 1895. Akademische Verlagsbuchhandlung von J.-C.-J. Mohr (Paul Siebeck). In-8°, ix-380 pages.

Quelle a été l'origine de l'important volume dont nous avons à présenter ici un compte-rendu, c'est ce que l'auteur a bien voulu nous faire connaître spontanément¹. Il avait composé, en vue d'une cérémonie dont il ne nous dit pas la nature, un petit travail, jugé d'ailleurs assez remarquable pour être inséré, en 1889, dans une revue spéciale². C'est ce travail primitif, qui, amplifié, revêtu de la forme scientifique, accompagné enfin de l'appareil critique qu'on exige aujourd'hui, est devenu la seconde des divisions de son ouvrage. L'entraînement, qui est le résultat ordinaire des recherches d'érudition, a amené ensuite l'auteur à joindre à cette division deux divisions nouvelles. Et c'est ainsi qu'il a pu offrir au public un ensemble, bien digne assurément de l'accueil favorable qu'il lui a souhaité lui-même, et dont le moindre éloge qu'on puisse en faire c'est qu'il serait fort regrettable qu'il n'eût point vu le jour.

Des trois divisions qui viennent d'être indiquées, et que M. K. a qualifiées de livres, la première a pour titre : *les Prisons des anciens*³. Elle embrasse, par conséquent, toute la période antérieure au christianisme. Ce qu'il faut remarquer avant tout, dans cette partie de l'ouvrage, c'est l'originalité et la nouveauté qui en sont le caractère spécial. Ce caractère a été revendiqué, du reste, à juste titre par l'auteur. « A ma connaissance, dit-il, dans la littérature contemporaine, le premier livre de mon travail est sans précédent⁴. » Il ne semble pas en effet qu'avant lui, dans notre temps au moins, surtout avec la précision qu'il y a mise, on se soit soucié de réunir les éléments pris à des sources d'une diversité presque infinie⁵, dont il a composé cette division initiale de son ouvrage. Si résumé qu'il soit, pour une période aussi longue et aussi importante, le tableau n'en a pas moins une très grande valeur. A quelque point de vue qu'on le consulte, ce sera toujours avec fruit qu'on s'y sera rapporté.

Dans le tableau dont il s'agit, M. K. passe d'abord en revue les prisons et le régime qui leur était appliqué tour à tour chez les Chinois, les anciens Indiens, les Assyriens et les Babyloniens, les Perses, les

1. Voir Préface, p. III, et Remarques préliminaires au livre II, p. 83.

2. Les *Blättern für Gefängniskunde*.

3. *Die Gefängnisse der Alten*.

4. Voir Préface, p. IV.

5. Voir, à ce sujet, p. 348-354, les Remarques additionnelles au livre I, remarques d'ailleurs presque exclusivement bibliographiques.

anciens Égyptiens, les Juifs, les Grecs. Après avoir indiqué, à propos de ceux-ci, les différents lieux de détention existant à Athènes et à Sparte, ou bien encore dans les divers états helléniques et dans leurs colonies, et particulièrement en Sicile, il arrive aux Romains. A ces derniers, il consacre un long chapitre, le plus développé de tous ceux qui composent son premier livre¹. Il y énumère et décrit avec détails les prisons célèbres que renfermait Rome même : la plus ancienne et la principale de toutes, la prison d'État par excellence, le fameux Tullianum, avec ses souvenirs tragiques, rattachés aussi bien aux triomphes extérieurs de la République qu'à ses luttes intestines, les Latomies romaines (*Carcer publicus Lautumiarum*), au nord du Forum, la prison des Centumvirs (*Carcer centumviralis*), à l'ouest du Capitole et près du cirque de Flaminius, la prison Mamertine, dépendance actuelle de l'église San Pietro in carcere, si fameuse dans les légendes du christianisme primitif. Il s'occupe ensuite des geôles de moindre importance, dispersées dans les villes des provinces et jusque dans les campagnes, ainsi que de celles qui étaient réservées aux soldats. Il marque le but essentiellement fiscal, à presque toutes les époques, de la détention romaine, qui semble avoir été employée surtout pour soumettre le débiteur aux exigences de son créancier, que celui-ci soit un simple citoyen ou l'État lui-même². Il en indique le personnel et le régime. Un dernier point de vue le conduit à étudier les prisons privées, que le droit romain concède au chef de famille, privilège qu'adoucit du reste de bonne heure la loi Poetelia Papiria (325 av. J.-C.), que restreignent encore les édits de Trajan, d'Adrien, d'Antonin le Pieux, qu'abolit enfin, en 486 ap. J.-C., l'empereur Zénon, qui assimile au crime de lèse-majesté le fait d'avoir chez soi des lieux de cette nature. Le livre se termine sur des indications concernant des prisons du même genre que les précédentes, mais destinées aux esclaves. Ce sont les *ergastula*, qui perdent peu à peu de leur rigueur originelle, par suite de la loi Petronia (62 ap. J.-C.) et grâce surtout aux écrits de Sénèque ainsi qu'aux efforts de ces Antonins, dont on retrouve l'initiative généreuse dans toutes les mesures de justice et d'humanité.

Après ce premier livre, dont nous venons de résumer brièvement le contenu, les deux qui lui succèdent embrassent la période qu'ouvre la venue du Christ et qu'il pénètre de son esprit. De ces nouvelles divisions, la première a pour titre : *les Prisonniers sous le christianisme*³; la seconde est intitulée : *les Prisons ecclésiastiques*⁴, puisqu'aussi bien l'Église, tout comme les puissances de ce monde, a de bonne heure ses

1. C'est le chapitre VIII, p. 55-80.

2. Sur cet aperçu spécial, voir p. 69-70.

3. *Die Gefangenen unter dem Christenthum*, p. 81-188. A ce titre, l'auteur a joint le sous-titre suivant : *Coup d'œil historique sur la charité chrétienne pour les prisonniers et les criminels embrassant les dix-sept premiers siècles.*

4. *Die Gefängnisse der Kirche*, p. 189-346.

lieux de détention particuliers, multipliés d'âge en âge, et recevant toutes les classes que comprend la société religieuse ou civile.

Ainsi que pour le livre que nous avons déjà examiné, ce qu'il faut remarquer tout d'abord pour celui dont nous allons nous occuper maintenant, c'est-à-dire le second de l'ouvrage, c'est le caractère original qui lui est propre¹. En tout cas, le développement en est aussi intéressant que possible. Une première division le compose, sous ce titre : *la Charité officielle*. Dans cette division, M. K. indique tout d'abord les principes généraux, empruntés à la Bible ou à l'Évangile, qui, depuis l'apparition du christianisme, dirigent les pouvoirs publics dans le traitement appliqué par eux à leurs détenus. Il s'attache ensuite à déterminer la condition nouvelle faite dès lors à ceux-ci. Dans ce but, il les répartit en trois catégories différentes : prisonniers pour la foi, prisonniers de guerre, prisonniers pour crimes de droit commun. Ce qui l'occupe après cela, c'est l'action de l'Église, considérée comme le refuge et la protectrice des coupables. Pour soulager ces derniers, trois moyens divers sont mis en œuvre par la puissance ecclésiastique. Le premier est l'indulgence pascalle, qui rappelle les élargissements de prisonniers accomplis à Athènes, dans les fêtes des Panathénées, à Rome, dans celles des *Lectisternia*. Le second est le droit d'asile accordé à certains sanctuaires et analogue au privilège de même espèce dont bénéficient quelques temples ou autels à Rome, en Grèce et en Judée. Le troisième enfin est le droit d'intercession qu'obtiennent et qu'exercent les évêques en faveur des criminels. L'auteur présente une histoire résumée, mais très substantielle, de ce droit particulier. Il s'attache en même temps à en marquer le but précis². Ce que veut l'Église, en pareil cas, ce n'est pas en réalité soustraire le coupable au châtiment légitime qu'il a encouru. C'est empêcher, s'il est possible, que ce châtiment, allant jusqu'à la suppression du criminel, ne mette un obstacle insurmontable à son amendement, à la guérison de son âme, à son salut définitif. Le secret de sa pensée doit être cherché dans la parole du prophète : « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ézéchiel, XVIII.) Quel est le résultat de cette action de l'Église sur le traitement appliqué aux détenus, c'est ce que M. K. étudie successivement dans un certain nombre d'États, l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, l'Espagne, l'Italie.

Mais la bienveillance des pouvoirs publics, ce que l'auteur, comme on l'a vu, a désigné sous le nom de « Charité officielle, » même avec l'élan que lui imprime l'influence de l'Église, n'est pas seule à travailler à cette œuvre de miséricorde, dont l'esprit du Christ et de son Évangile a donné le signal. En même temps s'y emploie aussi l'initiative privée, la charité libre. Ce nouveau point de vue amène M. K. à examiner la

1. « Le second livre aussi, dit M. K. lui-même, dans sa première rédaction, a été signalé déjà par la critique comme une nouveauté. » Préface, p. IV.

2. Voir p. 109-125.

part qu'ont dans l'amélioration du sort des prisonniers à travers les siècles deux sortes d'institutions de nature essentiellement religieuse. Les premières ont pour représentants les ordres qui se sont voués à la libération des captifs, celui des Trinitaires d'origine française, celui des Nolasques ou de la Merci, de fondation espagnole. Les secondes consistent dans un nombre presque infini d'associations, celles de la *Confraternité de la Miséricorde* et de la *Compagnie de Sainte-Marie de la Croix* à Florence, des *Frères de la Pénitence* à Parme, des *Sacconi*, de la *Confraternité de la Charité*, de la *Confraternité de la Pitié*, à Rome ou dans d'autres villes d'Italie.

Ce n'est pas tout d'ailleurs. Cette sollicitude inouïe jusque-là des États et de leurs chefs pour une catégorie particulière de misérables, ces efforts de certains groupes d'hommes associés dans le but d'atténuer les horreurs d'une situation primitivement épouvantable, ce sont les formes diverses d'une même générosité, en quelque sorte collective. Mais il s'y ajoute encore l'initiative spéciale, la charité personnelle de quelques individus, qui, pour s'apitoyer, n'ont eu qu'à écouter la voix de leur cœur débordant de tendresse. Grands hommes, les plus dignes de ce nom, avec tout le sens et toute la valeur qui peuvent lui rester encore, malgré l'abus qu'en a fait trop souvent l'histoire aveuglée! M. K. voit en eux les fondateurs de notre système pénal moderne. Il passe en revue leur série glorieuse. Ce sont, dès le ^{ve} siècle, Paulin de Nole, l'évêque de Carthage, Deogratias, Séverin, l'apôtre du Norique, les gaulois Nicétius et Léonard; au ^{xiii} siècle, le catalan Raimond Nonnatus; au ^{xvi}, l'archevêque de Milan, Charles Borromée; au ^{xviii}, l'espagnol Jean Peccador, l'allemand Friedrich de Spée, les prêtres français Claude Bernard et Vincent de Paul, le jurisconsulte Christian Thomasius¹. Grâce à eux se résout, dans une unanimité triomphante, cet ensemble d'efforts, au bout desquels notre civilisation entrevoit enfin son idéal, le règne de la justice, mais de la justice attendrie, d'une justice de plus en plus tempérée de pitié.

En dehors de ces deux livres, dont nous venons d'exposer rapidement le contenu et l'esprit, et si importants d'ailleurs qu'on les juge, eu égard à leur nouveauté comme aux développements dont ils se composent, peut-être trouvera-t-on encore plus de valeur à celui qui leur succède, le troisième et dernier de l'ouvrage. Pour penser ainsi, on aura l'étendue de cette division nouvelle, et aussi la nature du sujet dont M. K. y a fait l'étude. Ce sujet, on l'a déjà dit, c'est l'emprisonnement appliqué par l'Église elle-même aux trois classes de personnes que compte la société issue du christianisme : les religieux vivant dans les monastères, les représentants du clergé séculier, les membres de la société laïque².

1. Voir, p. 165-188, les considérations présentées, sous forme d'*Excursus*, à propos de ces personnages et de leur œuvre d'humanité.

2. C'est sur la distinction de ces trois catégories de personnes que sont

Par lui-même, comme l'observe tout d'abord l'auteur, le cloître est une véritable prison. Toutefois, l'emprisonnement proprement dit y devient encore de bonne heure un moyen disciplinaire. Dès 529, dans la règle qu'il donne au couvent du Mont-Cassin, saint Benoît inflige l'isolement aux moines coupables, et l'emprisonnement est bientôt considéré dans toutes les maisons religieuses comme une peine ecclésiastique d'une légalité incontestable. M. K. étudie les formes diverses que revêt cette peine, les particularités qu'elle comporte dans les règles des principaux ordres monastiques. Il décrit les locaux qui y sont affectés. Il énumère les châtimens corporels qui viennent s'y joindre, l'enchaînement, la privation de nourriture, la torture.

Pour ce qui concerne l'emprisonnement infligé aux représentants du clergé séculier, ce qu'on découvre, quand on essaie d'en éclaircir les origines, c'est qu'il demeure inconnu à la primitive Église jusqu'au vi^e siècle environ. Les traditions changent après cette date, et le cloître devient le lieu d'internement habituel pour les clercs. Le but qu'on poursuit en les y enfermant, c'est de leur faire faire pénitence (*ad agendam penitentiam*). Ce châtiment est d'ailleurs plus terrible qu'on ne le croirait au premier abord. Il peut équivaloir à la peine de mort proprement dite, à la suppression pure et simple de l'individu qui y est condamné, quand c'est ce qu'on appelle le *carcer perpetuus*. Quoi qu'il en soit, telle est la jurisprudence qui prévaut sans réserves jusqu'au xvi^e siècle. Bien qu'adoucie et surtout réglementée par l'État, on peut même dire qu'elle change peu depuis. Ce n'est pas, du reste, que les évêques n'aient constitué d'assez bonne heure pour les prêtres séculiers soumis à leur juridiction des prisons qui leur sont propres. Ces prisons, on les retrouve, selon toute apparence, sous leur première forme, dans les *decanica* ou *diaconica* de l'ancienne Église. Elles subsistent, durant de longs siècles, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne. Comme moyens de correction pour les clercs, on y met en usage des punitions corporelles de tout genre, y compris la torture.

Des membres du clergé séculier aussi bien que régulier, l'emprisonnement ecclésiastique s'étend enfin aux représentants de la société civile elle-même. Les plus anciens conciles lui ont attribué cette application particulière, que sanctionnent tous les papes du haut moyen âge. Ainsi entendu, il est mis définitivement en usage par l'Inquisition pontificale à partir du xiii^e siècle. Il préside à la naissance de l'Inquisition d'État, dont l'Espagne donne le premier exemple à la fin du xv^e. Il entraîne enfin comme conséquences pour les prisonniers les mêmes traitements devenus traditionnels¹.

fondées les trois parties dont se compose le dernier livre de l'ouvrage que nous analysons : 1^o l'emprisonnement monastique, p. 192-251; 2^o l'emprisonnement appliqué par l'Eglise au clergé séculier, p. 251-314; 3^o l'emprisonnement appliqué par l'Eglise aux laïques, p. 314-346.

1. En ce qui concerne l'Inquisition et les châtimens qu'elle emploie, à peine

Après ce que nous avons dit du livre de M. K. et l'analyse que nous avons essayé d'en présenter, notre espoir serait bien déçu si on n'avait pas pris déjà de ce livre l'idée la plus favorable. Ce que nous y avons relevé jusqu'ici n'est pas, du reste, tout ce qui s'y trouve uniquement de remarquable. Outre l'exposition détaillée et consciencieuse du sujet choisi, ce qu'il faut y noter encore, c'est la netteté du plan, qui naît pour ainsi dire de lui-même des matières successivement embrassées. C'est, de plus, mais sans pédantisme aucun, et au grand profit du lecteur, la trace volontairement conservée de recherches presque infinies, tout l'appareil, en un mot, que réclame la science moderne. A cet égard, nous nous reprocherions de ne pas mentionner, d'une façon expresse, la série d'éclaircissements qui terminent l'ouvrage, et, sous la forme d'indications bibliographiques ou sous celle de notes proprement dites, en complètent les trois livres de la manière la plus heureuse¹. A tout cela se joint, et c'est par cet aperçu que nous terminerons notre jugement, comme par le plus considérable que nous ayons à offrir à propos du travail qui nous a occupé, et celui où l'on trouvera, il semble, le plus grand éloge qu'on en puisse faire, à tout cela se joint, disons-nous, pour l'éclairer et le vivifier en quelque sorte, le plus haut et le plus large esprit d'humanité, la confiance la plus ferme dans le progrès et la civilisation.

En commençant son livre, M. K. a cru pouvoir en parler dans les termes que voici et qu'on nous permettra de reproduire : « Le théologien qui veut connaître l'Eglise, à la fois comme une mère pleine d'amour et de sollicitude pour les criminels et les pécheurs et en même temps rigoureuse parfois pour eux et attentive à les châtier, le juriste aussi, qui s'intéresse aux origines du droit pénal, avec eux et pas moins qu'eux l'historien de la civilisation et l'archéologue, tous voudront bien sans doute accorder quelque attention à notre œuvre, si modeste qu'elle soit, parce que l'objet en est emprunté à l'un des domaines de la science encore peu connu et peu exploré². » A ce témoignage, que l'auteur s'est donné à lui-même, nous nous associons entièrement pour notre part. Nous y voyons volontiers une espérance, qui vraisemblablement ne sera pas trompée, et qui en tout cas mérite, à notre sens, de se réaliser pleinement.

Charles MOLINIER.

est-il besoin de noter que, dans tout ce qu'il en dit, M. K. se montre aussi au courant que possible des travaux qui, depuis un certain nombre d'années, ont renouvelé cette partie de l'histoire religieuse.

1. Voir *Anmerkungen*, p. 348-380. De ces remarques, les plus importantes sont celles qui se rattachent au livre II. L'auteur y a étudié toute une suite de questions, dont quelques-unes de notre époque même. Nous indiquerons plus particulièrement les suivantes : les prisons en Allemagne au moyen âge ; la prison San Michele, fondée par Clément XI en 1703, pour la correction des jeunes gens ; l'origine des prisons cellulaires ; les derniers sorciers. Voir d'ailleurs la table de cet ensemble, p. vi, vii.

2. Préface, p. iv.

Felice Tocco. I Fraticelli o Poveri Eremiti di Celestino, secondo i nuovi documenti. In-8°, 43 pages. (Extrait du *Bolletino della Società storica Abruzzese*. Anno VII, Puntata xiv, p. 117-159. Santini Simeone editore, Aquila, tipografia Aternina, 1895.)

Tous ceux qu'intéresse l'histoire religieuse du xiii^e et du xiv^e siècle savent assez la transformation profonde qu'ont subie, depuis une vingtaine d'années environ, nos informations au sujet de l'ordre des Franciscains, dans la première période si agitée de son développement. A des notions, non seulement très incomplètes et très confuses, mais encore absolument erronées sur les points les plus essentiels de l'existence primitive de cet ordre, ont été substituées peu à peu des indications désormais sûres et satisfaisantes. Il s'en faut d'ailleurs que ce travail de reconstitution, si activement qu'il ait été conduit, ait résolu encore tous les problèmes que comporte une histoire de telle importance. A peine même pourrait-on soutenir avec quelque exactitude que rien ait été fixé de celle-ci, en dehors des grandes lignes et des idées maitresses qui doivent lui servir de cadre. Aussi doit-on attribuer d'autant plus de valeur à tout effort, quelle qu'en soit la nature, capable d'ajouter quelque chose à la connaissance, jusqu'à présent si sommaire, que nous avons de l'histoire franciscaine. Surtout quand il s'agit d'un savant tel que M. Tocco, dont on peut dire, ainsi que de son émule, le P. Franz Ehrle, qu'il doit être mis sans contestation au nombre de ceux qui auront le plus contribué à débrouiller le difficile sujet dont nous parlons.

Ce que s'est proposé le premier des deux écrivains que nous venons de nommer, dans le travail dont nous avons à donner ici un aperçu, c'est de déterminer en quelque sorte et de résumer ce que nous apprennent les textes découverts et étudiés le plus récemment au sujet d'une des fractions dissidentes de l'ordre de saint François, celle que l'on connaît sous le nom de *Fraticelles*.

Dans une première division (p. 117-132), l'auteur présente d'abord un récit succinct des destinées de ces sectaires, sous les pontificats successifs de Célestin V, de Boniface VIII, de Benoît XI, de Clément V, de Jean XXII, depuis l'année 1294, où le premier des papes énumérés leur permet de fonder une congrégation à part, sous le nom de *Pauvres Ermites de Célestin*, jusqu'à la mort, en 1337, d'un de leurs premiers chefs, Fra Angelo Clareno, demeuré seul à leur tête après la disparition, en 1307 ou 1308, de son compagnon de lutttes, Fra Liberato. Ce récit, comme l'observe en passant M. Tocco, a pour base les documents les plus authentiques, tels que les propres lettres d'Angelo, les procès instruits à différentes époques contre ses adhérents, les bulles pontificales et enfin la célèbre *Chronique des sept tribulations de l'ordre des Mineurs*, dont la composition est due très certainement à Angelo lui-même.

Cette première division épuisée, M. Tocco, dans la seconde partie de son étude (p. 132-149), arrive à ce qui en est l'objet spécial et que nous avons indiqué plus haut. Il expose, en les appuyant de quelques textes choisis entre les plus significatifs, les conclusions définitives de la science à propos d'un certain nombre des questions principales se reliant à l'histoire des *Fraticelles*, aux opinions et aux tendances qui leur sont particulières. Voici, sous une forme aussi brève que possible, quelques-unes de ces conclusions. Nous donnons naturellement celles qui semblent les plus importantes.

Les *Fraticelles*, malgré leurs aspirations à une existence indépendante, doivent être rattachés à cette fraction de l'ordre franciscain dont les membres ont été désignés sous le nom de *Spirituels*. C'est au temps de Jean XXII que l'appellation, qu'ils ont rendue fameuse, supplanté définitivement celle de *Pauvres Ermites de Célestin*. Ainsi que l'a démontré le P. Ehrle, il ne faut les confondre ni avec le mystique Ermanno Pungilupi, ni avec les chefs des *Faux-Apôtres* Segarelli et Dolcino, ni même avec les Minorites dissidents, de la France méridionale, les fameux *Béguins*. Des *Fraticelles*, il faut distinguer encore les partisans de Michel de Césène. Ceux-ci sont d'ailleurs ennemis des *Spirituels*, puisque l'un d'eux, frère Bonagrazia, a défendu les *Conventuels* contre Ubertino de Casal. Si beaucoup d'entre eux s'insurgent, à partir d'une certaine date, contre Jean XXII, leurs théories spéciales, favorables aux prétentions de l'Empire, qu'a exposées Occam, ne se trouvent pas dans les aveux obtenus des *Fraticelles* proprement dits. Une autre distinction qui s'impose également, c'est celle qu'il faut faire entre ces derniers et les *Spirituels*, des rangs desquels ils sont sortis. Les *Spirituels* n'auraient jamais souscrit à la scission opiniâtrement réclamée par les *Fraticelles*, puisqu'au contraire ils révaient l'union de l'humanité entière sous le règne de l'Esprit-Saint. Les vrais disciples et successeurs des *Spirituels*, ce sont les *Béguins* de France et leur chef, le grand écrivain Pierre Olive. Celui-ci a parfois des paroles dures pour Fra Angelo. Il combat aussi l'opinion favorite des *Fraticelles*, que Célestin V, en abdiquant, a pris une détermination qu'il n'avait pas le droit de prendre.

En même temps que ces questions, dont la solution semble désormais acquise à la science, M. Tocco en examine un certain nombre, qui, pour le moment au moins, demeurent encore assez obscures. Voici un certain nombre de ces dernières. Comment Fra Angelo, qualifié autrefois de « nequam hereticus » par Jean XXII, s'élève-t-il, après sa mort, à la dignité de bienheureux, si bien que les Bollandistes se croient obligés d'insérer sa biographie dans leur recueil? (voir p. 147). A quelle époque aussi ses disciples donnent-ils son nom à leur congrégation particulière? (voir p. 148-149). Comment enfin les représentants tardifs de l'esprit qui l'a animé, Giovanni della Valle et Paolo dei Trinci, font-ils approuver par les souverains pontifes, dans la seconde moitié du xiv^e siècle, la séparation d'avec l'ordre primitif de saint

François, que lui-même et Fra Liberato ont vainement réclamée? A cette dernière question, M. Tocco croit pouvoir faire la réponse suivante. L'approbation si longtemps désirée s'obtient le jour où les *Fra-ticelles* se décident à éliminer de leur sein ceux d'entre eux qui s'obstinent à ne voir en Jean XXII qu'un faux pape, et qui flétrissent aussi de ce nom ses successeurs, élus par des cardinaux, dont la plupart doivent leur nomination à ce même pontife (voir p. 149).

On voit du reste, d'après ce qui vient d'être dit, comment, grâce à la connaissance toute spéciale et profonde qu'il a de ces matières, M. Tocco a pu, dans un nombre restreint de pages, donner une forme définitive à la solution de quelques-uns des points les plus difficiles de l'histoire franciscaine, et poser en même temps avec netteté plusieurs des questions sur lesquelles, à propos de cette même histoire, la science doit encore réserver son jugement. C'est là un nouveau service dont on ne saurait lui savoir trop de gré. N'oublions pas d'ailleurs de remarquer encore, qu'en écrivant amoureux des documents inédits et qui en sait la valeur, il n'a pas manqué d'en joindre quelques-uns à son œuvre. C'est là, en effet, l'objet d'un appendice, où se rencontrent, avec le prologue d'une traduction italienne du livre de Jean Climaque, emprunté à la Bibliothèque Laurentienne, divers fragments du *Breviloquium* d'Angelo Clareno, tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque Saint-Marc de Venise, et deux lettres du même personnage, fournies par un volume de la Bibliothèque nationale de Florence.

Charles MOLINIER.

Paul FREDERICQ. *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae*. Verzameling van stukken betreffende de pauselijke en bisschoppelijke Inquisitie in de Nederlanden; tweede deel, stukken tot aanvulling van het eerste deel (1077-1518). Gent, J. Vuylsteke; 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1896. In-8°, xxii-444 pages.

On ne l'a pas oublié peut-être, sous le même titre que nous venons de reproduire, M. Paul Fredericq a publié, en 1889, au sujet de l'Inquisition dans les Pays-Bas durant le moyen âge, un premier recueil de textes très important, et tel qu'il serait fort à souhaiter que tous les pays de l'Europe, où s'est exercée la répression inquisitoriale, en eussent de semblable. Depuis cette époque, c'est, il semble, sur les études auxquelles l'avait forcé l'élaboration de l'ouvrage dont nous venons de rappeler le souvenir, que s'est concentrée plus spécialement l'activité scientifique, d'ailleurs très vive, de l'auteur. Du moins pourrait-on le croire d'après la nature des travaux qui l'ont occupé dans ces cinq ou six dernières années, aussi bien ceux qu'il a déjà mis au jour, comme la première partie de son *Histoire de l'Inquisition néerlandaise*, parue en

1892, que ceux dont il a annoncé lui-même l'apparition prochaine. Nous voulons dire la deuxième partie de cette même histoire de l'Inquisition, ainsi que la continuation, pour le xvr^e siècle et l'âge de la Réforme, du *Corpus* dont nous avons parlé tout d'abord. Aussi est-il arrivé à M. Fredericq ce à quoi on pouvait s'attendre. Engagé profondément dans un certain ordre de recherches, il a rencontré peu à peu toute une série de textes se rattachant intimement à ceux dont il avait composé déjà le volume édité par lui en 1889. Ce sont ces textes découverts plus récemment qu'il a eu l'heureuse idée d'imprimer à leur tour. Avec les précédents, ils constituent, au sujet de la lutte soutenue par l'Eglise contre l'hérésie dans les Pays-Bas, durant le moyen âge et jusqu'à la seconde phase de répression qu'ouvrent les temps modernes et le règne de Charles-Quint, un ensemble aussi complet et aussi riche qu'on peut le désirer.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les documents nouveaux, au nombre de deux cents environ, réunis dans cet appendice, diffèrent, ni par leur nature, ni, cela va sans dire, par la manière dont ils ont été publiés, de ceux auxquels ils servent de complément. Les sources en sont les mêmes. Ce sont, en premier lieu, un certain nombre de dépôts publics, archives ou bibliothèques. Nous mentionnerons à cet égard les archives royales de Bruxelles, les archives d'État de Gand, de Bruges, de Tournai, la bibliothèque de la Haye, la Bibliothèque nationale de Paris. A ces dépôts ont été empruntés spécialement les textes inédits. Quant aux autres, ils ont été extraits d'une foule d'imprimés de tout genre, espacés dans une période de près de quatre cents ans : grandes collections ayant trait à l'histoire politique ou religieuse, bullaires, inventaires de documents, chroniques, publications de tout genre dues à l'érudition moderne¹.

On comprendra que nous n'ayons pas le dessein d'essayer l'énumération, si abrégée qu'elle soit, d'une telle foule de pièces. Nous nous bornerons à indiquer celles qui, par leur nombre, forment de véritables groupes, offrant sur telle ou telle question ou bien sur tel ou tel personnage une somme considérable de renseignements. A ce point de vue, nous citerons d'abord plusieurs textes se rapportant au début du xii^e siècle et au fameux hérétique Tanchelm (nos 4-7). Dans le même siècle, nous indiquerons encore ceux qui concernent un personnage longtemps énigmatique, et sur lequel M. Fredericq lui-même a contribué tout récemment à faire la lumière, le prêtre liégeois Lambert le Bègue (nos 11-16)². Aux précédents, nous en joindrons, pour le siècle suivant

1. Voir, du reste, pour plus amples détails sur ce point, la bibliographie donnée par M. F. lui-même, sous ce titre : *Aangehalde handschriften en drukwerken*, p. 314-323.

2. Sur Lambert le Bègue, voir les travaux suivants de M. F. : *les Documents de Glasgow concernant Lambert le Bègue* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1895, 3^e série, t. XXIX, n^o 1); *Note complémentaire sur les docu-*

et pour les années 1235 et 1236, quelques-uns ayant trait à un dominicain et inquisiteur de cette époque, le trop célèbre Robert le Bougre (nos 23-28). A l'ouverture du xiv^e siècle, nous noterons une série de morceaux se rattachant au procès des Templiers (nos 34-36, 40-42).

Toutefois, les groupes de documents que nous voulons indiquer maintenant semblent avoir encore plus d'importance. Un premier, daté des pontificats de Jean XXII, de Benoît XII, de Clément VI, a pour objet les Béguines des Pays-Bas (nos 44-54). Un autre, qu'enferment tout entier les deux années 1245 et 1250, concerne les fanatiques si connus sous le nom de Flagellants (nos 61-89; voir aussi nos 117, 118 pour une renaissance en Flandre de la même folie dans l'année 1400). De celui-ci on peut en rapprocher un troisième, qui nous éclaire sur une secte plus absurde encore que les Flagellants, et dont les représentants, à cause de leurs démonstrations étranges, ont reçu des contemporains le nom significatif de Danseurs (nos 93-104). Un dernier enfin nous initie aux rêveries inoffensives des Frères de la vie commune et de leur maître Gérard Groot (nos 105-107, 109-114, 119, 120). Citons encore, au terme de ces indications rapides, tout un ensemble de textes bien faits pour nous éclairer sur le trouble profond des consciences, sur le désarroi religieux au temps des conciles sur lesquels s'inaugure le xv^e siècle. Ces textes, ce sont ceux où se trouvent tout au long deux curieuses affaires, celle d'un moine augustin du diocèse de Liège et du couvent de Tournai, Nicolas Serrurier (nos 127, 132, 139, 140, 142, 147-150, 153), ainsi que celle d'un dominicain du couvent de Groningue, Mathieu Grabov (nos 133-138). A tout cela joignons, pour en finir, quelques documents qui nous montrent, aux dernières années du même siècle, des Vaudois et des Vaudoises, brûlés à la fois pour leurs opinions religieuses et pour le crime prétendu de sorcellerie, et victimes du trouble qui, gagnant à ce moment l'Église, ne lui laisse, comme il est arrivé déjà à plusieurs époques de son histoire, qu'une notion indistincte de la réalité.

Nous arrêterons là ces indications, auxquelles il ne nous reste, d'ailleurs, que peu de chose à ajouter. Aucun de ceux qui connaissent M. Fredericq ne s'étonnera sans doute si nous affirmons que son œuvre nouvelle porte, à notre sens, le témoignage du même soin qu'il met dans tous ses travaux. Cet appendice du recueil paru, il y a sept ans, offre en tout cas le même appareil scientifique que l'on trouve chez son aîné : des éclaircissements parfois très étendus, en tête de chaque texte, afin d'en faciliter l'intelligence, des notes au bas des pages dans le même but, une table analytique aussi complète que possible. Mentionnons de plus une liste des inquisiteurs pontificaux et épiscopaux dans les Pays-Bas de 1175 à 1517, liste qui augmente d'un nombre

ments de Glasgow concernant Lambert le Bègue (Ibid., ut supra, n° 6). Sur ces travaux, voir aussi le jugement de M. Hermann Haupt, Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. XVII, 1, 2.

considérable de noms la série de ces personnages insérée déjà dans le premier recueil. N'oublions pas enfin un détail qui n'est pas sans importance pour le maniement commode de tant de textes historiques accumulés. C'est une double numérotation, dont le second signe classe les textes dont il s'agit à la suite de ceux qui concernent le même sujet et qui figurent dans le volume publié antérieurement. Cet artifice offre un avantage qu'on devine sans peine. Il permet de fondre en quelque sorte les deux publications l'une dans l'autre.

Charles MOLINIER.

**Eine mailändisch-thüringische Heiratsgeschichte aus der Zeit
König Wenzels, von Prof. K. WENCK. Dresde, Bensch, 1895.
In-8°, 42 pages.**

Les projets matrimoniaux entre familles princières au ^{xiv}e siècle furent presque toujours le prix, la condition, ou le point de départ d'alliances politiques. Les États étaient alors considérés comme des biens de famille, et les dots des princesses n'avaient pas seulement pour effet d'accroître le territoire de leur époux, elles ouvraient en outre souvent la perspective de prétentions héréditaires avantageuses pour l'avenir. On espérait aussi que la jeune épouse deviendrait comme un ambassadeur permanent de son ancienne patrie dans sa nouvelle. C'est là ce qui explique que bien des projets matrimoniaux aient échoué, c'est là aussi ce qui rend particulièrement intéressants ceux qui ont réussi. Un savant professeur de Pavie, G. Romano, avait en 1891, dans un article de l'*Archivio storico lombardo*, attiré l'attention sur le mariage d'une princesse milanaise avec un landgrave de Thuringe de la maison de Wettin, mariage curieux puisque les époux ne se virent jamais, et mariage propre non seulement à piquer la curiosité, mais à exercer la sagacité des historiens, puisque les documents qui nous en parlent se contredisent, et qu'un certain nombre d'entre eux défigurent certainement la vérité.

Un jeune professeur de Marbourg, M. Wenck, a tenté de reprendre ce problème : il croit pouvoir interpréter les textes autrement que M. Romano, qui n'a pas su, d'après lui, débrouiller la situation compliquée des partis adverses à cette époque, et n'a pas vu de quel imbroglio politique était sorti ce mariage. La belle Lucie Visconti, l'héroïne de cette histoire, était une fille de ce Bernabò Visconti, qui fut dans la seconde moitié du ^{xiv}e siècle un redoutable adversaire du pape, de l'empereur et des princes italiens. Il s'agissait en 1385, comme le montre très bien M. Wenck, de créer une étroite alliance entre les Bernabò, les princes d'Anjou et la France, et de reprendre la guerre contre Charles de Durazzo. Mais Bernabò et ses deux fils furent faits prisonniers par Galéas Visconti, et durent subir le sort qu'ils pensaient infliger à ce dernier. Complétant les recherches de M. Jarry (Bibl. de l'École des

chartes, 1892, p. 213-505), M. Wenck nous montre en Galéas un diplomate très habile, et nous fait comprendre à la fois les conditions du traité qui fut conclu avec la France le 30 mars 1398 et les efforts de l'empereur Wenceslas pour s'attacher la maison de Wettin en provoquant une union entre cette famille et celle des Visconti. Le 2 novembre 1398, pleins pouvoirs furent octroyés à Paganus de Biassono pour élaborer un projet de contrat entre Lucie Visconti et l'un des princes de la famille de Wettin, soit Frédéric, fils aîné du margrave de Misnie, Frédéric le Sévère, soit un de ses frères, Guillaume ou Georges, soit enfin Frédéric le Pacifique. Mais la main de Lucie avait été déjà demandée à cette époque par un puissant seigneur anglais, par le comte Henri de Derby qui, provoqué en duel, « envoya, nous dit Froissart, grans messages en Lombardie devers messire Galéas pour avoir des armures à son point et à sa volonté. » L'auteur n'a pu dissiper toutes les obscurités qui planent sur cette romanesque équipée, qui fit échouer l'entrevue qui eut lieu à Forchheim, dans la première quinzaine du mois de mai 1399, entre le margrave de Misnie et les princes électeurs rhénans, entrevue qui montre bien l'intérêt tout politique qu'on attachait au mariage de Lucie. Dès le 28 juin 1399, elle était mariée par procuration à Frédéric de Misnie. On sait que la protection accordée par Wenceslas aux Visconti amena bientôt la déposition de ce dernier. On obligea son successeur, le comte palatin Robert, à révoquer Galéas comme duc de Milan et à faire rentrer le Milanais dans la mouvance de l'Empire. C'est à ce moment surtout qu'on voit clairement apparaître les conséquences du mariage contracté dix ans auparavant par Louis d'Orléans avec Valentine Visconti.

L'expédition tentée par Robert en 1400 révèle son impuissance. Il fut éconduit par le pape après s'être laissé jouer par Galéas, et, si ce dernier n'était mort subitement le 3 septembre 1402, peut-être eût-il fait faire un grand pas à l'unité italienne. Ses fils étant incapables de le remplacer, une réaction se produisit. Lucie Visconti fut en quelque sorte la victime de cette politique avortée. Henri de Derby devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV, et peu de mois après la mort de Galéas, le 7 février 1403, nous le voyons épouser la duchesse Jeanne de Bretagne. Quelques jours après, le 24 février, ainsi qu'il résulte d'un manuscrit de la bibliothèque Trivulcienne à Milan, Lucie jurait sur les saintes Écritures, devant la veuve de Galéas et six témoins, qu'elle n'avait consenti à épouser le fils du margrave de Misnie que sous la pression de la terreur que lui inspirait Galéas, mais avec l'intention bien arrêtée de ne pas devenir sa femme. Elle ajouta qu'elle avait beaucoup pleuré en donnant son assentiment, et avait déclaré en présence d'un grand nombre de personnes qu'elle avait agi contrainte et forcée, et qu'elle avait enlevé sa bague de fiancée et ne se regardait pas comme mariée. Le 14 juillet 1403, elle donnait plein pouvoir à Biassono de négocier pour elle un nouveau mariage qui d'ailleurs n'aboutit pas. Elle épousa finalement le comte Édouard de Kent qui mourut pré-

maturément et dont elle n'eut pas de postérité. Mais elle n'oublia point Henri de Derby, et, dans les messes qu'elle fit dire pour le repos de l'âme de son époux, elle joignit une intention spéciale pour le roi d'Angleterre Henri IV, son premier et peut-être son seul amour.

M. Wenck a su présenter avec charme les traits essentiels de cette histoire et discuter avec sagacité la validité du mariage contracté avec Frédéric de Misnie. Si Lucie Visconti n'a pas joué un grand rôle, elle a été du moins mêlée à des affaires politiques considérables, elle nous apparaît surtout comme une figure intéressante, et l'histoire s'incline avec respect devant cette princesse énergique refusant de céder à la contrainte et d'appartenir à un homme qu'elle n'aimait pas.

Georges BLONDEL.

Il comune Teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni, racconto e studi seguiti da documenti e da tavole, per Francesco SAVINI. Roma, Forzani, 1895. In-8°, 642 pages.

C'est un bien gros livre que M. Savini a consacré à Teramo, et, *a priori*, on pouvait se demander si les fastes de cette ville, qui a joué un rôle assez effacé en Italie, exigeaient une aussi longue histoire. Après l'avoir lu, on est persuadé qu'elle aurait pu, avec avantage, être réduite des deux tiers. Une grande partie du livre est occupée par des digressions aussi inutiles que fastidieuses. Quelle utilité peut présenter ce préambule de trente et une pages que l'auteur a intitulé *Prolégomènes à l'Histoire de la commune de Teramo*? Que nous importent toutes les opinions qui ont pu être émises sur les communes italiennes en général depuis Sigonius jusqu'à M. Savini? L'on sait fort peu de chose sur Teramo dans le haut moyen âge; à cela rien d'étonnant, mais notre auteur a voulu à tout prix combler ces vides par des développements généraux sur les communes italiennes, ou même sur la vie municipale à l'époque romaine ou carolingienne. C'est ainsi qu'il a consacré de nombreuses pages aux institutions lombardes (p. 73), puis à celles de Charlemagne. Pour expliquer la souveraineté qu'exerçait l'évêque de Teramo sur sa cité, il étudie l'immunité (chap. ix); ailleurs, il nous expose comment, dans toute l'Italie, l'organisation communale a succédé au pouvoir épiscopal (p. 105), ou bien encore il examine le rôle des consuls dans les villes italiennes.

Tous ces développements peuvent être exacts, nous ne contesterons pas les belles théories qui y sont présentées; mais ils ont un double défaut : d'abord, ils ne se rattachent au sujet que par des liens fort lâches et ils nous font penser à Simonide chantant tous les dieux pour s'éviter la peine de chanter l'athlète obscur qui lui avait commandé des vers! De plus, ce ne sont que des emprunts faits par M. Savini à des auteurs allemands ou italiens. C'est M. Hegel qui lui a inspiré de

très près sa théorie sur la transition du pouvoir épiscopal à l'organisation communale; M. Salvioli n'est pas étranger à ses idées sur l'immunité, Handloike a été souvent mis à contribution pour les origines du Consulat. Mieux valait ne rien dire que de parler à côté du sujet et d'après autrui!

Mieux valait surtout traiter certaines questions que l'auteur a laissées dans l'ombre. Il n'a rien dit de l'histoire ecclésiastique de Teramo : à quelle époque le christianisme y a-t-il fait son apparition? Quelles sont les traditions locales? Quel rôle ont joué les évêques dans l'histoire politique et religieuse? Des institutions monastiques se sont-elles établies dans ce diocèse? Voilà autant de questions qu'il eût été intéressant d'aborder, même si elles devaient rester insolubles. La vie économique de Teramo n'aurait pas été moins curieuse; l'auteur en parle à plusieurs reprises, il mentionne l'industrie de la laine et des draps, qui faisait, au moyen âge, la richesse de cette cité; mais ces détails nous sont donnés sans ordre et par hasard, ils auraient pu faire l'objet d'une étude suivie. Je sais bien que M. Savini a voulu surtout écrire l'*Histoire de la commune de Teramo*, il nous le dit expressément (p. 233); mais peut-on séparer l'histoire municipale de l'histoire ecclésiastique dans une ville où les institutions communales se sont peu à peu formées sous le gouvernement épiscopal? Le commerce, l'industrie ne sont-ils pas à considérer de très près dans l'histoire intérieure de toute cité? Si l'auteur ne voulait considérer que la vie municipale, ne devait-il pas décrire, avec plus de détails, les luttes des factions qui donnent un caractère si tragique à cette ville, pendant le xve siècle? Encore sur ce point, l'auteur a craint de sortir des limites qu'il s'était tracées, et il a coupé court à un récit, qui eût été cependant fort intéressant (p. 235).

Nous aurions encore à faire plus d'une critique si nous examinions le livre dans le détail. Nous relèverions des répétitions si nombreuses que l'auteur lui-même a senti le besoin de s'en excuser (p. 126); nous mentionnerions un grand nombre de faits qui demanderaient des références plus précises : à la page 335, l'auteur donne la liste des familles patriciennes de Teramo avec la date de leur première apparition dans l'histoire; mais il ne renvoie à aucun document, et nous sommes obligés de le croire sur parole. Enfin, pourquoi continuer, après les savantes études de M. l'abbé Duchesne, à citer Anastase le Bibliothécaire pour le *Liber Pontificalis*? (p. 66).

Malgré toutes ces réserves, cette *Histoire de la commune de Teramo* ne sera pas sans utilité. Préparé à cette œuvre par une série de publications antérieures, l'auteur a réuni un nombre considérable de renseignements; il a publié en appendice des documents que l'on pourra consulter avec fruit; enfin, il a savamment élucidé des questions jusqu'ici souvent controversées, comme, par exemple, lorsqu'il identifie l'antique *Aprutium* et le *Castrum Aprutinense* avec Teramo (p. 57-63). Les divisions qu'il a établies dans l'histoire de cette cité semblent tout

à fait scientifiques. Il établit tout d'abord une période barbare et une autre comtale; il distingue au ^{xii}e et au ^{xiii}e s. le régime épiscopal, de 1207 à 1292 le régime de libertés communales, de 1292 à 1388 la période de semi-liberté où, peu à peu, les institutions municipales succombent devant l'absolutisme des rois napolitains; enfin de 1388 à 1507, la ville est agitée par des factions et devient la proie des tyrans, comme d'ailleurs la plupart des autres cités italiennes, jusqu'au jour où se constitue, vers 1520, le patriciat, qui la gouverne jusqu'à la fin du ^{xviii}e siècle. Les critiques que nous avons présentées ne sauraient, sans injustice, nous faire oublier les mérites de l'auteur, la somme de travail et l'étendue des recherches que suppose son œuvre, et les services qu'elle peut rendre à l'histoire municipale de l'Italie.

Jean GUIRAUD.

Henri Lorin. Le comte de Frontenac. Étude sur le Canada français à la fin du ^{xvii}e siècle. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Colin, 1895. In-8°, xiv-503 pages, avec une carte.

Frontenac est la plus grande figure historique du Canada français, qu'il a gouverné pendant une vingtaine d'années, en deux fois, de 1672 à 1682 et de 1689 à 1698. C'est le Dupleix de l'Amérique du Nord. Son nom est populaire de l'autre côté de l'Atlantique. Il est le héros des légendes, des poètes et des historiens canadiens. Les Anglo-Saxons eux-mêmes lui rendent justice et Parkman lui a consacré une étude intéressante et équitable, quoique insuffisamment informée. Mais ce grand Français n'avait pas encore trouvé d'historien français. M. Lorin a eu la louable pensée de combler cette fâcheuse lacune et de réparer cet injuste oubli. Il a pieusement rassemblé, à travers les documents et les livres, soit français, soit canadiens, soit anglais, les pierres du monument que Frontenac méritait d'avoir dans sa patrie d'origine, dans le *vieux pays*, et il le lui a élevé. Son travail est donc une monographie et même, il le déclare, une apologie de Frontenac, mais une apologie qui reste œuvre de science et de vérité. De plus, en raison de l'importance du personnage et de l'étendue de son double commandement (1672-1698), c'est une étude complète du Canada pendant la seconde moitié du ^{xvii}e siècle, époque intéressante de son histoire, où se fixe la constitution et se dessine la physionomie de la Nouvelle-France de l'Amérique du Nord.

Une rapide introduction nous fait connaître la scène avant l'entrée du principal acteur. Sous le régime de la Compagnie des Cent-Associés (1628-1663), le Canada n'avait guère été qu'un terrain de chasse pour les coureurs des bois et une mission de Jésuites¹. Colbert, en le livrant

1. Dans la liste, si rapide soit-elle, des gouverneurs du Canada depuis Champlain, on a lieu d'être surpris de l'oubli de Montmagny, d'Ailleboust et de Lau-

à la Compagnie des Indes-Occidentales (1664), vient de lui donner l'organisation qu'il gardera jusqu'à la fin de la domination française : un gouverneur général, un intendant, un conseil souverain, un évêque à Québec; des gouverneurs particuliers à Montréal et Trois-Rivières; des fiefs, baronnies et châtellenies dans le reste du territoire. C'est l'image d'une province française. C'est l'ancien régime transporté dans le nouveau monde, avec tous ses défauts, toutes ses charges, toutes ses entraves, le despotisme, la centralisation, la féodalité, l'intolérance religieuse, les conflits de pouvoir et de préséance entre les fonctionnaires, la lutte entre le gouvernement civil et le clergé, un clergé tout-puissant et très autoritaire; aucune autonomie, aucune liberté d'action, aucune ressource. La colonie est à la fois trop dépendante et trop isolée de la métropole. Elle ne se suffit pas à elle-même, elle ne peut rien faire par elle-même, et cependant elle communique très difficilement avec la France. Elle n'a pas même un vaisseau à sa disposition. Il lui faut attendre de longs mois les ordres, les approvisionnements, les renforts, l'argent nécessaires pour vivre et pour agir, par un convoi qui vient une fois l'an, en été, et qui repart en automne, avant les glaces, chargé de rapports contradictoires, de plaintes, de dénonciations, de calomnies, qui rendent bien difficiles, sinon impossibles, de la part du gouvernement métropolitain, des vues nettes, des jugements équitables et des décisions heureuses sur les hommes et sur les choses. Malgré tout, sous l'administration du gouverneur de Courcelles et de l'intendant Talon, précurseurs immédiats de Frontenac (1664-1672), le Canada commence à prendre figure de colonie. En 1671, il a 6,000 habitants et 700 naissances. Il s'essaie à l'agriculture, à l'industrie, à la recherche et à l'exploitation des mines. Il a sa petite armée, les six compagnies du régiment de Carignan. Il s'étend vers les grands lacs, vers la baie d'Hudson, vers l'Acadie, par une série d'expéditions, d'établissements, de postes de traite et de missions.

Frontenac arrive dans l'automne de 1672, et la première partie de l'ouvrage expose son premier gouvernement (1672-1682). Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, avait alors cinquante ans. C'était un gentilhomme de haute naissance, bien apparenté et bien posé à la cour (fils d'un maître d'hôtel et filleul de Louis XIII, époux d'une des *divines*, Anne de la Grange-Trianon), mais de petite fortune. Il avait servi avec distinction dans l'armée. Mais rien ne le préparait à son nouveau rôle. Il y réussit supérieurement. Il avait les qualités extérieures du commandement : un grand air, une majesté imposante et quelque peu hautaine. Il y joignait une intelligence prompte et nette, une

zon, surtout de Montmagny, dont le nom est resté pour les sauvages celui de tous les gouverneurs sous sa forme indigène d'*Onontio* (grande montagne, Mons magous, Montmagny). M. Lorin, qui emploie plusieurs fois ce terme, d'après les documents, n'indique nulle part cette curieuse étymologie, qu'il ne doit pourtant pas ignorer.

volonté ferme avec une bonté toute paternelle pour ses administrés. Son installation se fit avec une grande solennité. Les trois ordres de la colonie, réunis en forme d'États généraux, lui prêtèrent serment. Pendant deux ans, il gouverna en maître. Mais, à partir de 1675, il entra en lutte avec l'intendant Duchesneau, l'évêque Laval, le conseil souverain et son procureur général d'Auteuil. La bataille s'engagea sur de mesquines querelles de préséance dans lesquelles on peut estimer, avec M. Lorin, que Frontenac montra trop de raideur et eut sa part de torts et de responsabilités. Il est vrai que ses adversaires étaient aussi répréhensibles. Laval était un prélat honnête, loyal, pieux, mais d'une piété intolérante et exaltée, d'un orgueil intraitable et d'un cléricisme intransigeant; d'Auteuil un personnage violent et emporté; les bourgeois du conseil souverain en voulaient à Frontenac de ses airs dominateurs de grand seigneur; quant à Duchesneau, c'était un envieux et un hypocrite, rampant et obséquieux vis-à-vis du ministre, plat valet du clergé, plus jésuite que les Jésuites, animé contre Frontenac d'une de ces haines féroces de dévot, qu'il déverse dans des rapports pleins de fiel et de venin. La cour donna tort à Frontenac, réorganisa le conseil souverain, fixa les préséances et les attributions de l'évêque et de l'intendant d'une façon contraire aux prétentions et à l'autorité du gouverneur. Plus grave que cette querelle de pure forme était le conflit qui éclata à propos de la traite et du trafic des spiritueux, car l'avenir de la colonie en dépendait. Cette question domine toute l'histoire du Canada à cette époque. M. Lorin en a bien compris et montré l'importance. Dans un de ses meilleurs chapitres, il l'a mise en pleine lumière. Il a exposé et discuté les diverses opinions avec une finesse pénétrante et une louable impartialité. Et il n'a pas eu de peine à démontrer que Frontenac avait raison, tout en rendant justice aux intentions de ses adversaires.

Le principal commerce du Canada était alors celui des fourrures de castor, que les coureurs des bois achetaient aux sauvages pour les revendre à la compagnie fermière. La monnaie d'échange ordinaire et presque exclusive était l'eau-de-vie, l'eau-de-feu, dont les naturels raffolaient. On devine les ravages et les désordres auxquels ce trafic donnait lieu. La traite était l'occasion de véritables orgies, parfois suivies de rixes sanglantes. Le clergé s'indignait de ces scandales, et, pour les supprimer, demandait l'interdiction de la traite. Il n'était qu'à moitié sincère, car on le vit, sous des gouverneurs plus agréables, la tolérer et même la pratiquer. En réalité, il tenait surtout à se réserver la direction des sauvages. Dépendant du pape autant et plus encore que du roi, il s'appliquait à convertir les indigènes, avec peu de succès d'ailleurs, beaucoup plus qu'à les franciser. Il se plaçait exclusivement sur le terrain religieux. — Frontenac, au contraire, envisageait la question au point de vue politique. Il connaissait, lui aussi, les abus de la traite; il les déplorait et essayait de la réduire, en la surveillant, en ne l'autorisant qu'au moyen de permis ou de congés. Mais il ne pensait pas qu'on

dût ni pût la supprimer. Il y voyait une nécessité économique, puisque la colonie en vivait, et une nécessité politique, parce que les coureurs des bois étaient ses intermédiaires indispensables avec les sauvages. Interdire la traite aux Français, c'eût été la livrer aux Anglais, et par conséquent leur abandonner la domination des Indiens et la possession des grands lacs. Les adversaires du gouverneur, et surtout Duchesneau, l'accusaient de trafiquer de ces congés. C'était vrai en partie, et d'ailleurs tous les fonctionnaires en faisaient autant, et les missionnaires aussi, pour augmenter leurs ressources insuffisantes (sauf Laval, à qui il faut rendre cette justice qu'il était irréprochable à cet égard). Mais Frontenac n'était pas guidé par cette préoccupation mesquine d'intérêt personnel. Les raisons de sa conduite étaient plus nobles et plus hautes. S'il protégeait les coureurs des bois, c'était pour utiliser leur action sur les indigènes. Pour le même motif, il protégeait aussi les missions. Mais il entendait moins les servir que se servir d'elles. Ne trouvant pas dans les Jésuites des collaborateurs sincères, il leur préférait les Récollets, plus dociles et plus dévoués à l'influence française. La question de la traite était donc moins un conflit d'intérêts que d'idées et de direction. Le gouvernement, fort embarrassé, se fondait sur d'autres considérations. Il trouvait que la colonie était trop dispersée, qu'il fallait la concentrer, grouper et fixer les habitants, les pousser à la vie sédentaire, à l'agriculture, à l'industrie. Aussi était-il, en principe, opposé à la traite, qui favorisait l'expansion. Il la supprima d'abord (1676); puis, sur les réclamations de Frontenac et sur l'avis d'une sorte d'assemblée des notables réunie à Québec, il la rétablit sous certaines conditions restrictives (1679). Quoique en partie désarmé et fort gêné, Frontenac n'en resta pas moins maître des relations avec les sauvages. Il put organiser le haut pays. Sa politique indigène est la partie la plus belle et la plus incontestable de son œuvre. Il obtint de merveilleux résultats avec de faibles moyens. Il établit sur le lac Ontario le fort Cataracouy, qui prit plus tard son nom (auj. Kingston). Ce fut son centre d'opérations. Il y venait tous les ans visiter les sauvages, sur lesquels il exerçait une remarquable influence par son attitude à la fois imposante et paternelle, par son langage imagé et coloré, pastiche habile et élégant du leur.

De ce poste central, la Nouvelle-France s'étendit de tous côtés : dans la région des grands lacs et vers le Mississippi par les découvertes et établissements de Jolliet et de Marquette, de La Salle et de Tonty, de du Lhut, du P. Hennepin; vers la baie d'Hudson et vers Terre-Neuve, vers le pays des Abénaquis et vers l'Acadie; du Saint-Laurent au golfe du Mexique, elle entourait les colonies anglaises et leur barrait l'accès de l'intérieur. Cette colonisation était, il est vrai, quelque peu théorique et tout en l'air. Pour la maintenir, il aurait fallu des colons. Et il n'en venait pas. En 1682, sur cet immense territoire, malgré les excédents des naissances et la fécondité des familles, il n'y avait que 12,000 habitants. C'est le côté faible de l'œuvre de Frontenac. Mais ce n'était pas

sa faute. Le gouvernement lui recommandait sans cesse de développer l'agriculture, l'industrie, le commerce. Mais il ne lui en donnait pas les moyens. Que pouvait-il sans émigrants, sans capitaux, sans routes, sans vaisseaux, sans autres communications avec la France que le convoi annuel ? Il lui fallait tout attendre de la métropole, et elle ne lui envoyait rien. Il sentait les périls de la situation, les menaces des colonies anglaises, qui inquiétaient sans cesse l'Acadie et lui disputaient le pays des Iroquois. Il mettait Québec en état de défense et organisait des milices. Il proposait de relier le Canada par une route avec l'Acadie, afin de faciliter ses relations avec la France ; mieux encore, d'acheter ou de prendre Boston et New-York, afin d'avoir une façade toujours libre sur l'Océan. Pour réaliser tous ces projets, il aurait fallu de l'argent, des hommes, des vaisseaux. Dès son arrivée, le 2 novembre 1672, Frontenac écrivait au ministre : « Si le roy vouloit faire pour la conservation de ce pays la dépense qu'il fait pour la moindre des villes qu'il a prises sur les Hollandais et envoyer pour le Canada et l'Acadie ce qu'il y a de garnison dans la plus petite de ces places, nous serions à couvert de toutes sortes d'insultes et en état de faire des choses très avantageuses pour l'augmentation d'un pays qui peut devenir un jour un royaume très considérable ¹. » Mais le grand roi, qui jetait les millions à Versailles et les hommes sur tous les champs de bataille de l'Europe, ne trouva jamais un million ni un régiment à envoyer au Canada. Si au moins le gouvernement avait laissé la colonie française se développer librement, à l'instar des colonies anglaises, comme un enfant perdu. Mais il ne savait ni la faire vivre ni la laisser vivre. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il en interdit l'accès et le séjour aux protestants expulsés. Frontenac semble avoir senti le besoin d'une certaine autonomie, et cette idée est tout à fait à son honneur. Il avait essayé d'organiser une sorte de municipalité avec un syndic à Québec. Mais Colbert en demanda vite la suppression, dans son horreur de tout ce qui pouvait ressembler au régime représentatif, « étant bon que chacun parle pour soi et personne pour tous. » Son fils Seignelay fut encore plus mal inspiré. Non seulement il ne comprit pas les plans de Frontenac, mais il le sacrifia aux rancunes de ses ennemis et le rappela brutalement, au milieu de son œuvre (mai 1682).

Combien cette faute était grave et quelles en furent les funestes conséquences, la deuxième partie de l'ouvrage, « l'Interrègne. Gouvernement de La Barre et de Denonville (1682-1689), » le montre. De la Barre était un vieillard incapable. Humble serviteur de l'évêque et des Jésuites, qui l'en récompensaient en fermant les yeux sur son commerce de fourrures avec les marchands de New-York, dupe ou complice des Anglais, à qui il eut la sottise de dévoiler ses plans de campagne, il abandonna la politique indigène de Frontenac et compromit son œuvre

1. Arch. col., Canada, Corr. gén., III, 240. — M. Lorin n'a pas cité ces paroles remarquables et presque prophétiques, qui font honneur à Frontenac.

par une guerre malheureuse, suivie d'une paix humiliante, avec les Iroquois; on le rappela après cette preuve manifeste d'incapacité (août 1685). — Le marquis de Denonville, quoique pieux et ami des Jésuites, valait mieux. Il montra plus de clairvoyance et de fermeté dans ses rapports avec les Anglais. Secondé par un intendant intelligent, Meulles, il imprima une certaine activité à la colonisation dans la région des grands lacs, sur la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, en Acadie. Malheureusement, il se lança aussi dans une expédition contre les Iroquois. Il occupa leur pays, qu'ils avaient abandonné, et leur imposa la paix. Paix insuffisante et traîtresse, suivie du massacre de la Chine, du pillage de Montréal, de l'évacuation du fort Frontenac et de tous les postes du haut pays, en un mot de la destruction complète de l'œuvre de Frontenac. À son tour, Denonville fut rappelé (1689).

Quoiqu'il eût soixante-dix ans, Frontenac parut seul capable de rétablir son œuvre, et, par un acte de tardive justice, on le renvoya au Canada. C'est ce second gouvernement (1689-1698) qui fait l'objet de la troisième et dernière partie du livre. La situation était grave. La colonie était menacée à la fois par les Iroquois et par les Anglais. Frontenac la sauva. Il reprit l'Acadie. Il repoussa une attaque contre Québec. Il releva le fort Cataracouy et reconstitua nos alliances indigènes. Il put alors prendre l'offensive contre les Iroquois et contre les Anglais. Il dirigea lui-même la guerre iroquoise, porté sur un fauteuil par de fidèles sauvages. Contre les Anglais, il lança de hardis capitaines et d'audacieux corsaires, comme d'Iberville, qui les chassa de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve. À son tour, il menaçait, et ce ne fut pas sa faute si Boston et New-York échappèrent. C'était merveille que l'activité de ce vieillard. Mais il n'était pas à la fin de ses déboires. La paix de Ryswick l'arrêta dans ses progrès et l'obligea même à rendre ses conquêtes. Il était de nouveau en conflit avec l'évêque Saint-Vallier et l'intendant Champigny, un second Duchesneau. Ses ennemis firent tant qu'ils obtinrent de Pontchartrain la suppression complète de la traite (21 mai 1696). C'était le désaveu de sa politique. Il eut le courage de ne pas exécuter à la lettre ces instructions désastreuses et il maintint les postes du haut pays. Il mourut en pleine lutte, le 28 novembre 1698. Mais il avait assuré le succès des négociations avec les Iroquois. C'était sa suprême pensée et le couronnement de son œuvre. Son successeur Callières signa, le 4 août 1701, cette paix bienfaisante que Frontenac avait préparée et dictée du fond de la tombe. La Nouvelle-France conservait ses positions. Bien dirigée et bien soutenue, elle aurait pu embrasser toute l'Amérique du Nord. On sait qu'elle fut sacrifiée à la politique continentale de l'ancienne France.

Telle est l'œuvre de Frontenac. L'ouvrage de M. Lorin en donne une idée, sinon entièrement nouvelle, du moins plus exacte et plus complète. Il vaut surtout par une information irréprochable¹, une connais-

1. Quelques petites observations. P. 230, note 1, M. Lorin dit : « Le nom

sance parfaite, une analyse précise et lumineuse, une interprétation judicieuse et impartiale des documents, une exposition claire dans un style sobre et ferme. Il a les défauts de ses qualités. Certains pourront trouver qu'il conserve un peu trop le ton et l'allure des rapports, mémoires et dissertations dont il est fait; qu'il lui manque le pittoresque, le relief, la couleur et la vie dont le sujet est susceptible et qui font le charme des travaux analogues de Parkman. C'est une étude utile à consulter, plutôt qu'un livre agréable à lire. Mais les historiens ne s'en plaindront pas trop, car l'étude est du moins excellente et résume bien l'histoire du Canada à cette époque.

L. MALAVIALLE.

Henricus LORIN. *De Praedonibus Insulam Sancti Dominici celebrantibus Saeculo Septimo decimo*. Thesim Facultati Litterarum Parisiensi proponebat. Paris, Colin, 1895. In-8°, 74 pages.

Les boucaniers et flibustiers de Saint-Domingue et de la Tortue ne s'attendaient pas sans doute à voir célébrer un jour leurs exploits en latin. Ils ont eu pourtant cet honneur, grâce à la persistance de cette tradition surannée, qui impose aux candidats au doctorat ès lettres une thèse latine. Quand le sujet est emprunté à l'antiquité ou au moyen âge, passe encore. Quand c'est une question d'histoire moderne, cet exercice devient un véritable casse-tête et un réel tour de force. Il en résulte une étrange composition, dans une langue toute de convention, où les mots anciens et les idées modernes hurlent de se voir accouplés, une sorte de rébus où les Romains perdraient certainement leur latin. M. L. ne m'en voudra pas (car il n'y a rien qui lui soit personnel dans mes observations) de dire que sa thèse est un remarquable exemple de ce genre faux. *Praedones* pour flibustiers (*freebooters*) n'est que vague. *Testudo* désignant l'île de la Tortue, pour être exact, n'en est pas moins drôle. Mais que dites-vous de *Littorales Socii* pour traduire les *Frères de la côte*? Auriez-vous deviné que boucaniers peut se rendre par *assa-*

d'Acadie était alors appliqué, non seulement à la presqu'île qui est aujourd'hui la Nouvelle-Écosse, mais encore au littoral occidental de la baie de Fundy. » C'est vrai. Mais M. Lorin n'ignore pas que la question fut discutée plus tard lorsqu'il s'agit de fixer les *limites anciennes* de l'Acadie suivant les termes du traité d'Utrecht. Peut-être ne fallait-il pas la trancher ainsi d'un seul mot. — P. 382, note 1, pour la date de la prise de Port-Royal par les Anglais, M. Lorin adopte le 12 mai 1690, d'après Parkman et une lettre de Boston du 22 mai 1690, et il dit que la date du 22 mai donnée par Charlevoix est certainement inexacte. Ne serait-ce pas la même, mais dans deux styles différents, les Anglais étant restés fidèles jusque-là au vieux style, au calendrier Julien, qui, au XVII^e siècle, retardait de dix jours sur le nouveau style du calendrier grégorien, adopté par les Français dès cette époque? Dans les documents diplomatiques d'alors, on trouve souvent deux dates, à dix jours d'intervalle.

tores (rôtisseurs)? C'est en effet le sens du mot, parce que ces aventuriers vivaient surtout de sanglier rôti ou fumé. Mais il y a lieu ou jamais de dire que c'est du latin de cuisine. On s'amuse et on souffre à la fois de voir le malheureux candidat au doctorat s'escrimer à décrire en latin, avec beaucoup de soin et d'intérêt d'ailleurs, le costume pittoresque, les habitations, l'armement, les mœurs de ses héros, dont les Latins n'avaient certes pas la moindre idée! Et les noms propres? Passe encore de Pierre Legrand, de Dieppe, qu'on traduit sans hésiter *Petrus Magnus*. On aurait pu aussi traduire certains autres noms qui s'y prêtaient, comme Pierre Franc, Barthélemy, Levasseur, Pierre Roc, Pierre le Picard, etc. Mais allez donc latiniser Willis, Poincy, Pouançay, et surtout Brisegalet, Tournauvent, Passepartout, Bras-de-Fer, etc. On comprend que l'auteur y ait renoncé. Je n'insiste pas et j'aime mieux dire tout de suite qu'au fond le travail de M. L. est intéressant, qu'il présente un résumé bien fait de ce qu'on savait des flibustiers et des boucaniers, avec des détails nouveaux extraits des archives, et je suis sûr qu'on le lira avec autant de plaisir que de profit quand il se présentera sous sa forme naturelle, c'est-à-dire en français.

L. MALAVIALLE.

Wolfe, by A. G. BRADLEY. Londres, Macmillan, 1895. 4 vol. in-12, 244 pages. (*English Men of Action*.)

Écrire pour l'excellente série des *English Men of Action* la biographie de Wolfe était une entreprise assez difficile, puisqu'il fallait nécessairement éviter une comparaison dangereuse avec l'œuvre de Parkman, sans se montrer trop inférieur à ce brillant devancier. On accordera, croyons-nous, que M. Bradley s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Ses réelles qualités d'historien le rattachent, il est vrai, comme Parkman, à l'école pittoresque. Mais, sans rien emprunter à autrui, sans aucun soupçon de plagiat, il a su nous peindre son héros sous des traits vivants et sympathiques, en l'entourant de détails habilement et personnellement choisis. Qu'il s'agisse de l'enfance de Wolfe dans sa vieille maison paternelle de Westerham, timidement blottie sous l'ombrage, ou de l'arrivée des Anglais sous Québec, lorsque, le premier soir, après un violent orage, les feux du camp de Beauport s'allument à leurs yeux, pendant que la silhouette des remparts et des clochers de la ville, couronnant une masse de rocher formidable, se détache toute sombre sur la pourpre du couchant, l'esprit du lecteur garde l'impression de tableaux pleins de charme, de vérité, où l'on sent la main d'un artiste qui, suivant les exigences contemporaines de l'histoire, a parcouru et reconnu son terrain avant de le décrire.

Si les parallèles, à la façon de Plutarque, étaient encore de mode, aucun ne serait plus juste ni plus saisissant que celui de Wolfe et de Montcalm. Tous deux soldats dans l'âme, tous deux vigoureux de

caractère, passionnés pour leur métier, mais ayant un goût prononcé pour la culture générale d'esprit et le dédain des étroitesse d'humeur, où, comme le marquait déjà Tacite, la routine des camps jette les natures vulgaires. D'ailleurs, tous deux ont une tendresse de cœur franche et naïve, qui se traduit aussi bien à l'intérieur de la famille qu'à l'égard plus général de leurs troupes. Wolfe est un des rares Anglais que l'on puisse opposer à ses compatriotes quand ils raillent l'amour sentimental des Français pour leur mère; et l'on peut voir, par son exemple, que ce mode de sentiment très développé n'exclut point l'énergie virile. Pourtant, Wolfe, ainsi que Montcalm, avait été pris par le service militaire dès sa prime jeunesse. Tous deux ont été préparés à leur duel grandiose par les guerres d'Allemagne. Wolfe se trouva dans l'étrange mêlée de Dettingen, où les Français et les Anglais rivalisèrent de maladresse et d'incohérence; et, plus tard, il fut légèrement blessé à Laufelt. Entre temps, il fit, sous le duc de Cumberland, la campagne des Highlands contre le dernier des Stuarts; et, remarque M. B., le hasard lui réserva d'assister ainsi, durant sa carrière, aux deux rencontres les plus courtes parmi les plus décisives du XVIII^e siècle, — Culloden et Abraham (p. 51). Cette campagne, où la brutalité du prince se donna jour contre les partisans des Stuarts, peut-être explique une certaine accoutumance de Wolfe à la dureté vis-à-vis des Canadiens pendant le siège de Québec, quoiqu'il fût loin d'approuver toutes les horreurs dont il avait été témoin dans les Highlands¹. — Chose curieuse, et qui montre qu'à la veille de la guerre de Sept ans notre prestige avait encore son importance, le rêve de Wolfe était de venir se perfectionner en France, d'étudier à Metz l'artillerie et le génie militaire (p. 60)². Mais le ministère anglais, fidèle à sa tactique prolongée d'entraver les relations intimes entre les deux pays³, n'y voulut jamais consentir. Wolfe ne fit en France qu'un séjour mondaïn pour s'initier à la vie parisienne de l'époque.

On sait comment Pitt désigna le jeune officier parmi ceux qui, remplaçant les vieux généraux incapables, devaient revivifier les cadres de

1. Est-il bien exact de dire que « l'idée d'enrôler ces braves et solides montagnards dans l'armée anglaise et d'en former des régiments ne prit corps qu'après l'arrivée de Pitt au pouvoir... et que, pour bien des raisons, Wolfe en a pu être le premier auteur (p. 63-64) » ? — Il y avait des Highlanders à Fontenoy, avant le ministère de Pitt et la guerre du Canada. Le baron de Noirmont a publié récemment une gravure contemporaine, dédiée à Lord Temple et représentant un montagnard au service du roi Georges (« les Régiments écossais au service de la France, » *Revue britannique*, mars 1894, frontispice et p. 10).

2. Le témoignage de Wolfe est précieux à relever, quand il déclare que les officiers français montraient alors un zèle et un savoir professionnels dont les Anglais paraissaient absolument dépourvus (Bradley, p. 83).

3. Cette mauvaise volonté du gouvernement anglais se trahissait encore de la façon la plus désobligeante au commencement du siècle (voy. les lettres du col. Thornton, publiées aussi par la *Revue britannique*. « Voyage d'un sportsman anglais en France, » *ibid.*, p. 144-150).

l'armée pour déloger enfin les Français de leur position menaçante sur le flanc des colonies anglaises. M. B. n'admet pas l'authenticité de la célèbre anecdote rapportée par Lord Mahon, où l'on voit Wolfe se répandre en bravades excentriques dans un dîner chez le ministre, un jour ou deux avant son départ de Londres. L'anecdote nous a été transmise par Temple, qui n'offre aucune garantie d'exactitude (p. 162-3). Fût-elle vraie, cependant, il ne conviendrait pas d'y attacher grande importance. Les plus sages ont leurs heures d'oubli; et, dit fort bien un critique anglais à propos de Carteret, qui prêtait également vers cette époque, par son intempérance de verre et de verve, à des récits plus amusants qu'édifiants, « il faudrait beaucoup d'autres sottises pour contrebalancer le témoignage unanime des contemporains sur les rares qualités du personnage. »

Le parallèle de Wolfe et de Montcalm se terminerait sur la plaine d'Abraham, où tous deux meurent frappés dans le même engagement : — l'un, craignant la défaite et remportant la victoire; l'autre, perdant la partie au moment où il pouvait se flatter d'avoir déjoué les efforts de l'adversaire. Il ne servirait pas d'insister sur ce contraste. Mais nous voulons rappeler un trait peu connu et qui devrait trouver sa place dans un livre comme celui de M. B., destiné surtout à éveiller les jeunes esprits au désir d'imiter les grands « hommes d'action. » Quelques jours avant son départ d'Angleterre pour sa dernière campagne, Nelson dînait chez le peintre Benjamin West, à qui l'on doit un tableau pathétique de la mort de Wolfe¹. Le hardi marin exprima son admiration de ce tableau; et, sur la promesse du peintre de lui en consacrer un semblable, le cas échéant, il s'écria qu'il souhaitait alors de mourir dans le prochain combat. Nous ne savons que trop comment il tint parole. Les grandes actions ont leur généalogie nobiliaire. Les philosophes soutiendront sans doute, avec une ombre de raison, que la gloire est une duperie; mais peut-être ne convient-il pas que l'humanité se pénétre d'un aussi désolant sang-froid. En face de Nelson et de Wellington, enthousiasmés par le souvenir des héros de leur patrie, la France avait Napoléon, qui n'était pas moins soucieux de la postérité et qui se plaignait avec mélancolie, au lendemain de Marengo, que, si la mort le surprenait aussitôt, à peine occuperait-il une demi-page de l'histoire. Sa bibliographie absorbe déjà plus d'un volume. Nous lui devons assurément bien des misères irréparables; mais qui oserait affirmer pourtant que, dans les amertumes de ces dernières années, son souvenir ne nous ait pas été parfois un puissant réconfort?

René de KERALLAIN.

1. Il va sans dire que ce tableau, dont il existe plusieurs gravures, est absolument fantaisiste, autant que le sont toutes les gravures publiées en France sur la mort de Montcalm. L'anecdote que nous rappelons ici se trouve dans le journal de Ticknor, à la date du 15 juin 1815.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — La Révolution française. 1896, 14 août. — L. AMIABLE. Voltaire et les Neuf-Sœurs (de l'admission de Voltaire dans la franc-maçonnerie; honneurs que les frères lui rendirent après sa mort). — A. BRETTE. Les cahiers de 1789 considérés comme mandats impératifs (il y eut, dès le début, contradiction entre le gouvernement, qui demandait aux électeurs de conférer aux députés seulement des « pouvoirs généraux et suffisants, » et les électeurs, qui entendaient donner à leurs députés des mandats impératifs; le serment que les députés devaient prêter après l'élection accusa fortement ce caractère impératif. Malgré le roi, nombre de députés se tinrent en effet pour absolument liés par leur mandat et par leur serment). — G. BUSSIÈRE. La Révolution en Périgord; la fin d'un vieux municipe (lutte entre l'ancienne municipalité de Périgueux et le nouveau conseil des communes, d'octobre 1789 à mars 1790); fin le 14 sept. — A. PENROUD. Une entrée épiscopale en 1791 (entrée de l'évêque Lamourette à Villefranche-en-Beaujolais, racontée dans une lettre adressée à M^{me} Roland par une de ses amies). — A. KUSCINSKI. Le conventionnel Louchet (et à ce propos de quelques conventionnels que l'on dit à tort avoir été d'abord prêtres ou moines). — Une lettre de Carrier (de Nantes, 10 pluviôse an II). — 14 sept. A. CORDA. Le représentant Rühl à Vitry-le-François en 1793 (chargé d'une mission de police politique, il en rend compte à la Convention). — L. AMIABLE. Louis XVI et les Neuf-Sœurs (raconte les persécutions contre la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, qui venait de recevoir Voltaire, quoique Louis XVI, ainsi que ses deux frères, fût franc-maçon). — Paul d'ESTRÉE. La résurrection d'un Septembrisé (publie une lettre de Charles-Camille-Honoré-Léonard de Pommerol-Grammont, du 23 ventôse an V; porté au nombre des victimes massacrées à Versailles le 9 sept. 1792, il réclame sa réintégration sur le tableau des citoyens domiciliés à Paris, où il vivait depuis trois ans sous le nom de Pierre-Joseph Lefèvre). — Une lettre de Dartigoeyte sur la déchristianisation dans le Gers, 12 nivôse an II (il reconnaît qu'il a été impossible de détruire le culte catholique dans ce département).

2. — Revue de la Société des études historiques. 1896, n° 2. — P. COQUELLE. Occupation du Hanovre par les Français pendant la guerre de Sept ans. — FR. FUNCK-BRENTANO. Pages modernes pour servir à l'étude des origines de la féodalité (résume l'organisation sociale des Duchobortz, peuplade du Caucase, d'après un article de la *Gazette de Francfort*). — BRIDIER. Lettre de Talleyrand (sur un projet de descente en Angleterre, datée du 27 germinal an VI).

3. — Revue d'histoire diplomatique. 1896, n° 3. — Lord REAY. Démocratie et diplomatie (des conditions que la démocratie doit subir pour faire de bonne diplomatie). — Marquis COSTA DE BEAUREGARD. La mort de l'empereur Paul I^{er} (donne quelques extraits des souvenirs d'une grande dame russe, nièce de Chouvalov, sur la mort de Catherine II, sur ses funérailles, sur les goûts et les manies de Paul I^{er}, sur son couronnement, sur la conspiration à laquelle il succomba). — Henri DONIOL. Négociations et négociateurs de la libération du territoire français en 1871 (donne surtout des extraits de la correspondance échangée entre Saint-Vallier et Manteuffel).

4. — Mélanges d'archéologie et d'histoire. 1896, mai-juillet. — L. AUVRAY. Un acte de la légation du cardinal Jean Halgrin en Espagne; limitation des diocèses de Sigüenza et d'Osma, 1229 (acte important, publié avec soin). — L. MINOT. La question des blés dans la rupture entre Florence et le Saint-Siège en 1375 (les Florentins ont fait grief au pape Grégoire XI d'avoir interdit l'exportation des blés au temps où la famine sévissait dans la République; c'est l'abbé de Marmoutiers qui l'entrava par sa mauvaise volonté). — J. PAQUIER. Notice du ms. Vat. lat. 3881 (analyse le contenu de ce vol., qui contient un grand nombre de pièces concernant la principauté de Liège; ces pièces ont été réunies de 1515 à 1525 par Jérôme Aléandre, chancelier du prince-évêque, Érard de la Marck, et dans son intérêt). — CHABOR. Le Livre de la Chasteté, composé par Jésusdenat, évêque de Baçrah (texte et traduction en français de ce livre, important à cause de la précision avec laquelle il nous permet de déterminer la position de divers points géographiques et à cause des données qu'il fournit pour compléter les listes épiscopales de différents sièges. L'auteur écrivait au VIII^e s.). — G. DAUMET. Le monument de Benoit XII dans la basilique de Saint-Pierre. — GRAILLOT. Une collection de tessères (inventaire descriptif de 42 jetons d'or existant dans la collection Martinetti à Rome).

5. — Nouvelle Revue historique de droit. 1896, juillet-août. — G. D'ESPINAY. Le droit d'aînesse en Poitou; fin. — Ed. MEYNIAL. Le mariage après les invasions; 1^{er} art. (étudie le mariage dans la loi romaine, tel qu'il apparaît au moment des invasions et dans les lois barbares). — BRUTAILS. Documents relatifs à l'exercice de la justice foncière dans le Bordelais au XIV^e s. (publie deux actes en langue vulgaire qui proviennent sans doute du fonds de l'hôpital Saint-James de Bordeaux, 1337).

6. — Revue archéologique. 1896, juillet-août. — A. GEFFROY. Essai sur la formation des collections d'antiques de la Suède. — J.-E. GAUTIER et G. JÉQUIER. Fouilles de Licht (les pyramides de Licht forment au sud la limite extrême de la nécropole memphitique. Dans une cachette, on a retrouvé dix statues monumentales, couchées et soigneusement enchevêtrées, représentant le roi Ousertesen I^{er}). — J. DELAMARRE. Inscriptions d'Amorgos (la première donne le texte d'un décret

du collège des prêtres d'Athènes-Itonia à Minoa; la seconde est un règlement religieux émanant des Samiens établis à Minoa). — J.-B. CHABOT. Index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines publiées par Waddington; suite. — S. REINACH. Voyage du comte James de Pourtalès en Grèce, 1817. — R. CAGNAT. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine; suite.

7. — Revue de l'histoire des religions. 1896, mars-avril. T. XXXIII, n° 2. — J. PHILIPPE. Lucrèce dans la théologie chrétienne du III^e au XIII^e s., et spécialement dans les écoles carolingiennes; fin (remis en honneur par les Apologistes chrétiens, Lucrèce et l'Épicurisme fournirent aux hérétiques des armes contre l'Église; combattus et vaincus une première fois, ils renaquirent au temps de Charlemagne avec Isidore et Raban Maur, vainement attaqué par Alcuin). — Fr. MACLER. Les apocalypses apocryphes de Daniel; fin au n° 3. — Mai-juin. T. XXXIII, n° 3. L. LEGER. Les sources de la mythologie slave; 1^{er} art. — M. ZEITLIN. Les divinités féminines du Capitole. — Juillet-août. T. XXXIV, n° 1. E. CHAVANNES. Les inscriptions chinoises de Bodh-Gaya. Le bouddhisme en Chine et dans l'Inde aux X^e et XI^e s. (texte, traduction et commentaire). — L. KNAPPERT. Le christianisme et le paganisme dans l'Histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable.

8. — Revue des Études juives. 1896, avril-juin. — BUCHLER. Les sources de Flavius Josèphe dans ses *Antiquités*, XII, 5, 1-XIII (étude à ce point de vue le récit de Josèphe relatif au pillage de Jérusalem et à la profanation du temple par Antiochus Épiphane; 1^{er} art. Dans les *Antiquités*, indépendantes ici de la *Guerre des Juifs*, Josèphe a copié presque littéralement des morceaux entiers du livre I des Macchabées, corrigé à l'aide de Nicolas de Damas et aussi de Polybe et de Posidonius). — D. GRAUBART. Le véritable auteur du traité Kélim (ce n'est pas à Juda Hannassi, mais à Yosé, que revient l'initiative d'avoir consigné par écrit, en ordre systématique, les lois et les doctrines pharisiennes, transmises jusque-là oralement). — D. KAUFMAN. Contributions à l'histoire des Juifs de Corfou. — J. BAUER. Les Juifs de la principauté d'Orange (note et publie quelques documents des XIV^e et XVI^e s.). — G.-A. KOHUT. Victimes de l'Inquisition à Lisbonne à la fin du XVII^e s. (publie une liste d'autodafé du 10 mai 1682). — M. KAYSERLING. Notes sur l'histoire des Juifs au Portugal.

9. — Revue celtique. 1896, avril-juillet. — L. DUVAU. Les poètes de cour irlandais et scandinaves (résume en cinq pages un ingénieux travail de S. Bugge sur la plus ancienne littérature des Scaldes). — W. STOKES. Les Annales de Tigernach, 3^e fragment.

10. — Revue de géographie. 1896, août. — D^r ROUIRE. L'annexion du Fouta-Djallon. Le Sénégal, le Soudan et la côte d'Ivoire; la politique d'expansion pacifique et la politique de conquête. — L. DRAPEYRON. Documents relatifs aux missions de Marcel Treich-Laplène dans la région de la côte d'Ivoire, 1887-1888, recueillis par M. A. Verdier; fin.

= Sept. J. DUPUIS. Les origines de la question du Tong-Kin; documents inédits (publie plusieurs lettres adressées aux ministres français en 1861-1863). = Oct. L. DRAPEYRON. La vie et les travaux géographiques de Cassini de Thury, auteur de la première carte topographique de France.

11. — *Revue maritime*. 1896, juin. — MAHAN. Influence de la puissance maritime sur l'histoire, 1660-1783; suite (combats de Hugues et de Suffren en 1782; infériorité professionnelle des commandants français); fin en août.

12. — *L'Ami des monuments et des arts*. N° 55. 3^e partie du vol. X (1896). — Albert BALLU. Les dernières découvertes à Timgad, Algérie. — HÉRON DE VILLEFOSSE. La tiare de Saitaphernès.

13. — *Bulletin critique*. 1896, n° 24. — A. de Barthélemy. Notes sur l'origine de la monnaie tournois (démêle avec finesse les origines obscures de cette monnaie; ses conclusions devront être adoptées désormais par les historiens). = Variétés : NAU. Nouvelle étude sur la chronique attribuée à Denys de Tellmahré (maintient que cette chronique n'est pas de Denys, mais d'un inconnu, sans doute d'un moine, qui vivait dans la région Amida-Édesse, probablement au monastère de Zougenin, et qui termina son travail vers l'an 775 de notre ère. Quant à l'œuvre elle-même, non seulement elle doit être rajeunie de trois quarts de siècle, mais elle doit être considérée comme une des plus pauvres productions de la littérature syriaque). = N° 25. Vie du bienheureux Innocent V, frère Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, primat des Gaules et premier pape de l'ordre des Frères Prêcheurs. = N° 26. Kirsch. Die päpstlichen Collectorien in Deutschland während des XIV Jahr. (remarquable travail, indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire de la fin du moyen âge). — Laurain. Essai sur les présidiaux (bon). = N° 27. Lesêtre. La sainte Église au siècle des apôtres (un des meilleurs livres de vulgarisation qu'il y ait sur les origines chrétiennes). — Babelon. Carthage (excellent guide du voyageur). — Dom Claude Auvry. Histoire de la congrégation de Savigny, p. p. Aug. Laveille; t. I (cette histoire renferme nombre de documents qui ont disparu depuis la Révolution. Le t. I contient la vie de saint Vital, fondateur de l'abbaye de Savigny en 1112). = N° 28. Le R. P. Marcel Chossat. Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon, 1553-1708 (très consciencieux). — Abbé Angot. Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval (ces mémoires se composent de lettres écrites au jour le jour à Duchemin de Villiers par divers correspondants, parmi lesquels la sœur de Duchemin. Intéressant pour l'histoire de la chouannerie dans le Maine).

14. — *Journal des Savants*. 1896, juillet. — A. BARTH. La religion du Vêda; 3^e art.; fin en août (savante analyse de l'ouvrage d'Oldenberg). — CAGNAT. Les cités romaines de la Tunisie; suite. — H. WALLON. Napoléon et Alexandre I^{er} (à propos du t. III de l'ouvrage d'A. Vandal).

= Août. G. BOISSIER. Saint Ambroise et la morale chrétienne au iv^e s. (critique du livre de M. Thamin). — R. DARESTE. Les assemblées générales des communautés d'habitants en France, du xiii^e s. à la Révolution (d'après l'ouvrage de M. Henry Babeau). = Sept. G. BOISSIER. Musées et collections archéologiques de l'Algérie, publiés sous la direction de M. de la Blanchère. — L. DELISLE. Traités d'hygiène au moyen âge (analyse l'ouvrage publié, sous le titre de *Tacuinum sanitatis in medicina*, par Julius de Schlosser dans l'Annuaire des collections d'art appartenant à la maison impériale d'Autriche pour 1895. Décrit un ms. de la Bibl. nat., n° 1673, nouv. acq. lat., analogue au ms. décrit par M. de Schlosser. Étudie les ouvrages publiés au moyen âge sous le titre de *Tacuinum*; quelques-uns présentent une double valeur artistique; tous sont intéressants pour l'histoire des sciences naturelles, de l'hygiène et surtout pour celle de la vie privée des différentes classes de la société en Italie au déclin du moyen âge). — E. DE ROZIÈRE. Clovis (analyse l'ouvrage de Kurth avec des éloges et des réserves, surtout en ce qui concerne le ton apologétique de l'ouvrage).

15. — **Polybiblion.** 1896, août. — J. Costa. Estudios ibéricos (retrace avec science le tableau de l'esclavage chez les Ibères et décrit le littoral espagnol de la Méditerranée au vi^e s. av. J.-C.; raconte l'histoire du territoire d'Ophiusa, que l'auteur identifie avec la partie du continent comprise entre l'Ebre et le Jucar, et non avec l'île de Formentera). — *Sommervogel*. Bibliothèque de la Compagnie de Jésus; 1^{re} partie, t. VII. = Sept. Fr.-J. Simonet. Cuadros históricos y descriptivos de Granada (apprend tout ce qu'il importe de connaître sur l'histoire de Grenade à l'époque romaine, où elle s'appelait Illibaris, et sous la domination musulmane).

16. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1896, n° 30. — C. Torr. On the interpretation of greek music (Th. Reinach est d'avis que l'auteur n'entend rien au sujet). — C. Pascal. Studi romani. 1^o Il processo degli Scipioni; 2^o Valerio Anziato e Tito Livio (ingénieux, mais fragile. Réussit cependant à diminuer le nombre des inadvertances reprochées à Tite-Live). = Nos 31-32. E. von Starck. Palästina und Syrien von Anfang der Geschichte bis zum Siege des Islam (petit dictionnaire géographique bien fait, avec l'indication des sources principales et les identifications proposées). — Dittenberger et Purgold. Olympia. Die Ergebnisse der von dem deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung. Textband V (excellent; Th. Reinach essaie de restituer le texte de deux des plus anciennes inscriptions qui rentrent dans la catégorie des inscriptions juridiques). — C. Castellani. Catalogus codicum graecorum qui in bibliotheca D. Marci Venetiarum inde ab anno 1740 ad haec usque tempora inlati sunt. — Abbé Douais. Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne, 1565-1572; t. I (l'éditeur a eu le tort de donner les minutes des documents alors que les originaux existent, tort aussi de supprimer nombre de

pièces sans les remplacer même par une brève analyse. Son édition a été faite trop vite). — *G. Syveton*. Le baron de Ripperda (l'auteur a omis d'importants documents; il y avait plus à dire qu'il n'a fait sur les origines de Ripperda, ses trois mariages, ses années d'exil au Maroc. Ouvrage d'ailleurs intéressant et méritoire). = Nos 33-34. *Alcius Ledieu*. Le maréchal de Mailly, dernier commandant pour le roi à Abbeville (bon). — *Alf. Baraudon*. La maison de Savoie et la Triple-Alliance, 1713-1722 (intéressant et en partie nouveau). = Nos 35-36. *H. Seebohm*. On the structure of greek tribal society (rien de nouveau). — *L. Whibley*. Greek oligarchies (ouvrage qui n'est pas sans mérite, mais qui suit de trop près Aristote et Platon). — *E. Callegari*. La legislazione sociale di Caio Gracco (très judicieux). — *P. de Vaissière*. Charles de Marillac, ambassadeur et homme politique, 1510-1560 (excellente monographie, qui a surtout pour base le journal de l'ambassadeur, retrouvé par l'auteur à la Bibliothèque nationale). = Nos 37-38. *E. Piette*. Études d'ethnographie préhistorique (analyse plusieurs brochures d'E. Piette qui contiennent des résultats importants obtenus dans des fouilles à Brassempouy, Northet, Gourdan et au Mas d'Azil). — *Émile Molinier*. Le trésor de la cathédrale de Coire (excellent). — *G. Fraknoi*. La correspondance du roi Mathias, 1458-1490 (publie 569 lettres, dont 245 sont inédites; la plupart sont en latin, 108 en allemand, une en tchèque, aucune en hongrois). — *J. Schopenherr*. Hunyadi Corvin Janos, 1473-1504 (excellente biographie du fils naturel du roi Mathias). = N° 39. *W. Budge*. The life and exploits of Alexander the Great (excellente publication de textes éthiopiens sur l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand). — *M. Baumgarten*. L. Annaeus Seneca und das Christenthum (apologie assez faible du christianisme; le sens historique fait défaut à l'auteur). — *O. von Gebhart* et *Ad. Harnack*. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur; suite (très important). — *Momméja*. Un numismate montalbanais au xvi^e s. (bonne biographie de l'érudit J. Constans).

17. — Annales de l'École libre des sciences politiques. 1896, 15 juillet. — *J. SILVESTRE*. La politique française dans l'Indo-Chine : Annam; suite; 1863-1870.

18. — Le Correspondant. 10 août. — *Comte J. GRABINSKI*. Un ami de Napoléon. Le comte Arese; suite le 25 août, puis le 10 sept. (très important pour l'histoire des affaires italiennes de 1831 à 1870; nombreux documents inédits). = 25 sept. *H. DE LACOMBE*. La Crète et la France. Autrefois et aujourd'hui; 1^{re} partie : le siège de Candie en 1665; les projets d'intervention en Orient sous Louis XIV. — *L.-D. CONTENSON*. La Turquie d'Asie, ses divisions, ses nationalités.

19. — Revue de Paris. 1896, 15 juin. — *Maurice MAINDRON*. Ménélik et son empire. — *Louis THOUVENEL*. Constantinople pendant la guerre de Crimée (utilise très heureusement les lettres et dépêches de M. Schefer, alors premier drogman à l'ambassade de Constantinople, du

comte Benedetti, notre chargé d'affaires gérant l'ambassade, et de M. Thouvenel, ambassadeur, à son beau-frère, Cuvillier-Fleury. Fort intéressants détails sur l'attitude violente ou grincheuse de l'ambassadeur d'Angleterre, sur l'émotion produite en Europe et à Constantinople par la résolution prise par Napoléon III de se rendre en Crimée avec l'impératrice, sur l'arrivée de Thouvenel, notre ambassadeur, à Constantinople, etc.). = 1^{er} juillet. BARBÈS. Lettres à George Sand, 1848-1870 (données précieuses sur l'état d'âme d'un républicain en 1848). — J. JUSSERAND. Au tombeau de Pétrarque. — N.-M. BERNARDIN. Un grand médecin au xvii^e s. (amusante biographie de Charles de l'Orme, sieur de Beauregard, qui fut médecin de Louis XIII). = 15 juillet. Comte d'ESPINCHAL. L'émigration à Turin (extraits des notes journalières prises par le comte, du 25 sept. au 29 oct. 1789). = 1^{er} août. M^{me} DESBORDES-VALMORE. Lettres, 1826-1854 (lettres fort touchantes; celles qui se rapportent à l'insurrection de Lyon de 1834 sont parmi les plus intéressantes). — Ed. SAYOUS. L'exposition du millénaire hongrois. = 15 août. P. DE NOLHAC. La présentation de M^{me} du Barry (rectifie plusieurs détails de cet événement, qui prit l'importance d'un acte de politique européenne). = 1^{er} sept. E. LAVISSE. Colbert intendant de Mazarin (tableau saisissant des années de luttes, d'intrigues et de travail qui préparèrent Colbert au ministère). — Vicomte DE MEAUX. La conquête de la liberté d'enseignement, 1831-1850. — Albert RICHARD. Bakounine et l'Internationale à Lyon. = 15 sept. VOLTAIRE. Lettres à la comtesse de Bentinck (publie trente-neuf lettres inédites conservées dans les archives de la famille de Bentinck à Middachten, Hollande, 1755-1777, et publiées par M. Ph. Godet). — Edm. BONNAFFÉ. Notes sur la vie privée de la Renaissance (les amoureux; les conteurs et les causeurs; les danseurs). = 1^{er} oct. K. WALISZEWSKI. Pierre le Grand en France (détails en partie inédits sur cette visite, 1717, surtout sur la grossièreté de manières du tsar à son arrivée; au moment de son départ, il s'était déjà notablement amendé). — Comte Pozzo di Borgo. France et Russie en 1817 (documents extraits du t. II de la *Correspondance du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode*, qui va prochainement paraître).

20. — **Revue des Deux-Mondes.** 1896, 15 juin. — ÉL. LAMY. Le gouvernement de la Défense nationale; 2^e art. : les idées et les hommes (en réalité, ce sont plutôt les hommes que peint l'auteur que leurs idées qu'il expose); 3^e art. le 15 juillet : les premières fautes (ces fautes sont l'hostilité que les hommes du 4 septembre professaient à l'égard de l'autorité militaire, ce fait qu'ils étaient tous députés de Paris et qu'ils prétendaient, encore à la veille de l'investissement, diriger les affaires du pays entier, les fonctions publiques distribuées brusquement aux seuls républicains). — G. GOYAU. L'Allemagne religieuse (suite le 1^{er} sept. et le 1^{er} oct. Après avoir dressé la carte religieuse de l'Allemagne contemporaine, M. G. retrace avec force et impartialité l'évolution du protestantisme). = 1^{er} juill. Duc DE BROGLIE. Vingt-cinq ans après : 1870-

1896 (montre comment la France a été conduite par le hasard des événements à constituer son nouvel empire colonial et à quels dangers il peut préparer un prochain avenir). — Henri DEHÉRAIN. Le calife Abdullah (qui succéda en 1885 au mahdi Mohammed-Ahmed et qui règne encore aujourd'hui sur toute la région du Nil moyen). = 1^{er} août. Émile FAGUET. Charles Fourier (expose la vie et les idées de l'homme à l'imagination à la fois puissante et précise, qui est le premier en date des collectivistes). = 15 août. Comte d'HAUSSONVILLE. La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XV; 3^e art. : le voyage de Turin à Fontainebleau (expose les négociations fort épineuses qui furent entamées par l'intermédiaire de Tessé pour la formation de la maison de la future duchesse de Bourgogne. Louis XIV exigeait qu'il ne restât auprès d'elle aucune personne étrangère, et le duc de Savoie réclamait au moins deux femmes de chambre et un médecin choisis par lui. D'ailleurs, toutes les affaires de ce mariage, jusqu'aux plus minces, constituaient un jeu diplomatique des plus serrés entre les deux cours de France et de Turin). = 1^{er} sept. G. BOISSIER. Promenades archéologiques. A propos de Dougga et d'El-Djem (description des ruines; reconstitution des spectacles que les Romains donnaient dans leurs théâtres et amphithéâtres). = 1^{er} oct. Vicomte G. d'AVENEL. Paysans et ouvriers depuis sept siècles; 1^{er} art. : les salaires au moyen âge (beaucoup de chiffres, comme toujours; l'auteur en tire la conclusion que la condition de l'ouvrier n'a cessé de progresser de 1200 à 1600 pour redevenir précaire et médiocre pendant les deux derniers siècles).

21. — Revue politique et parlementaire. 1896, 10 juillet. — RAFFALOVITCH. Il y a trente ans : l'occupation de Francfort par les Prussiens en 1866 (récit détaillé des misères endurées par la ville en juillet et en août 1866).

22. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1896. Bulletin de mai-juin. — HOMOLLE. Une statue de bronze récemment découverte à Delphes (avec une inscription tendant à prouver que cette belle statue a été offerte par un Dorien, sans doute de Syracuse, du ^{ve} s. Correction de l'inscription, qui est mutilée, proposée par M. Croizet; cette restitution exclut le nom de Hiéron, tyran de Syracuse, que M. Homolle avait pensé y retrouver). — C. JULLIAN. Un « civis Parisius » (mentionné dans une inscription copiée à Bordeaux en 1804). — A. DE BARTHÉLEMY. Note sur trois personnages, du nom de Boson, qui sont mentionnés en Champagne du ix^e au x^e s. — CAGNAT. Découvertes nouvelles en Tunisie : 1^o tombeaux phéniciens de Mahedia; 2^o inscription romaine de Lamta (mentionne un certain L. Silicius Saturninus, de la 3^e légion, tué dans un combat contre les Maures de l'Aurès, sans doute au premier siècle, avant Trajan). — D^r HAMY. La nécropole Berbère d'Henchir-El-Assel, près de Dar-Bel-Ouar, Tunisie.

23. — Académie des sciences morales et politiques. Séances

et travaux. Compte-rendu, 1896, livr. 7. — G. PICOT. Voyages de Montesquieu (d'après l'édition Barckhausen-Dezeimeris). = Livr. 8. Paul GUIRAUD. Les idées politiques de M. Fustel de Coulanges. = Livr. 9-10. IMBART DE LA TOUR. L'évolution des idées sociales au moyen âge, du ^x^e au ^{xiii}^e s. Le régime du patronat et le régime du contrat (expose cette thèse que la révolution sociale du ^{xii}^e siècle a consisté surtout à étendre aux rapports du corps féodal avec les classes populaires le régime du contrat, qui n'existait auparavant qu'entre les seigneurs eux-mêmes). — P. BONNEFON. Pierre Charron ; sa vie et ses écrits.

24. — Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin historique et littéraire. 1896, 15 août-15 sept. — V.-L. BOURRILLY. Les préliminaires des guerres de religion en France, 1560-1562. — LOUITSCHITZKY. Procès-verbaux des assemblées politiques des réformés en France. Assemblée de Nîmes, 14 févr. 1570. — Ch.-L. FROSSARD. La Réforme en Béarn ; fin (le conseil souverain de Pau en 1572). — N. WEISS. La Saint-Barthélemy à Bourges et les assassins de Coligny, d'après une lettre inédite du 9 oct. 1572 (lettre en latin écrite par Kornberg, qui vivait à Bourges au moment où la nouvelle des massacres parisiens y parvint et qui s'enfuit à temps ; sa lettre est datée de Strasbourg le 9 oct. 1572. Texte et traduction de ce document). — L. BARAGNON et N. WEISS. La soumission de Cavalier, la résistance de Roland, de Ravanel, et les Camisards jugés par un agent du gouvernement (publie une lettre de M. de Wincierl à Chamillard, de Calvisson, le 27 mai 1704). — Alfred CADIER. Une controverse religieuse en 1624 en la ville de Sauveterre, de Béarn. — OBERKAMPF DE DABRUN. Une famille protestante, les d'Agès, et la Réforme dans le Bordelais, 1561-1662.

25. — Société de l'histoire de Paris. Bulletin, 1896, livr. 3. — J. LAIR. Étude historique et topographique sur la plaine Saint-Denis (et sur l'emplacement occupé par le Lendit ; étude très minutieuse, avec deux plans).

26. — Annales de la Société d'émulation de l'Ain. 1896, juillet-septembre. — PHILIPON. Histoire du second royaume de Bourgogne ; suite. — J. BROSSART. Regeste ou mémorial historique de l'église N.-D. de Bourg, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours ; suite.

27. — Annales du Midi. 1896, juillet. — A. PAGÈS et N. VALOIS. Les révélations de Constance de Rabastens et le schisme d'Occident, 1384-1386 (relation faite par le confesseur même de la prophétesse, Raymond de Sabanac. Constance tenait pour le pape italien et par conséquent tenait pour intrus les prélats institués par le pape d'Avignon ; ses angoisses lui dictèrent ses révélations, qui frappent les partisans de Clément VII). — TAMIZEY DE LARROQUE. Le cardinal d'Armagnac et François de Seguis ; documents inédits (quinze lettres ou billets de 1574 à 1578). — C. DOUAI. Charles VII et le Languedoc, d'après un registre de la viguerie de Toulouse, 1436-1448 ; suite. — A. T. Notes biographiques sur le jurisconsulte Jean Masuer, 1394-1432. = Comptes-

rendus critiques : *J. Masso-Torrents*. Mss. catalans de la Biblioteca nacional de Madrid.

28. — Bulletin d'histoire ecclésiastique des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers. 1896, juillet-août. — Abbé PERLIN. Histoire du Pont de Beauvoisin ; suite en sept.-oct. — Abbé LAGIER et GUEYFFIER. La baronnie de Bressieux ; suite en sept.-oct. — Chanoine P. GUILLAUME. Bénéfices et bénéficiers du Rosanais aux XVI^e-XVIII^e s. = Septembre-octobre. Chanoine J. CHEVALIER. Acte de fondation du premier séminaire de Valence, 23 déc. 1582.

29. — Revue africaine. 1896, 1^{er} trimestre. — Fray DIEGO DE HAEDO. De la captivité à Alger, traduit par M. Moliner-Violle ; 4^e article. — VENTURE DE PARADIS. Alger au XVIII^e siècle ; suite dans la livraison suivante. — L. GUIN. Inscription arabe-turque de Mascara (elle est datée de 1824). — C. VIRÉ. Inscription libyque inédite des Ouled Moussa. = 2^e et 3^e trimestres. S. G. Inscription d'Alger (dédicace à l'empereur Vespasien, qui se place entre le 1^{er} juillet 74 et le 31 déc. 75).

30. — Revue historique et archéologique du Maine. Tome XXXIX, livr. 3 (1896, 1^{er} semestre). — ROBERT. L'instruction au XVIII^e s. dans les anciennes paroisses de la circonscription de Sillé-le-Guillaume. — Abbé FROGER. La paroisse de Congé-sur-Orne, d'après les comptes de fabrique. = Tome XL, livr. 1 (1896, 2^e semestre). MARLET. Généalogie de la famille de Clermont-Gallerande. — ROBERT. L'instruction au XVIII^e s. dans le canton de Ballon.

31. — La Province du Maine. 1896, juillet. — L. FROGER. Visites et inspections du grand doyen du Mans au XVI^e s. ; fin en août. = Août. Amb. LEDRU. Le maréchal de Bois-Dauphin, ambassadeur en Allemagne, 1600-1610 (d'après l'article de M. Babeau dans la *Revue historique*, t. LX, p. 28). — Ém.-L. CHAMBOIS. René de Daillon, évêque de Bayeux (la chronologie de ce prélat, mort en 1600 ou 1601, ne présente qu'obscurités et contradictions). = Septembre. Amb. LEDRU. Pierre Trouillart, sieur de Montferré, et la maison de la Cloche au Mans.

32. — Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur. Tome VI, 1896, n^o 2. — E. ROY. Les lettres et la société dans la première moitié du XVII^e s. — ROUPNEL. Le régime féodal dans le bourg de Châtillon-sur-Seine (étude très serrée, composée d'après de nombreux documents inédits). — MARC. Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine ; suite : documents inédits (cartulaire de l'abbaye contenant 85 actes, de 830 à 1226). = Nos 3-4. DESLANDRES. Les doctrines politiques à la veille de la Révolution.

33. — Revue des universités du Midi. 1896, avril-juin. — Bulletin historique régional. J. CALMETTE. Roussillon. = Juillet-septembre. G. FOUCART. Une expédition au désert sous les Pharaons de l'ancien empire (expose les préparatifs, la composition, les occupations d'une expédition de ce genre, qui avait pour but de trouver, de tailler, de

sculpter et de ramener les pierres pour les travaux de la pyramide royale. Le tout tiré des peintures, des stèles de tombes royales et surtout des inscriptions tracées sur les rochers du désert). — G. RADET. Recherches sur la géographie ancienne de l'Asie Mineure (3^e Antioche de la Chrysaoride ou Mylasa; 4^e Sébaste de Phrygie ou Dioscomé). — L. DUCROS. L'encyclopédie du xviii^e s.; 2^e art. : la polémique. — A. DUMÉRIEUX. L'histoire de l'Empire romain en France, sous le second empire. — Bulletin régional. P. DOGNON. Toulouse.

34. — Revue de Champagne et de Brie. 1896, avril. — Abbé MILLARD. Histoire de Gigny-aux-Bois, archidiaconé de Margerie; suite en mai. — Mai. Émile GAVELLE. Notice archéologique sur l'église de Rumilly-les-Vaudes, Aube. — N. GOFFART. Loeium (nom de lieu mentionné dans une charte de Manassès, comte de Rethel, en 977; il doit être identifié avec un lieu nommé dans des actes du xiv^e s. Luy, aux environs de Terron et de Vendresse, sur la Cassine, affluent de la Bar).

35. — Revue de Saintonge et d'Aunis. Vol. XVI, livr. 5, 1896, 1^{er} septembre. — Registres paroissiaux de Pérignac (commencent en 1608). — Guillotin franc-maçon. — Paul d'ESTRÉE. Les compagnes de Manon l'Escaut (nombreux extraits de documents inédits concernant dix-neuf femmes de mauvaise vie expédiées de la Salpêtrière à Rochefort, où elles faillirent périr de faim et de mauvais traitements. Curieux chapitre de l'histoire des mœurs et de la colonisation).

36. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin archéologique et historique. Tome XXIV, 1896, 1^{er} trimestre. — Abbé F. GALABERT. Montricoux durant la première année du xvi^e siècle. — Ém. FORESTIÉ-NEVEU. L'imprimerie à Puylaurens à la suite de l'académie protestante de Montauban, transférée dans cette ville de l'Albigois, 1659-1685.

37. — Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Alterthumskunde. Jahrg. XVI, 2^e moitié, 1895 (Metz, Scriba). — Abbé Victor CHATELAIN. Une liste des vassaux des seigneurs de Fenestranges, au milieu du xiii^e s. (publie ce texte, écrit en allemand, avec un commentaire. Histoire de la seigneurie de Fenestranges au xiii^e s. Table très détaillée des noms de personnes et de lieux). — H.-V. SAUERLAND. Histoire de l'évêché de Metz au xiv^e s.; suite : l'évêque Henri Delphin, 1319-1325 (les élections capitulaires et les provisions pontificales pour les trois évêchés lorrains; situation religieuse de l'évêché de Metz; luttes de la ville de Metz contre les quatre princes et le gouvernement épiscopal; en appendice, documents relatifs à l'épiscopat de H. Delphin). — WOLFRAM. Un diplôme inédit de l'empereur Frédéric II, de Metz, 31 août 1245. — Id. Sur la généalogie de la maison des ducs de Lorraine; la branche de Flörchingen (publie un acte de 1206). — Id. Une charte d'Adalbéron I^{er}, 953. — WICHMANN. Troisième rap-

port sur les fouilles de Tarquinpol (on y a trouvé des antiquités romaines).

38. — Historisches Jahrbuch. Bd. XVII, 1896. Heft 1. Éd. ARENS. Claudien fut-il chrétien ou païen ? (il fut païen. Réfute les objections de Birt). — Heinrich FINKE. Saint Vincent Ferrier ; son rôle dans la politique ecclésiastique (analyse le recueil de documents récemment publiés par P. Fages ; la biographie qu'en a tirée celui-ci est insuffisante et l'histoire du saint reste à faire). — N. PAULUS. Le dominicain J. Faber et sa consultation sur Luther (biographie de ce dominicain, né à Augsburg vers 1470, auteur d'un « Consilium cujusdam ex animo cupientis esse consultum Romani Pontificis dignitati et christianae religionis tranquillitati », 1520, qui est d'ordinaire attribué à Érasme). — Le P. K. EUBEL et l'itinéraire des papes au temps du grand schisme (additions à l'itinéraire d'Urbain VI et de Jean XXIII). — Karl WACKER. Trois lettres de Davout à Napoléon I^{er}, 9 et 19 nov. 1813. — Compteur rendu : *Baumann*. Geschichte des Algeus (excellent). — Heft 3. Albert MAYR. Sur l'histoire primitive de l'église chrétienne à Malte (christianisée de bonne heure, Malte fut conquise par les Sarrasins au ix^e s. et, pendant deux cents ans, on peut dire que le culte chrétien fut entièrement interrompu dans l'île ; on n'en trouve aucune trace certaine). — J. WIDEMANN. Les annales de Passau (ces annales, qui sont perdues et qu'on connaît seulement par des extraits conservés dans des chroniqueurs ou historiens postérieurs, ont dû être composées peu après 1259). — Max JANSEN. Le duché de Lorraine était-il un fief d'empire au moyen âge ? (oui, quoi qu'en dise E. Bonvalot). — Paul JOACHIMSOHN. Grégoire Heimburg (réponse à des critiques adressées par Bachmann à un premier travail de l'auteur sur ce personnage, qui joua un rôle auprès de George Podiebrad). — F.-X. VON FUNK. Le séjour de Reuchlin au monastère de Denkendorf en 1502. = Comptes-rendus : *Gothein*. Ignatius von Loyola und die Gegenreformation (travail approfondi et impartial ; d'importantes erreurs, quand l'auteur s'aventure sur le terrain du dogme, de la morale et de la mystique). — *Reinhardt*. Die Korrespondenz von Alfonso und Girolamo Casati, spanischen Gesandten in der Eidgenossenschaft, mit Erzherzog Leopold V von Oesterreich, 1620-1623 (important). — P. Pouillet. Quelques notes sur l'esprit public en Belgique pendant la domination française, 1795-1814 (bon). — *Id.* Les premières années du royaume des Pays-Bas, 1815-1818 (bon ; des documents inédits). — *Paul Darmstädter*. Das Reichsgut in der Lombardei und Piemont, 568-1250 (excellent).

39. — Neues Archiv. Bd. XXI, Heft 3. — Karl LAMPE. La biographie d'Éginhard. — H. BOEHMER. Le « Dialogus de pontificatu sanctae Romanae ecclesiae » (pamphlet composé entre octobre 1162 et avril 1163 par un partisan zélé d'Alexandre IV, qui pourrait bien être Rahewin, l'historien de Freising. Étudie en appendice un poème de Rahewin, « Flosculus R. ad H. prepositum », qui jette de la lumière

sur le point de vue théologique auquel se plaçait l'écrivain). — O. HOLLDER-EGGER. Études sur les sources de l'histoire de la Thuringe; suite (les annales d'Erfurt du XII^e s., les *Chronica S. Petri moderna* et les annales perdues de Reinhardsbunn). — O. SEEBASS. Sur les deux mss. de saint Colomba conservés à la Bibliothèque nationale de Turin. — K. HAMPE. La date des lettres de Frothar, évêque de Toul. — H. BOEHMER. Un pamphlet en vers contre Ives I^{er}, abbé de Saint-Denis. = Bd. XXII, Heft 1. H. BLOCH. Contributions à l'histoire de l'évêque de Verceil, Léon, et de son temps (décrit le ms. 102 de la bibliothèque capitulaire de Verceil; publie une partie de la correspondance de l'évêque Léon; étudie son rôle comme chancelier de l'empereur Oton III et son rôle à la cour de Henri I^{er}. Publie en appendice plusieurs poésies latines de l'évêque Léon). — H. BRESSLAU. Commentaires sur les diplômes de Henri II; 2^e article (histoire de la chancellerie; manière de dater; itinéraire, de novembre 1007-1014. Appendices sur quelques diplômes faux de Henri II, par H. Bloch). — K. HAMPE. Voyage en Angleterre de juillet 1895 à février 1896 (1^o le ms. de l'*Historia Longobardorum* de Paul Diacre, Cheltenham n^o 8462; 2^o fragments d'un ms. de la chronique du Mont-Cassin, par Léon d'Ostie; 3^o les annales complètes de Vérone, par Parisius de Cerea; 4^o un remaniement de la chronique municipale de Berne attribuée à Justinger de Königshofen; 5^o une chronique du monastère de Saint-Gilles à Nuremberg; 6^o un récit contemporain inédit sur la bataille de Hittin, 4-5 juillet 1187, lettre écrite au pape par les consuls de Gènes, fin sept. 1187; 7^o deux lettres inédites d'Adolphe de Nassau et un billet de félicitations d'Édouard I^{er} d'Angleterre à Rodolphe de Habsbourg après la bataille du Marchfeld). — E. DUEMLER. Une liste des salaires payés par l'abbé de Lorsch au XI^e s. — L. SCHMIDT. Pour servir à l'histoire du monastère de Saint-Airy, à Verdun (publie une charte de l'évêque de Liège Henri I^{er}). — B. BRETHOLZ. Une lettre d'Innocent III contre l'empereur Otton IV, du 30 oct. 1210. — J. LOSERTH. Formulaires de la bibliothèque universitaire de Graz; suite. — E. SCHAUS. Un ms. du monastère de Saint-Maxime, à Coblenz, du XV^e s. (notes d'obit, revenus du monastère, ordinaire, etc.).

40. — **Archivalische Zeitschrift.** Neue Folge. Bd. VI, 1896. — L. VON ROCKINGER. L'administration des archives provinciales de Bavière (histoire des archives bavaroises; coup d'œil sommaire sur ce que contient chacune d'elles; conservation, classement, personnel, service intérieur, règlement concernant les communications à faire au public, etc.). — PRIMBS. Liste des chartes concernant la concession d'armoiries et la noblesse qui se trouvent aux archives de l'État à Munich (art. très détaillé de 136 p.). — P. P. Liste des monastères situés dans la moitié occidentale de la monarchie autrichienne qui ont été supprimés par l'empereur Joseph II en 1782-1790; suite. — GROSSMANN. Les archives de la maison royale de Prusse à Charlottenburg (histoire de ces archives; description du nouveau bâtiment qui a été construit pour les

recevoir; des précautions prises pour conserver les pièces d'archives). — KEUSSEN. L'union des archivistes aux Pays-Bas (depuis 1891). — L. von ROCKINGER. De la chartre relative à la création du chapitre de Schamhaupten à Ingolstadt en 1137 (discute la date de ce document).

41. — Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. Bd. XCVI, Heft 3-4, 1896. — SCHIRMACHER. Théophile de Viau; suite (1621-1623; ses rapports avec la cour de France; du procès qui lui fut intenté pour la publication du *Parnasse satyrique*). — LIEBERMANN. La gilde anglaise au VIII^e s. (appelle l'attention sur les renseignements importants fournis sur les gildes anglaises dans deux lettres d'Alcuin des années 793-804, *Mon. germ. hist.*, Epist. Karol., II, n° 290 et suiv.).

42. — Jahrbuch des k. deutschen archæologischen Instituts. Bd. XI, 1896, Heft 1. — PETERSEN. La statue de Marc-Aurèle sur la place Colonna à Rome (histoire de ce monument; recherches sur les guerres de l'empereur Marc-Aurèle contre les Germains et les Sarmates de 169 à 175; explication détaillée des bas-reliefs qui représentent les différents épisodes de ces guerres. Dessins publiés d'après des photographies et des moulages récents). — DÖRPFELD. De l'emplacement où se trouvait la fontaine d'Enneakrunos et l'ancienne topographie d'Athènes (contre les hypothèses de Belger, et réplique de ce dernier). — HILLER von GERTRINGEN. Sur l'île de Nisyros (histoire de l'île; détails sur les monuments, en particulier sur les tombeaux qui s'y trouvent). — C.-F. LEHMANN. La ruine de l'Assyrie, d'après les inscriptions du roi Nabonid trouvées récemment sur l'emplacement de l'ancienne Babylonie et publiées par le P. Scheil. — RUBENSOHN. Sur l'œuvre de Francesco Piacenza, *L'Egeo redivivo ossia chorographia dell' Arcipelago* (ce travail, publié en 1688, n'a pas été jusqu'ici apprécié à sa juste valeur; il contient de fort intéressantes données archéologiques et topographiques). — Bibliographie des publications récentes sur l'archéologie. — Heft 2. PUCHSTEIN. L'autel de Zeus à Olympie (essai de restitution, avec des dessins). — BERNOULLI. Sur l'iconographie antique. I. Périclès (parle du portrait bien connu de Périclès par Kresilas; il nous est parvenu dans les Hermès, marqués au nom de Périclès, qui se trouvent au Vatican et au British Museum. Combat les hypothèses de Furtwängler). — KERN. Dionysios Perikionios (recherches sur les représentations et le culte de cette divinité, qui était honorée surtout à Thèbes; à Thèbes, elle était figurée entourée de lierre. Un vase d'origine attique a fourni à l'auteur des renseignements sur le culte consacré à cette divinité). — Revue des principales trouvailles archéologiques de l'année 1895. — F. WINTER. Le trésor de Boscoreale (décrit les vases antiques d'argent qu'on a trouvés près de Pompéi, avec des dessins). — F. von DÜHN. Remarques sur un voyage archéologique à Carthage et à Tunis. — C. SCHMIDT. Le nouveau musée des antiquités gréco-romaines à Alexandrie (histoire de sa fondation; revue des principaux monuments

exposés; description et reproduction des pièces les plus importantes). — Acquisitions du musée des beaux-arts de Boston en 1895. — POPPEL-REUTER. Les différentes classes de vases d'argile trouvés à Troie par Schliemann.

43. — Mittheilungen d. k. deutschen archæologischen Instituts. Athenische Abtheilung. Bd. XXI, Heft 1, 1896. — FURTWÄENGLER. Une statue archaïque grecque à Munich (elle représente un guerrier, peut-être Agamemnon; elle est de l'époque mycénienne et vient probablement de Mycènes). — WIEGAND. Le prétendu temple grec primitif sur le mont Ocha en Eubée (les restes de constructions qu'on y a découverts sont probablement ceux d'une maison de vigie). — RHOUSOPOULOS. Le monument de Thémistocle à Magnésie (on ne le connaissait jusqu'ici que par ce qu'en ont dit Thucydide, Diodore et Cornelius Nepos; à l'aide de monnaies de Magnésie, l'auteur montre qu'on y avait érigé une statue de Thémistocle, en costume de sacrificeur). — DRAGUMIS. Le prétendu législateur athénien Kaladès (mentionné par Pausanias, *Attic.*, VII, 5; mais il faut lire en cet endroit Sakadès au lieu de Kaladès; détails sur la biographie et les œuvres du poète Sakadès). — BUECHNER. Inscriptions de l'île de Leros (publie le texte, trouvé en 1886, d'un décret honorifique et de deux inscriptions funéraires). — HILLER VON GERTRINGEN. Inscriptions de Rhodes; suite (45 numéros; corrections aux inscriptions de Rhodes déjà publiées). — ZINGERLE. Pour servir à la connaissance du sanctuaire d'Asklépios à Lebena en Crète (1^o complète et commente une inscription relative à l'activité médicale d'Asklépios, qui avait déjà été publiée par Halbherr et Baunack. 2^o Détails sur le culte d'Asklépios en Crète, à Cyrène, en Laconie, à Épidaure et en Thessalie. Le culte d'Asklépios à Lebena vient de Thessalie, mais a d'étroits rapports avec Épidaure). — STAUTOPOULOS. Décret de Thiasotes provenant du Pirée (publie et commente une inscription de l'an 300 av. J.-C.). — PRAGER. La fonction des *Statoi* spartiates (mentionnée dans une inscription nouvellement découverte). — MORDTMANN. Inscriptions de Macédoine (6 numéros). — DOERPFELD. Les fouilles opérées à Athènes par l'Institut archéologique allemand. Fouilles et trouvailles archéologiques en Grèce et en Asie Mineure. — RÖMISCHE Abtheilung. Bd. XI, Heft 1, 1896. A. MAU. Les fouilles récentes de Pompéi. — PETERSEN. Le « Tropaeum Trajani » à Adamklissi (explique et combat les idées exposées par Tocilescu-Benndorf sur l'origine de ce monument; il ne nous présente pas des scènes des deux guerres de Trajan contre les Daces, mais seulement une victoire de l'empereur contre eux).

44. — Hermes. Bd. XXXI, Heft 3, 1896. — E. THOMAS. Le Janicule dans Ovide (commente le passage des Fastes I, 229 et suiv.). — LATTES. L'alphabet et la langue des inscriptions de Novilara (ces inscriptions, trouvées à Novilara, près de Pesaro, appartiennent à un dialecte étrusque; l'auteur combat l'hypothèse de Duhn, qui en faisait

un dialecte ligure). — KEIL. Le peuple des Olates (population thrace voisine d'Apollonie). — STENGEL. Des prophéties obtenues au moyen des sacrifices sanglants, σφαγία (cherche à reconstituer la manière dont on obtenait ces prophéties).

45. — Jahrbücher für classische Philologie. Supplementband XXII, Heft 2, 1896. — GURLITT. Les mss. des seize livres des lettres de Cicéron. — KORNEMANN. Asinius Pollion considéré comme historien (art. très détaillé de 134 p. Note les parties des œuvres historiques d'Appien et de Plutarque qui sont tirées d'A. Pollion. Biographie de Pollion et caractéristique de son œuvre; son plan, son point de vue historique et sa valeur historique. Landgraf avait cherché à montrer que le *Commentarius de bello Africano* a été composé par A. Pollion; l'auteur réfute cette opinion. Collection des fragments les plus importants des Histoires de Pollion). — P. WENDLAND. Les Thérapeutes et le traité de Philon sur la vie contemplative (ce traité est bien de Philon; la société religieuse des Thérapeutes est d'origine juive. Cf. plus haut, p. 117). — Supplementband XXIII, Heft 1, 1896. TOLKIEHN. Homère chez les Romains (étudié dans les écoles et par les rhéteurs; citations homériques dans la littérature romaine et dans la vie journalière de la haute société à Rome. Noms d'hommes et de femmes empruntés à Homère).

46. — Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Bd. CLIII et CLIV, Heft 3-4, 1896. — W. SCHWARZ. Les inscriptions du temple de Redesiye dans le désert libyen (ces inscriptions ont été recueillies par Lepsius, Cailliaud, L'Hôte et Wilkinson. Commentaire détaillé des 58 inscriptions qui ont été publiées). — DRERUP. Sur les frais de la publication des décrets athéniens (ces frais étaient réglés suivant la longueur du décret : pour cinq cents lettres, on assignait dix drachmes. L'abaissement du prix de l'argent se montre clairement dans le fait que le travail des graveurs fut exécuté avec une négligence toujours croissante). — SUSEMHL. Aristote et Dracon (le passage de la Politique d'Aristote qui traite de Dracon, II, 12, 1274¹⁶, 15-18, n'est pas d'Aristote; c'est une interpolation). — O.-E. SCHMIDT. Sur les lettres de Cicéron à Atticus (commentaire détaillé de la lettre X, 1). — F. VOGEL. La seconde expédition de César en Bretagne (l'étude critique du récit de César montre qu'il dénature considérablement les faits; il faut compléter le récit de César par les lettres de Cicéron. L'auteur, après l'examen des sources, essaie de reconstituer les événements de cette expédition). — W. SOLTAN. Comment Rome est-elle parvenue à soumettre l'Italie dans les années 340-290 av. J.-C.? (mémoire lu dans la section historique du congrès des philologues allemands à Cologne. L'auteur fait ressortir l'extraordinaire aptitude des Romains à la politique; c'est à leur politique générale et à leur sage diplomatie que les Romains doivent leurs prodigieux succès). — Heft 5. G. FRIEDRICH. Les Helléniques et l'Agésilas de Xénophon (1^o nie qu'en écrivant les Hellé-

niques Xénophon ait songé à donner une suite immédiate à Thucydide. Nous n'avons plus le début de cet ouvrage. Xénophon a composé le récit de la guerre Ionienne avant 401 à Athènes; il ne connaissait pas le chapitre que Thucydide a consacré à cet événement. C'est seulement après la mort de Xénophon que les Helléniques ont été remaniées de manière à passer pour une suite de Thucydide. Tous les passages des Helléniques où perce la connaissance de l'ouvrage de ce dernier sont des interpolations de l'éditeur des Helléniques. 2° L'Agésilas de Xénophon offre de nombreux points de ressemblance avec les Helléniques; c'est qu'il avait sous la main le ms. des Helléniques, et la première rédaction de cette œuvre était plus détaillée que dans la forme où elle nous est parvenue). — HULTSCH. Le système astronomique d'Héraclide de Pont. — F. REUSS. Diodore et Théopompe (on a prétendu que Diodore ne devait rien à Théopompe; c'est une erreur, ce dernier étant la source principale pour les livres XVI et XVII de Diodore). — E.-A. WAGNER. Agatharchidès et Diodore (recherche les fragments d'Agatharchidès qui se retrouvent dans les six premiers livres de Diodore; à l'aide de ces fragments, l'auteur essaie de reconstituer l'œuvre d'Agatharchidès et à en étudier la composition). — STERNKOPF. Sur les lettres de Cicéron (commente et corrige Cic. epist., II, 7). — SOLTAU. Les sources de Plutarque dans les biographies des Gracques (une des principales a été Cornelius Nepos; il eut en outre une source grecque qui a été utilisée aussi par Appien). = Compte-rendu : *Spamer*. Illustrierte Weltgeschichte, 3^e édit., vol. VI-VIII (excellent). = Heft 6. J.-M. STAHL. La plus ancienne historiographie grecque et ses rapports avec la poésie épique. — SUSEMHL. Pour servir à l'histoire de la littérature alexandrine; suite (biographies de Théocrite et d'Aratus). — R. SCHUBERT. Origines et début de la guerre de Cléomène. — A. ZIMMERMANN. Prénoms latins tirés de noms de parenté. — E. HOFFMANN. Sur le *De legibus* de Cicéron (corrections au texte et commentaire de plusieurs passages). — L. HOLZAPFEL. Comment nous sont parvenues les lettres de Cicéron à Atticus (contre l'hypothèse présentée par O.-E. Schmidt). = Heft 7. LINCKE. Socrate et Xénophon; 1^{er} art. (le portrait de Socrate, tracé par Xénophon dans ses Mémoires, présente de nombreuses contradictions, qui proviennent d'interpolations). — HOFER. Ζεύς Βάλλος (mentionné récemment dans une inscription de Bithynie; cette divinité est identique avec Dionysos Βάλλος; nommé dans l'*Etymologicum magnum*). — A. WILMS. Du lieu où fut livrée la bataille de Teutobourg (combat l'hypothèse présentée dans le *Correspondenzblatt d. Anthrop. Gesellschaft*, t. XXVI, n° 11-12, que ce fut à « Graefle, » près de Driburg).

47. — **Philologus**. Bd. LV, Heft 1, 1896. — LIPSIVS. Le plaidoyer d'Hypéride contre Athénogènes (insiste sur certains points essentiels de ce plaidoyer et montre ce qu'il nous apprend de nouveau sur le droit athénien). — W.-H. ROSCHER. Les légendes de la naissance de Pan (addition à l'art. publié dans *Philologus*, XIII, 362). — G.-F. UNGER.

L'œuvre historique de Posidonius. — CAUSIUS. Cornelius Gallus mentionné dans une inscription égyptienne. — MILCHHOFER. Thucydide, II, 15, et la topographie d'Athènes (contre les hypothèses récentes de W. Doerpfeld sur la topographie d'Athènes dans sa plus ancienne forme). — HILLER VON GÄRTINGEN. Le héros athénien Epitegios (mentionné au *Corp. inscr. att.*, I, n° 206, et III, n° 1290).

48. — **Rheinisches Museum für Philologie.** Bd. LI, Heft 3, 1896. — POMTOW. Les trois incendies du temple de Delphes (on a prétendu que le temple, reconstruit après l'incendie de 548-547, avait duré plus de sept siècles, et que ce sont ses ruines que les fouilles de la mission française viennent de mettre au jour. En réalité, un second incendie a eu lieu vers l'an 375 av. J.-C., suivi d'un troisième en 83 av. J.-C. Après cette dernière catastrophe, on s'est pendant longtemps contenté des réparations nécessaires; c'est bien plus tard qu'on a procédé à une restauration complète; elle fut terminée sous Néron). — F. SCHÖLL. Le plaidoyer de Cicéron *Pro Flacco* (commentaire et corrections). — FABRICIUS. La loi sur l'élection des archontes votée sur la proposition d'Aristide (faut-il admettre le récit de Plutarque, *Vita Aristidis*, c. 22? On a, sans raison, mis en doute la promulgation de cette loi; mais c'était seulement une loi d'exception, s'appliquant aux élections de l'année 478-477. Détails sur la réforme de l'élection des archontes, qui fut opérée en 458-457). — IHM. Les « tesserae hospitales » (elles servaient à faire reconnaître les hôtes qu'on recevait et leur suite. Donne le dessin de deux de ces « tesserae »). — O. HIRSCHFELD. Les Tyriens dans le second traité entre Rome et Carthage (d'après Polybe, III, 24, ce traité fut conclu entre Rome, d'une part, et Tyr, Utique et Carthage, d'autre part; mais il est impossible que Tyr ait été nommé dans ce traité. Polybe avait sans doute une copie ou une traduction fautive du document; peut-être Polybe au lieu de : *καρτίων Καρχηδονίων*, a-t-il lu : *Τυρίων καὶ Καρχηδονίων*).

49. — **Zeitschrift für Assyriologie.** Bd. XI, Heft 1, 1896. — RECKENDORF. Le déchiffrement des inscriptions hittites (critique détaillée des tentatives faites par Sayce, Halévy, Menant, Peiser, et qui ont échoué. Jensen, au contraire, a résolu le problème, au moins dans ses points essentiels. Dissertation sur les rapports entre la langue hittite et l'arménien). — ED. MAHLER. La période sarotique des Babyloniens et le système intercalaire (le calendrier babylonien avait pour base un cycle intercalaire de 19 ans). — SCHEIL. Sin-sar-iskun, fils d'Assourbanipal (mentionné dans une tablette avec inscription cunéiforme trouvée à Mossoul). — W.-MAX MUELLER. Les prétendus Abyssins des plus anciennes inscriptions égyptiennes (les inscriptions égyptiennes ne connaissent pas de Sémites sur le sol africain). — BOISSIER. Pacorus ou Xerxès (il y a quelques années, M. Oppert publia un document du Musée des Antiques de Zurich où il avait cru déchiffrer le nom du roi Pacorus; en réalité, il y est question de Xerxès). = Comptes-rendus :

Craig. Assyrian and Babylonian religious texts (textes importants mal publiés). — *King*. Babylonian magic and sorcery (excellent).

50. — Zeitschrift für deutsches Alterthum. Bd. XL, Heft 1, 1895. — *WREDE*. Notes sur les nouvelles feuilles de l'atlas linguistique de l'empire d'Allemagne par Wenker; suite dans Heft 3. = Heft 2. *MARTIN*. L'année où mourut Ulphilas (381, et non 383, comme le prétend Sievers). — *H. MOELLER*. La patrie et le nom des Angles (analyse et réfutation de l'ouvrage récent d'A. Erdmann sur ce sujet). = Comptendu : *Abegg*. Zur Entwicklung der historischen Dichtung der Angelsachsen (excellent). = Heft 3, 1896. *MUCH*. Le peuple german des Falchovarii (mentionné dans la *Notitia imperii*; ce nom vient du fait que le peuple avait émigré dans le pays occupé par la tribu saxonne des Falen). — *HEYNE*. Revue des publications récentes concernant l'histoire des études et de la langue des étudiants en Allemagne. = Comptendus : *Gallée*. Altsächsisches Sprachdenkmäler (édition très fautive). — *Laughlin*. Studies in medieval life and literature (bon). — *Sass*. Deutsches Leben zur Zeit der sächsischen Kaiser (bon).

51. — Deutsch-evangelische Blätter. Jahrg. XXI, Heft 1, 1896. — *HASENGLEVER*. L'évolution religieuse de Vittoria Colonna (elle se rapprochait par ses convictions du protestantisme). — Extraits d'actes concernant l'histoire ecclésiastique de la Prusse en 1847-1849 (étude les conflits ecclésiastiques à Magdebourg à propos du pasteur libéral Uhlich; fin dans Heft 2). = Heft 3. *BRANDT*. Une nouvelle hypothèse sur le déluge (analyse du livre récent de Franz von Schwarz, *Sintflut und Völkerwanderungen*). — *L. PAUL*. Le druidisme (le noyau de la doctrine druidique était le dogme de la survie de l'âme après la mort; le noyau du culte était les sacrifices humains. De la place éminente occupée par les druides dans les états gaulois. Dans beaucoup d'endroits, le druidisme fut tout simplement remplacé par le culte catholique). — *ASMUSSEN*. Josèphe et le christianisme (pourquoi Josèphe n'a-t-il fait presque aucune mention du christianisme? Ou bien il a méconnu l'importance de la religion nouvelle, ou bien, par prudence, il n'a pas voulu montrer les rapports de cette religion, haïe dans le monde gréco-romain, avec le judaïsme). = Heft 4. *HARTMANN*. L'empire de Gengis Khan et ses rapports avec le christianisme; suite dans Heft 5 (détails sur l'expansion de la foi chrétienne dans l'empire mongol, surtout dans l'Asie centrale, au moyen âge). = Heft 5. *HALLER*. Pour le huitième centenaire des croisades (considère les croisades comme une réaction violente et salutaire du christianisme contre l'Islam; la plus importante conséquence des croisades fut de préparer l'émancipation intellectuelle des peuples de l'Occident). — *LANG*. Luther et Calvin (leurs rapports réciproques, leur importance individuelle). = Heft 6. *L. PAUL*. Les migrations d'Abraham (Abraham est un personnage historique. Cherche à identifier les divers endroits où, selon le Pentateuque, séjourna le patriarche). — *STOELTEN*. Le roi de Suède Gustave-Adolphe

et son temps, d'après les poésies de son contemporain Paul Fleming (ces poésies nous renseignent sur l'état d'esprit des populations dans l'Allemagne centrale vers l'année 1630).

52. — Der Katholik. 3^e Folge. Bd. XIII, 1896, janvier. — HELMLING. Les martyrs Cyriacus et Quiriacus (ils sont identiques; détails sur la biographie de saint Cyriacus). = Février. SELBST. L'Ancien Testament et la théologie protestante moderne; suite en mars, avril, mai, juin (indique avec précision les attaques dirigées par les théologiens protestants contre l'Ancien Testament). — RATZINGER. Lorch et Passau; suite en mars et avril (au x^e s., on fabriqua de nombreuses chartes dans le but de prouver l'existence d'un archevêché à Lorch et d'ériger en archevêché l'évêché de Passau. E. Dümmler avait accusé l'évêque de Passau, Piligrin, d'avoir fabriqué ces documents; c'est inexact; des documents incriminés, les uns n'apparaissent que quelques siècles après Piligrin et les autres sont antérieurs à son temps). = Compte-rendu : Zahn. Der Stoiker Epiktet und sein Verhältniss zum Christenthum (bon). = Mars. Comptes-rendus : Ferd. della Scala. Der heilige Fidelis von Sigmaringen (bon). — Thos. O'Gorman. American church history (très bon). = Avril. BELLESHEIM. Une caricature du cardinal Manning (il s'agit de la biographie du cardinal par Purcell; c'est un véritable méfait). = Mai. N. PAULUS. Un traité du dominicain Johann Host sur le procès et la condamnation du luthérien Clarenbach, 1530. = Juin. EUBEL. Saint Philippe de Zella (sa biographie et son culte d'après divers mss. de la bibliothèque du Vatican). — N. PAULUS. La situation religieuse d'Albert V, duc de Bavière (est-il vrai qu'il ait joué aux dés de prendre parti entre le catholicisme et le luthéranisme? Cette histoire manque de fondement historique).

53. — Neue kirchliche Zeitschrift. Jahrg. VII, Heft 1, 1896. — V. VON STRAUSS-TORNEY. De la créance que l'on doit accorder à l'Ancien Testament (combat la critique destructive de Gunkel). = Heft 2. CLEMEN. Saint Paul et la communauté de Thessalonique (d'après les lettres de l'apôtre, dont l'authenticité et l'unité ne sauraient être mises en doute). = Heft 3. W. WALTHER. Un prétendu traducteur de la Bible au moyen âge (Jostes avait prétendu que la plus connue des traductions allemandes de la Bible était l'œuvre du moine Johannes Rellach; c'est inexact). — DRÆSEKE. Joseph Bryennios (analyse un récent travail de l'archevêque grec Nicéphore Kalogeras sur J. Bryennios; expose les négociations qui furent engagées au concile de Florence au sujet de l'union des Églises grecque et romaine). — WINTER. Un prophète saxon (expose l'énergique opposition faite par le prédicateur V.-E. Lœscher aux prodigalités de la cour de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, et du ministre comte Brühl en 1730-1748). = Heft 4. KUEHN. Le dernier voyage et l'année de la mort de l'apôtre saint Paul (il fut mis à mort au printemps de l'année 64; il n'a jamais été en Espagne). = Heft 6. SELLIN. Un témoignage égyptien sur l'histoire d'Israël (Flinders

Petrie a publié dans *Contemp. Review*, mai 1896, une inscription en hiéroglyphes du roi de Thèbes Merenptah, où il est question de la destruction « du peuple de Ysiraal. » L'auteur cherche à démontrer que ces mots font allusion aux mesures prises par les Pharaons pour faire tuer les enfants nouveau-nés des Israélites; cf. *Exode*, 1). — Heft 7. F. HOMMEL. Pour servir à l'histoire la plus ancienne des Sémites (expose les très importants résultats produits par les fouilles dirigées par l'université de Philadelphie à Niffer-Nippur en Babylonie; détails sur l'histoire primitive de la Babylonie et sur l'origine babylonienne de la civilisation égyptienne). — F. HOMMEL. Le roi Merenptah et les Israélites (sur l'inscription publiée par Sellin dans la précédente livraison; elle se rapporte réellement aux Israélites qui, à l'époque où l'inscription fut gravée, avaient déjà quitté l'Égypte, mais ne s'étaient pas encore établis en Palestine).

54. — Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner- und dem Cistercienser-Orden. Jahrg. XVI, 1895, Heft 4. — LEISTLE. Le monastère bénédictin de Füssen; suite dans Jahrg. XVII, 1 et 2. — WINTERA. Le monastère de Sazawa en Bohême, 1009-1785. — RENZ. Le monastère bénédictin de Saint-Jacques à Ratisbonne; suite, 1260-1350. — VIELHABER. Une charte du monastère d'Admont en 1390 (demande l'intercession des monastères bénédictins confédérés pour les moines et les religieuses du couvent défunts). — BERLIÈRE. Une visite du couvent de Saint-Trond en 1252 et les statuts promulgués par le cardinal de Sainte-Sabine. — GRILLNBERGER. Documents et études sur l'histoire de l'ordre cistercien; suite (publie vingt-huit documents, de 1470 à 1483, empruntés à un formulaire du monastère de Wilhering; important pour la vie intérieure des monastères cisterciens à cette époque; suite dans XVII, 1). — BREITSCHOFF. L'élection de Caspar Hofmann comme abbé de Melk en 1587. — PLAINE. De l'authenticité de la mission de Saint-Maur en France (combat vivement l'opinion de Malnory que saint Maur n'est pas venu en France). — Jahrg. XVII, Heft 1, 1896. HAFNER. Le traité de confraternité entre les monastères bénédictins de Hirsau, Saint-Blaise et Muri (publie le texte de ce traité, avec un commentaire sur les confraternités de monastères au moyen âge). — HALUSA. La grande peste en Autriche au commencement du XVIII^e s. (d'après un récit contemporain). — HAMMERLE. L'ouverture de la première école supérieure, qui précéda l'université, à Salzbourg en 1617. — Comptes-rendus : *Chaussier*. L'abbaye de Gorze (excellent). — *Valbuana*. Égypte y Asirie (excellent). — *Kraus*. Geschichte der christlichen Kunst. Bd. I (remarquable). — Heft 2. RENZ. Contributions à l'histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacques à Ratisbonne; suite (54 documents de 1352 à 1384). — WILLEMS. L'activité scientifique de l'ordre bénédictin; suite. — GRILLNBERGER. Contributions à l'histoire de l'ordre cistercien en Autriche; suite (63 documents de 1448 à 1485). — SCHNEIDER. J. Bertels, abbé du monastère bénédictin de Münster et d'Echternach en Luxembourg; 1^{re} partie,

1544-1592. = Comptes-rendus : *Reichert*. Monumenta ordinis fratrum praedicatorum historica (important). — *Grillnberger*. Die ältesten Necrologien des Cistercienser Stiftes Wilhering in Oesterreich (excellent).

55. — Theologische Studien und Kritiken. Jahrg. 1896, Heft 2. — *Ph. MEYER*. Joseph Bryennios considéré comme théologien (sur la connaissance de la théologie grecque au xv^e s.). — *DREWS*. Remarques sur les disputes académiques de Mélanchthon (important pour la biographie de Mélanchthon et la bibliographie de ses œuvres). — *G. BUCHWALD*. Une lettre inédite de Bugenhagen, 1542. = Heft 3. *LINK*. L'interprète de saint Pierre (Pierre ne comprenait pas le grec; il ne peut donc avoir composé les lettres qui lui sont attribuées. C'est saint Marc qui lui a servi d'interprète). = Heft 4. *STRACK*. Rapports entre le livre de Job et les discours d'introduction aux Proverbes de Salomon (l'auteur des ch. I-IX des Proverbes a utilisé le livre de Job). — *BORCHERT*. Le nom de Jahvè Sabaoth (ce nom désignait non le dieu de la guerre d'une ou de plusieurs tribus, mais le dieu des bataillons du ciel).

56. — Theologische Quartalschrift. Jahrg. LXXVIII, Heft 3, 1896. — *BARDENHEWER*. Extraits inédits d'un traité du patriarche d'Alexandrie Eulogius, 580-607, sur la Trinité et l'Incarnation (texte et commentaire). — *FUNK*. Constantin le Grand et le christianisme (la nouveauté religieuse introduite par Constantin dans le monde romain a été de sa part une œuvre de conviction chrétienne et non un calcul politique). — *Simon WEBER*. La réception des saintes Écritures chez les anciens Arméniens (Moïse de Chorène raconte que l'église arménienne n'a reçu et reconnu qu'un nombre restreint des livres canoniques des Écritures; cette allégation repose sur une erreur; l'ancienne église arménienne a reçu tous les livres canoniques). = Comptes-rendus : *Bernoulli*. Der Schriftsteller-Katalog des Hieronymus (important). — *Schwane*. Dogmengeschichte der patristischen Zeit (excellent). — *J.-B. von Weiss*. Weltgeschichte. Bd. X (bon). — *Tournier*. Le catholicisme et le protestantisme dans le pays de Montbéliard (bon).

57. — Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft. Jahrg. XVI, Heft. 2, 1896. — *STEINDORFF*. Israël dans une inscription de l'Égypte ancienne (commente l'inscription du roi Merenptah trouvée par Flinders Petrie à Thèbes; à l'époque de ce roi, c'est-à-dire vers la fin du xiii^e siècle, les Israélites étaient déjà arrivés en Palestine et entrés en hostilités avec les Égyptiens. Les Chabiri nommés dans les lettres trouvées à Tell Amarna sont sans doute identiques avec les Israélites).

58. — Zeitschrift für katholische Theologie. 1896, Quartalheft 3. — *R. P. Emil MICHAEL*. L'Église et l'Allemagne coloniale au moyen âge (expose les progrès faits par l'Allemagne, et en première ligne par l'Église catholique d'Allemagne, pour coloniser et germaniser les pays situés au delà de sa frontière orientale, au xii^e et au xiii^e s.

C'est la plus grande conquête qu'ait effectuée la colonisation allemande, puisqu'elle a augmenté de deux cinquièmes le territoire proprement germanique). — BIEDERLACK. La doctrine de saint Thomas sur la société et sur l'économie politique. — HURTER. Le témoignage de Josèphe sur le Christ. = Comptes-rendus : R. SOHM. Kirchenrecht (proteste contre cette théorie de Sohm que le droit canonique est en contradiction avec l'essence même de l'Eglise, l'Eglise étant d'essence spirituelle et ce droit d'essence temporelle). — BENDIX. Kirche und Kirchenrecht (bonne réplique à Sohm). — P. WAGNER. Einführung in die Gregorianischen Melodien (bon). = Quartalheft 4. NOSTITZ-RIENECK. Le pape Eugène II a-t-il établi l'épreuve de l'eau-froide? (c'est au moins fort douteux). — R. P. EMIL MICHAEL. Le duel (le duel n'a pas ses origines au moyen âge; ce n'est pas une autre forme du point d'honneur chevaleresque. Il est d'origine romane; il vient d'Espagne, du pays de don Quichotte, et a atteint à son point le plus brillant sous le règne du roi de France Henri III. C'est la thèse que vient de soutenir G. von Below). — R. NILLES. L'année ecclésiastique des chrétiens de Malabar. = Comptes-rendus : FINKE. Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters nach der Darstellung K. Lamprechts (critique très serrée et très juste de l'histoire d'Allemagne de Lamprecht). — J. CLAUSEN. Papst Honorius III, 1216-1227 (excellent).

59. — Zeitschrift für Kirchengeschichte. Bd. XVI, Heft 4. — GÖTZ. Études sur l'histoire du sacrement de la pénitence. — AUG. KLICKHOHN. Documents pour servir à l'histoire de la situation de l'Eglise, en particulier de la vie morale des prêtres catholiques au diocèse de Constance pendant le xvi^e s. — V. ERNST. Basile le Grand et les occidentaux (études sur la chronologie des lettres adressées par saint Basile le Grand à des évêques de l'Eglise latine). — AD. JUELICHER. Une lettre d'un évêque de Gaule au vi^e s. et l'organisation de l'Eglise montaniste. — H. HAUPT. Pour servir à l'histoire des pèlerinages d'enfants en 1455-1459 (les sources qui nous en parlent désignent pour la plupart le Mont-Saint-Michel en Normandie comme le but de ces pèlerinages, d'autres le « mons Garganus »; on en a conclu que certains allèrent en Pouille, au Monte Gargano; c'est une erreur : pour des raisons mal connues, le « mons Garganus » de ces textes ne désigne pas autre chose que le Mont-Saint-Michel). — G. KRUEGER. Recherches critiques sur le pamphlet de Luther : « An die Pfarrherrn wider den Wucher zu predigen, » 1540 (leçons différentes de la première et de la seconde édition). — G. KNOD. Publications récentes relatives à l'humanisme et aux universités. = Bd. XVII, Heft 1-2. O. SEECK. Recherches sur l'histoire du concile de Nicée (études critiques sur les sources). — J. PRIESACK. L'appel de Louis de Bavière fait à Sachsenhausen contre la sentence de suspension prononcée par le pape Jean XXII (cet appel doit être daté du 22 mai 1324; c'est en fait une réponse à la sentence de déposition prononcée le 23 mars). — EDW. SCHROEDER. Les danseurs de Kœlbick; miracle du xi^e siècle (étude critique sur les récits qui en

ont été faits par Othert, Dietrich et l'Anonyme du ms. de Paris, sup. lat. 9560; suit le développement de la légende jusqu'à notre époque). — Th. BRIEGER. Commentaires critiques sur la nouvelle édition des œuvres de Luther; suite (les résolutions de 1518; critique du texte). — O.-F. FRITZSCHE. Sur Bacharius et Peregrinus (ce que l'on peut savoir de leur vie et de leurs œuvres). — O. SEEBASS. *Regula coenobialis S. Columbani* abbatiss (édition critique de ce texte). — TSCHACKERT. Le traité intitulé « *Determinatio pro quietatione conscientiae simplicium*, » attribué à P. d'Ailly, est l'œuvre de Gerson (il a été écrit en 1396 ou 1397. Donne les variantes fournies par un ms. du mont Cassin). — G. BOSSE. Sangerhausen, dans la lettre de Luther du 19 nov. 1521. — Chr. MEYER. Les Anabaptistes en Souabe. — Th. KOLDE. Une tentative d'union faite à Rome en 1531 (il y eut bien en effet des tentatives faites à Rome pour réunir les Luthériens à l'Église, mais par des agents obscurs et sans mandat, comme Palazzolo, Fonzio, etc., qui flairaient là une affaire d'argent à tenter ou un moyen de rentrer en grâce auprès du pape). — HAUPT. Des publications récentes relatives à l'Inquisition, aux superstitions, sorciers et sectes du moyen âge, y compris les Anabaptistes; suite. — KAWERAU et KOLDE. Publications récentes relatives à l'histoire de la Réforme.

60. — *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*. Jahrg. XXXIX, Heft 1, 1896. — A. HILGENFELD. Recherches sur les sources des Actes des Apôtres; suite dans Heft 2 et 3. — WADSTEIN. Les idées escatologiques sur l'Antichrist, le chiliasme, la fin du monde, le jugement dernier, dans les idées des premiers chrétiens et du moyen âge; suite; fin dans Heft 2. — DRESEKE. Gregorios Thaumaturgos (quoi qu'on en ait dit, il est bien l'auteur du *Λόγος περί ψυχῆς πρὸς Τατιανόν*). — Heft 2. O. CREMER. Le fondement de la foi des communautés primitives vers l'an 150, d'après les apologies de Justin le Martyr. — BRATKE. Les œuvres inédites de Procope de Gazan. — EGLI. Une réédition nouvelle de la *Passio S. Lucae evangelistae* et de la *Passio apostolorum Simonis et Judae* (publie et commente les fragments de ces passions qu'on vient de découvrir à Zurich). — Compte-rendu : *Gunkel*. Schöpfung und Chaos in Urzeit und Endzeit (excellent). — Heft 3. CLEMEN. De l'écrit intitulé l'« Ascension d'Isaïe » (cet écrit se compose de nombreux morceaux d'origine très diverse; la partie la plus ancienne est une apocalypse chrétienne qui date de 64-68 après J.-C.; c'est là qu'on trouve la plus ancienne mention du martyre de saint Pierre à Rome). — ERBES. L'année de la mort d'Agrippa II (86 après J.-C.). — HEBLER. Un astrologue chrétien de l'antiquité (étude le traité anonyme « Hermippus, de Astrologia, » qui a été publié pour la première fois par Bloch; explique le rapport que présentent les passages de ce traité sur la naissance et la mort du Christ avec les récits des Évangiles). — DRESEKE. Apollinaire de Laodicée (montre que les deux écrits contre Eunomios et sur la Trinité sont, quoi qu'on en ait dit, des œuvres authentiques d'Apollinaire).

61. — Zeitschrift für Ethnologie. Jahrg. XXVIII, Heft 2, 1896.
 — HAMPEL. Études récentes sur l'âge du cuivre (remaniement par l'auteur de son mémoire publié en hongrois dans les Mémoires de l'académie hongroise en 1895; dans plusieurs pays, un âge du cuivre a suivi la période de pierre; il fut remplacé vers l'an 2000 av. J.-C. par l'âge du bronze. Détails sur l'industrie du cuivre et sur les influences réciproques exercées par la civilisation des divers pays durant cette période). — BAIER. Vases d'or trouvés à Langendorf près de Stralsund (appartiennent à la période de Hallstatt, vers 1050-650 av. J.-C.). = Comptes-rendus : le Siam ancien (important). — *Achelis*. Moderne Völkerkunde (bon).

62. — Zeitschrift für Kulturgeschichte. Bd. III, Heft 4-5, 1896.
 — ADAM. Excursions à travers l'histoire morale des années 1848-49 (notes sur les idées qui dominaient alors en Allemagne, tirées de journaux, brochures, placards et pamphlets de cette époque; suite dans Heft 6). — F.-W.-E. ROTH. Pour servir à l'histoire des maîtres chanteurs à Mayence et à Nuremberg (d'après des documents inédits). — TETZNER. Donalitus et Tolminkemen (Tolminkemen est un village de la Prusse orientale non loin de Gumbinnen; c'est là que vécut le poète national de la Lithuanie, Christian Donalitus. Ce dernier a laissé une peinture très détaillée de la situation de ce village à moitié lithuanien et à moitié allemand vers l'an 1750. Publie des extraits des récits de Donalitus). — SCHÖNFELDT. La « Hoge » des brasseurs à Hambourg (la « Hoge » était une fête que ces brasseurs célébraient tous les ans pendant huit jours, par des processions, des festins et des danses; l'usage s'en maintint jusqu'au XVIII^e siècle). — BERNHEIM et STEINHAUSEN. Un nouvel adversaire de l'histoire de la civilisation (contre le mémoire de Benedetto Croce, intitulé *Intorno alla storia della cultura*, Naples, 1895). — A. SCHMITT. Pour servir à l'histoire des universités d'Iéna et de Halle au milieu du XVIII^e s. (publie deux lettres de 1749 et de 1750). = Comptes-rendus : *Tiele*. Geschichte der Religion im Alterthum. Bd. I. Th. 1 (remarquable). — *Fabricius*. Die « depositio cornuum » auf den deutschen Universitäten (très bon). — *Wustmann*. Quellen zur Geschichte Leipzigs (important). — *Nikel*. Allgemeine Culturgeschichte (sans valeur). — *Boos*. Geschichte der Freimaurerei (excellent). = Heft 6. KNERICH. Sociétés littéraires, surtout de dames, et l'émancipation des femmes en France pendant la première moitié du XVII^e s. (de l'influence exercée par le *Cortigiano* de Baldassare Castiglione sur la marquise de Rambouillet, qui a implanté dans Paris l'idéal tracé par Baldassare de la belle société; c'est ainsi qu'une nouvelle direction a été pour de longues années imprimée à la société et à la littérature françaises). — F.-X. VON WEGELE. Une demande de place de professeur adressée par Frédéric Schlegel à l'université de Wurzburg en 1805. — SOMMERFELDT. Seigneurie terrienne et servage dans la Prusse orientale, 1791-1794 (raconte une instance judiciaire introduite par un seigneur contre un maître d'école serf qui s'était établi sur une de ses

terres). = *Comptes-rendus* : *Gehrke*. Die Schützen-Gesellschaften in Danzig (bon). — *Seyler*. Geschichte der Siegel (bon). = Bd. IV, Heft 1-2. C. TREUSCH VON BUTTLAR. La vie de tous les jours dans les cours des princes allemands au xvi^e siècle (d'après des documents inédits, surtout des règlements de cour tirés des archives de Berlin, Stettin, Dresde, Wernigerode, Königsberg. Les cours princières de l'Allemagne font piètre figure dans la seconde moitié du xvi^e s. Partout on y trouve le type du chef de maison casanier, bien pensant, à l'esprit étroit et politiquement incapable; l'ivrognerie, qui ne cessa de se développer après la Réforme, se propagea surtout dans les cours protestantes. Publie quelques-uns de ces règlements de cour). — HAMPE. Contributions à l'histoire des mœurs d'après des « Meisterlieder » inédits (publie cinq chansons qui jettent quelque lumière sur l'ivrognerie au xvi^e s., sur les bains au moyen âge et au xvi^e s.). — E. OTTO. Les institutions militaires d'une petite ville allemande dans les derniers temps du moyen âge (d'après les archives de la ville de Butzbach en Hesse; notes sur les fortifications de la ville, l'organisation de la milice urbaine, les approvisionnements, la solde, les sociétés de tir. Article très détaillé; sera continué). — BOEMER. Les humanistes allemands et les femmes (leur opinion sur la femme, leurs idées sur l'amour et le mariage; malgré beaucoup de frivolité et de cynisme, on trouve chez eux, surtout chez ceux du nord et de l'ouest de l'Allemagne, une plus haute moralité que chez les humanistes italiens). — NEUBAUER. Un nègre au service du prince Philippe d'Anhalt (publie une lettre écrite par ce nègre en 1496). — DISTEL. Une répétition d'un ballet à la cour de Dresde en 1672 (atteste l'immoralité qui y régnait alors). = *Comptes-rendus* : *Kampers*. Kaiserprophetieen und Kaisersagen im Mittelalter (très bon). — *Holz*. Beiträge zur deutschen Alterthumskunde; Heft 1 (excellent). — *Heuser*. Die Belagerungen von Landau, 1702-1703 (bon).

63. — Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich. Jahrg. XX, Heft 3, 1896. — G. SCHMOLLER. Le commerce des céréales et son organisation (analyse très détaillée du volume récent de Naudé sur ce sujet; Schmoller présente un résumé de sa théorie sur l'histoire générale du commerce des céréales; art. important de 50 p.). — W. HASBACH. L'économie nationale et ses adversaires (analyse détaillée et critique sévère du travail de R. Schüller : *die Geschichte der Nationalökonomie und Socialpolitik seit A. Smith*). — BLONDEL. La société du musée social à Paris. = *Comptes-rendus* : *Treumann*. Die Monarchomachen (bon). — *Rachfahl*. Die Organisation der Administration von Schlesien vor dem 30jähr. Kriege (excellent). — *Spannagel*. Minden und Ravensberg unter Brandenburg-preussischer Herrschaft, 1648-1719 (excellent). — *Zapfl*. Fränkische Handelspolitik im Zeitalter der Aufklärung (bon).

64. — Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft. Bd. L, Heft 1, 1896. — OLDENBERG. Varuna et les Adityas (les

idées exprimées par l'auteur sur ces divinités védiques ont été combattues par Pischel et Schröder. Réponse à leurs critiques. Varuna était la divinité lunaire; les Adityas personnifiaient les cinq planètes). — JACOBI. L'âge des Védas (tient pour la haute antiquité des Védas contre les critiques présentées par Thibaut dans *Indian antiquary*, 1895, p. 85, et par Oldenberg dans cette *Zeitschrift*, t. XLIX). — STICKEL et VERWORN. Inscriptions arabes sur des rochers à Tor, sur la mer Rouge (publie quelques spécimens de ces inscriptions). — NOELDEKE. Pour servir à la chronologie persane (du commencement de l'année dans le système chronologique des plus anciens temps). — PRÆTORIUS. Explications sur l'inscription sabéenne publiée par Ed. Glaser. = Heft 2. A. FISCHER. Les noms des sept jours de la semaine en ancien arabe. — JACOBI. Deux mentions du jeu d'échecs dans la littérature sanscrite (il est mentionné pour la première fois dans la première moitié du ix^e s. ap. J.-C.). — P. JENSEN. La méthode philologique et historique en Assyriologie (au t. XLIX, p. 301 et suiv. de cette *Zeitschrift*, Lehmann avait reproché à l'auteur sa tendance à résoudre par la méthode purement philologique les problèmes historiques; l'auteur réfute cette objection). — S. FRENKEL. Les inscriptions arabes à Tor (corrections au commentaire donné par Stickel dans cette *Zeitschrift*). — Ed. GLASER. L'inscription sabéenne n° 1076 (recherches sur l'emplacement du pays de Habasat, qui est mentionné dans le texte de ce traité; il faut le chercher dans l'Arabie méridionale, non en Afrique). — B. MEISSNER. L'origine de la fête hébraïque de Purim (cette origine se trouve dans la fête babylonienne de Zagmak; après la chute de Babylone, les Perses l'adoptèrent et la fondirent avec une de leurs propres fêtes; plus tard, elle se propagea dans la plus grande partie de l'Asie antérieure. A Suze, les Juifs apprirent à connaître cette fête; ils y ajoutèrent quelques traits proprement juifs et la célèbrent encore aujourd'hui). = Comptes-rendus : *Lidsbarski*. Die neu-aramäischen Handschriften der k. Bibliothek zu Berlin (important). — Publications of the University of Pennsylvania; vol. III. — *Hilprecht*. Assyriaca (important).

65. — *Deutsche Rundschau*. 1896, avril. — MAX LENZ. L'Institut historique allemand à Rome (parle de la publication des *Nuntiaturbefichte*). = Mai. BUSOLT. La plus ancienne civilisation de la Grèce (d'après les ruines et les fouilles de Mycènes et de Tyrinthe. Rapports entre la Troie homérique et Mycènes); suite en juin (de l'armement homérique). = Juin. H. VAMBÉRY. Le millénaire hongrois. — A. HAUSRATH. Le premier interrogatoire de Luther à Worms (quand, le 17 avril 1521, on demanda à Luther de réprouver ses livres, il demanda le temps de réfléchir, était-ce par crainte, car son crime d'hérésie pouvait le conduire au supplice? La plupart des historiens le pensent, même les plus favorables à Luther; mais plusieurs témoins, tels que le nonce Aléandre par exemple, affirment qu'il eut toujours une attitude brave, plutôt même provocatrice. S'il demanda un délai, c'était uniquement

par politique et pour ne pas fournir à ses ennemis l'occasion qu'ils cherchaient de le frapper sur-le-champ). = Juillet. O. SEECK. Comment les anciens ont écrit l'histoire (poèmes historiques et histoires locales; Hésiode et Homère; les Logographes); fin en août (Hérodote et Thucydide). = Septembre. Le commerce allemand au xvi^e s. (à propos des deux ouvrages d'Ehrenberg sur l'époque des Fugger et sur Hambourg et l'Angleterre au temps d'Élisabeth). = Octobre. P. BAILLEU. Henri de Treitschke (art. nécrologique suivi de quelques lettres de Treitschke à Freitag, à Bismarck, etc., 1859-1866). — Extraits des notes journalières prises par Théodore de Bernhardi (en 1866, au moment où les troupes prussiennes et italiennes allaient commencer la campagne contre l'Autriche, Bernhardi fut nommé correspondant, à titre officiel, du gouvernement prussien en Italie. Dans ses Mémoires, il a noté beaucoup de conversations qu'il eut à Florence avec les principaux personages politiques. C'est cette partie des notes prises par Bernhardi dont la publication commence dans cette livraison).

66. — Die Grenzboten. Jahrg. LV, Quartalheft 1, 1896. — A. SOCIN. La situation sociale de la Turquie et de l'Islam (d'après le livre du duc d'Harcourt sur l'Égypte et le pamphlet dirigé par Hassem Bey contre ce livre). — KONRAD LANGE. Albert Dürer était-il papiste? (non; il était luthérien. Critique de la biographie de Dürer par Ant. Weber). — La dépêche d'Ems, 13 juillet 1870 (Bismarck a déclaré formellement avoir falsifié cette dépêche; l'auteur prétend que Bismarck agit « bona fide! »). — La cour et la bourgeoisie dans le développement intellectuel de Berlin (à l'occasion du livre récent de L. Geiger sur la vie intellectuelle à Berlin). — Extraits des mémoires du ministre luxembourgeois Servais (concernent la situation politique du Luxembourg pendant la guerre de 1870-1871). — Les causes de la chute du monde antique (approuve les idées de Seeck).

67. — Nord und Süd. 1896, mai. — H. WAGNER. Dalberg à la cour de Napoléon I^{er} (expose les négociations du prince-primat avec l'empereur au sujet de l'organisation de la ligue du Rhin en 1807, d'après les mémoires du baron d'Eberstein, diplomate mayençais). = Juin. VON METZEN. Histoire de la haute administration politique en Prusse, en particulier du « Cabinet royal. »

68. — Preussische Jahrbücher. Bd. LXXXIV, Heft 1, 1896. — DELBRUECK. Frédéric le Grand et l'origine de la guerre de Sept ans (critique le récent mémoire de Naudé sur ce sujet; estime que Naudé n'a pas réussi à renverser l'hypothèse présentée par Max Lehmann. La guerre de Sept ans est sortie de ce fait que l'Autriche et la Prusse se préparaient à prendre l'offensive l'une contre l'autre). — MAX LENZ. Florian Geyer (raconte le rôle joué par ce chevalier franconien dans la guerre des Paysans en 1525. Détails sur l'organisation des paysans révoltés et sur les visées contraires des divers groupes de révoltés quant au but politique où ils voulaient atteindre). = Heft 2. VINDEK.

L'Allemagne et la politique universelle (contre la tyrannie coloniale exercée actuellement par l'Angleterre); suite dans Heft 3, et dans LXXXV, Heft 1. = Compte-rendu : *Seraphim*. Geschichte Livlands Estlands und Kurlands (bon). = Heft 3. BUCHHOLZ. La politique universelle de Napoléon I^{er} et l'idée de l'alliance franco-russe (combat l'idée que l'explication de cette politique se trouve dans un insatiable et démoniaque appétit de conquête. Napoléon n'a fait que continuer la politique du Directoire et plus spécialement la lutte de l'Ancien régime et de la Révolution contre l'Angleterre; c'est cette lutte qui le conduisit à l'alliance russe. Analyse deux mémoires du diplomate français Guttin, des 25 oct. et 26 nov. 1799, qui recommandait au Directoire la conclusion d'une alliance avec Paul I^{er}. Le second de ces mémoires est inédit; tous deux contiennent déjà très clairement la politique suivie plus tard par l'empereur; encore aujourd'hui, c'est la prédominance de l'Angleterre sur les mers qui pousse à l'alliance franco-russe). — Adolf BAUER. Autrefois et aujourd'hui (analyse l'ouvrage de R. Pöhlmann publié sous le titre *Aus Allerthum und Gegenwart*). — Ed. VON DER GOLTZ. L'Église et l'État en Grande-Bretagne (depuis le xvii^e s. jusqu'à nos jours). = Compte-rendu : *Lamprecht*. Alte und neue Richtungen in der Geschichtswissenschaft (Rachfahl critique vigoureusement les idées fondamentales de Lamprecht). = Bd. LXXXV, Heft 1. MICHAELIS. Le trésor de Boscoreale. — C. BUDDE. L'idéal de la vie nomade dans l'Ancien Testament (il a été proclamé dans le royaume d'Israël, d'abord par Jonadab ben Rekeb, qu'ont suivi Osée et Isaïe; au temps qui suivit Isaïe, cet idéal ne trouva plus de partisans).

69. — **Bayerische Akademie der Wissenschaften.** Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe. Munich, 1896, Heft 1. — MAURER. Deux points de droit dans l'Eyrbyggja Saga (important pour l'histoire du droit et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie). — J. FRIEDRICH. Un traité inconnu jusqu'ici sur les Pauliciens (il se trouve dans un ms. de la chronique de Georgius Monachus à la bibliothèque de l'Escurial; Friedrich en a trouvé une copie dans les papiers de Doellinger. Cette nouvelle source est importante pour l'histoire de la secte paulicienne. Recherches sur les rapports réciproques et sur la valeur des différents traités historiques que nous possédons sur les Pauliciens. L'auteur combat les hypothèses présentées par Karapet Ter-Mkrtschian). — Fr.-L. BAUMANN. Les Confédérés suisses et la guerre des Paysans en Allemagne jusqu'en mars 1525 (on a souvent prétendu que le soulèvement des Paysans dans le sud-ouest de l'Allemagne s'était produit sous l'influence des Suisses et avait été appuyé par eux. Il n'en est rien : les Suisses avaient plutôt intérêt à ce que le soulèvement fût profondément étouffé et ne pénétrât pas chez eux. Aussi offrirent-ils plus d'une fois au gouvernement autrichien leur entremise et ils proposèrent de lui livrer les chefs du mouvement réfugiés en Suisse; mais le gouvernement autrichien se méfia des assurances données par les cantons suisses. On ne put donc combattre avec

énergie les Paysans, et l'insurrection put se propager sans obstacle jusque dans l'Allemagne centrale). = *Abhandlungen der historischen Classe*. Bd. XXI, Abth. 2, 1896. C.-A. CORNELIUS. Les premières années de l'Église de Calvin à Genève, 1541-1546. — H. SIMONSFELD. La diplomatie pontificale au moyen âge (analyse détaillée du cod. lat. 17,788 de la bibliothèque de Munich; il contient un formulaire inédit de la chancellerie pontificale et se rapporte à ce qu'on appelait « *Audientia litterarum contradictarum*. » Détails sur les très importants documents transcrits dans ce formulaire, et qui sont d'un grand intérêt pour l'histoire du *xiv^e s.*). — W. PRAGER. Un traité inédit du dominicain et mystique Suso (le « petit livre d'amour de l'âme, » dans un ms. de la bibliothèque municipale de Zurich. Texte de ce traité avec une introduction remarquable sur l'histoire de la mystique au moyen âge).

70. — K. Preussische Akademie der Wissenschaften. Sitzungsberichte. Stück 15-16, 1896. — U. KOEHLER. Le traité de Xénophon sur les institutions politiques des Spartiates (étudie la disposition, les sources, la valeur et le but de cet ouvrage. Il a été composé vers 376; il a suivi en beaucoup d'endroits l'exposé des institutions spartiates donné par Critias. Xénophon a été sans doute conduit à écrire son livre par la lecture de l'ouvrage de Platon sur l'État; la *Cyropédie* a subi la même influence). = Stück 18-19. REISNER. Mesures et poids de l'ancienne Babylonie (d'après les tablettes d'argile de Tello acquises par le musée royal de Berlin, qui contiennent des comptes du temps de la deuxième dynastie du royaume de Ur). = Stück 20. HIRSCHFELD. L'Aquitaine à l'époque romaine (les sources narratives étant très pauvres, l'auteur demande aux inscriptions les renseignements essentiels sur le pays et ses habitants. Détails sur les peuples, les divisions du sol, les fonctionnaires et les prêtres, les divinités locales, les noms propres, l'ethnologie de la population). — DIELS. Le péan delphique de Philodamos. — LYONS et BORCHARDT. Une inscription trilingue de Philæ (étudie les campagnes du premier préfet romain sous Auguste, C. Cornelius Gallus. Remarques et éclaircissements par Erman et Hirschfeld. Inscriptions en fac-similé). = Stück 24-25. SPIEGELBERG. La première mention d'Israël dans un texte égyptien (publie, traduit et commente l'inscr. du roi Merenptah trouvée par Flinders Petrie dans la Thèbes d'Égypte). = Stück 27-28. HARNACK. *L'Oratio ad Graecos* attribuée à Justin le Martyr (publie le texte grec de ce traité, avec une traduction en allemand, des *Hypomnemata Ambrosii*. Ce dernier ouvrage, rédigé en syriaque, a été publié en 1855 par Cureton et présente d'étroites analogies avec *l'Oratio ad Graecos*. Celle-ci n'a pas été composée par Justin; elle date de 180-240). = Stück 30-31. A. WEBER. Contributions védiques; 5^e art. (publie une formule magique qui se trouve dans Atharvas, V, 13). = Stück 34-35. VAHLEN. De quelques allusions historiques dans les hymnes de Callimaque; 2^e art. (croit trouver de nombreuses allusions à des faits réels dans l'hymne à Apol-

lon, représenté comme dieu protecteur de la fondation des villes et des colonies. Raconte, à cette occasion, la fondation de Cyrène). — LIEBERMANN. Le « Kesselfang », mode de preuve judiciaire usité chez les Anglo-Saxons au VII^e s.

71. — K. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften. Abhandlungen der philologisch-historischen Classe. Bd. XVII, n° 4, 1896. — F. RATZEL. L'État et le sol (montre les rapports qui existent entre le sol et les institutions politiques et qui préparent les fondements d'une géographie politique scientifiquement établie. Ce mémoire est divisé en quatre chapitres : 1° l'État considéré comme un organisme lié au sol ; 2° le terrain naturel et le terrain politique ; 3° le développement des rapports entre le sol et l'État ; 4° l'implantation de l'État dans le sol).

72. — Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung. Bd. XXVIII, 1896. — SAUER. Les nobles seigneurs de Beilstein et de Greifenstein, XII^e-XV^e s., d'après des documents inédits. — Id. Petites contributions à la généalogie de la maison de Nassau, XV^e-XVII^e s. — SPIELMANN. Le président du gouvernement, Charles d'Ibell, et la politique prussienne en 1830-1831 (président de la régence de Nassau jusqu'en 1820, Charles d'Ibell fut alors rendu à la vie privée ; en 1828, il fut nommé président du landgraviat de Hesse-Hombourg. Raconte ses rapports avec le ministre prussien, comte de Bernstorff, avec Nagler, représentant prussien à la diète fédérale de Francfort. Publie un très important mémoire que le comte de Bernstorff adressa le 29 janv. 1831 au roi Frédéric-Guillaume III. Dans ce mémoire sont exposés les principes de la politique prussienne à l'égard des États allemands ; il fut communiqué par Nagler à Ibell, qui donna son avis dans un autre mémoire détaillé sur les devoirs de la Prusse en Allemagne ; donne le texte de ce mémoire). — OTTO. Les étudiants du comté de Nassau dans les universités du moyen âge, d'après les registres de Bologne, de Prague et de Heidelberg. — SCHRÖTER. Les négociations relatives à la subvention gouvernementale du théâtre de Wiesbaden en 1848 (contribution intéressante pour l'histoire des troubles politiques en Nassau). — RITTERLING. Monnaies romaines trouvées à Wiesbaden et dans les environs (description très soignée de 482 monnaies conservées au musée archéologique de Wiesbaden, avec l'indication du lieu où elles ont été trouvées et des explications détaillées). — QUILLING. Deux collections de monnaies romaines trouvées à Heddernheim près de Francfort, aujourd'hui au musée de Wiesbaden (description détaillée de ces pièces, très importantes pour l'histoire de la numismatique romaine ; ces monnaies furent trouvées en 1850). — SAUER. Un texte des coutumes de Maxsain au XIII^e s. — FISCHBACH. Le mythe de la Lorelei. — SAUER. Les familles nobles des seigneuries de Wiesbaden et d'Idstein. — KOLB. Histoire du corps d'officiers de l'armée de Nassau, 1803-1866. — MEINARDUS. Wallenstein considéré comme

seigneur foncier (expose comment il administra et gouverna le duché de Friedland).

73. — Beitræge zur Bairischen Kirchengeschichte. Bd. II, Heft 5, 1896. — VOGTHERR. Organisation de l'Eglise évangélique dans les anciennes principautés d'Ansbach et de Bayreuth; suite dans Heft 6 (d'après des documents inédits; important pour l'histoire ecclésiastique dans ces pays au XVI^e s.). — W. FRIEDENSBURG. Mémoires de J. Eck sur la réforme luthérienne en 1523, d'après des mss. du Vatican; fin. — ENDERS. La correspondance de Caspar Lœner; suite dans Heft 6, 1545. = Heft 6. JORDAN. L'hôpital du Saint-Esprit et l'ordre des frères du Saint-Esprit à Nuremberg (publie 3 documents de 1332-1382). — G. MUELLER. Pour servir à l'histoire de l'anabaptiste bavarois G. Wagner (brûlé en 1527; publie le procès-verbal de son interrogatoire et de sa condamnation, ainsi qu'une lettre du duc de Bavière, Guillaume, au duc Georges de Saxe, relative à ce procès, en 1527).

74. — Braunschweigisches Magazin. Bd. I, 1895. — VOGES. Le pays de Brunswick à l'époque préhistorique. — P. ZIMMERMANN. La fondation du monastère de Saint-Ludger à Helmstadt (il a été fondé par des moines de Werden dans la première moitié du IX^e s.). — O. VON HEINEMANN. La catastrophe du duc Henri le Lion (résume l'état présent de l'érudition sur ce sujet; si Henri refusa de fournir des troupes auxiliaires à l'empereur pour sa campagne d'Italie, c'est qu'il songeait à soumettre les pays wendes de la Baltique; il avait été en outre blessé qu'on lui eût retiré l'avouerie impériale de Goslar en 1166; enfin il était hostile à l'établissement d'une monarchie universelle. La condamnation et la dépossession du duc eut pour cause non le refus du service militaire, mais son refus de paraître devant le tribunal pour répondre aux accusations dirigées contre lui). — H. MACK. Les relations commerciales entre Brunswick et Hambourg au XIV^e s. — HENSELMANN. La bataille de Blekenstedt en 1493 (où les bourgeois de Brunswick battirent le duc Henri de Brunswick; récit d'après un témoignage contemporain, celui de Henning Brandis, bourgmestre de Hildesheim). — H. MACK. Le quartier bas-saxon de la Hanse au XVI^e s. (caractérise la situation des villes de la Basse-Saxe dans la Hanse; dans le cours du XVI^e s., ces villes cherchèrent de plus en plus à se soustraire à leurs obligations à l'égard de la Hanse). — CUNZE. Une lettre menaçante du duc de Brunswick Henri le Jeune (adressée à Hans de Horn, patricien de Brunswick, en 1542, pour l'attirer dans son parti contre la ligue de Schmalkalde).

75. — Archiv des Vereins für die Geschichte des Herzogthums Lauenburg. Bd. IV, Heft 3, 1895. — NEHL. Le « Sachsenwald » dans le duché de Lauenburg (histoire de cette forêt depuis 1228; une grande partie a constitué en 1871 la dotation du prince de Bismarck). — HELLWIG. Pour servir à l'histoire des impôts dans le Schwarzenbek. = Bd. V, Heft 1, 1896. La cathédrale de Ratzeburg; suite tombeaux et inscriptions; liste des chanoines de Ratzeburg au XVI^e et au XVII^e s.). — LUEDERS. Contributions à l'histoire

de la commune de Niendorf sur la Stecknitz, XIV^e-XVIII^e s. — DUEHRSEN. Les châteaux princiers et les cours dans le duché de Lauenburg (d'après un inventaire du XVII^e s.). — M. SCHMIDT. La société littéraire à Ratzeburg au commencement du XIX^e s., 1807-1810.

76. — Berichte des freien deutschen Hochstiftes zu Frankfurt am Main. N. F. Bd. XII, Heft 2, 1896. — A. RIESE. La Germanie rhénane sous Caligula et sous Domitien (1^o les récits de Dion Cassius et de Suétone sur la campagne de Caligula en Germanie ne répondent pas à la réalité des faits. Caligula fit cette campagne surtout pour se débarrasser de Lentulus Gaetulicus qui songeait à se soulever; 2^o détails sur les campagnes de Domitien en Germanie et sur les légions qui y furent employées, ainsi que sur le soulèvement du légat Saturninus). — ZIEHEN. Le philhellénisme dans la littérature anglaise. — A. KRUEGER. La légende du chevalier au cygne à Clèves (elle est d'origine franque et fut associée d'abord, vers 1150, à la famille du duc Godefroi de Bouillon, puis à celle des ducs de Brabant. Lorsque le comte de Clèves Dietrich IV épousa une princesse de Brabant en 1163, la légende fut appliquée à la maison de Clèves). — HOROVITZ. La statistique de la population juive à Francfort, XIII^e-XIX^e s.

77. — Geschichtsblätter für Stadt und Land Magdeburg. Jahrg. XXXI, Heft 1, 1896. — HERTEL. La Saale à Calbe; notes historiques (la pêche, la navigation, les ponts, moulins, bacs, écluses, sur la Saale; la ville de Calbe et le monastère de Gottesgnaden à Calbe, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, d'après des documents inédits. Publie en appendice 38 pièces inédites de 1168 à 1718). — WEGENER. Objets préhistoriques trouvés à Neuhaldeleben et aux environs. — NEUBAUER. Les livres des échevins de la ville d'Aken (publie les résumés des procès en matière civile qui se trouvent dans ses registres; suite, 1349-1399). — WITTRICH. Le siège de Magdebourg en 1631 (rectifie une assertion d'O. Klopp sur les armes et munitions de guerre pillées au siège de cette ville). — NEUBAUER. Lettres conservées dans les archives municipales de Zerbst (analyse sommaire de celles de ces lettres qui se rapportent à la ville et au duché de Magdebourg).

78. — Hessenland. N^o 13, 1896. — O. BRANDT. Amélie-Élisabeth, landgravine de Hesse (née en 1602; important pour l'histoire de la guerre de Trente ans; sera continué). — VON KROPFF. La société des francs-tireurs de Kassel; suite, XVII^e-XVIII^e s.

79. — Jahrbuch der historischen Gesellschaft für den Netze-District zu Bromberg. Jahrg. 1896. — E. SCHMIDT. La fondation de Bromberg, 1346 (publie la charte de fondation). — M. MEYER. L'administration des domaines prussiens dans le district de la Netze sous Frédéric le Grand (d'après des documents inédits). — ID. Quelques ordres de cabinet inédits adressés par Frédéric le Grand au conseiller secret von Brenckenhoff concernant l'administration du district de la Netze.

80. — Mittheilungen des historischen Vereins der Pfalz. Heft 20, 1896. — HARSTER. Les vases romains en terra sigillata du musée de Spire (art. très détaillé de 182 p., avec des dessins). — GRUENWALD. Un calendrier de paysans du Palatinat (recueil de coutumes et d'idées populaires qui se rapportaient à des jours et fêtes déterminés et que l'auteur a observées dans la population rurale du Palatinat rhénan de la Bavière). — MEHLIS. Découvertes archéologiques en Palatinat (1^o tumuli d'Obermoschel, contenant des vases et objets en bronze de l'époque récente du bronze; 2^o trouvailles archéologiques de Rupertsberg; elles montrent qu'il y eut un castellum romain à la « Hohburg; » dans les environs se trouvait un établissement gallo-germanique de la période de La Tène). — ROTH. Histoire de l'imprimerie et de la librairie à Spire au XVII^e s. jusqu'à la destruction de la ville en 1689.

81. — Niederlausitzer Mittheilungen. Bd. IV, Heft 5-6, 1896. — JENTSCH. Restes d'habitations de l'époque pré-slave à Atterwasch, dans le cercle de Guben. — Id. Un cimetière à Gross-Teuplitz dans le cercle de Guben (les vases qu'on y a trouvés appartiennent au type spécifique de la Lusace). — GANDER. Médecine populaire et superstition médicinale dans la Basse-Lusace.

82. — Schriften des Vereins für Sachsen-Meiningische Geschichte und Landeskunde. Heft 22, 1896. — EICHORN. Le comté de Camburg; 2^e part., XI^e-XIX^e s. (généalogie des comtes de Camburg, qui intéresse aussi l'histoire de la maison des Wettiniens; institutions sociales, politiques, administratives, économiques et religieuses du comté. Art. de 115 p., avec une carte).

83. — Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst. Jahrg. XV, Heft 1, 1896. — SCHUMACHER. Métairies romaines sur le territoire du Limes imperii romani dans l'Allemagne du Sud (décrit les restes de quatre « villae rusticae » récemment explorées par l'auteur dans la partie septentrionale de Bade). — KOFLER. Voies antiques en Hesse; suite (décrit un grand nombre de routes de l'époque romaine et du moyen âge dans la province hessoise de Starkenburg). — HAMMERAN. Études sur l'histoire du limes romain; suite (notes sur les désignations populaires du limes dans l'Allemagne du Sud, sur les noms donnés aux champs qui l'environnent, etc.). — H. DIEMAR. Origines de la guerre faite par l'empire à Charles le Téméraire; 1^{re} partie (très intéressant article, surtout pour l'affaire de Cologne en 1463-1474, d'après de nombreux documents inédits). = Compte-rendu : *Averdunk*. Geschichte der Stadt Duisburg (excellent). = Heft 2. W. SICKEL. Le régime seigneurial dans l'empire franc (expose l'origine et l'extension de la grande propriété foncière et des grandes seigneuries jusqu'à Charlemagne. Montre que cette extension s'explique par l'état de la Gaule romaine avant l'occupation franque). = *Ergänzungsheft* 9, 1896. BRAUN. Contributions à l'histoire des livres à peintures de Trèves dans les premiers siècles du

moyen âge. — M. REICH. Érasme ; sa vie et sa correspondance en 1509-1518 (cherche à fixer la chronologie des lettres d'Érasme pendant cette période et à les utiliser pour la biographie d'Érasme. Article très détaillé de 159 p.).

84. — Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde. Jahrg. 1894, Heft 1. — HARTMANN. Le gouvernement et les états provinciaux dans le royaume de Wurtemberg de 1806 à 1894 (liste de tous les fonctionnaires supérieurs et des membres des chambres d'États, avec de brèves notices biographiques). — Id. Chroniques locales de Wurtemberg. — Jul. WAGNER. Les écoles savantes dans le duché de Wurtemberg en 1500-1534. — Jahrg. 1895. STEIFF. Liste des ouvrages relatifs au Wurtemberg parus en 1894.

85. — Zeitschrift der Gesellschaft für Beförderung der Geschichts, Alterthums- und Volkskunde von Freiburg-i.-Breisgau. Bd. XII, 1895. — FISCHER-TREUENFELD. Les combats autour de Fribourg en août 1664 (récit très détaillé au point de vue militaire, d'après des documents inédits et avec un plan du champ de bataille).

86. — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. Neue Folge, Bd. XI, Heft 2, 1896. — H. WITTE. Les anciens comtes de Spanheim et les familles alliées (recherches très approfondies sur l'origine de cette maison ; son expansion en Carinthie au ^x^e et au ^{xii}^e s. Le berceau de la famille était dans le district de la Nahe ; elle est une des plus anciennes de l'Allemagne et se rattache très probablement aux Saliens). — MAYERHOFER. Les archives des ducs de Palatinat-Deux-Ponts en 1567 (publie un inventaire rédigé en cette année, avec un commentaire détaillé). — A. KAUFMANN. L'excommunication de Mulhouse en 1265-1271 (la ville fut excommuniée en 1265 par l'évêque de Bâle pour avoir renoncé à l'hommage de l'évêque de Strasbourg. Copieux détails sur les péripéties du procès intenté en vue de faire lever la sentence). — Carl HEGEL. Le plus ancien droit municipal de Fribourg-en-Brigau (critique le mémoire de Maurer sur ce droit, paru au t. I de la *Zeitschrift*. Le texte établi par Maurer contient beaucoup de lourdes erreurs). — VARRENTRAPP. La description de l'Allemagne par Sébastien Brand, publiée par Hedio (publie des extraits de cet écrit remarquable ; détails sur la biographie de Hedio et sur la chronique universelle qu'il publia en 1539). — BLOCH. Diplômes impériaux et bulles pontificales du monastère d'Andlau (1^o recherches sur l'état original du diplôme de Henri II, 1^{er} juillet 1004, pour le monastère d'Andlau ; 2^o liste des diplômes impériaux pour ce monastère conservés à Strasbourg jusqu'à Maximilien I^{er} et des bulles pontificales jusqu'à Boniface VIII). — CARTELLIERI et REDLICH. Remarques sur le formulaire hautrhinois qui a été publié au t. XI, Heft 1, de la *Zeitschrift* (ce livre a dû être compilé par un employé du tribunal de Constance, attaché de près à la personne de l'évêque de Constance, Henri de Klingenberg). — SCHULTE. Pour servir à la biographie du chroniqueur Mathias de Neuenburg (relève

plusieurs mentions le concernant dans le t. V du cartulaire de Strasbourg). — J.-G. WEISS. Inventaire sommaire des archives des barons de Gemmingen-Guttenberg à Neckarmühlbach. = Heft 3. ZEHNTER. Pour servir à l'histoire des Juifs dans le margraviat de Bade, 1267-1771 (d'après des documents inédits. Le récit est limité aux territoires de l'ancien margraviat; donne la liste très complète des actes législatifs et ordonnances relatifs aux Juifs). — ISENBART. Liste des ouvrages et articles relatifs à l'histoire du grand-duché de Bade parus en 1895 (425 numéros). — WEISS. Inventaire des archives des barons de Gemmingen-Guttenberg; fin. — HEYCK. Inventaire des archives des barons de Venningen zu Eichersheim.

87. — Zeitschrift des Harz-Vereins für Geschichte und Alterthumskunde. Jahrg. XXIX, 1896, Heft 1. — R. DOEBNER. La ville de Hildesheim dans les derniers temps du moyen âge (rapide esquisse de sa situation politique, économique et religieuse). — HOELSCHER. Contributions à l'histoire de Goslar; 4^e art. (biographie de Henri d'Alvelde, bourgmestre de Goslar, 1445-54; ses différends avec la ville, d'après des documents inédits qui jettent une vive lumière sur la vie intérieure à Goslar et sur la Hanse au x^v^e siècle. Publie 36 lettres et chartes qui complètent sur des points importants les *Hanserecesse*). — VARGES. Histoire des institutions municipales de Halberstadt au moyen âge (important article de 77 p.; c'est une partie d'un travail d'ensemble qui embrassera l'histoire des institutions des villes de la Basse-Saxe au moyen âge). — REISCHEL. Sæmmeringen près de Pabstorf, dans le district d'Aschersleben (on a identifié ce village abandonné avec la localité de « Sumeringe, » auquel se rapportent plusieurs diplômes d'Otton II et d'Otton III. C'est une erreur; histoire du village jusqu'à la fin de son existence au xiii^e ou au xiv^e s.). — Id. Les comtes de Sæmmeringen (il n'y a jamais eu de famille de ce nom). — WEHRMANN. Frédéric de Stollberg, chanoine de Camin (il joua un rôle important au temps de l'empereur Louis de Bavière. Lorsque le chapitre de Camin se sépara en deux parties rivales, tenant l'une pour Louis, l'autre contre lui, Stollberg se mit à la tête de la faction impériale. Détails sur les luttes religieuses en Poméranie à cette époque. En appendice, quinze documents de 1297 à 1329). — H. HEINE. Les statuts de l'ancienne corporation des bouchers à Nordhausen, xiv^e-xviii^e s. — Baron DE MINNIGERODE-ALLERBURG. Le château et la famille d'Allerburg, xiii^e-xvii^e s. (en particulier sur l'occupation de cette seigneurie, appartenant aux comtes de Schwarzburg, par le duc Frédéric-Ulrich de Brunswick-Grubenhagen en 1613-1634). — STRASSBURG. Contributions à l'histoire d'Aschersleben (la « alte Burg, » située sur le Wolfsberg, a pour origine une forteresse construite contre les Slaves; détruite deux fois au xii^e s., elle resta en ruines. La forteresse propre des comtes d'Ascanie était dans l'intérieur de la ville; elle subsista jusqu'au x^v^e siècle, époque où elle fut rasée par les bourgeois d'Aschersleben). — H. BECKER. Tombeaux et urnes en forme de maison ou de visage humain. —

J. MOSER. Deux relations sur de prétendues apparitions d'esprits à Rossla, dans le Harz, au xvii^e s. — Compte-rendu : *Danneil*. Beitrag zur Geschichte des Bauernlandes im Herzogthum Magdeburg (important).

88. — *Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte*. Bd. X, Heft 1, 1896. — R. EHRENBURG. Détails sur l'histoire du commerce de Hambourg (1^o publie un rapport composé par un agent de la maison Welser sur les opérations commerciales de celle-ci avec Hambourg en 1611. 2^o Détails sur le commerce et les voyages maritimes des marins et marchands hambourgeois en Islande en 1533-1628. 3^o Origine et histoire du droit d'entrée dit « Rode Toll » levé à Hambourg au xv^e et au xvi^e siècle). — H. MACK. Lettres de l'apprenti marchand Jürgen Kalm sur son temps d'apprentissage, adressées à sa mère à Brunswick, 1623-1630. — OBST. Les privilèges du pape Benoît V pour Hambourg (ce pape a, dit-on, affranchi la ville de Hambourg de la juridiction du prévôt de la cathédrale et de l'archevêque. C'est une erreur). — VON DER ROPP. Étudiants de Hambourg à l'université de Giessen, 1608-1707. — GOOS. La politique de Hambourg au milieu du xvi^e siècle (traite de l'adhésion de Hambourg à la ligue de Schmalkalde, de sa politique au temps de cette ligue, de l'*Interim*, etc., jusqu'en 1552).

89. — *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens*. Bd. XXX, 1896. — GRUENHAGEN. La noblesse silésienne il y a cent ans (Frédéric le Grand, vers la fin de son règne, avait favorisé d'une façon extraordinaire la petite noblesse; ainsi fit son successeur Frédéric-Guillaume II. Depuis 1790 commença une très vive campagne de presse contre la noblesse silésienne et contre l'oppression à laquelle était soumise la population rurale; des écrits partis des rangs de la noblesse vinrent au contraire défendre les privilèges de celle-ci. Histoire de cette polémique). — JUNGITZ. Histoire des paroisses catholiques de la ville de Breslau (d'après des documents inédits). — GRUENHAGEN. Les procès intentés au conseiller prussien Zerboni (ces procès durèrent de 1795 à 1802; ils eurent pour cause les violentes attaques de Zerboni contre de prétendus abus commis par l'administration prussienne. Publie des documents inédits). — WUTKE. La prévôté du chapitre de Magdebourg convoitée par les ducs de Brieg, 1556-1563. — BAUCH. Contributions à l'histoire de l'humanisme en Silésie au xvi^e s.; 2^e art. (la vie et les œuvres de Sigismond Buchwald, dit *Fagiluleus*, et de Gregorius Agricola). — WELTZEL. La collégiale de Saint-Barthélemy à Ober-Glogau, 1379-1817. — CHRZASZCZ. La corporation des potiers à Peiskretscham dans la Haute-Silésie, du xvi^e au xix^e s. — GRUENHAGEN. Le procès criminel intenté au conseiller supérieur des douanes Hans de Held (à propos d'un pamphlet qu'il publia en 1801 sous ce titre : « die wahren Jacobiner in Preussen » et où il attaquait vivement les ministres prussiens Hoym et Goldbeck. Publie les actes de ce procès,

ainsi qu'un pamphlet intitulé « das gepriesene Preussen, » dirigé contre le roi Frédéric-Guillaume III et ses ministres). — WACHTER. Actes relatifs au ministre prussien comte de Hoym (à noter l'instruction secrète adressée par Frédéric II au comte, lors de sa nomination comme ministre de Silésie en 1770, au sujet de l'administration de la province). — WUTKE. L'approvisionnement de la Silésie en sel dans le premier quart du XIX^e s. — PFOTENHAUER. Les Silésiens à l'université d'Erfurt au moyen âge. — HIRSCH. Le nom de lieu silésien Zuckmantel (est d'origine germanique et non slave). — JUNGnitz. L'évêque élu de Breslau Jean, mort en 1504. — WINTERA. Procès criminel intenté à deux Silésiens devant le tribunal de Braunau. — WUTKE. Un diplôme de l'empereur Charles IV (du 2 juin 1342; recherches sur la date erronée de ce diplôme). — WENDT. Additions et corrections aux tableaux généalogiques des princes silésiens dressés par Grotefend. = Compte-rendu : *Lippert. Socialgeschichte Behmens in vorhusitischer Zeit* (important). = *Festschrift für Professor Reimann*, 1895. KREBS. Prisonniers français dans les forteresses silésiennes (détails sur la détention du général Lafayette à Neisse et sur celle de ses compagnons, comte de Latour-Maubourg et Bureaux de Pusy, à Glatz en 1794; détails sur la remise des prisonniers à l'Autriche et sur les négociations diplomatiques engagées à ce propos. D'après des documents inédits).

90. — *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*. Bd. XVII, Heft 2. — W. LIPPert. Le margrave de Misnie, Frédéric le Libéral, et les Meinhard de Carinthie, 1296-1298 (d'après les comptes du séjour que Frédéric fit en Tyrol). — Th. SCHÖN. Les impôts d'empire des villes impériales souabes : Esslingen, Reutlingen et Rottweil; contribution à l'histoire financière des rois et empereurs d'Allemagne. — H.-J. BIDERMAN. Les congrès régionaux en Autriche (leur organisation et leur compétence au XVI^e siècle). — SICKEL. La défense d'emprunter des livres à la bibliothèque du Vatican (publie un bref du 20 juin 1564). — A. DOPSCH. L'érection de l'Autriche en duché et les « tres comitatus, » 1156 (dans le passage où Otton de Freising parle de cette érection, le mot « comitatus » a un sens non territorial, mais juridique; il désigne seulement des privilèges attachés à l'office comtal. L'investiture de ces privilèges fut conférée par un étendard, et l'investiture de la Marche orientale, érigée en duché, par un autre étendard). — Jos. SEEMUELLER. La plus ancienne charte en langue allemande concernant des particuliers (on a prétendu que c'était une charte publiée par W.-F. von Mülinen et tirée des archives de Mülinen; elle est datée du 12 novembre 1221. Cette date est fautive. La charte est en réalité du 13 novembre 1321). = Bibliographie : *Karl Uhlirz*. Publications récentes relatives à l'histoire municipale en Allemagne. — A. LUSCHIN von Ebengreuth. *Österreichische Reichsgeschichte* (excellent manuel sur l'histoire de la formation poli-

tique, des sources juridiques et du droit public de l'empire d'Autriche). — *E. von Schwind* et *A. Dopsch*. Ausgewählte Urkunden zur Verfassungsgeschichte der deutsch-österreichischen Erblande im Mittelalter (excellent recueil qui sera utile, non seulement aux écoliers des gymnases et collèges, mais aussi aux érudits). — *Wilmans* et *Finke*. Die Urkunden des Bisthums Paderborn. — *W. Lippert*. Wettiner und Wittelsbacher, sowie die Nieder-Lausitz im xiv Jahrh. (bon). = Heft 3. *Martin Wolff*. Pour servir à l'histoire du mariage des veuves dans l'ancien droit allemand (nie que l'ancien droit ait défendu aux femmes veuves de se remarier). — *H. Witte*. L'origine de la maison impériale d'Autriche (les ducs de Lorraine, aujourd'hui empereurs d'Autriche, sont sortis de la maison des Étichons, que nous pouvons suivre depuis Hugues de Tours, beau-père de l'empereur Lothaire I^{er}. Polémique avec *E. Krüger* sur le sujet). — *G. Cano*. Un épisode de l'histoire de la seconde ligue lombarde (signale un certain nombre de diplômes de l'empereur Frédéric II qui se trouvent aux archives de l'État à Gênes et qui sont presque inconnus). — *Jos. Teige*. La chancellerie apostolique au xiii^e et au xiv^e siècle (publie et commente des « Consuetudines cancellarie » du xiii^e siècle et des règles de la chancellerie pontificale rédigées sous Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Urbain V). — *J. von Schlosser*. Les arts de l'Occident et l'influence byzantine. — *J. Jung*. Les districts montagneux de l'Ombrie; topographie et organisation (d'après un mémoire de *P. Fabre*). — *G. Tumbeult*. Traité entre le landgraviat de Nellenburg et les chevaliers du Hegau en 1540 (intéressant pour l'histoire du droit public dans le Hegau). = Bibliographie : *Lamprecht*. Deutsche Geschichte (critique très véhémement de cet ouvrage par *F. Rachfahl*). — *Lud. Zdekauer*. Lo studio di Siena nel rinascimento (excellent). — *L. Pastor*. Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters (longue et importante critique de la nouvelle édition de cette histoire, par *A. Bachmann*). — *Bretholz*. Die Vertheidigungskampf der Stadt Brünn gegen die Schweden, 1645 (bon). — *Reding-Biberegg*. Der Zug Suworow's durch die Schweiz, 1799 (important; l'auteur a utilisé la correspondance inédite de Masséna et d'autres généraux français). — *R. Günther*. Geschichte des Feldzuges von 1800 in Ober-Deutschland, der Schweiz und Ober-Italien (n'apporte aucun document nouveau, mais présente les faits avec art et précision). — L'histoire intérieure de l'Autriche dans les périodiques, 1892-1894. Styrie, Carinthie et Carniole.

91. — Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen. Jahrg XXXIV, nos 1-2, 1895. — *O. Weber*. L'occupation de Prague par les Français et les Bavares en 1741-1743 (cet épisode est traité pour la première fois d'après des documents d'archives, sans compter de nombreux mémoires et des chroniques monastiques). — *Neuwirth*. Contributions à l'histoire des monastères et de la pratique des arts en Bohême au moyen âge; suite au n° 3 (avec des documents

inédits, des inventaires de bijoux et de reliques, etc.). — REBHANN. Chants historiques du xviii^e s. (intéressant pour l'histoire de l'Autriche, surtout à l'époque de la guerre de la Succession et de la guerre de Sept ans. 25 pièces avec un commentaire). — NEUWIRTH. La vie artistique et les monuments de l'art sur le versant méridional des monts Métalliques pendant le moyen âge. — HAUFFEN. Les quatre peuples allemands en Bohême (les Bavares au sud, les Franconiens orientaux à l'ouest, les Saxons dans les monts Métalliques, les Silésiens à l'est, sans compter les îlots linguistiques. Détermine le terrain occupé par chacun de ces peuples. Histoire de la colonisation allemande qu'ils ont propagée en Bohême). = Comptes-rendus : *Huber*. *Österreichische Reichsgeschichte* (bon). — *Ahrens*. *Die Wettiner und Kaiser Carl IV* (bon). — *Læwe*. *Die Organisation der Wallensteinischen Heere* (excellent). — *Archiv český* (analyse des t. XIII et XIV). — *Tadra*. *Summa cancellariae Caroli IV* (bon). — *Lasche*. *Johannes Mathesius*. Bd. I (bon). — *Neubauer*. *Der Egerländer Bauernhof und seine Einrichtung* (bon). — *Bretholz*. *Geschichte Mährens* (bon). = N^o 3, 1896. W. MAYER. Chartes de la ville de Hladrau (22 pièces de 1197 à 1707). — Val. SCHMIDT. Contributions à l'histoire de la colonisation et de l'organisation agraire des Allemands dans la Bohême méridionale (publie des documents relatifs à l'histoire des possessions appartenant au chapitre de Hohenfurt au xiv^e et au xv^e s.). — LÆWE. Revue des publications relatives à Wallenstein; suite : 1884-1895, nos 1559-1865. — SCHIESSER. Lettres de Cola di Rienzo utilisées par le chanoine de Prague, François, dans sa chronique. = Comptes-rendus : *Lippert*. *Sozialgeschichte Böhmens in Vorhusitischer Zeit*. Bd. I (excellent). — *Bretholz*. *Die Vertheidigung der Stadt Brünn gegen die Schweden in 1645* (important). — *Bretholz*. *Urkunden zur Geschichte der Belagerung der Stadt Brünn durch die Schweden, 1643-1645* (important). = N^o 4. O. WEBER. Un « diarium » sur le siège et l'occupation de Prague par les Prussiens en 1744 (publie ce texte important). — KÆPL. L'industrie du verre à Prague (publie quatre documents du xvi^e s.). — Val. SCHMIDT. Pour servir à l'histoire de l'ilot linguistique allemand à Stritschitz (documents sur les villages que possédèrent en cet endroit la collégiale de Hohenfurt, le monastère de Goldenkron et les sires de Rosenberg). = Comptes-rendus : *Dvorsky*. *Briefe der Katharina von Zerotin, geborenen Edlen von Waldstein* (important).

92. — **Beiträge zur Kunde Steiermärkischer Geschichtsquellen.** Jahrg. XVII, 1896 (Graz, Leuschner et Lubensky). — J. LOSERT. La pacification religieuse en Styrie, 1572-1578 (publie les actes officiels de cette pacification avec une introduction bibliographique et historique). — Hans von ZWIEDINECK. Les archives des Wurmbrand, comtes d'empire, à Steyersberg (inventaire sommaire de ces archives, divisé en trois sections : 1^o chartes et documents relatifs à l'histoire de la famille et de ses possessions, 1194-1825; 2^o documents relatifs à des

familles étrangères, 1234-1766; 3^e actes concernant les affaires de l'empire; 4^e manuscrits).

93. — Blätter des Vereins für Landeskunde von Niederösterreich. Jahrg. XXIX, 1895, nos 1-4. — C. UHLIRZ. La « Continuatio Vindobonensis » (on avait prétendu que cette œuvre annalistique, qui se rapporte à la période 1267-1302 et qui a été imprimée dans les *Mon. germ.*, SS., IX, 699-722, avait été composée par un bourgeois de Vienne, Paltram Vatz, ou du moins sous ses auspices. Erreur : cette chronique a été composée, non à Vienne, mais dans un monastère voisin de la ville, soit à celui de Sainte-Croix, soit à Klosterneuburg. Importante contribution à l'historiographie autrichienne du XIII^e s.). — NAGL. Les archives du comte de Hardegg au château de Seefeld (histoire de ces archives, qui ont été récemment mises en vente; généalogie des comtes de Hardegg depuis le XIV^e s.). — G.-E. FRIESS. Extraits des archives d'un ancien hôtel de ville en Autriche; 1^{er} art. (parle de ce qu'on appelait en Autriche les « unehrliche Leute, » c'est-à-dire de ces classes sociales qui étaient anciennement tenues en dehors de la bonne société et dont les membres étaient considérés comme « sans honneur, » à savoir les meuniers, les tisserands, les baigneurs, les musiciens, les charlatans, les bergers, les équarrisseurs, les croque-morts et les bourreaux). — A. STARZER. Notes d'archives (analyse de nombreux documents relatifs à l'histoire de la Basse-Autriche tirés des archives de Klagenfurt et de Linz; suite aux nos 5-7. = Nos 5-7. KERSCHBAUMER. Gozzo, bourgeois de Krems (1249-1281; ses rapports avec le roi Ottocar de Bohême et Rodolphe de Habsbourg). — ZAK. Eibenstein et Primersdorf, deux châteaux et localités sur la Thaja, dans la Basse-Autriche; fin dans les nos 8-12. = Nos 11-12, 1896. STAUB. Testaments de bourgeois de Wiener-Neustadt (contenus dans les registres municipaux de cette ville. Analyse très intéressante de ces testaments, qui appartiennent à la fin du moyen âge, et qui intéressent très directement l'histoire de la civilisation). — C. UHLIRZ. Trois chartes relatives à l'histoire du chevalier Paltram de Karlstein (1287; intéressent l'histoire de ses rapports avec le duc Henri de Basse-Bavière). — SCHALK. Histoire des mesures employées autrefois à Vienne.

94. — 54 Jahresbericht des Museum Francisco-Carolinum. Linz, 1896. — FR. KURZ. L'armée de l'empereur Rodolphe II dans la Haute-Autriche et en Bohême en 1611-1612 (publié par Czerny d'après les papiers de l'auteur, avec 35 documents inédits). — GRILLNERBERGER. Le plus ancien cartulaire du monastère cistercien de Wilhering (fin du XIV^e s.; texte et commentaire). — MARKL. Monnaies trouvées à Kastendorf, dans la Haute-Autriche (1516 monnaies du XVI^e et du XVII^e s., presque toutes d'origine allemande. Description minutieuse).

95. — Wiener Studien. Jahrg. XVIII, Heft 1, 1896. — KALINKA. Prolegomènes au traité de Xénophon sur la constitution d'Athènes (l'auteur, qui en prépare une nouvelle édition, cherche à montrer que

le traité nous est, en somme, parvenu complet et dans sa forme originale. Analyse la suite des idées qui y sont présentées; en étudie la tendance et le caractère politique. L'auteur était un sophiste athénien qui se proposait moins d'endoctriner ses lecteurs que de les divertir. Recherches sur les mss. et leurs rapports; examen critique de certains passages du texte). — JUNG. La bataille du lac Trasimène, en 217 av. J.-C. (sur cette bataille, il a existé deux récits très différents l'un de l'autre, suivis l'un par Polybe et l'autre par Appien. Tite-Live les a fondus ensemble. Le récit d'Appien est conforme à la réalité des faits).

96. — Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Bd. X, Heft 1, 1896. — JENSEN. Les inscriptions de Cilicie (étudie les noms de personne et de lieu que contiennent les inscriptions publiées dans cette Revue). — BITTNER. Description de l'Océan indien, par l'amiral turc Seidi-Ali (ce travail, très important pour la géographie et l'histoire nautiques, a été composé en turc vers l'an 1560. Bonelli en a récemment publié d'importants extraits; la traduction entreprise par l'auteur du présent article, avec un commentaire par Tomaschek, paraîtra prochainement. Ici, l'auteur donne des remarques sur le texte turc d'après un ms. de Vienne et des corrections au texte publié par Bonelli). — KUEHNERT. Un chapitre de l'histoire chinoise sur une théorie chinoise (il se rapporte aux expéditions du général chinois Pan-Tchao dans l'Hindou-Kouch en 92 ap. J.-C.). — BUEHLER. Une inscription nouvelle de Kharosti. — JAHN. Noms de rois hiéroglyphiques transcrits en grec (étudie les noms des rois égyptiens Ménophris, Rathotis et Armais, tels qu'ils ont été transcrits par le mathématicien Théon et par Flavius Josèphe). — Comptes-rendus : *Prince Roland Bonaparte*. Documents de l'époque mongole (excellent). — *Madhusudana Smritratna*. Le Madana Parijata; un système du droit hindou (important). — *Dahlmann*. Das Mahābhārata als Epos und Rechtsbuch (excellent). — Heft 2. F. MUELLER. Pour servir à l'histoire de l'écriture arménienne (signale certains signes propres à l'écriture arménienne, qui se rapprochent de l'écriture oghamique). — MORDTMANN. Remarques sur des inscriptions sabéennes. — BUEHLER. Découvertes épigraphiques à Mathura (énumère les inscriptions indiennes découvertes par Führer). — KARABACEK. Inscriptions arabes sur des rochers à Tor, sur la mer Rouge (l'article inséré par Stickel sur ce sujet au t. L de la *Zeitschr. d. d. morgenl. Gesellschaft* est rempli d'erreurs). — Comptes-rendus : *Brandstetter*. Malaio-polynésische Forschungen, IV (important).

97. — Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie. Comptes-rendus des séances de l'année 1896, avril. — *A. Prochaska*. Contributions critiques à l'histoire de l'Union (il s'agit de l'union de la Lithuanie avec la Pologne. L'auteur étudie la situation intérieure de la Lithuanie païenne et féodale et divers points concernant l'histoire de Witold, grand-duc de Lithuanie). — *W. Ketrzynski*. Les annales de Pologne (étudie la matière dont se sont formées les annales du chapitre

de Cracovie et leur rapport avec les grandes chroniques de Pologne). = Juillet. *Piekosinski*. *Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis regum Poloniae, 1388-1420*.

98. — The Contemporary Review. 1896, août. — R. HEATH. La vie en commun ; tableau de l'anabaptisme morave (d'après deux ouvrages de J. Loserth sur l'anabaptisme en Tirol et le communisme des anabaptistes moraves ; organisation communiste imaginée par J. Huter au temps de la guerre des Paysans ; histoire des communautés moraves depuis le *xv^e s.*). = Septembre. DICEY. Pitt a-t-il été prophète ? (après Austerlitz, Pitt prophétisa, dit-on, que Napoléon serait bientôt arrêté par le soulèvement du peuple espagnol ; mais cette étonnante prédiction lui a été prêtée après coup par le comte Toreno, auteur d'une histoire de la guerre de l'Indépendance espagnole parue en 1838. Le témoignage de Toreno, en contradiction avec des faits prouvés par ailleurs, n'est pas recevable). — David CONNOR. Le Jésus historique et les Christs selon la foi. — R. Knyvet WILSON. L'enseignement de l'histoire (si l'on veut tirer de l'histoire des leçons de morale, il vaut mieux commencer par l'étude des époques les plus rapprochées de nous ; les autres, par exemple l'histoire ancienne, devraient fournir seulement des points de comparaison).

99. — The Nineteenth century. 1896, juillet. — E. H. PARKER. Une communication de l'empereur de Chine au roi Georges III (adressée à l'ambassadeur Macartney, le 14 sept. 1793 ; traduction de ce document, qui intéresse l'histoire des relations entre l'Angleterre et le gouvernement chinois). — W. A. PHILLIPS. Walter de la Vogelweide, le Minnesinger. — Prof. Edw. B. TYLOR. Le matriarchat (discute les théories récentes concernant l'organisation de la famille sur la base du matriarchat). — C. GRAHAM. Alvar Nuñez (biographie d'un des « conquistadores » de l'Amérique). — PROTHERO. Nouvelles lettres d'Edward Gibbon. = Août. Le Père CLARKE. L'éducation d'un jésuite (expose le système de recrutement et d'instruction des novices). = Septembre. JESSOPP. Le baptême de Clovis (considérations générales). = Octobre. Sir Algernon SIDNEY. Lord Randolph Churchill homme public. — J. H. ROUND. Une visite à la reine Élisabeth (en 1563, après une grave maladie de la reine, Cecil reprit un projet qui avait cependant échoué déjà trois ans auparavant, celui de faire épouser à la reine l'archiduc Charles, fils de l'empereur Ferdinand I^{er}. Le duc de Wurtemberg accepta de se faire l'intermédiaire dans les négociations entamées à ce propos. Un de ses envoyés, Allinga, vit en effet la reine à plusieurs reprises et essaya vainement de la convaincre. Son rapport existe aux archives de Stuttgart, et c'est une analyse de ce rapport que M. Round présente ici, avec les commentaires appropriés).

100. — Folk lore. 1896, sept. — F. W. BOURDILLON. La genèse d'un héros de roman : Taillefer de Léon (ce personnage est mentionné dans

une petite chronique en dialecte saintongeais; il était, d'après cette chronique, fils de Raoul de Bourgogne, et eut pour fils Guillaume, comte d'Auvergne, et Ranulf, comte de Poitiers. Il vainquit les Normands et délivra l'empire des Hongrois. Les exploits de ce personnage, les liens de parenté qu'on lui attribue sont légendaires, mais il rappelle un personnage historique, Guillaume Taillefer d'Angoulême, qui est déjà devenu un héros de roman dans la chronique d'Adémar de Chabannes).

101. — Archivio storico italiano. Série V, t. XVII, 1896, disp. 1. — Aug. FRANCHETTI. Ruggero Bonghi; notice nécrologique. — Girol. MANCINI. Des Vies d'artistes de Giov.-B. Gelli. — Lod. ZDEKAUER. L'intérieur d'une banque de prêts sur gages en 1417 (publie plusieurs documents tirés des archives de Pistoia; ils renseignent sur l'organisation de ces banques privées qui précéderent les « Monti di pietà, » créés par l'État, et qui leur ouvrirent la voie. Parmi ces documents figurent un accord entre la commune de Pistoia et certains Juifs de Pise demandant l'autorisation d'exercer « artem usurarum, » 1399, et des fragments du grand-livre d'une banque privée de 1417). — Karl SCHALK. Bibliothèque communale et musée municipal de Vienne; notice des livres et objets relatifs à l'histoire d'Italie qui y sont conservés. — E. GERSPACH. Les mosaïques de l'église Saint-Marc à Florence. — P. BOLOGNA. Anecdotes sur des artistes de Cortone. — G. SCARAMUCCI. Les ancêtres de Galilée résidant à S.-Maria-a-Monte. — P. LAVALLÉE. Publications françaises relatives à l'histoire de l'art en Italie. = Bibliographie. E. Dümmler. Ueber Leben und Lehre des Bischofs Claudius von Turin (important mémoire sur ce personnage, qui fut un évêque iconoclaste au temps de Louis le Débonnaire). — Inventario cronologico-sistematico dei registri Angioini conservati nell' archivio di stato di Napoli. — A. Del Vecchio et E. Casanova. Le rappresaglie nei comuni medioevali e specialmente in Firenze (bonne dissertation). — C. Mazzi. Inventario dello Spedale di S. Maria della Scala in Poggibonsi, 1455. — L. Fumi. L'inventario dei beni di Giov. di Magnavia, vescovo di Orvieto e vicario di Roma. — P. Covoni. Il regno d'Etruria (beaucoup de menus faits intéressants pour l'histoire de la vie et des mœurs). — P. Marmottan. Le royaume d'Etrurie (expose avec précision l'organisation politique et administrative de cette création napoléonienne). — Sc. Gemma. Storia dei trattati nel sec. XIX (ouvrage remarquable au point de vue tant historique que juridique).

102. — Archivio storico lombardo. Anno XXIII, 1896, 31 mars. — G. ROMANO. Les Visconti et la Sicile (1376-1396, d'après des documents inédits, dont cinq sont publiés à l'appendice). — A. GIANANDREA. La domination de Francesco Sforza dans la Marche (recueil de documents tirés des archives municipales d'Arcevia, qui s'appelait au moyen âge Roccacontrada, 1434-1446). — A. RATTI. Le XVI^e s. à l'abbaye de Clairvaux de Milan; notice sur deux mss. de Clairvaux (intéressant pour l'histoire financière, l'administration intérieure et le trésor de cette

maison). — Bibliographie historique de la Lombardie, déc. 1895 à mars 1896. = 30 juin. G. BERNARDI. Le siège de Milan en 1526, d'après une correspondance inédite de Guichardin, commissaire général du pape dans l'armée de la Ligue (le texte est précédé d'une introduction sur les œuvres inédites de Guichardin, sur l'Italie au temps de la ligue de Cognac, sur Fr.-M. Della Rovere, duc d'Urbin, capitaine général de l'armée de la Ligue). — A. PINETTI et E. ODASIO. L'humaniste Lodovico Odasio à la cour des ducs d'Urbin. — G.-B. INTRA. Mariages et enterrements à la cour des Gonzague, 1549-1550. — A. CAPPELLI. A propos de conquêtes africaines (publie quelques documents inédits sur les conquêtes faites par les Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique au xv^e s.).

103. — Archivio storico siciliano. Anno XX, 1896, fasc. 3-4. — A. PELLEGRINI. Sur une inscription égyptienne du musée de Palerme (cette inscription inédite avait déjà été signalée par E. de Rougé; elle est de la quatrième dynastie et mentionne cinq pharaons, dont Snevrou; importante aussi pour l'histoire religieuse de l'ancienne Égypte). — L. SAMPOLO. L'Accademia siciliana, 1790-1818; nouvelles recherches. — B. LAGUMINA. Un précieux dépôt de monnaies arabes trouvé à Palerme. — S. ROMANO. Le vrai nom de la colline improprement appelée « Pianto dei Romani » (c'est sur cette colline que se livra la bataille de Calatafimi, où Garibaldi mit en déroute l'armée bourbonnienne le 15 mai 1860. Le vrai nom est, en dialecte sicilien, « Chianti di Romunu, » en italien « Piante di Romano, » c'est-à-dire le lieu récemment planté de vignes par Romano. Ce dernier était un ancêtre de l'auteur). — G. ARENAPRIMO. Journal de Messine des années 1766 et 1767 (notes d'intérêt exclusivement local). — V. STRAZZULLA. Note sur deux inscriptions chrétiennes découvertes dans les catacombes de S.-Giovanni, près de Syracuse. — L. NATOLI. De quelques publications récentes concernant l'école poétique de la Sicile au xiii^e s.

104. — R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Atti e Memorie. 3^e série, t. XIII, fasc. 3-4. Juill.-déc. 1895. — G.-B. COMELLI. Le plan de Bologne au Vatican (avec d'autres plans et vues de cette ville; c'est un plan peint à Rome par l'ordre de Grégoire XIII, qui voulait avoir sous les yeux la physionomie de sa ville natale). — G.-C. BAGLI. Contributions aux études bibliographiques sur l'histoire romagnole. — L.-Fr. MANZONI. Francesco Pipino de Bologne, des Frères prêcheurs, géographe, historien et voyageur (ce dominicain naquit entre 1245 et 1250; il s'appelait Francesco Pipini di Rolando; il traduisit en latin les Voyages de Marco Polo, l'histoire de la terre sainte de Bernard le Trésorier, etc., composa une chronique récemment retrouvée à la bibliothèque des Este à Modène; elle raconte les événements qui se sont accomplis en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie de 754 à 1314. Liste des livres et chapitres de

cette chronique. Publie un Itinéraire des lieux saints compilé par frère Pipino en 1320, avec des notes).

105. — Rivista storica italiana. 1896, mai-juin. Vol. I, fasc. 3. — *P. Molmenti*. I banditi della repubblica veneta (bon). — *Gius. Senizza*. Storia di Trieste, con riflesso a quella dell' Istria (sans valeur). — *Chiusdina*. Sign e il suo distretto (agréable brochure sur une bourgade de la Dalmatie). — *Id.* Le castella di Spalato e Traù. — *Ciccotti*. Il processo di Verre (bon). — *Tocilescu*. Monumenti del Adamklissi Tropaeum Traiani (bonne étude archéologique sur un monument érigé dans la Dobroudja par Apollodore de Damas sous Trajan). — *Strazzulla*. Studio critico sulle iscrizioni cristiane di Siracusa (très insuffisant). — *L.-A. Ferrai*. Le « Vitae pontificum Mediolanensium » e una Sylloge epigraphica del secolo x (excellent travail; l'auteur reconstitue cette « sylloge epigraphica, » recueil d'épigraphes composées par l'évêque Ennodius en l'honneur des successeurs de saint Ambroise, à l'aide d'extraits publiés au xvi^e siècle, d'après un ms. très ancien; ce recueil a été compilé par l'auteur anonyme des « Vitae pontif. Mediolan., » ou, comme on l'appelle encore, du Pontifical ambrosien. Cet anonyme ne peut appartenir qu'au x^e siècle. Ses œuvres ont été utilisées par Landolfo le Vieux). — *L. von Heinemann*. Zur Entstehung der Stadtverfassung in Italien (excellent travail; l'auteur reconnaît l'origine des institutions communales dans ces « boni homines » ou « nobili uomini, » que l'on voit dès le x^e siècle investis de quelque office administratif. C'est une vue féconde que des recherches plus profondes dans les archives viendront sans doute fortifier). — *Mirbt*. Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII (étude très consciencieuse; mais l'auteur s'est trop étroitement cantonné dans l'étude des œuvres polémiques du xi^e s. sans élargir son horizon par la comparaison constante avec les chroniqueurs). — *Rashdall*. The universities of Europe in the middle ages (excellent travail de mise au point; il rendra les plus grands services aux historiens). — *G. Palliotti*. La morte di Arrigo VII di Lussemburgo (bon travail de critique négative. En somme, on ne sait rien de certain sur la mort de l'empereur Henri VII). — *V. Lazzarini*. Storie vecchie e nuove intorno a Francesco il Vecchio da Carrara, 1372-1373 (bon). — *F. Gabotto*. L'età del Conte Verde in Piemonte (trop de faits sur des sujets divers et mal reliés ensemble, mais des recherches nouvelles et 137 morceaux inédits sur l'époque d'Amédée VI). — *Mazzatinti*. Cronache forlivesi di Andrea Bernardi, Novacula, 1476-1517; vol. I (important pour l'histoire de Forlì et d'Imola). — *A. Bonardi*. L'assedio e la battaglia di Pavia; diario inedito. — *Br. Gebhardt*. Die Gravamina der Deutschen Nation gegen den römischen Hof (nouvelle édition, très améliorée). — *E. Cannavale*. Lo studio di Napoli nel Rinascimento (recueil de documents, tirés surtout des « Rotali » de l'Université de Naples au xv^e et au xvi^e siècle). — *Vayra*. La leggenda di una corona; Carlo Alberto e le perfidie austriache (bon travail critique, dont la con-

clusion est que les documents actuellement connus ne suffisent pas pour mettre l'histoire vraie à la place de la légende. Il faut attendre des documents nouveaux). — *Salaris*. La difesa de Arezzo nel 1849. — *C. Corsi*. Rimembranze di guerra, 1848-70. — *C. Chiaia*. Dal Liri a Porta San Giovanni (l'auteur réédite les lettres qu'il écrivit sur la prise de Rome à divers journaux en septembre 1870).

106. — Studi e documenti di storia e diritto. Anno XVII, fasc. 1-2. Janvier-juin 1896. — *E. Carusi*. Notes relatives à la doctrine des legs; fin (des manières de faire un testament *per vendicationem*, *per praeceptionem*, *per damnationem*; de la *praelegatio*). — *L. Cantarelli*. Annales d'Italie de la mort de Valentinien III à la déposition de Romulus Augustule, 455-476 (récit des événements dont l'Italie a été le théâtre, compilé exclusivement d'après les sources contemporaines). — *A. Rocchi*. Le chemin de traverse qui, selon Frontin, rejoignait la voie latine au ruisseau appelé Tepula ou Sorgente Preziosa, sur le territoire de Tusculum. — *Giov. Mercati*. Le catalogue de la bibliothèque du monastère bénédictin de Pomposa, entre Ferrare et Ravenne (contenait des ouvrages de théologie, de grammaire et de droit).

107. — Revista crítica de historia y literatura españolas. Año I, 1895, N° 1. — *J. Costa*. Estudios ibéricos (recueil instructif. Tout n'y est pas original, mais l'ensemble témoigne d'une solide connaissance de l'antiquité romaine). — *G. Van Vloten*. Recherches sur la domination arabe, le chiitisme et les croyances messianiques sous les Omayyades (savante étude sur l'administration musulmane dans ses premiers temps). — N° 2. *K. Borinski*. Baltasar Gracian und die Hofliteratur in Deutschland (très longue analyse de ce travail important). — *V. Cian*. L'immigrazione dei Gesuiti spagnuoli letterati in Italia (excellent). — N° 3. *L. Coloma*. Retratos de antaño (ces portraits du siècle dernier, qu'a publiés la duchesse de Villahermosa, sont l'œuvre du R. P. Luis Coloma; la figure autour de laquelle viennent se grouper toutes les autres est doña Maria Manuela de Pignatelli, fille du comte de Fuentes. La partie neuve est une correspondance intime entre la duchesse et le duc de Villahermosa, qui contient des détails curieux sur les choses et les personnages du temps). — *M. Fernandez Mourillo*. Apuntes de sigilografia española, ó estudio de los sellos que autorizan los documentos antiguos de España (mémoire consciencieux). — *F. Candau y Pizarro*. Prehistoria de la provincia de Sevilla (fait avec beaucoup de science et de soin). — *C. Cañal*. Sevilla prehistórica (important). — *Z. d'Aga*. Catalogue des lettres de créance, dépêches, traités, conventions, contrats, mémoires et autres documents officiels concernant les missions diplomatiques de don Louis da Cunha, le gouvernement de don Joseph Vasques da Cunha à Mazagan et son ambassade à la Haye, et les gouvernements d'outre-mer de don Antoine Alvarez da Cunha,

capitaine général d'Angola et vice-roi du Brésil (catalogue d'une collection capitale pour l'histoire de la péninsule espagnole au xviii^e s.). — Une inscription hispano-latine d'Obarra (importante pour l'étude du problème de l'invasion ligure dans la région pyrénéenne). = N^o 4. *A. Bellino*. Inscriptões romanas de Braga inéditas (inscriptions généralement de médiocre importance, mais assez bien reproduites). — *Capella*. Milliarios do Conventus Bracaraugustanus em Portugal (l'auteur a relevé 160 milliaires, avec les noms de presque tous les empereurs, d'Auguste à Valentinien; étudie le système des voies romaines dont Braga était le centre. Important). — *V. Cian*. Italia e Spagna nel secolo xviii (intéressante étude sur Giovambattista Conti, qui fit connaître à l'Italie la renaissance littéraire et poétique de l'Espagne). — *A. Salva*. Burgos en las comunidades de Castilla (s'efforce de prouver que Burgos a toujours combattu pour les antiques coutumes municipales, sans manquer à sa fidélité envers le roi. Thèse contestable et traitée avec peu d'esprit critique). — Inscriptions latines du haut Guadalquivir. = N^o 5. *Carmelo de Echegaray*. Las provincias vascongadas á fines de la edad media (livre bien documenté). = N^o 6. *M.-J. Bonn*. Spaniens Niedergang während der Preisrevolution des xvi^e Jahrh. (thèse très systématique, appuyée sur des connaissances insuffisantes; l'auteur veut prouver que l'afflux de l'or des Indes n'eut qu'une médiocre influence sur la décadence économique de l'Espagne; il rejette toute la faute sur les lois de 1552, qui admettaient la concurrence étrangère dans le commerce des Indes. Mérite cependant d'être lu). = N^{os} 7-8. *J. Masso Torrents*. Manuscrits catalans de la Biblioteca nacional de Madrid; noticias per un catalog raonat (excellent). — *Alf. Miola*. Notizie di manoscritti neolatini della biblioteca nazionale di Napoli. — Publications relatives aux Philippines parues en 1895. — Une inscription latine inédite de la Bétique (concerne un certain Q. Sempronius Secundinus de Béga). = N^o 9. *R. Chabas*. Antigüedades de Valencia. Observaciones criticas por F.-J. Teixidor, 1767 (bonne édition de cette œuvre pleine de renseignements utiles pour l'histoire ancienne de Valence). — Le 1^{er} siècle de l'Université de Lima; documents.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — Le cardinal BOURRET, évêque de Rodez, mort le 10 juillet à l'âge de soixante-neuf ans, avait publié une thèse remarquée sur *l'Origine du pouvoir civil, d'après saint Thomas et Suarez* (1857); on lui doit aussi : *De schola Cordubae christiana, sub gentis Ommiaditarum imperio* et *l'École chrétienne de Séville sous la monarchie des Visigoths* (1855).

— La mort de M. Louis COURAJOD, le 26 juin dernier, a été une perte sensible pour les études archéologiques et pour nos Musées nationaux. Ses premiers débuts à l'École de droit et à l'École des chartes, ses *Recherches sur l'histoire de l'industrie dans la vallée du Surmelin*, sa thèse (restée manuscrite) sur les *Villes neuves* de Champagne semblaient promettre un historien des institutions. Son entrée au Cabinet des estampes le tourna vers l'histoire de l'art et l'archéologie. Il y apporta la fougue de sa nature, une capacité de travail extraordinaire, un sens artistique d'une rare acuité et toutes les qualités d'un érudit formé aux bonnes méthodes. S'il est tombé, à la fin de sa carrière, dans certaines erreurs et certaines exagérations, c'est que, frayant des voies nouvelles, il s'est laissé entraîner par l'ardeur belliqueuse qu'il mettait dans son travail comme dans son enseignement. Ses premiers ouvrages importants, le *Monasticon gallicanum*, l'étude sur le goût et le commerce des objets d'art au XVIII^e s. qui précède l'édition du *Livre-Journal de Lazare Duvaux*, l'Introduction au *Journal d'Alexandre Lenoir*, son histoire de *l'École royale des élèves protégés*, ne faisaient point encore soupçonner le novateur ardent qui s'est révélé en lui lorsque, entré au Louvre en 1874, il entreprit d'y reconstituer le Musée des monuments français du moyen âge et surtout lorsqu'il fut chargé d'enseigner à l'École du Louvre l'histoire de l'art français. Dans son cours, dont malheureusement il n'a publié que quelques leçons d'ouverture, il a mis en lumière l'originalité profonde de notre art national français, a réduit la part des influences romaine et italienne, pour rendre aux éléments germaniques, byzantins et autochthones la part qui leur est due. Malgré de regrettables exagérations, Courajod a semé par son enseignement des germes féconds. Il suffit de visiter au Louvre les galeries qu'il a installées pour apprécier les services qu'il a rendus à l'art français; et surtout si l'on réunit un jour les innombrables travaux de détail publiés par lui dans les *Mémoires de la Société des antiquaires* et dans nos revues archéologiques, on verra combien son activité a été variée et son œuvre originale. Personne n'a mieux connu les monuments et n'en a mieux compris le langage, et c'est à leur lumière qu'il étudiait les documents d'archives.

La touchante et éloquente notice que M. André Michel lui a consacrée dans la *Gazette des beaux-arts* donne une juste idée de ce que fut Courajod, de la noblesse de sa nature et de l'importance de son œuvre.

G. MONOD.

— M. Eugène SPULLER, mort le 23 juillet, était un historien et un philosophe en même temps qu'un journaliste et un homme politique; on lui doit cependant de bonnes études sur Lamennais, Royer-Collard et des recueils d'articles sur la Révolution et les Hommes du jour. Il a écrit aussi à l'usage du grand public et des écoles primaires (1891) : *Histoire parlementaire de la seconde République*, suivie d'une *Petite histoire du second Empire*, qui avait paru pour la première fois en 1870.

— Le 2 août est mort le D^r NICAISE, qui a publié divers textes anciens concernant l'histoire de l'ancienne chirurgie : *la Grande chirurgie de Guy de Chauliac* (1891); *la Chirurgie de maître Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel* (1894); *la Chirurgie de Pierre de Franco, de Turriers en Provence, composée en 1561* (1895).

— M. Leo DROUYN, mort le 4 août à l'âge de quatre-vingts ans, était un artiste, un graveur de talent, un archéologue fort expert, un érudit passionné, qui consacra toute sa vie à l'histoire et à l'archéologie de la région bordelaise. On lui doit un *Album de la Grande-Sauve* (1851), un excellent ouvrage sur la *Guyenne militaire*, où il a décrit les châteaux, villes, maisons fortes, moulins fortifiés du département de la Gironde (2 vol. avec des planches, 1865-1885), trois volumes de *Variétés girondines* (1878-1885); pour la collection des archives historiques de la Gironde, il a publié le second *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix* (t. XXVII), les *Comptes de l'archevêché de Bordeaux* (t. XXI et XXII), et pour la collection des archives municipales de Bordeaux une savante compilation : *Bordeaux vers 1450*, précieuse pour l'histoire de la Guyenne au moyen âge (1874).

— M. le baron Jérôme PICHON est décédé le 25 août à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Collectionneur et bibliophile émérite, il a aussi publié divers livres rares ou curieux du moyen âge, comme le *Ménagier de Paris* (1847), le *Livre de la chasse du grand seneschal de Normandie* (1858), le *Vianhier de Guillaume Tirel* (1893), des *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris*, etc.

— Le même jour est mort le D^r LAGNEAU, bien connu par ses publications démographiques. Citons de lui seulement : *Ethnogenie des populations du nord-ouest de la France* (1876); *la Géographie anthropologique et médicale de la France* (1879); *Conséquences démographiques qu'ont eues pour la France les guerres depuis un siècle* (1892); *De l'influence du milieu sur la race* (1895).

— M. le général IUNG est mort le 3 octobre à l'âge de soixante-trois ans. C'était un historien passionné pour les choses de la Révolution et de l'Empire; c'est surtout la haine qu'il portait à Napoléon I^{er} qui fit

de lui un érudit. Si cette fâcheuse disposition d'esprit diminue la confiance qu'on peut avoir dans les jugements de l'auteur sur les hommes et les choses de l'époque révolutionnaire et impériale, il n'en reste pas moins qu'il a trouvé et fait connaître un grand nombre de documents précieux. C'est ainsi qu'on lui doit : *Lucien Bonaparte et ses mémoires* (3 vol., 1882-1883), et *Dubois-Crancé* (2 vol., 1885), suivi d'une *Analyse de la Révolution française* par le même Dubois-Crancé que M. Iung nous présente comme le véritable organisateur de la victoire. Il a touché aussi, sans la résoudre, à la question de l'Homme au masque de fer et développé d'intéressantes considérations sur l'action civilisatrice et la portée morale de la guerre dans son volume : *la Guerre et la société* (1890).

— M. A. Prost, ancien membre de la Société des antiquaires de France, a fait à la Société un legs particulier de 100,000 francs, exempt de tous droits, pour l'aider dans ses publications. Cette donation est faite à la condition suivante : la Société publiera chaque année un recueil contenant des travaux sur l'histoire de Metz et des pays voisins.

— Voici le programme de l'agréation d'histoire pour le concours de 1897 : — I. *Histoire*. L'empire perse sous les Achéménides : conquêtes, administration, civilisation. — Histoire politique de Sparte depuis l'origine jusqu'à la paix d'Antalcidas. — Histoire politique d'Athènes depuis Pisistrate jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. — La civilisation athénienne au ^v^e et au ^{iv}^e siècle : religion, mœurs, industrie, commerce, lettres et arts. — Philippe et Alexandre. — Rome sous les rois ; les Étrusques. — Histoire intérieure de Rome depuis la révolution de 509 jusqu'à la conquête de l'égalité civile, politique et religieuse. — Révolutions intérieures de Rome depuis les Gracques exclusivement jusqu'à la mort de César. — La Gaule pendant les trois premiers siècles de l'Empire. — Le christianisme dans l'Empire jusqu'à la mort de Théodose. — Les Goths en Europe jusqu'à la fin de leur domination en Espagne. — L'empire byzantin au temps de Justinien. — Histoire de France depuis Hugues Capet jusqu'en 1270. — L'Angleterre, de Guillaume le Conquérant à la mort de Richard II. — Histoire des établissements latins d'Orient au moyen âge. — Histoire générale de l'Église, de Grégoire VII au grand schisme inclusivement. — La Renaissance des arts et des lettres en France. — Les guerres civiles en France de 1559 à 1598. — Les découvertes des Portugais et des Espagnols et leurs empires coloniaux (^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles). — L'Allemagne depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Westphalie. — Histoire intérieure de la France sous Louis XIV (1661-1715). — La Russie de l'avènement de Pierre le Grand à la mort de Catherine II. — Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot. — La politique et les guerres de la Révolution française (1792-1802). — La France de 1814 à 1848. — L'Allemagne et l'Italie de 1848 à 1871. — La question d'Orient du traité d'Andrinople au traité de Berlin. — La France en Afrique de 1830 à nos jours. — Histoire coloniale de l'Angleterre au ^{xix}^e siècle. — Les

États-Unis au XIX^e siècle. — II. *Géographie*. La forme et les divisions de la terre. — La répartition des terres et des mers. — Les mers et les courants marins. — Les formes du relief terrestre et les différents types de montagne. — L'influence des anciens glaciers sur le relief actuel du sol. — Les climats. — Les zones de végétation. — La répartition des populations à la surface de la terre. — Les cultures d'alimentation et les cultures industrielles dans le monde. — Les grandes voies de communication dans le monde. — L'empire britannique. — La Chine, le Japon, l'Indo-Chine, l'archipel de la Sonde et les Philippines. — L'hydrographie de l'Amérique du Sud. — Le relief de l'Amérique du Nord. — Ethnographie de l'Europe orientale. — L'Europe centrale : Allemagne, Autriche-Hongrie, Suisse, Pays-Bas, Belgique. — La France : géographie physique. — Les explorations africaines depuis 1850, y compris Madagascar. — Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

Les épreuves spéciales de la section historique de l'agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles auront pour programme en 1897 : 1. Les institutions politiques et sociales à Athènes au V^e siècle. Les lettres et les arts à Athènes au V^e siècle. Les guerres médiques. — 2. Les institutions politiques et sociales en France au temps des Capétiens directs (jusqu'en 1285). L'art gothique en France aux XII^e et XIII^e siècles. Les croisades. — 3. Le XVIII^e siècle (1715-1789). — 4. Les institutions politiques en France et en Angleterre depuis 1815 jusqu'à nos jours. Les lettres et les arts en France au temps du romantisme. La question d'Orient au XVIII^e siècle.

— L'*Annuaire de l'École pratique des hautes études* (section des sciences historiques et philologiques) pour 1897 est précédé d'un mémoire de M. G. MASPERO intitulé : *Comment Alexandre devint dieu en Égypte* ; il y montre dans quelles circonstances se produisit cet événement, qui devait se répéter tant de fois plus tard et exercer une telle influence sur l'idée que les anciens se formaient de l'autorité souveraine, et comment les rites égyptiens rendirent facile l'élévation du héros au rang de dieu. La comparaison de ces rites, qui nous sont bien connus, avec les témoignages plus ou moins fragmentaires des historiens grecs, atteste l'exactitude des faits rapportés par ceux-ci. — À la suite, M. CARRIÈRE a donné une notice nécrologique sur le savant hébraïsant Joseph Derenbourg.

— M. A. DE RIDDER a commencé la publication d'un important *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*. La préface présente un essai de classement scientifique qu'il était impossible même de tenter dans le catalogue, tant il existe encore d'incertitudes sur la provenance et l'âge de ces monuments. La première partie du catalogue, seule parue jusqu'ici, contient 689 numéros (A. Fontemoing, *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 74).

— Pour le *Mariage Monod-Stapfer*, 24 juillet 1896, M. ÉMILE CHATELAIN a fait imprimer une brève description du ms. 931 de la bibliothèque de l'Université, qui contient une édition de la *Chronique des rois de*

France et du Catalogue des rois de France par Bernard Gui, qui est datée du mois d'octobre ou de la Toussaint de l'an 1313; il a fait imprimer à la suite le début et la fin de ces deux opuscles.

— Le 10^e fascicule des *Registres d'Innocent IV*, publiés par M. Élie BERGER (A. Fontemoing), vient de paraître. Il contient la fin de la dixième année et le commencement de la onzième. Les actes se rapportent à l'année 1253; ils embrassent les nos 6203 à 7015.

— *L'Église de Paris pendant la Révolution française*, par M. l'abbé DELARC, paraît depuis le mois de mars 1895 en livraisons de 64 p. contenant chacune une gravure hors texte. Nous venons de recevoir le n^o 20 (oct. 1896). Nous rendrons compte de l'ouvrage quand il sera terminé, c'est-à-dire au commencement de l'année prochaine (Société de Saint-Augustin. Desclée, de Brouwer et C^{ie}).

— Le troisième volume de l'*Histoire générale* de MM. DRIAULT et MONOD vient de paraître à la librairie Alcan. Il est consacré à l'*Histoire contemporaine*, de 1789 à nos jours. On y trouvera la même netteté dans le plan, la même vivacité dans l'exposition qui ont fait le succès des volumes précédents. On a ainsi en trois volumes une Histoire universelle qui, bien que très concise, n'est jamais aride ni confuse. Cet ouvrage est spécialement destiné aux écoles normales primaires et aux écoles primaires supérieures, mais nous croyons qu'il pénétrera aussi dans l'enseignement des jeunes filles et dans l'enseignement classique, tout au moins comme livre de révision et de préparation aux examens. Le troisième volume peut suffire, à côté d'un bon cours, pour les élèves de philosophie, et il a l'avantage, sur les livres trop détaillés qui servent d'ordinaire de manuels, de ne donner que l'essentiel et de le donner sous une forme colorée et nette qui grave les faits et les idées dans l'esprit.

— Le *Cours d'histoire à l'usage des classes*, publié sous la direction de M. MONOD par la librairie Alcan, va se compléter par une série de volumes de *Lectures historiques*. Ces volumes ne feront nullement double emploi avec les excellents livres parus sous le même titre à la librairie Hachette. Ceux-ci sont à peu près exclusivement consacrés à donner, par des morceaux étendus tirés soit des sources, soit des ouvrages de seconde main, un tableau des mœurs et des institutions ou la philosophie de l'histoire des diverses périodes. Les *Lectures* publiées sous la direction de M. Monod sont des fragments beaucoup plus courts, empruntés en majeure partie aux documents contemporains des diverses époques et se rapportant, chapitre après chapitre, aux diverses parties du programme. On aura donc, au fur et à mesure, une sorte d'illustration, de commentaire suivi du cours, qui se trouvera ainsi vivifié et complété dans toutes ses parties, aussi bien dans le récit des événements eux-mêmes que dans l'exposé des institutions, de l'état des mœurs et des idées. Le volume de lectures relatives à l'*Histoire grecque*, dû à M. GLOTZ, donnera, croyons-nous, une idée très favorable du

recueil et pourra être utile à tous les élèves de cinquième, quel que soit le livre d'histoire qu'ils ont entre les mains, bien qu'il se trouve en concordance plus étroite avec le cours d'histoire grecque de M. Normand. La partie littéraire et archéologique a été traitée avec un soin tout particulier.

— M. l'abbé DOUAIS a publié dans la *Revue des Pyrénées* (t. VIII, 1896, livr. 1-2) un important mémoire sur les *Dernières années d'Élisabeth de Valois, 1565-1568*, d'après ses lettres inédites et d'après les dépêches de M. de Fourquevaux qu'il avait déjà communiquées au dernier congrès des Sociétés savantes. — A signaler, dans la même livraison, une notice historique et archéologique de M. PASQUIER, aujourd'hui archiviste de la Haute-Garonne, sur le *Château de Foix*. — Dans la troisième livraison se trouve un très utile résumé sur les *Fouilles de Martres Tolosane*, 1826, 1840, 1890, par M. L. JOULIN, avec une planche hors texte.

— Nous avons reçu, à défaut de la première, la nouvelle édition de *Paris révolutionnaire*, par M. G. LENOTRE. Le grand in-8° illustré est devenu un mince in-12, illustré encore d'un certain nombre de plans et de dessins (Perrin). Le texte est le même, ou à bien peu près. Ainsi, dans la discussion qui s'est récemment élevée entre M. Sardou et M. Hamel sur la maison habitée par Robespierre à Paris, la « maison Duplay, » M. Lenotre tient décidément avec M. Sardou que cette maison existe encore, du moins dans ses principales dispositions, rue Saint-Honoré.

— M. Francis DE PRESSENSÉ a réuni en un volume (Perrin, in-12) les excellents articles qu'il a donnés à la *Revue des Deux-Mondes* sur le *Cardinal Manning*; il y a ajouté une longue préface (102 p.), où il fait allusion aux critiques dont son œuvre a été l'objet de divers côtés; il s'y livre à une vive critique de l'ouvrage acrimonieux et erroné de M. Purcell, dont il relève sans pitié « les erreurs et les sophismes. » Il s'y explique aussi, et cette déclaration n'est pas d'un mince intérêt venant d'un tel nom, sur sa situation à l'égard de l'anglo-catholicisme, dont Manning a été le chef vénéré.

— M. Henri OMONT a fait tirer en un fascicule séparé son inventaire sommaire des *Nouvelles acquisitions du département des mss. de la Bibliothèque nationale pendant les années 1894-1895*, extrait du t. LVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (E. Leroux, 70 p.). Dans cet inventaire figurent les volumes, maintenant célèbres, provenant de la vente du baron Dauphin de Verna; mais on n'y a pas mis les correspondances, manuscrits et éditions annotées des œuvres d'Ernest Renan, qui ont été données à la Bibliothèque en août 1895. En somme, près de 1,000 manuscrits (exactement 994) figurent à cet inventaire. Ils témoignent de l'activité éclairée des administrateurs de notre grand dépôt littéraire et scientifique.

— Après de longs délais qu'expliquent suffisamment les difficultés

de l'entreprise, la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* a repris sa marche en avant. Dans le fasc. 1 du t. III, M. BOUGENOT commence l'énorme dépouillement des publications parues à Paris.

Allemagne. — Le 1^{er} mai dernier est mort à Munich le Dr GEFFCKEN, professeur honoraire des sciences politiques à l'Université de Strasbourg, âgé de soixante-six ans. Il était renommé pour sa science du droit public et du droit des gens qu'il mit avec passion au service de la politique de conquêtes de la Prusse. Parmi ses ouvrages, nous mentionnerons : *Der Staatsstreich vom 2 December und seine Rückwirkung auf Europa* (1878); *Staat und Kirche in ihrem Verhältnisse, geschichtlich entwickelt* (1875); *Zur Geschichte des orientalischen Krieges, 1854-1856* (1881). Mais, ce qui fit surtout connaître le nom de Geffcken en dehors du cercle des professionnels, c'est sa publication du journal de l'empereur Frédéric III dans la *Deutsche Rundschau*, et l'étrange procès qui lui fut intenté à cette occasion. — Le 9 mai est mort le Dr SCHILL, professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique à Fribourg-en-B. Il avait quarante-sept ans. — Le 29 mai est mort le baron GÖELER DE RAVENSBURG, professeur d'histoire de l'art à Carlsruhe, âgé de quarante-deux ans.

— Le Dr KOSER, directeur des archives de l'État prussien, a été nommé membre ordinaire de l'Académie des sciences de Prusse. — Le Dr OTTO RIBBECK a été nommé membre correspondant.

— Le Dr A. NAUDÉ, professeur d'histoire moderne à l'Université de Marbourg, a été nommé à l'Université de Fribourg-en-Bade. — Le Dr BAUMANN, archiviste à Munich, a été appelé à la chaire catholique pour l'enseignement de l'histoire à la même Université. — Le Dr ARTHUR SCHNEIDER a été nommé professeur extraordinaire d'archéologie et de topographie anciennes à l'Université de Leipzig. — Le Dr KUENSTLE a été nommé professeur extraordinaire, pour l'histoire ecclésiastique, à celle de Fribourg-en-Bade. — Le Dr ULRICH VON WILAMOWITZ-MÖLLENDOFF a été nommé à Berlin en remplacement d'Ernest Curtius. — Le Dr SDRALEK a été nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Breslau. — Le Dr WINNEFELD, professeur d'archéologie classique à Münster, a été nommé directeur-adjoint des musées royaux de Berlin; il a été remplacé à Münster par le Dr KÖEPP.

— Le Dr BAUMANN, directeur des archives et de la bibliothèque de Furstemberg à Donaueschingen, a été nommé archiviste aux archives de l'État bavarois à Munich. Il a été remplacé par le Dr HEYCK, de Heidelberg. — Le Dr OTTO PUCHSTEIN remplace à Fribourg-en-B. le Dr STUDNICZKA, nommé professeur d'archéologie à Leipzig. — Le Dr WOLTERS, bibliothécaire du khédive au Caire, a été nommé professeur de philologie orientale à l'Université de Iéna. — Le Dr Dietrich SCHAEFER, professeur d'histoire à Tubingue, succède E. Winkelmann à l'Université de Heidelberg; il a été remplacé par le Dr W. BUSCH. —

Le Dr Alois SCHULTE, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg-en-B., a été nommé à l'Université de Breslau. — Le Dr F. von BEZOLD remplace à Bonn M. KOSER, nommé directeur des archives de l'État à Berlin.

— Le Dr SATTLER est nommé directeur adjoint des archives de l'État prussien.

— Le chevalier d'ARNETH, directeur des archives impériales à Vienne, a été élu président de la commission d'histoire instituée près l'Académie des sciences de Bavière.

— L'Académie des sciences de Berlin a voté 720 m. pour le t. XVIII des *Indische Studien* d'A. WEBER; 550 m. au Dr W. SCHMITZ de Cologne, pour l'édition d'un fragment du Cod. Vatican. Christin. 846, écrit en notes tironiennes; 1,500 m. au privat-docent JUDEICH, pour un voyage archéologique en Asie Mineure; 4,000 m. pour la continuation du recueil des inscriptions grecques; 6,000 m. pour la continuation de la Correspondance de Frédéric le Grand; 1,000 m. à M. IMHOOF-BLUMER, pour la continuation de son recueil de monnaies de la Grèce septentrionale; 600 m. au Dr STEINHAUSEN, bibliothécaire de l'Université d'Iéna, pour une édition de lettres privées du xv^e et du xvi^e s.; 600 m. au Dr Bruno GEBHARDT, pour recherches dans les archives des documents relatifs à un travail sur Guillaume de Humboldt; 100 m. au prof. SACHAU, pour établir une copie de l'inscription en ancien arménien du roi Panamû; enfin, une subvention de 2,500 m. au libraire-éditeur J.-Ambr. BARTH, pour l'édition du *Corpus* des inscriptions étrusques préparée par E. Pauli.

— Le prix fondé par le comte Loubat, pour un travail remarquable sur l'histoire de l'Amérique, a été attribué par l'Académie à M. Ed. SELER pour un ouvrage intitulé : *Die Mexicanischen Bilderhandschriften Alexanders von Humboldt in der k. Bibliothek zu Berlin*. — Elle a décerné le prix Bopp au Dr LEFMANN, de Heidelberg, pour sa biographie de François Bopp.

— Le prix de la fondation Mevissen (histoire des institutions municipales et de l'administration de Cologne jusqu'en 1396) a été attribué par la Société d'histoire rhénane au Dr Friedrich LAU.

— La prochaine réunion des philologues allemands aura lieu à la fin de septembre 1897, à Dresde.

— La Société Jablonowski, à Leipzig, a mis au concours pour 1897-1899 les sujets suivants : 1^o Recherches sur la langue des chartes allemandes dans la chancellerie impériale de Charles IV; 2^o Recherches et étude comparée sur l'industrie nationale des peuples appartenant à une ou plusieurs contrées hors d'Europe; 3^o Les associations dans l'histoire grecque postérieure; raisons économiques et sociales de leur création; leur action et leur influence. Le prix pour chaque mémoire couronné est de 1,000 m..

— Le concours pour la fondation Wedekind, à Göttingue, a pour objet une histoire documentée de l'administration intérieure de l'électorat de Mayence sous les archevêques Emmeric-Joseph (1763-1774) et Frédéric-Charles-Joseph (1774-1802). Le prix est de 3,300 m.

— La Société artistique de Brême a mis au concours une histoire de la Hanse allemande, de 1370 à 1474. Le prix est de 3,000 m.

— La nouvelle édition de la *Bibliotheca historica medii aevi* de POTHAST est terminée (Berlin, Weber); le 4^e fascicule est presque tout entier consacré aux actes et vies des saints. L'ouvrage se termine par neuf pages d'additions et de corrections auxquelles déjà on pourrait ajouter; mais il convient avant tout de rendre hommage à l'effort considérable et fécond que vient d'accomplir l'infatigable bibliographe.

Autriche-Hongrie. — Le 26 août dernier est mort à Botzen, en Tirol, le Dr Heinrich-August NÖK, à l'âge de soixante-un ans; on lui doit de nombreux travaux sur la géographie et l'histoire de la civilisation des Alpes allemandes.

— Le Dr KUBITSCHKEK a été nommé professeur extraordinaire d'institutions romaines à l'Université de Graz. — Le Dr Engelbert MUEHLBACHER a été nommé professeur ordinaire d'histoire du moyen âge et de sciences auxiliaires à l'Université de Vienne.

— La quatrième réunion des historiens allemands s'est tenue à Innsbruck du 11 au 14 septembre. Parmi les mémoires qu'on y a lus, nous citerons les suivants : H. PRUTZ : les vœux des historiens concernant le travail dans les archives; Éd. RICHTER : l'établissement d'un atlas historique des régions alpines; VON LUSCHIN VON EBENGREUTH : l'origine des États provinciaux; VON SCALA : l'individualisme et le socialisme dans l'historiographie; G.-F. KNAPP : la domination foncière dans l'Allemagne septentrionale et spécialement dans le ci-devant royaume de Hanovre; C.-Th. HEIGEL : quelles entreprises historiques méritent d'être encouragées par l'ensemble des universités allemandes?

Angleterre. — Le livre de M. LUPTON, *Archbishop Wake and the project of union between the Gallican and Anglican Churches* (Londres, Bell, 1896), porte bien çà et là la marque d'un esprit peu au courant des choses de l'Église de France et prévenu de parti-pris *vieux-catholique*, mais est en somme une consciencieuse étude d'un épisode de l'histoire du Jansénisme. Les pourparlers entamés par l'archevêque de Cantorbéry, Wake, en 1718-1719, au plus fort de la crise provoquée dans l'Université de Paris par la publication de la constitution *Unigenitus*, ont été étudiés par M. Lupton dans la correspondance manuscrite de Wake conservée à Christ Church à Oxford et dans la correspondance manuscrite de Beauvoir (le chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, à l'époque en question) conservée au British Museum. Wake avait été mis par Beauvoir en relation avec deux sor-

bonnistes très animés contre la constitution *Unigenitus*, Girardin et Du Pin, le célèbre érudit Ellies Du Pin. Leurs échanges de vues étaient connus déjà par le petit livre publié, en 1864, sous le titre : *D'un projet d'union entre les Églises gallicane et anglicane, correspondance entre Wake, archevêque de Cantorbéry, et Du Pin, docteur de Sorbonne*. M. Lupton a repris sur une plus large base cette étude. Les récents échanges de vues entre anglicans et catholiques de France sur ce même sujet de l'union donnent un piquant à-propos à la négociation de Wake et de Du Pin. On lira avec curiosité les lettres échangées entre le primat d'Angleterre et les deux sorbonnistes appelants : elles sont fort instructives comme indication d'un état d'esprit ecclésiastique, celui de prêtres catholiques de France, fort savantes gens et d'humeur libérale, que les décisions du Saint-Siège déconcertent et que les scolastiques exaspèrent, et qui s'entretiennent avec le chef de l'Église anglicane sur la « succession des archevêques et évêques d'Angleterre, » — la question de la validité des ordinations anglicanes, — et sur d'autres articles encore dont « en s'éclaircissant on pourroit convenir, » jusqu'au jour où le Régent fait saisir leurs papiers. Du Pin meurt sur ces entrefaites ; il meurt catholique malgré lui, et Wake n'écrit plus, un peu dépité, semble-t-il, d'une si rapide déconvenue. M. Lupton incline à croire que ce qui était prématuré en 1749 l'est plus encore en 1896, et que la charité mutuelle ne suffit pas entre deux Églises à « éclaircir » les articles dont on ne convient pas. « L'Église romaine est infaillible, mais l'Église anglicane n'a jamais tort, » a dit Voltaire, et ce n'est pas si mal dit : tant que ce mot sera vrai, il n'y aura que des esprits comme Ellies Du Pin pour s'aventurer dans un projet d'union.

— Joachim Hane, né à Francfort-sur-l'Oder, apprit l'art militaire pendant la guerre de Trente ans. Après la paix de Westphalie, il se rendit en Angleterre, où il trouva facilement l'emploi de ses connaissances militaires, surtout en matière de fortifications et de siège des places fortes ; il servit à ce titre dans les armées de Cromwell, en particulier en Écosse. En 1653, Cromwell lui confia une mission secrète en France ; il voulait sans doute nouer des relations avec les Huguenots de France et la Fronde des princes. Hane vint en effet à Paris, d'où il atteignit la Rochelle ; mais la Fronde était finie et l'autorité royale rétablie dans la ville de Bordeaux, qui, plusieurs mois auparavant, avait sollicité l'intervention de Cromwell. Arrêté comme espion à la Rochelle, Hane fut conduit à Bordeaux, mais il réussit à s'échapper et à gagner la campagne où, pendant plusieurs mois, on lui donna la chasse. Il a raconté lui-même l'émouvant récit de ses tribulations dans un Journal qui en dit long sur l'état des campagnes dans les environs de Bordeaux. Il parvint enfin à se soustraire à toutes les poursuites et à rentrer en Angleterre. Il mourut à Dunkerque peu de temps après l'entrée des Anglais dans cette ville (1658). Le récit de ses tribulations, rédigé en anglais, a été publié par M. C. H. FIRTH (*The Journal of Joachim Hane*).

Oxford, Blackwell; Londres, Fisher Unwin, xxxii-103 p. in-12). La préface, brève et substantielle, nous donne des renseignements très précis sur les ingénieurs étrangers au service de l'Angleterre pendant la guerre civile et sur la politique de Cromwell à l'égard de la France.

Danemark. — Dans les derniers mois, la science historique a subi de grandes pertes, la mort lui ayant enlevé, à la fleur de l'âge, des hommes dont on attendait encore de grands travaux. Le 11 février, ce fut le lieutenant-colonel Søren Anton SØRENSEN, qui décéda à l'âge de cinquante-six ans. Soldat corps et âme, il avait combattu avec bravoure en 1864; officier instruit, il fut souvent chargé par le gouvernement d'importantes missions militaires. Sørensen avait fait des études approfondies de l'histoire militaire du pays, et les portraits des militaires danois des xvii^e et xix^e siècles qu'il a donnés dans le *Dansk Biographisk Lexicon* sont pleins de mérite. Rédacteur en chef des *Meddelelser fra Krigsarkiverne*, il y a publié beaucoup de documents bien commentés concernant les guerres de Napoléon. Après sa mort prématurée, on a fait en sa mémoire un recueil de ses traités sur « le siège de Copenhague et la reconquête de la Fionie en 1558-59 » (Nordiske Forlag).

Mais c'est surtout pour l'histoire de l'art et l'archéologie que les pertes ont été les plus cruelles, car les hommes que la mort vient d'arracher à leurs travaux semblent ne pouvoir être remplacés de longtemps. Le 20 août est mort à Copenhague M. Julius LANGE, professeur d'histoire à l'Université et à l'Académie des beaux-arts, à l'âge de cinquante-huit ans. Par ses études profondes et sa vue pénétrante, par son éloquence et le don particulier qu'il avait de rendre vivantes ses explications des sculptures et des tableaux, il exerça une grande influence non seulement sur les artistes et les étudiants, mais sur le grand public amateur d'art. Ses ouvrages sont toujours empreints d'une originalité et d'une vigueur de pensée que relève encore la beauté de la forme dans laquelle ils sont conçus. Lange a donné toute une série de portraits d'artistes danois et d'études sur l'histoire de l'art en Danemark dans notre siècle; ailleurs il a étudié l'art danois au moyen âge, par exemple dans ses travaux sur l'origine et le style de la cathédrale de Roskilde, sur le mausolée de la reine Marguerite. Ce qui l'intéressait surtout, c'était la sculpture; il a écrit d'excellents livres sur Michel-Ange, Thorvaldsen, Sergel. Son dernier grand ouvrage : *Étude sur la représentation de la figure humaine dans l'art primitif jusqu'à l'art grec du V^e siècle avant J.-C.*, a été reconnu aussi à l'étranger comme un ouvrage capital, et cette « loi de frontalité » qu'il établit comme la dominante dans la représentation statuaire de tout art primitif est sans contredit une découverte de grande importance.

Le 21 septembre, une mort imprévue vient d'enlever, après une courte maladie, M. Henry PETERSEN, directeur du musée des antiquités. Né en 1849, il n'atteignit que l'âge de quarante-sept ans; d'apparence bien portant et robuste, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie

nerveuse provenant en partie du surmenage que lui imposaient ses multiples travaux administratifs. Dès son jeune âge, épris de l'archéologie, il prit part de bonne heure aux fouilles, pour lesquelles il était spécialement doué, et il travailla sous les auspices de Worsaae et de Herbst. Observateur subtil et pénétrant, il a écrit une série de précieux traités sur des sujets archéologiques, par exemple sur les tumuli de l'âge de pierre, sur les emblèmes taillés dans les roches (*helleristninger*), sur la trouvaille remarquable dans le marais de Deibjerg d'une voiture pré-romaine, sur les ruines de Haraldsted et de Vitksæl. Mais Henry Petersen s'occupait aussi de recherches purement historiques. Son livre sur les croyances religieuses des Scandinaves à l'époque païenne (1876) était un ouvrage de jeunesse qui, par ses vues nouvelles, donna l'impulsion à toute une série d'études sur l'origine de la mythologie du Nord. Ses thèses sur Thor considéré comme un dieu favori et, pour plusieurs provinces, comme le dieu principal, et sur la tardive apparition de la croyance au Valhal, sont généralement approuvées. Une œuvre capitale fut son livre in-folio sur les *Sceaux de l'Église danoise du moyen âge* (1886), continuée par un volume sur les *Sceaux de la noblesse danoise du moyen âge*, dont les cinq premiers fascicules ont paru. En outre, il faut citer ses recherches perspicaces sur les plus anciennes églises d'Odense, sur le vieux château de Roeskilde, sur les fresques de plusieurs églises danoises, sur les anciens saints en Danemark, sur un pavillon scandinave du xv^e siècle. Henry Petersen a encore rendu de grands services comme directeur de la seconde section du musée des antiquités et conservateur des monuments historiques.

Le jour qui suivit le décès de Henry Petersen mourut, à l'âge de cinquante-neuf ans, Vilhelm Boye, conservateur adjoint au même musée. C'était un savant et habile archéologue, qui a fait de nombreuses et remarquables fouilles, dont il a publié des comptes-rendus. Son plus grand travail est l'excellent ouvrage, magnifiquement illustré d'eaux-fortes, sur les «*Trouvailles de cercueils en chêne de l'âge de bronze*; » il venait justement d'y mettre la dernière main.

Enfin, il faut enregistrer la mort de deux vieux historiens. C.-E.-F. REINHARDT, né en 1829, mort le 10 avril, était principalement connu par son beau et solide ouvrage sur *Valdemar Atterdag* (1880). Frédéric BARFOD, né en 1811, mort le 13 juin, était un chaud patriote, doué d'un assez grand savoir historique. Il a beaucoup écrit pour le grand public, ainsi l'histoire de Danemark depuis 1319 jusqu'à 1660, en cinq volumes. Le plus connu de ses ouvrages est cependant une suite de «*Récits sur l'histoire de Danemark*, » qui sont présentés d'une manière particulièrement attrayante.

— On vient de commencer une des plus grandes entreprises littéraires qui aient paru depuis longtemps. Sept historiens, des plus renommés, se sont proposé d'écrire l'histoire du Danemark à travers les temps : *Danmarks Riges Historie* (Det nordiske Forlag). Ils se sont

distribué les diverses périodes de façon à ce que chacun d'eux traite l'époque à l'étude de laquelle il s'est spécialement consacré. M. Johannes STEENSTRUP expose l'histoire ancienne du pays et la période du moyen âge qui va jusqu'à 1241 (vol. I). M. Kristian EASLEV continue en traitant la dernière partie du moyen âge jusqu'à la mort de Christian I^{er} en 1481 (vol. II). M. A. HEISE raconte l'histoire du pays pendant l'époque de la Réforme, et M. V. MOLLERUP les règnes de Christian III et de Frédéric II (vol. III). M. J. FRIDERICIA traite l'époque de Christian IV et des deux premiers rois absolus (vol. IV). M. Edvard HOLM décrit le XVIII^e siècle (vol. V) et, enfin, M. A.-D. JØRGENSEN le nôtre jusqu'en 1864 (vol. VI). Ces auteurs ont voulu traiter l'histoire du Danemark, et aussi celle de la Norvège pendant les quatre siècles de l'Union, d'une manière qui puisse à la fois satisfaire les érudits et plaire au grand public. Le besoin d'un tel ouvrage s'est fait souvent sentir, car, bien qu'il existe de très bons livres qui nous peignent l'histoire de différentes époques, nous n'avons pas d'ouvrage scientifique qui comprenne l'histoire entière du peuple danois. En outre, le développement de la science historique a pris en Danemark, de nos jours, un essor tel qu'il y avait lieu d'en présenter les résultats à tous ceux qui lisent et qui veulent s'initier aux nombreux et nouveaux points de vue et aux nouvelles découvertes faites par les savants. L'ouvrage est en préparation depuis huit ans, et il a vraiment absorbé au plus haut point le temps et les efforts des historiens danois. Il sera richement illustré. Il contiendra plus de mille dessins et gravures reproduisant des portraits, des tableaux, des objets contemporains recueillis dans les différentes archives ou collections du Nord ou de l'étranger. Les premiers fascicules des volumes écrits par MM. Fridericia, Holm et Jørgensen ont paru.

Italie. — M. L.-Tommaso BELGRANO, archiviste aux archives de l'État de Gênes, est mort le 26 déc. 1895, âgé seulement de trente-huit ans. Il fut un des membres les plus actifs de la Société pour l'histoire ligurienne. On lui doit : *Registro della curia arcivescovile di Genova*, des documents relatifs aux deux croisades de Louis IX de France, des études et documents sur la colonie gènoise de Pétra, la *Vita privata dei Genovesi*, etc. Il a commencé pour les « Fonti per la storia d'Italia » les *Annali di Caffaro*, édition que sa mort prématurée vient d'interrompre très malheureusement.

— La librairie Bocca frères, à Milan, a publié l'index des vingt premières années (1874-1893) de l'*Archivio storico lombardo* (viii-638 p.); c'est l'œuvre de M. Emilio MORRA, qui a donné à son travail les divisions suivantes : 1^o table des auteurs; 2^o table chronologique des documents; 3^o table des noms d'hommes, de lieux et de matières; 4^o table méthodique des articles, divisée en époques pré-romaine, romaine, médiévale et moderne, cette dernière subdivisée à son tour en 18 sec-

tions; 5° répertoire des articles par ordre de lieu; 6° table des illustrations. Le volume, très bien imprimé sur papier de luxe, coûte 10 fr.

— M. V. SCAFFIDI, professeur à Reggio Calabria, vient de fonder une *Rivista Calabro-Sicula di storia e letteratura*, qui paraîtra par fascicules trimestriels au prix de 10 l. par an.

Pays-Bas. — M. Allard PIERSON, professeur en retraite à l'Université d'Amsterdam, est mort le 27 mai à l'âge de soixante-cinq ans. M. van Hamel a consacré aux grandes qualités et mérites du défunt un article dans la revue *De Gids* (juillet).

— Le 29 avril M. HOLWERDA, qui a été nommé professeur d'histoire ancienne et d'archéologie à Leyde, a ouvert son cours en prononçant un discours sur les sciences historiques, spécialement sur celles de l'antiquité.

— La Société d'histoire d'Utrecht a donné son rapport annuel (*Bydragen en Mededeelingen van het Historisch Genootschap te Utrecht*, 1896), lequel comprend, entre autres, des règles que la direction propose pour la publication de pièces historiques relatives aux temps modernes, et qui sont formées sur le modèle de celles qui furent acceptées par le congrès des historiens à Leipzig en 1895. De plus, le livre contient : un extrait des Mémoires de Laurens Jacobz Redel, 1542-1567 (par M. Breen); quelques lettres de Guillaume le Taciturne et de son frère, Louis, à Bernard de Mérode (par M. van Veen); des particularités sur les personnes qui ont joué un rôle dans ce qui s'est passé à Utrecht en 1618, écrites par un partisan zélé de Barneveld (par M. Bezemer); une défense de Willem Crijnsze, ministre calviniste, banni par le magistrat de la ville Den Briel, en 1617 (par M. De Jager).

— La publication des chartes de l'évêché d'Utrecht est maintenant assurée. Le savant archiviste d'Utrecht, M. S. MULLER, s'est chargé de la direction de l'entreprise, dont la Société, qui publie des sources de droit ancien néerlandais (*Vereeniging tot uitgave der brounen van het oude vaderlandsche recht*), payera tous les frais.

— M. VAN SOMEREN, bibliothécaire de l'Université d'Utrecht, a publié une série de lettres de Guillaume le Taciturne, Jacques de Wesenbeke et quelques autres personnes qui, de 1570 à 1572, ont cherché à susciter dans les Pays-Bas un soulèvement contre la tyrannie du duc d'Albe. Cette correspondance, en partie déjà connue par les Documents inédits de M. Kervyn de Lettenhove, est d'un grand intérêt; d'autant plus est-il à regretter que M. van Someren, qui a donné à la collection le titre pompeux d'Archives ou correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau, supplément au recueil de M. G. Groen van Prinsterer, ait traité le texte des pièces d'une manière si peu suffisante.

— La suite des études de M. DE BEAUFORT sur l'Histoire parlemen-

taire des Pays-Bas, de 1863-1893, dans la revue *De Gids* (juin), nous donne un exposé clair et intéressant des causes de l'affaiblissement du parti conservateur et de l'origine et accroissement du parti anti-révolutionnaire et calviniste. Celui-ci, combattant pour la liberté de l'enseignement primaire, trouva bientôt des alliés dans les catholiques, qui, longtemps un soutien fidèle du ministère libéral, furent amenés à se séparer des libéraux par le mandement de Pie IX.

— Une étude, à la fois littéraire et historique, d'un vif intérêt se trouve dans les publications de l'Institut royal de philologie, de géographie et d'ethnologie des Indes néerlandaises (*Bijdragen tot de Taal-land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, 1896, deel XLVI). M. VAN DER KEMP a comparé le caractère du prince indien, Dipanegara, qui, de 1825 à 1830, a dirigé un soulèvement dangereux contre le gouvernement néerlandais, à celui de Hamlet, et il nous fait remarquer les analogies frappantes entre les deux personnes, à la condition, bien entendu, qu'on s'explique le caractère du héros de la tragédie de Shakespeare de la même manière que le professeur allemand Richard Löning.

— Le tome III de l'Histoire du peuple néerlandais, par M. BLOK, récemment paru, nous mène jusqu'à la trêve de Douze ans et se distingue par les mêmes mérites que les tomes précédents.

Pologne. — Notre collaborateur Adolphe PAWINSKI vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans. Né à Ignierz en 1840, il fit ses études secondaires au lycée de Petrikau et supérieures aux Universités de Dorpat, Göttingue, Berlin et Saint-Petersbourg. L'enseignement de G. Waitz exerça sur son esprit une grande influence. Sa thèse, publiée à Göttingue en 1867, est intitulée : *Zur Entstehungsgeschichte des Consulats und der Comunen Nord-und Mittel-Italiens, XI-XII Jahrh.* En 1868, il commença d'enseigner à l'Université de Varsovie. Après la réorganisation de cette Université, il y resta comme professeur extraordinaire et devint professeur ordinaire en 1875. Dans l'intervalle, il avait été nommé (1872) archiviste aux archives centrales de l'ancien royaume de Pologne et, dès 1876, il commença la publication des Sources historiques de la Pologne. On lui doit en outre de nombreuses monographies, par exemple : Histoire de la réunion des Arméniens polonais avec l'Eglise catholique; Batory devant Dantzic; l'Administration financière à l'époque de Batory; *De rebus ac statu ducatus Prussiae tempore Alberti Senioris, etc., 1566-1568*; *Commentarii commissariorum Sigismundi Augusti regis* (1879), etc. En 1888, il fit paraître le Régime des diètes en Pologne. Puis suivirent divers ouvrages intitulés : la Jeunesse de Sigismond I^{er}; Anne de Masovie; les Diètes, 1374-1505, etc. Dans les premiers mois de l'année 1895, M. Pawinski souffrit d'une maladie nerveuse et du cerveau, après laquelle il parut recouvrer toutes ses forces; mais le 2 mai 1896, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dans la bibliothèque de l'Université de Varsovie; on le transporta dans une maison de santé près de Varsovie, où il expira le 24 août. MM. Kor-

zon, au nom de l'Académie des sciences de Cracovie, Zakrzewski, professeur à l'Université de Cracovie, et Alexandre Rambowski ont rappelé sur sa tombe ses mérites comme homme et comme historien.

Russie. — Le prince LOBANOV-ROSTOVSKY, ambassadeur de Russie en France, décédé subitement le 31 août à l'âge de soixante-dix ans, était un collectionneur et un historien distingué; il s'intéressait surtout à l'époque de la Révolution française. Collaborateur assidu de la *Rouskaia Starina*, on lui doit des Documents pour servir à l'histoire de la Russie, surtout au XVIII^e s., des Matériaux pour servir à l'histoire de Paul I^{er}, les *Mémoires du marquis de Vaudreuil*, etc. C'est lui qui a communiqué les extraits des mémoires de Langeron sur la campagne d'Alsace que M. Pingaud a publiés dans le volume *l'Invasion austro-prussienne*, publié par la Société d'histoire contemporaine.

Suisse. — Le 19 mai est mort à Genève, à l'âge de soixante et onze ans, M. Adolphe GAUTIER; il avait fait d'excellentes études d'ingénieur, mais, à côté de sa carrière, il poursuivait des études de géographie, d'histoire et particulièrement d'héraldique; celles-ci étaient devenues sa principale occupation. Il a publié entre autres, sous le titre : *les Armoiries et les Couleurs de la Confédération et des cantons suisses* (2^e édition, 1878), un petit livre qui fait loi. Durant les dernières années de sa vie, il a travaillé à la nouvelle édition qu'il avait entreprise avec M. Aymon GALIFFE de l'*Armorial genevois*. Ce travail a paru deux mois après sa mort. Ce nouvel *Armorial*, — car c'est plus qu'une deuxième édition de l'*Armorial historique genevois*, publié par MM. J.-B.-G. Galiffe et de Mandrot en 1859, — est un beau volume (in-4^e, v-150 p., avec 34 planches en couleurs. Genève, Georg et C^{ie}, 1896), et un précieux instrument de travail pour quiconque s'occupe de l'histoire de Genève.

— M. BLÆSCH, directeur de la bibliothèque de la ville à Berne, a publié un excellent catalogue des manuscrits relatifs à l'histoire suisse qui se trouvent dans ce dépôt. L'usage de ce gros volume (Berne, J. Wyss, 1895, in-8^e, v-847 p.) est facilité par des tables alphabétiques très complètes.

— A l'occasion de l'Exposition nationale suisse, qui a eu lieu dans le courant de la présente année à Genève, il a paru de nombreux travaux historiques sur lesquels nous reviendrons plus tard. Signalons seulement aujourd'hui le *Catalogue du groupe 25, Art ancien* (Genève, in-8^e, xix-410 p.), publié sous la direction de M. Édouard FAVRE. Cette exposition rétrospective d'art suisse, la plus belle qui se soit encore vue, a, pour l'historien et l'archéologue, le plus vif attrait. On a cherché à faire du catalogue une œuvre durable en y ajoutant des notes historiques et bibliographiques sur certains objets et des notices historiques. Ce volume restera un document à consulter par quiconque voudra s'occuper d'archéologie suisse.

LISTE DES LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE¹.

(Nous n'indiquons pas ceux qui ont été appréciés dans les *Bulletins* et la *Chronique*.)

Ch.-L. CHASSIN. Les pacifications de l'Ouest, 1794-1801. T. I. P. Dupont, xii-607 p. — A. LEMAITRE. Notes sur la guerre de l'Indépendance grecque. Martin, 263 p. in-12. — LE TELLIER. L'organisation centuriate et les comices par centuries. A. Rousseau, vii-207 p. — Comte DE MOUCHERON. Sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps. Firmin-Didot, xxix-229 p.

BOCKENHEIMER. Die Mainzer Clubisten, 1792-1793. Mayence, Kupferberg, vi-372 p. in-12. — BRUNNER. Der Pfälzische Wildfangstreit unter Kurfürst Karl-Ludwig, 1664-1667. Innsbruck, Wagner, 68 p. — A. VON DRUFFEL et K. BRANDI. Briefe und Akten zur Geschichte des xvi Jahrh., mit besonderer Rücksicht auf Bayerns Fürstenhaus. Bd. IV, 1535-1555. Munich, Rieger, xiv-810 p. — R. FESTER. Markgraf Bernhard I und die Anfänge des Badischen Territorialstaates. Karlsruhe, iv-138 p. — B. FROMME. Die Spanische Nation und das Konstanzer Konzil. Münster, Regensburg, vi-153 p. — GARDTHAUSEN. Augustus und seine Zeit. Bd. II. Leipzig, Teubner. — GIESEBRECHT. Geschichte der deutschen Kaiserzeit. Bd. VI. Leipzig, Duncker et Humblot, xiii-815 p. Prix, 16 m. 40. — P. HEIDRICH. Der Geldrische Erbfolgestreit, 1537-43. Cassel, Brunnemann, 110 p. — R. HILDEBRAND. Recht und Sitte auf den verschiedenen wirtschaftlichen Kulturstufen. Jéna, Fischer, 190 p. — A. HUBER. Geschichte Oesterreichs. Bd. V, 1609-1648. Gotha, Perthes, xx-618 p. Prix, 12 m. — A. JUERGENSOHN. Die Memoiren des Grafen Ernst von Münnich. Stuttgart, Cotta, xii-243 p. — J. KIRSCH. Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des xiv Jahrh. Paderborn, Schöningh, lxxvii-562 p. Prix, 20 m. — P. MEYER. Der römische Konkubinat. Leipzig, Teubner, vii-196 p. — Monumenta Germaniae historica. Legum sectio IV. Constitutiones et Acta publica imperatorum et regum. T. II; éd. L. Weiland. Hanovre, Hahn, xxii-691 p. in-4°. — E. MUEHLBACHER. Deutsche Geschichte unter den Karolingern. Stuttgart, Cotta, vi-672 p. — B. NIESE. Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Cheronæa. Th. I. Gotha, Perthes, x-512 p. — L. PASTOR. Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters. Bd. III. Fribourg-en-B., Herder, lxxvii-888 p. Prix, 18 m. — W. REINBOCKE. Geschichte der Stadt Cambrai bis zur Erteilung der Lex Godefridi, 1227. Marbourg, Elwert, viii-276 p. — H. SCHLITZER. Die Stellung der österreichischen Regierung zum Testamente Napoleon Bonaparte's. Vienne, Tempsky, 248 p. — SCHYBERGSON. Geschichte Finnlands. Gotha, Perthes, xxiv-663 p. — G. STRAKOSCH-GRASSMANN. Geschichte der Deutschen in Oesterreich-Ungarn. Bd., bis 955. Vienne, Konegen, 551 p. — U. STUTZ. Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens, bis auf die Zeit Alexanders III. Bd. I. Berlin, Müller, 371 p. — FR. THIMME. Die inneren Zustände des Kurfürstentums Hannover, 1806-1813. Hanovre et Leipzig, Hahn. 2 vol., viii-448 et vi-667 p. — G. TURBA. Verhaftung und Gefangenschaft des Landgrafen Philipp von Hessen, 1547-1550. Vienne, Gerold, 127 p. — P. WITTMANN. Kurzer Abriss der Schwedischen Geschichte. Breslau, Kœbner, 96 p. — AD. ZAHN. Die beiden letzten Lebensjahre von

1. Les livres dont le format et le lieu de publication ne sont pas indiqués sont en in-8° et publiés à Paris ou (pour les livres anglais) à Londres.

Johannes Calvin. Leipzig, Ungleich, viii-205 p. — H. VON ZEISSBERG. Erzherzog Carl von Oesterreich. Vol. I en 2 t. Vienne, Braumüller, 434 et 473 p.

COOPER. Flagellation and the flagellants. Reeves, xii-544 p. — GRENFELL et MAHAFFY. Revenue laws of Ptolemy Philadelphus. Oxford, Clarendon Press, lv-253 p., avec 13 pl. — E. A. GROSVENOR. Constantinople. Sampson Low, xxii-811 p. — W. H. HUTTON. Philip Augustus. Macmillan, 228 p. — Inderwick. The king's peace. Swan Sonnenschein, xxiii-254 p. — Sir Ch. LAWSON. The private life of Warren Hastings. Ibid., viii-254 p. — R. LODGE. Richelieu. Macmillan, x-235 p. — J. M. MAHAFFY. The empire of the Ptolemies. Ibid., xxv-533 p. Prix, 12 sh. — J. P. ROBERTSON. Buckle and his critics. Swan Sonnenschein, x-565 p. Prix, 10 sh. — H. E. SEEBORM. On the structure of greek tribal Society. Macmillan, xi-147 p. — Sir J. R. SEELEY. The growth of british policy. 2 vol., xxiv-436 et 503 p. Cambridge, University press.

V. COFFIN. The province of Quebec and the early American Revolution. Madison, University Press, xvii-562 p. — H. Ch. LEA. A history of auricular Confession and indulgences in the latin church. 3 vol., xii-523, viii-514 et viii-629 p. Philadelphie.

Fr. CAVAZZA. Le scuole dell' antico studio Bolognese. Milan, Hoepli, xiv-314 et lxxvii p. Prix, 8 l. — C. CIPOLLA. Per la storia d'Italia e de' suoi conquistatori nel medio evo più antico. Bologne, Zanichelli, 690 p. in-12. Prix, 8 l. — A. MAURI. I cittadini lavoratori dell' Attica nei sec. v-vi. A. C. Milan, Hoepli, 96 p. Prix, 3 l. — Giac. POLLINI. Notizie storiche di Malesco, comune della valle Vigezzo nell' Ossola. Turin, Clausen, xxix-699 p. — I. RAULICH. Storia di Carlo Emanuele I, duca di Savoia. Vol. I, 1580-1588. Milan, Hoepli, xxiii-390 p. in-12. Prix, 5 l. — A. ROSSI. Francesco Guicciardini e il governo Fiorentino, 1527-1540. Vol. I. Bologne, Zanichelli, 300 p. Prix, 4 l. — G. SALVEMINI. La dignità cavalleresca nel comune di Firenze. Florence, Ricci, 156 p.

H. DO GAMA-BARROS. Historia do administração publica em Portugal nos seculos xii-xv. T. II. Lisbonne, impr. de l'Acad. des sciences, 413 p. — R. DE HINOJOSA. Los despachos de la diplomacia pontificia en Espana. T. I. Madrid, impr. B.-A. de la Fuente, lviii-423 p.

D^r BLOCK. Rekeningen der Stad Groningen uit de XVI eeuw. La Haye, Nijhoff, xxi-394 p. — A. VON HOONACKER. Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone. Louvain, Istas; Paris, Leroux, vii-311 p. — L.-F. VAN SOMEREN. La correspondance du prince Guillaume d'Orange avec Jacques de Wesenbeke. Utrecht, Kemink; Amsterdam, J. Müller. — H. VANDER LINDEN. Les gildes marchandes dans les Pays-Bas au moyen âge. Gand, Clemen, viii-126 p.

V. BOYE. Trouvailles de cercueils en chêne de l'époque du bronze en Danemark. Copenhague, Hoest. Livr. 1-4. — R. GEETE. Jungfru Marie Oertagård. Stockholm. Prix, 6 kr. 250.

ERRATA.

Livraison de septembre-octobre 1895.

Page 43, ligne 19, *au lieu de* : « il avait douze ans, » *lire* : « treize. »

Page 47, deux dernières lignes, page 48, première ligne, modifier la phrase comme il suit : « ... par des lieutenants du mérite de ses deux frères, Phil. de Vertus jusqu'en 1420, et le bâtard d'Orléans ensuite, quelle que fût leur habileté ou leur influence, il lui était impossible... »

Page 74, neuvième avant-dernière ligne, *au lieu de* : « entré à douze, » *lire* : « à treize. »

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE¹.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Cons (Henri)*. Précis de l'histoire du commerce, 329.
Driault et Monod. Histoire générale, 437.
Krausz (F.-H.-K.). Im Kerker vor und nach Christus, 360.
Wenck (Karl). Eine Mailändisch-thüringische Heiratsgeschichte, 371.

ANTIQUITÉ.

- Arneth (Fr.-H.)*. Das classische Heidenthum und die christliche Religion, 118.
 Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, 218.
Gloz. Lectures historiques (classe de cinquième), 437.
Joulin. Les fouilles de Martres-Tolosane, 438.
Maspero (G.). Comment Alexandre devint dieu en Egypte, 436.
Ridder (A. de). Catalogue des bronzes trouvés sur l'acropole d'Athènes, 436.
Schulten (Ad.). Die römischen Grundherrschaften, 356.

CHRISTIANISME ET PAPAÛTÉ.

- Berger (Élie)*. Les registres d'Innocent IV, 437.
Gothein. Ignatius von Loyola und die Gegenreformation, 332.
Guiraud (Jean). L'Etat pontifical après le grand schisme, 85.
Wendland (Paul). Die Therapeuten und die Philonische Schrift vom beschaulichen Leben, 117.

FRANCE.

- Auton (Jean d')*. Chroniques, p. p. R. de Maulde, 79.
Bardon (A.). Histoire de la ville d'Alais, de 1341 à 1461, 94.
Barucand (Victor). La vie véritable du citoyen Rossignol, général en chef dans la guerre de Vendée, 319.
Baudon de Mongy. Relations politiques des comtes de Foix avec la Cata-

- logne jusqu'au commencement du xiv^e siècle, 92.
Beautemps-Beaupré. Coutumes de l'Anjou et du Maine, 88.
Breuils (abbé). Saint Austinde, archevêque d'Auch, et la Gascogne au xi^e siècle, 89.
Castellane (maréchal de). Journal, 320.
Charavay. Le général Benoit-Louis de Bouchet, 1731-1802, 219.
Chartety (Sébastien). L'histoire du Saint-Simonisme, 328.
Chatelain (Émile). Bernard Gui, 436.
Choussy (J.-E.). Jeanne d'Arc; sa vraie mission, 83.
Colas de la Noue. Jeanne d'Arc et le siège d'Orléans, 83.
Coubertin (Pierre de). L'évolution française sous la troisième République, 327.
Dedouves (abbé L.). Le P. Joseph polémiste, 134.
Delarc (abbé). L'Eglise de Paris pendant la Révolution française, 437.
Denormandie. Notes et souvenirs, 320.
Despiques (Paul). Oudinot et Marbot, 219.
Douais (abbé). Les dernières années d'Élisabeth de Valois, 438.
Doublet. Un prélat janséniste, F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers, 91.
Dreux-Brézé (marquis de). La campagne monarchique de 1873, 220.
Fagniez (Gustave). Le P. Joseph et Richelieu, 134.
Fournol (L.). Bodin, précurseur de Montesquieu, 323.
Glasson (L.). Histoire du droit et des institutions de la France, 219.
Grandmaison (Geoffroy de). Napoléon et ses récents historiens, 327.
Hautcœur (abbé). Documents liturgiques et nécrologiques, 79.
Kunz (Herrmann). Die Entscheidungskämpfe des Generals von Werder im Januar 1871, 353.
Lacroix (Désiré). Les maréchaux de Napoléon, 327.
Lang (Wilhelm). Graf Reinhard, 1761-1837, 346.

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.

- Legué (Dr).** Médecins et empoisonneurs au XVII^e siècle, 143.
- Lemoine (Jean).** Voy. **Lescot (Richard)**.
- Lenoir (Ch.).** Les trois sièges de Huningue, 1796, 1814, 1815, 220.
- Lenôtre.** Paris révolutionnaire, 438.
- Lescot (Richard).** Chronique, p. p. Jean Lemoine, 77.
- Lohmann (Fr.).** Vauban; seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan, 338.
- Lorin (Henri).** Le comte de Frontenac, 375.
— De praedonibus insulam Sancti Dominici celebrantibus saec. XVII, 381.
- Louis XI.** Lettres, p. p. **Vaesen**, 78.
- Lovell (Francis C.).** Joan of Arc, 131.
- Marc (Jules).** Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine, 88.
- Maulde (R. de).** Voy. **Auton (Jean d')**.
- Mertel (René).** La chronique de Nantes, 77.
- Pasquier.** Le château de Foix, 438.
- Perret (Pierre).** Histoire des relations de la France avec Venise du XIII^e s. à l'avènement de Charles VIII, 86.
- Rouppel (G.).** Le régime féodal dans le bourg de Châtillon-sur-Seine, 88.
- Sicard (abbé).** La nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789, 219.
- Tournier (Albert).** Vadier, 325.
- Vaesen.** Voy. **Louis XI**.
- Vaissière (P. de).** De Roberti Gaguini vita et operibus? 87.
- Charles de Marillac, 321.
- Vogel (Karl).** Die dritte französische Republik, 148.
- Wahl (Maurice).** La France aux colonies depuis 1815, 330.
- Zevort (Edg.).** Histoire de la troisième République, 327.
- ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE.
- Beer (Adolphe).** Zur Geschichte des Jahres 1756, 342.
- Bernhardi** (lieutenant-colonel de). Die Schlacht bei Prag, 344.
- Bernhardi (Theod. von).** Die Streit um die Elbherzogthümer (1863-64), 351.
- Breysig (Kurt).** Geschichte der Brandenburgischen Finanzen, 1640-1697, 337.
- Buedinger (Max).** Venezianische Despeschen vom Kaiserhofe, 333.
- Castelot (É.).** Une maison de commerce allemande du XV^e siècle, 222.
— Le compagnonnage allemand à la fin du moyen âge, 222.
- Conrady (E. von).** Leben und Werke des Generals C. von Grolman, 348.
- Denis (L.).** L'Allemagne de 1789 à 1810, 326.
- Friedrich der Grosse.** Politische Correspondenz; p. p. **Treusch von Buttler et Herrmann**, 344.
- Gädertz.** Chasot, 340.
- Hueffer (Hermann).** Der Rastatter Gesandtenmord, 346.
- Keller (L.).** Die Gegenreformation in Westfalen und am Niederrhein, 332.
- Kloppe (Onno).** Der 30 jähr. Krieg bis zum Tode Gustav Adolfs, 335.
- Kächer (A.).** Geschichte von Hannover und Braunschweig, 1648-1714, 337.
- Kohl (Horst).** Bismarck - Jahrbuch, 350.
- Kont.** La Hongrie littéraire et scientifique, 143.
- Kriege (die)** Friedrichs des Grossen; 2^e partie: der zweite Schlesische Krieg, 338.
- Lamprecht.** Deutsche Geschichte, 331.
- Meinecke (Fred.).** Das Leben des Generalfeldmarschalls H. von Boyen, 347.
- Moritz (H.).** Die Wahl Rudolfs II (1576), 333.
- Naudé (Albert).** Beiträge zur Entstehungsgeschichte des 7 jährigen Krieges, 341.
- Österreichischer Erbfolgekrieg**, 1740-48, 339.
- Perthes (O.).** Briefwechsel zwischen dem Kriegsminister Grafen von Roon und Cl. Th. Perthes, 352.
- Poschinger (H. von).** Fürst Bismarck und die Parlamentarier, 350.
- Schmidt (Rudolf).** Ein Calvinist als kaiserlicher Feldmarschall, 336.
- Struck (W.).** Das Bündniss Wilhelms von Weimar mit Gustav Adolf, 336.
- Treusch von Buttler et Herrmann.** Voy. **Friedrich der Grosse**.
- Volz (G.-B.).** Kriegführung und Politik König Friedrichs des Grossen in den ersten Jahren des 7 jähr. Krieges, 344.
- Wagner (Ferdinand).** Friedrichs des Grossen Beziehungen zu Frankreich, und der Beginn des 7 jähr. Krieges, 341.
- Weber.** Die Okkupation Prag durch die Franzosen und die Bayern, 1741-43, 341.
- Wiebe (Georg).** Die Geschichte der Preisrevolution des XVI u. XVII jahrh., 334.
- Zernin (Gerhard).** Das Leben des Generals August von Gœben, 353.
- DANEMARK.
- Danmarks riges historie, 444.

GRANDE-BRETAGNE.

- Ady (Henry)*. Madame; life of Henriette, duchess of Orléans, 105.
Bickley (A. C.). George Fox, 107.
Borgeaud (Charles). The rise of modern democracy in old and new England, 101, 173.
Bradley (A. G.). Wolfe, 382.
Bradley (miss E. T.). Life of lady Arabella Stuart, 104.
Brosch (Moritz). Geschichte von England, 349.
Brown (Dr J.). John Bunyan, 107.
Browning (Robert). Prose life of Stralford, p. p. C. H. Firth et F. J. Furnivall, 105.
Brushfield. The bibliography of sir Walter Raleigh, 104.
Church (Dr). Oliver Cromwell, 105.
Clifford-Walton. History of the British standing army, 1660-1700, 108.
Clode (C. M.). London during the great rebellion; being a memoir of sir Abraham Reynardson, 113.
Cotton (R. W.). Barnstaple and the northern part of Devonshire, 1642-1646, 115.
Cunningham (prof.). History of english industry and commerce, 112.
Dalton (Ch.). The life and times of sir Edward Cecil, 108.
 — English army list and commission registers, 109.
Dartmouth (earl of). The mss. of, 110.
Dasent. Acts of the privy council of England, 223.
Davis (John). The history of the second (Queen's) royal regiment, 109.
 — The life of Richard Baxter, 107.
Dictionary of national biography, 115.
Ehrenberg (Richard). Hamburg und England im Zeitalter der Königin Elisabeth, 334.
Ferguson (James). Robert Ferguson the Plotter, 106.
Firth. Voy. Browning et Hane.
Gardiner (Samuel R.). History of the great civil war, 95.
 — History of the Commonwealth and Protectorate, 95.
 — Constitutional documents of the puritan revolution, 100.
Gee et Hardy. Documents illustrative of english church history, 223.
Gosse (E. W.). Sir Walter Raleigh, 104.
Hall (Joseph), bishop of Exeter and Norwich (The life of), 106.
Hane (Joachim). Journal, p. p. C. H. Firth, 442.
Harrison (Fred.). Oliver Cromwell, 105.
Hewins (A. M.). English trade and finance, chiefly in the xvii cent., 111.
Hosmer. The life of young Sir Henry Vane, 105.
Hutton (W. H.). William Laud, 106.
Inderwick. The Interregnum, 1648-1660, 101.
 — Sidelights on the Stuarts, 101.
Jeaffreson (J. Cordy). Middlesex county records, 114.
Jenks. The constitutional experiments of the Commonwealth, 101.
Jusserand. A french ambassador at the court of Charles II, 106.
Kingston (A.). Hertfordshire during the great civil war, 115.
Knighlon (Henrici). Chronicon, p. p. Lumby, 222.
Laughton. Memoirs relating to the Lord Torrington, 110.
Law (E.). The history of Hampton Court palace, 114.
Longmore (Sir F.). Richard Wiseman, surgeon to Charles II, 106.
Lumby (J. Rawson). Voy. Knighlon.
Lupton. Archbishop Wake and the project of union between the Gallican and anglican Churches, 441.
Markham (Clements Th.). Lives of Sir Francis and Sir Horace Vere, 107.
 — The life of vice-admiral Robert Fairfax, 110.
Masson (D.). Register of the privy council of Scotland, 223.
Otley (R. L.). The life of Lancelot Andrewes, 107.
Palgrave. Oliver Cromwell the Protector, 105.
Papillon (A. F. W.). Memoir of Thomas Papillon of London, merchant, 1623-1702, 114.
Plumptre (E. H.). Thomas Ken, bishop of Bath and Wells, 106.
Pressense (Fr. de). Le cardinal Manning, 438.
Révillé (André). Les paysans au moyen âge, 219.
Robinson (E.). The early history of Coffee houses in England, 112.
Rogers (Thorold). A history of agriculture and prices in England, 110.
 — The first nine years of the Bank of England, 111.
Ross (W. G.). Oliver Cromwell and his Ironsides, 105.
Ruvile (A. von). William Pitt und Graf Bute, 345.
Seeley (Sir John). The growth of British policy, 102.
Sharpe (Reginald R.). London and the kingdom, 113.
Shaw. The history of currency, 111.
Sidney (W. C.). Social life in England 1660-1690, 112.
Simpkinson (C. H.). The life and times of William Laud, 106.

- Stebbing*. Sir Walter Raleigh, 104.
Traill. Strafford, 104.
Verney (Fr. P.). Memoirs of the Verney family during civil war, 101.
 — (M.). Memories of the Verney family during the Commonwealth, 101.
Walford (N. L.). The parliamentary generals of the great civil war, 108.
Wolseley (maréchal). The life of John Churchill, duke of Marlborough, 109.

PAYS-BAS (BELGIQUE ET HOLLANDE).

- Blok* (P.-J.). Histoire du peuple néerlandais, t. III, 447.
Bussemaker (C.-H.-Th.). De afscheiding der Waalsche gewesten van de general Unie, 132.
Fredericq (Paul). Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae; 2^e partie, 368.
Heins (Maurice). Les étapes de l'histoire sociale de la Belgique, 142.
Somerén. Lettres de Guillaume le Taciturne, 446.

ITALIE.

- Baraudon* (Alfred). La maison de Savoie et la Triple-Alliance, 324.
Del Giudice (Gius.). La famiglia di re Manfredi, 223.
Diehl (Ch.). L'art byzantin dans l'Italie méridionale, 128.
Savini (Fr.). Il comune Teramano, 373.
Tocco (Felice). I fraticelli, 366.

ÉTATS DES BALKANS.

- Coquelle*. Le royaume de Serbie, 144.
 — Histoire du Monténégro et de la Bosnie, 144.
Jorga. Acte si fragmente cu privire la istoria Romnilor, 223.

ORIENT BYZANTIN ET MUSULMAN.

- Clermont-Ganneau*. Études d'archéologie orientale, 218.
Jorga. Philippe de Mézières, 81.
Kaltenbusch. Lehrbuch der vergleichenden Confessions-Kunde, 121.

RUSSIE.

- Loutchisky*. Études sur la propriété communale dans la Petite-Russie, 223.

SUISSE.

- Favre* (Ed.). Exposition nationale

suisse (1896). Catalogue du groupe 25: Art ancien, 448.

ÉTATS-UNIS.

- Bassett*. L'esclavage dans la Caroline du Nord, 1663-1865, 223.
Chandler (J.). La représentation en Virginie, 223.
Riley (F.). Origines coloniales des sénats de la Nouvelle-Angleterre, 223.
Thomas (Th.). Le gouvernement municipal de Baltimore, 223.

OCÉANIE.

- Chambers* (J.-H.). Histoire constitutionnelle de Hawaï, 223.

GÉOGRAPHIE.

- Bernard* (Aug.). De Adamo Bremensi geographo, 358.

BIBLIOGRAPHIE, PALÉOGRAPHIE ET NUMISMATIQUE.

- Bibliographie des travaux historiques et archéologiques p. p. les sociétés savantes de la France, 439.
Bellucci (Aless.). Inventario dei mss. della biblioteca di Perugia, 223.
Blasch. Catalogue des mss. relatifs à l'histoire suisse, qui se trouvent à la bibliothèque de la ville de Berne, 448.
Châtelain (Émile). La paléographie des classiques latins, 218.
Motta (Emilio). Archivio storico lombardo. Index, 1874-94, 445.
Omont (Henri). Nouvelles acquisitions du département des mss. de la Bibliothèque nationale, 1894-95, 438.
Pollthast (Aug.). Bibliotheca historica medii aevi. Nouv. édit., 221, 441.
Prou (Maurice). Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale, 80.

SOCIOLOGIE.

- Ingram* (John Kelly). A history of slavery and serfdom, 154.
Macdonald (W. A.). Science and Ethics, 153.
Proal (Louis). La criminologie politique, 160.
Westermarck (Ed.). Origine du mariage dans l'espèce humaine, 150.
Westlake (John). Chapters on the principles of international law, 165.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

L. BATIFFOL. Le Châtelet de Paris vers 1400. <i>Suite</i>	225
G. DESDEVISES DU DEZERT. Le régime foral en Espagne au xviii ^e siècle.	236
H. MARMONIER. La question de la Maddalena	1

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

G. DUPONT-FERRIER. La captivité de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême	42
P. SABATIER. Étude critique sur la concession de l'Indulgence de la Portioncule, ou Pardon, d'Assise	282

BULLETIN HISTORIQUE.

Allemagne (publications relatives à l'époque moderne), par M. PHILIPPSON.	331
France , par Ch. BÉMONT et A. MOLINIER.	75, 319
Grande-Bretagne (xvii ^e siècle), par C.-H. FIRTH.	95

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

A. VON ARNETH. Das classische Heidenthum und die christ- liche Religion. (Bouché-Leclercq.)	118
A. BERNARD. De Adamo Bremensi geographo. (L. Malavialle.)	358
Ch. BORGEAUD. The rise of modern democracy in old and new England. (R. de Kerallain.)	173
A. G. BRADLEY. Wolfe. (Id.)	382
C. Th. BUSSEMAKER. De afscheiding der waalsche gewesten van de General Unie. (P.-J. Blok.)	132
P. COQUELLE. Le royaume de Serbie. (P. Pisani.)	144
— Histoire du Monténégro et de la Serbie. (Id.)	144
L. DEDOUVRES. Le Père Joseph polémiste. (Ém. Bourgeois.)	134
Ch. DIEHL. L'art byzantin dans l'Italie méridionale. (L. Bré- hier.)	128
G. FAGNIEZ. Le Père Joseph et Richelieu. (Ém. Bourgeois.)	134
P. FREDERICQ. Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae. (Ch. Molinier.)	368

	Pages
M. HEINS. Les étapes de l'histoire sociale de la Belgique. (Fr. F.-B.)	142
J. K. INGRAM. A history of slavery and serfdom. (R. de Kerallain.)	154
KATTENBUSCH. Lehrbuch der vergleichenden Confessionskunde. (L. Bréhier.)	121
Y. KONT. La Hongrie littéraire et scientifique. (Ed. Sayous.)	143
F.-A.-K. KRAUSZ. Im Kerker vor und nach Christus. (Ch. Molinier.)	360
G. LEGUÉ. Médecins et empoisonneurs au XVII ^e s. (Fr. F.-B.)	143
H. LORIN. Le comte de Frontenac. (L. Malavialle.)	375
— De praedonibus insulam Sancti Dominici celebrantibus saec. XVII. (Id.)	381
FR. C. LOWELL. Joan of Arc. (J. Lemoine.)	131
W. A. MACDONALD. Science and ethics. (R. de Kerallain.)	153
L. PROAL. La criminologie politique. (Id.)	160
FR. SAVINI. Il comune Teramano. (J. Guiraud.)	373
AD. SCHULTEN. Die römischen Grundherrschaften. (A. Bouché-Leclercq.)	356
F. TOCCO. I fraticelli. (Ch. Molinier.)	366
K. VOGEL. Die dritte französische Republik. (L. Eisenmann.)	148
K. WENCK. Eine Mailändisch-Thüringische Heiratsgeschichte. (G. Blondel.)	371
P. WENDLAND. Die Therapeuten und die Philonische Schrift vom beschaulichen Leben. (Ch. Lécrivain.)	117
ED. WESTERMARCK. Origine du mariage dans l'espèce humaine. (Ch. Seignobos.)	150
J. WESTLAKE. Chapters on the principles of international law. (R. de Kerallain.)	165

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres.	180, 392
2. Académie des sciences morales et politiques	180, 392
3. Académie nationale de Reims	185
4. Ami des monuments et des arts	388
5. Annales de Bretagne	182
6. Annales de l'École libre des sciences politiques	390
7. Annales de l'Est	182
8. Annales du Midi	182, 393
9. Bibliophile limousin.	183
10. Bibliothèque de l'École des chartes	176
11. Bulletin critique	177, 388
12. Bulletin d'histoire ecclésiastique (Romans)	183, 394

TABLE DES MATIÈRES.

457

Pages

13. La Correspondance historique et archéologique . . .	176
14. Le Correspondant	390
15. Études religieuses, historiques et littéraires . . .	180
16. Journal des Savants	177, 388
17. Mélanges d'archéologie et d'histoire	386
18. Nouvelle Revue historique de droit	179, 386
19. Polybiblion	177, 389
20. La Province du Maine	184, 394
21. La Révolution française	177, 385
22. Revue africaine	394
23. Revue archéologique	179, 386
24. Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur . .	387
25. Revue celtique	387
26. Revue critique d'histoire et de littérature	178, 389
27. Revue d'Auvergne	184
28. Revue de l'Agenais	184
29. Revue de Champagne et de Brie	184, 395
30. Revue de Gascogne	184
31. Revue de géographie	387
32. Revue d'histoire diplomatique	386
33. Revue de la Société des Études historiques	176, 385
34. Revue de l'Histoire des religions	387
35. Revue de Paris	390
36. Revue de Saintonge et d'Aunis	184, 395
37. Revue des Deux-Mondes	391
38. Revue des Études juives	179, 387
39. Revue des Universités du Midi	394
40. Revue générale du droit	179
41. Revue historique et archéologique du Maine	394
42. Revue internationale des archives, biblioth. et musées .	179
43. Revue maritime et coloniale	388
44. Revue politique et parlementaire	392
45. Société archéologique de Tarn-et-Garonne	395
46. Société d'émulation de l'Ain	183, 393
47. Société d'émulation de Montbéliard	183
48. Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France . .	393
49. Société de l'Histoire du protestantisme français . . .	181, 393
50. Société éduenne	183
51. Société nationale des Antiquaires de France	180

ALSACE-LORRAINE.

1. Jahrbuch d. Gesellschaft f. Lothringische Geschichte .	395
---	-----

ALLEMAGNE.

1. K. Akademie der Wissenschaften (Berlin)	414
2. K. Akademie der Wissenschaften (Munich)	413

	Pages
3. Annalen d. Vereins f. Nassauische Alterthumskunde .	415
4. Archiv d. Vereins f. d. Geschichte des Herzogthums Lauenburg	416
5. Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen	196, 398
6. Archiv für katholisches Kirchenrecht	190
7. Archivalische Zeitschrift	397
8. Beiträge zur Bairischen Kirchengeschichte	416
9. Beiträge zur Geschichte des Niederrheins	198
10. Berichte d. freien d. Hochstifts zu Frankfurt-a.-M. .	417
11. Braunschweigisches Magazin	416
12. Byzantinische Zeitschrift	190
13. Deutsch-evangelische Blätter	403
14. Deutsche Rundschau	411
15. Englische Studien	196
16. Geschichtsblätter f. Stadt u. Land Magdeburg . . .	417
17. Die Grenzboten	412
18. Hermes	193, 399
19. Hessenland	417
20. Historisches Jahrbuch	190, 396
21. Jahrbuch d. histor. Gesellschaft f. den Netzedistrict .	417
22. Jahrbuch d. k. d. archæol. Instituts	398
23. Jahrbuch f. Gesetzgebung	410
24. Jahrbücher f. classische Philologie	400
25. Jahrbücher für Meklenburgische Geschichte	199
26. Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik	196
27. Der Katholik	404
28. Mittheilungen aus den Germanischen Nationalmuseum	197
29. Mittheilungen d. histor. Vereins der Pfalz	418
30. Mittheilungen d. k. archæologischen Instituts . . .	195, 399
31. Neue Heidelberger Jahrbücher	199
32. Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. . .	400
33. Neue kirchliche Zeitschrift	404
34. Neues Archiv	396
35. Neues Lausitzisches Magazin	437
36. Niederlausitzer Mittheilungen	200, 418
37. Nord und Süd	412
38. Philologus	194, 401
39. Preussische Jahrbücher	197, 412
40. Rheinisches Museum für Philologie	194, 402
41. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften	198, 415
42. Schau ins Land	197
43. Schriften d. Vereins f. Sachsen-Meiningsche Gesch. .	200, 418
44. Studien aus dem Benedictiner-Orden	405
45. Theologische Quartalschrift	406
46. Theologische Studien und Kritiken	406
47. Tübinger Quartalschrift	190

TABLE DES MATIÈRES.

459

Pages

48. Westdeutsche Zeitschrift	418
49. Württembergische Jahrbücher f. Landeskunde	419
50. Zeitschrift der d. morgenländ. Gesellschaft	410
51. Zeitschrift d. Gesellschaft f. Geschichte v. Freiburg-i.-B.	419
52. Zeitschrift d. histor. Gesellschaft f. d. Provinz Posen	201
53. Zeitschrift des Harzvereins f. Geschichte	420
54. Zeitschrift des Vereins f. Geschichte Schlesiens	421
55. Zeitschrift des Vereins f. Hamburgische Zeitschrift	421
56. Zeitschrift für ägyptische Alterthumskunde	191
57. Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft	406
58. Zeitschrift für Assyriologie	192, 402
59. Zeitschrift für deutsches Alterthum	403
60. Zeitschrift für Ethnologie	409
61. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins	419
62. Zeitschrift für katholische Theologie	406
63. Zeitschrift für Kirchengeschichte	407
64. Zeitschrift für Kulturgeschichte	409
65. Zeitschrift für vaterländ. Geschichte	200
66. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie	408

AUTRICHE-HONGRIE.

1. Académie des sciences de Cracovie	202, 426
2. Beiträge zur Kunde Steiermärkischer Geschichte	424
3. Berichte d. Alterthumsvereins zu Wien	202
4. Blätter d. Vereins f. Landeskunde von Niederösterreich	425
5. Jahresbericht d. Museum Francisco-Carolinum (Linz)	425
6. Mittheilungen d. Instituts f. österr. Geschichtsforsch.	422
7. Mittheilungen d. Vereins f. Geschichte d. D. in Böhmen	423
8. Wiener Studien	202, 425
9. Wiener Zeitschrift f. d. Kunde d. Morgenlandes	426

ILES BRITANNIQUES.

1. The Academy	205
2. The Athenaeum	205
3. The Contemporary Review	427
4. Edinburgh Review	207
5. The English historical Review	203
6. Folk lore	427
7. The Nineteenth Century	427
8. Quarterly Review	206

BELGIQUE.

1. Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts	185
2. Annales de la Société d'émulation de la Flandre	189
3. Annales du cercle archéologique d'Enghien	189
4. Annales du cercle historique et archéologique de Gand	189
5. Commission royale d'histoire	186

	Pages
6. Messenger des sciences historiques de Belgique . . .	186
7. Le Muséon	186
8. Revue belge de numismatique	187
9. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous . . .	187
10. Revue de Belgique	188
11. Revue de l'Instruction publique en Belgique . . .	188
12. Revue générale de Belgique	188
ITALIE.	
1. Archivio della società romana di storia patria . . .	210
2. Archivio storico italiano	210, 428
3. Archivio storico lombardo	212, 428
4. Archivio storico per le provincie napoletane . . .	213
5. Archivio storico siciliano	429
6. Atti della Società siciliana per la storia patria . . .	214
7. R. Deputazione di storia patria (Romagna) . . .	214, 429
8. Nuovo archivio veneto	214
9. Rivista storica italiana	430
10. Studi e documenti di storia e diritto	431
ESPAGNE.	
1. Revista critica de historia y literatura	431
DANEMARK.	
1. Sænderjydske Aarbøger	216
ÉTATS-UNIS.	
1. The American historical Review	208
SUISSE.	
1. Archiv d. histor. Vereins d. Kt. Bern	215
2. Bollettino storico della Svizzera italiana	216
3. Historischer Verein in St. Gallen	216
4. Jahrbuch d. histor. Vereins d. Kt. Glarus	215
5. Mittheilungen d. antiquar. Gesellschaft in Zürich . .	216
6. Quellen zur Schweizerischen Geschichte	216
Chronique et Bibliographie	217, 433
Index bibliographique	451
Liste des livres déposés au bureau de la Revue	239, 449
Errata	224, 450

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

